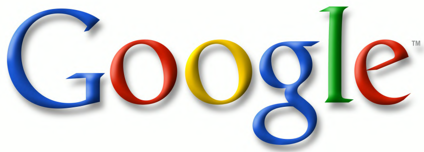




BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

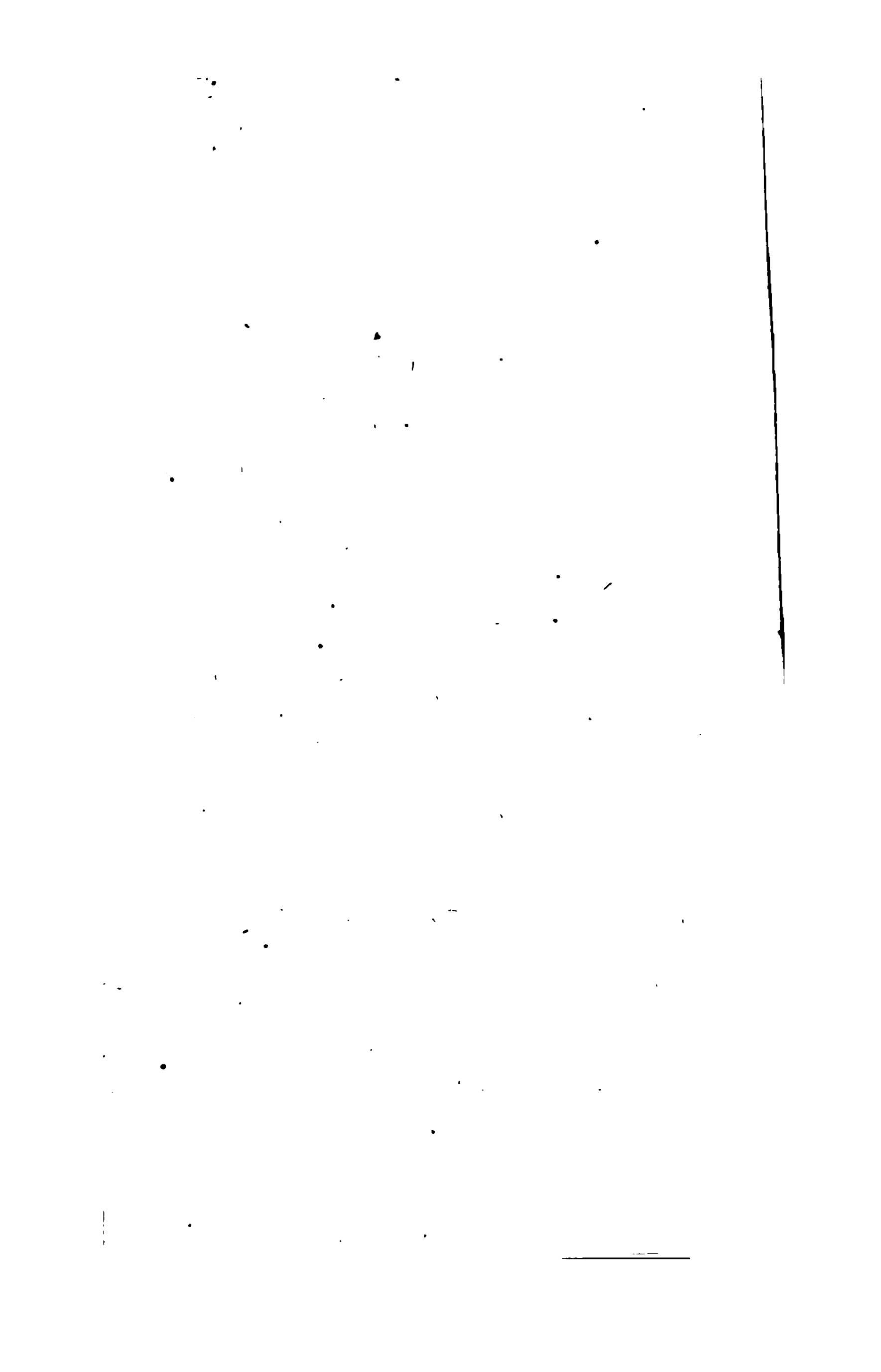
et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.









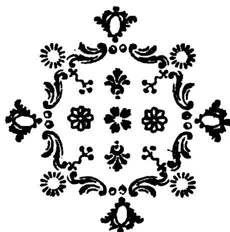
L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÉME.



A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez CH. J. PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

L'Homme de Lettres.

M. *Garnier*, Professeur Royal d'Hébreu & de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, vient de faire paroître un ouvrage en deux Parties. Le titre de la première est : *L'Homme de Lettres Première Partie, où l'on traite de la nature de l'Homme de Lettres, du principe fondamental de toutes les Sciences, de la culture des esprits, de l'utilité des gens de Lettres, des récompenses Littéraires*, &c.

Définition de l'Homme de Lettres. » Le nom d'*Homme de Lettres* n'est pas » ancien. Les Grecs & les Romains n'a- » voient aucun terme équivalent dans

» leur langue ; ils appelloient Philoso-
» phes, Poëtes, Orateurs, Sophistes,
» Grammairiens, ou Mathématiciens,
» ceux qui s'attachoient à une branche
» de Littérature particulière ; mais ils
» manquoient d'une dénomination gé-
» nérique pour désigner un homme
» d'étude, sans spécifier l'objet de ses
» travaux. Le mot de *Philologue* répond,
» à certains égards, à celui d'*Homme de
» Lettres* ; il y a cependant cette diffé-
» rence, que le premier ne s'appliquoit
» qu'à ceux qui avoient embrassé l'uni-
» versalité des connoissances, au lieu
» que le dernier convient & à celui qui
» ne s'est attaché qu'à un genre de Lit-
» térature, & à celui qui en a cultivé
» plusieurs. Le nom de *Littérator* étoit
» chez les Romains un terme de mépris,
» & désignoit un demi-Sçavant. » L'o-
rigine du mot d'*Homme de Lettres* ne
remonte guères au-delà du seizième siè-
cle. La multiplication des livres par le
moyen de l'Imprimerie servit à répan-
dre le goût de la Littérature, & à éten-
dre les lumières. Quelques génies heu-
reux, en étudiant les bons modèles, par-
vinrent à les égaler ; d'autres n'eurent
assez de talent que pour enrichir leur

mémoire ; ils n'étoient ni bons Poëtes, ni bons Orateurs, ni bons Grammairiens, ni bons Philosophes ; & cependant aucun de ces genres ne leur étoit étranger ; on chercha un nom aussi vague que leur sçavoir, & ce nom fut celui d'*Homme de Lettres*. Ensuite les vrais Sçavans ne dédaignèrent pas cette dénomination ; l'usage l'appliqua à une certaine classe d'hommes qui firent de l'étude leur principale occupation, & elle devint, en un sens, aussi vague que celle d'homme d'Epée & d'homme de Robe. On chercha à se parer de ce titre ; aujourd'hui il est tellement prostitué qu'on ne sçait plus à quelles marques reconnoître ceux qui en sont véritablement dignes. Le peuple, & c'est la plus grande partie des hommes, confond l'Homme de Lettres avec l'auteur. Comme le métier d'un Maçon est de bâtir une maison, celui d'un Tailleur de faire un habit, ils croient que le métier d'un Homme de Lettres est de faire un livre ; ils n'apperçoivent un Homme de Lettres qu'au travers d'une reliûre. Les gens à la mode n'imaginent dans l'Homme de Lettres que l'homme amusant & le beau diseur. Ils ne peuvent concevoir que *la*

Fontaine, dans le commerce de la vie, ne fût que ce qu'on appelle un bon homme, & que le grand *Corneille*, dans un cercle, fût taciturne & embarrassé. L'auteur n'ayant pu trouver dans les Anciens une définition du nom d'Homme de Lettres, tâche de suppléer au silence des écrivains sur cet article. Il définit *l'Homme de Lettres celui dont le principal emploi consiste à cultiver son esprit par l'étude, afin de se rendre meilleur & plus utile à la Société.*

M. *Garnier* considère trois choses dans l'homme, l'esprit, le corps & les dépendances du corps, c'est-à-dire, les besoins & les agrémens de la vie. Conformément à cette division, il range sous trois classes les Sciences, les Arts & les Professions. Il entre là-dessus dans des détails que vous pouvez lire dans l'original. L'état d'*Homme de Lettres*, qui est une principale occupation, n'exclut point toute autre fonction civile & politique.

De la Culture générale de l'esprit ou du principe qui unit toutes les Sciences. Toutes les idées, toutes les vûes qu'on peut avoir sur le but de l'étude, se réduisent à celle-ci : *épurer la raison.* Tous les

genres de Littérature doivent concourir plus ou moins à produire ce grand effet. Tous les Arts, dit *Cicéron*, qui perfectionnent la raison ont un lien commun, & ne forment, pour ainsi dire, qu'une même famille.

Définitions particulières des Arts ; de la *Dialectique*, d'où émanent la *Logique*, la *Métaphysique*, la *Grammaire*, la *Morale*, la *Politique*, la *Rhétorique*, la *Poësie*, la *Critique* ou *Littérature*, la *Physique*, qui elle-même se subdivise en une infinité de branches. L'auteur nous parle encore de deux genres de Littérature ; le premier est la *Nomenclature* des plantes, l'Anatomie comparée, les observations astronomiques, les expériences de Chimie. L'autre genre de connoissances, qui n'est ni simple ni formé immédiatement par la Dialectique, est l'*Histoire* ; il est composé de plusieurs autres genres dont on vient de parler, la *Critique*, la *Morale*, la *Politique* & la *Rhétorique*. Chacune de ces Sciences doit dominer dans l'Histoire, suivant le genre d'Histoire que l'on traite. L'auteur, qui a donné la *Dialectique* pour base à la *Poësie*, avoue qu'il est fort embarrassé des objections

qu'on pourroit lui faire. » Qui ne sçait, » dit-il, que la Poësie se nourrit de » mensonges & de fables, qu'elle se » vante de ses écarts & de ses hyperbo» les ? C'est donc la Muse de *Chapelain* » & de *la Motte* que vous avez définie, » me dira-t-on, & non celle d'*Homère* » & de *Pindare.* » Il faut que l'auteur ait peu lu nos Poëtes François. Assûrément *la Motte* est au-dessus de ce ton de mépris. La plume à qui nous devons *L'Europe Galante*, *Issé*, *Inès de Castro*, des morceaux *des Machabées*, quelques Odes, ne mérite pas qu'on la rabaisse à ce point, & ce *Chapelain* que *Boileau* a critiqué avec tant de fiel, n'est peut-être pas indigne de figurer parmi nos anciens Poëtes, si la richesse d'un plan, la noblesse des caractères, le bel emploi des modèles de l'Antiquité, constituent la Poësie; je ne parle pas de la versification; encore y a-t-il dans la *Pucelle* des vers qui feroient honneur à nos meilleurs Poëtes. Mais rien n'est plus commun que d'adopter les idées reçues. *Boileau* a maltraité *Chapelain*, & tous les écrivains qui les ont suivis ont imité le premier, parce qu'il est bien plus aisé d'être écho que de

parler d'après soi, & de prendre le ton que de le donner. Si nos écrivains modernes étoient plus érudits, ils sçauroient que ce n'est pas la cause seule du goût qui faisoit écrire *Despréaux* contre *Chapelain;* ils sçauroient encore que le célèbre *Huet*, dont le jugement doit être de quelque poids dans la Littérature, étoit favorable au plan de la *Pucelle.*

Je ne puis concevoir comment un homme de Lettres peut sérieusement traiter cette question : si la Poësie appartient en effet à la *Dialectique*? Peut-on ignorer que la Poësie est, si l'on peut parler ainsi, l'ame de toutes les Sciences, de toutes les connoissances? Si l'on entend par Poësie un amas de méchantes lignes appellées vers, parce qu'il y a des rimes & des pieds, à la bonne heure, on aura raison; mais la Poësie s'entend par un génie puissant qui crée, qui souffle la flamme des passions, qui maîtrise le cœur, étonne l'esprit, & force l'admiration. C'est un Philosophe qui instruit sous les habits & l'éclat d'un Monarque. La lecture réfléchie de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* étend les lumières, & contribue aux progrès de la Morale,

& la Morale n'est-elle pas la première des Sciences de l'homme? Les Poëtes ne sont-ils pas leurs précepteurs nés? Si l'on pouvoit nous donner l'Histoire des ames, qu'on en trouveroit qui ont dû leurs vertus & leur sublimité à *Corneille* & à *Molière*!

On trouve ici une Ode de *Pindare*; la seconde *Ode Pythique à Hiéron vainqueur à la course des Chars*. L'écrivain s'y donne la torture pour nous faire voir que cette Ode est remplie d'heureuses liaisons, quoique les lecteurs ordinaires s'obstinent à n'y trouver que de la Poësie, des images & des écarts à perte de vûe. C'est-là qu'on reconnoît l'esprit des Commentateurs, assez semblables à ces gens qui s'imaginent voir dans les nuages toutes sortes de figures & de formes. L'auteur n'a-t-il pas fait lui-même en prose une Ode Pindarique, en s'écartant à ce point de son sujet?

De l'Esprit ou des dispositions naturelles requises pour devenir homme de Lettres. En les adoptant, qu'il y aura peu d'écrivains qui méritent ce titre!
» Quant aux dispositions générales pro-
» pres à former l'*Homme de Lettres*, *Pla-*
» *ton* s'est plu à les détailler dans plu-

» sieurs de ses Dialogues. La première
» qualité qu'il exige est une certaine
» élévation d'ame qui lui fasse regarder
» avec dédain les honneurs, les ri-
» chesses, & tout ce qui ne sçauroit
» contribuer, à le rendre plus éclairé &
» plus vertueux. La seconde est une fer-
» meté de courage, qui, non-seule-
» ment le défende contre les attraits de
» la mollesse & de la volupté, mais qui
» l'élève au-dessus de la crainte de la
» pauvreté, du mépris, & même de la
» mort, lorsqu'il doit la braver pour se
» maintenir dans le poste qu'il s'est
» choisi. La troisième, c'est un violent
» amour de la liberté qui lui fait bri-
» ser tous les liens nuisibles aux progrès
» de la raison. La quatrième est une
» soif insatiable de connoissances, &
» l'amour de la retraite. Comme le soin
» de son ame est le seul qui le touche,
» est-il surprenant qu'il soit plus avare
» de son temps que ne l'est communé-
» ment le reste des hommes? Enfin, le
» même Philosophe exige dans celui
» qui se consacre aux Lettres une cer-
» taine opiniâtreté de caractère qui
» l'empêche de se laisser abattre par les
» difficultés, une conception facile &

» une mémoire excellente, deux quali-
» tés qui se trouvent rarement réunies,
» & sans lesquelles cependant il est
» difficile de faire des progrès considé-
» rables; car un travail infructueux ins-
» pire insensiblement le dégoût. Le
» même demande des passions fortes,
» parce que c'est-là ce qui constitue les
» grands hommes en tous les genres, &
» une raison supérieure à ces passions
» pour les contenir & les diriger vers un
» but utile. »

L'auteur ingénieux entre dans l'examen des diverses affections qui annoncent le goût & le talent pour tel & tel genre de Littérature. » *Thucydide* as-
» sistant à une lecture publique de
» l'Histoire d'*Hérodote*, ne put con-
» tenir ses larmes pendant que tous les
» autres se répandoient en applaudisse-
» mens, & devint dès ce moment un
» Historien accompli. Le fameux *Dio-*
» *gène* ayant trouvé dans *Antisthène* le
» Maître qu'il cherchoit, ne voulut ja-
» mais consentir à se séparer de ce Phi-
» losophe, quelque violence que ce-
» lui-ci employât pour l'éloigner; &
» comme il en vint aux outrages & aux
» menaces: *Frappe*, lui dit *Diogène*;

» *mais continue de parler; tu ne trouve-*
» *ras point de bâton assez dur pour m'é-*
» *loigner de toi.* Parmi nous le jeune
» *Molière*, conduit par hazard à la Co-
„ médie, n'eut plus de repos qu'il ne
„ fût devenu le modèle des auteurs co-
„ miques. *Mallebranche*, après s'être
„ essayé inutilement sur divers genres
» de Littérature, tomba par hazard sur
„ un livre de *Descartes*, & devint tout-
„ à-coup le plus profond Métaphysicien
„ de notre Nation. Enfin, *Ovide*, *Des-*
„ *préaux*, *Racine* se sentirent irrévoca-
„ blement entraînés dans la carrière
„ poëtique, malgré les persécutions
„ qu'ils eurent à essuyer de la part de
„ leurs familles. „ Cependant l'écrivain nous cite d'autres exemples en faveur de ces génies, dont la course n'a point été déterminée par le goût, & qui sont entrés dans la route des Arts avec lenteur, & l'ont parcourue ensuite à pas de géans.

Il paroît que M. *Garnier* n'aime ni les Poëtes ni la Poësie; aussi les juge-t-il avec humeur. C'est ainsi que chaque écrivain, si l'on peut le dire, a ses lunettes. Aussi ne doit-on pas être étonné de la diversité des opinions, & même

du pyrrhonisme de quelques personnes sensées. Quel beau génie que celui qui verroit les objets dans leur vrai point de vûe, & les jugeroit avec cette vérité pure dont l'esprit humain, quelqu'éclairé qu'il puisse être, ne sera jamais susceptible !

Des Instrumens ou Organes propres à cultiver l'Esprit. Le premier est un bon maître. On nous trace le caractère de ce maître si rare à trouver ; le second instrument de la culture de l'esprit est le commerce des morts, ou l'*étude des Livres*. Les inconvéniens attachés à l'usage de la lecture & de l'étude. M. *Garnier* a-t-il pu dire : „ Il y a des genres „ de Littérature, tels que la Philosophie, la Poësie, l'Eloquence qui ne „ demandent pas un grand fond de lecture. „ Je pense que les deux premiers sur-tout ne sçauroient embrasser trop de connoissances, & qu'il n'y a point d'Arts qui leur doivent être étranges. Je suis bien plus de l'avis de l'auteur lorsqu'il appuye sur cette vérité, si peu connue aujourd'hui de nos gens de Lettres, & qui pourtant leur est nécessaire. „ Le génie, dit-il, & les talens supé- „ rieurs se déploient dans la retraite, &

» y acquièrent une parfaite maturité.
» Quels écrivains ont mieux peint les
» hommes qu'*Euripide*, *Corneille* &
» *Molière* ! Cependant aucun des trois
» n'étoit, ce qu'on appelle, un homme
» répandu. En lisant la vie de ce der-
» nier, on peut voir avec quelle ardeur
» il soupiroit après la retraite, avec
» quelle satisfaction il se livroit à l'étu-
» de, & ce qu'il lui en coûtoit pour s'en
» arracher. »

M. *Garnier* répond très-bien à la question : *Pourquoi notre siècle, si fécond en écrivains, compte peu d'hommes de Lettres comparables à ceux du siècle de Louis XIV* ? « On doit s'en prendre au
» changement arrivé dans nos mœurs
» & à la dissipation dans laquelle vi-
» vent aujourd'hui les gens de Lettres. »
Il seroit heureux pour nos jeunes Littérateurs qu'ils fissent attention à cet endroit, & qu'ils en profitassent. La Société la plus utile pour les gens des Lettres est celle des gens de Lettres eux-mêmes. L'auteur recommande encore la composition : règles à cet égard que l'on doit observer ; l'élocution est une partie à laquelle on ne sçauroit trop s'attacher. . . . .

L'utilité des Gens de Lettres offre des vûes extrêmement étendues. » Les per-» sonnes qui ne connoissent d'autres » biens que ceux qui frappent les sens, » ou qu'on peut serrer dans un coffre-» fort, ont de la peine à concevoir l'u-» tilité des gens de Lettres dans un Etat; » ils ne demandent point à quoi est bon » un Tailleur ou un Maçon; car ils sen-» tent le besoin d'un habit & d'une » maison; mais on les entend quelque-» fois demander avec une stupidité gra-» ve: A quoi servent les gens de Let-» tres? » C'est à cette sotte demande, si l'on peut le dire, que M. *Garnier* fait une réponse solide & sensée. Les Loix doivent être regardées comme l'ouvrage des Lettres. L'auteur à ce sujet dit des choses excellentes qui prouvent qu'il est un vrai philosophe-pratique, qu'il a porté ses regards sur toutes les parties de la législation.

Il pèse aussi les *Récompenses Littéraires.* » Les pensions sont rarement ac-» cordées à ceux qui en sont le plus di-» gnes. Car, quelques précautions que » prennent les dispensateurs des graces, » il est presqu'impossible qu'ils puissent » se déterminer dans leur choix, autre-

» ment que par un des trois motifs sui-
» vans ; une forte protection, l'impor-
» tunité du demandeur, ou une réputa-
» tion brillante. Or le Charlatan a de
» grands avantages à tous ces égards sur
» le véritable Homme de Lettres. Le
» premier est souple, adroit, attentif à
» saisir l'occasion & le moment ; vrai
» *Protée*, il sçait prendre toutes sortes
» de formes ; il ne doute de rien, rien
» ne l'embarrasse, il a tout appris ; il
» est propre à tout entreprendre : au
» lieu que le second, simple, modeste
» & timide, a presque peur de se mon-
» trer ; l'étude & l'expérience lui ont
» appris à être en garde contre les pré-
» ventions de l'amour-propre, & à se
» défier de ses forces ; il doute, il lui
» faut du temps pour délibérer ; il ne se
» vante de rien, & craint encore de
» trop promettre. Accoutumé à ne plier
» son ame qu'au joug de la raison, il ne
» connoît point l'art d'applaudir aux
» sottises, de quelque part qu'elles vien-
» nent : l'air de liberté qu'il respire
» dans le commerce des livres lui ins-
» pire une aversion & un dégoût insur-
» montables pour la contrainte qui re-
» gne dans le commerce des Grands ;

» l'ombre seule de la servitude l'alarme ; qu'on juge si, avec de pareilles » dispositions, il est bien propre à se » faire de puissans protecteurs. La re- » traite est son élément ; il s'y plaît, & » il y restera jusqu'à ce que des circons- » tances fortuites viennent l'en arracher » malgré lui. Il n'a point de part aux » graces, & il s'en consoleroit aisément » s'il n'avoit souvent la douleur de voir „ qu'on couronne l'impudence, & qu'on „ lui préfère publiquement des hommes „ auxquels il auroit honte de se compa- „ rer. C'est alors qu'il seroit tenté de „ se repentir de son choix, & de dire „ avec *Hésiode : C'en est fait, je renon- „ ce à la vertu ; j'en détournerai mon fils, „ puisqu'il n'y a plus que l'impudence „ qui prospère.* „

François I protégea les Lettres en homme d'Etat ; il vit les avantages que la France pouvoit en retirer ; il les accueillit en Roi, & mérita d'en être appellé le père. Les gens de Lettres, attirés à sa Cour, y jouirent de sa faveur & de ses bienfaits ; en vain les Courtisans murmurèrent de l'espèce de préférence qu'il sembloit accorder à ces hommes nouveaux & obscurs ; ces

vils Courtisans furent contraints de garder le silence, & de se conformer, au moins en apparence, au goût du Monarque éclairé. Il rendit les Lettres utiles à l'Etat, & ne voulut point qu'elles lui devinssent à charge; car, à la réserve des Chaires du Collège Royal qu'il dota avec une magnificence digne d'un grand Roi, il donna aux gens de Lettres des Abbayes, des Evêchés, des Charges dans la Robe & dans la Négociation. M. *Garnier* fait avec autant de sentiment que de raison l'éloge des récompenses Littéraires qui flattent l'ame & l'élèvent. » Quelque faveur que l'or » ait prise de nos jours, ce seroit mal » connoître sa nature que de lui faire si» gnifier honneur & gloire ; le propre » de la magnanimité a toujours été de » le mépriser. *La vraie gloire*, disoit » un Spartiate, *ne consiste pas à posséder* » *beaucoup d'or, mais à commander* » *à ceux qui en possèdent.*

Des principaux avantages de l'état d'Homme de Lettres. Les Lettres guérissent de l'ignorance, des passions, de l'ennui, sans parler de cette noble indépendance qu'elles font aimer, &

qu'on peut appeller le foyer des talens & des vertus.

La seconde Partie de cet ouvrage est encore, selon moi, bien supérieure à la première; on *y examine particulièrement l'influence réciproque des Lettres sur le Gouvernement, & du Gouvernement sur les Lettres.* Il n'y a point de lignes à passer. Je ne vous en donnerai qu'une idée succincte. *Recherches sur l'état d'Homme de Lettres. Des Prêtres de l'Egypte.* Les auteurs de la législation Egyptienne sont très-bien justifiés. Ce sont leurs successeurs qui ont corrompu leurs sages institutions, & qui ont mis, qu'on me passe cette expression, le sceau de l'humanité sur un ouvrage qui sembloit être au-dessus de l'homme. Les Mages furent à-peu-près dans l'Orient ce que les Prêtres furent à Memphis.

Etat des Gens de Lettres dans les premiers siècles de la Grèce. La Poësie & la Musique prêtèrent leurs charmes aux préceptes des Législateurs Grecs. Les premiers *Chantres* de la Grèce, c'est ainsi qu'on appelloit ces Poëtes-Musiciens, étoient tout-à-la-fois Théologiens, Philosophes, Législateurs, Mé-

decins, Instituteurs; ils résidoient ordinairement dans les Palais des Rois; ils ne se servoient de leur art que pour porter les hommes à la vertu; leur personne étoit sacrée & leur nom en vénération; ils étoient enfin les seuls gens de Lettres proprement dits; car l'art de l'écriture n'étant pas encore en usage, il falloit, pour passer à la Postérité, se graver, pour ainsi dire, dans la mémoire des hommes; ce qu'il n'étoit possible d'obtenir qu'à l'aide de la Poësie. C'est par cette raison que les premiers écrits furent plutôt en vers qu'en prose. On sçait quel cas les Grecs faisoient de la belle Littérature *Heureux*, s'écrie *Hésiode*, *le Roi que les Muses ont favorisé de leurs regards au moment de sa naissance! Elles versent sur sa langue des sons plus doux que le miel; tout le monde a les yeux attachés sur lui pour le mieux entendre; sa voix calme les esprits les plus aigris; dès qu'il se montre en public, on le révère comme un Dieu.*

M. *Garnier* nous expose l'état des gens de Lettres *depuis l'établissement de la liberté jusqu'à la mort d'Aléxandre.* L'Eloquence alors l'emporta sur la Poë-

sie, la première ouvrant la porte aux honneurs, aux richesses, aux emplois de la République. Quelle réfléxion, en effet, pouvoit faire un jeune Athénien qui entendoit le Hérault public, c'est-à-dire, la voix de la Patrie, demander dans l'assemblée des Citoyens : *Qui veut parler ?* Il y a une infinité d'exemples dans l'Histoire Grecque du pouvoir & de la considération que donnoit l'Eloquence aux hommes les plus abjects de la République. Si l'on s'arrêtoit aux rangs & aux talens, ceux qui faisoient profession d'enseigner l'Eloquence étoient nommés *Sophistes*, expression qui n'étoit pas comme aujourd'hui consacrée à peindre un faux Philosophe. *Gorgias* & *Prodicus* exerçoient les fonctions d'Ambassadeurs à Athènes, dans le temps qu'ils y ouvrirent des écoles d'Eloquence. Le premier ayant fait éclater son art & ses talens dans les assemblées des Jeux Olympiques, la Grèce en corps lui décerna une statue d'or massif. Cependant la Poësie, après l'Eloquence, ne laissoit pas de jouir de très-grands honneurs. Ce fut *Pisistrate*, qui, après avoir recueilli les Poëmes du grand *Homère*, fit payer, aux dépens du Public, des *Rhapsodes*

pour les chanter dans les principales Fêtes d'Athènes. Ces *Rhapsodes* étoient l'espèce de Comédiens la plus ancienne & la plus considérée ; car ils sembloient tenir à la Religion. Ils jouoient ou plutôt ils chantoient avec une couronne d'or sur la tête, en longue robe ou blanche ou de pourpre, les Poëmes d'*Homère*, d'*Hésiode*, de *Solon*, de *Tyrtée*, & de *Simonide* ; ils s'appliquoient à rendre ces Poësies avec énergie, & à en faire sentir toutes les beautés. Du reste, les Athéniens prirent un intérêt très-vif aux succès & à la fortune de la Poësie Dramatique. On sçait avec quel enthousiasme le peuple se livra à ce goût. Il alla jusqu'à ordonner par un Decret, que quiconque oseroit seulement proposer d'employer à des besoins plus urgens l'argent destiné aux Spectacles, seroit puni de mort. Une autre loi portoit qu'on dresseroit des statues de bronze à *Eschyle*, *Sophocle* & *Euripide*, & que leurs Tragédies, transcrites sous les yeux des Magistrats, seroient déposées dans le Trésor public.

La Philosophie, dans son origine, n'éprouva pas les mêmes encouragemens que les autres genres de Littérature dont

nous venons de parler. Vous vous rappellez l'exil d'*Anaxagore*, la mort de *Socrate*, la fuite d'*Aristote*. Cependant la Philosophie prit dans la suite un crédit & un éclat qui la firent bientôt asseoir sur le même trône qu'occupoient l'Eloquence & la Poësie.

Depuis la mort d'Aléxandre jusqu'à la Conquête de la Grèce par les Romains. L'Eloquence perdit de son éclat, & s'éteignit, en quelque sorte, avec le goût mâle de la liberté. Les Philosophes eurent le dessus, &, après eux, ce furent les Grammairiens célèbres qui eurent le plus de part à la considération publique & aux bienfaits des Souverains. Les Poëtes étoient moins en faveur; cependant la sorte de besoin qu'ont les hommes, & sur tout les Grands, d'être flattés, leur conserva quelques avantages. La Tragédie n'eut plus de *Sophocles*, ni d'*Euripides*; mais *Ménandre*, *Philémon* & *Diphile* portèrent la Comédie au plus haut degré de perfection. On ne vit plus ni *Pindare*, ni *Alcée*, ni *Simonide*; mais l'Ode fut remplaçée par la Pastorale qui nâquit & se perfectionna par les soins de *Théocrite*, de *Bion* & de *Moschus*.

L'état des Gens de Lettres chez les Romains jusqu'à la fin du regne d'Auguste ne fut pas à beaucoup près le même que parmi les Grecs. La bravoure & la force furent long-temps les seules vertus connues des Romains. Les vers *Fescennins* sont les premiers que l'on entendit sur le Théâtre de Rome, production informe & barbare dont la licence & la malignité faisoient tout le mérite. » Les Poëtes que les Grecs » avoient décorés des titres magnifiques » de *Divins*, *d'Amis des Dieux*, fu» rent désignés à Rome par l'épithète » injurieuse de *Grassator* ou de *Libertin*; » tant le premier usage qu'on avoit fait » de la Poësie dans l'une & l'autre de » ces deux contrées en avoit donné des » idées différentes. » On reprocha en plein Sénat à *Fulvius Nobilior* de s'être fait accompagner par un Poëte dans son voyage d'Etolie, quoique ce Poëte fût le célèbre *Ennius*, le plus beau génie que Rome eût encore produit. *Plaute* & *Térence* parurent. Malgré tous les applaudissemens qu'ils méritent, on doit les mettre beaucoup au-dessous des Grecs, puisque le travail de ces deux

Poëtes se réduisoit à mettre en vers Latins les plus belles Comédies Grecques. A l'égard de la Tragédie, on sçait que les Romains n'ont pas même osé disputer avec les Grecs pour cette partie de la Poësie. Les Tragédies attribuées à *Sénèque* sont très-médiocres. M. *Garnier* cherche la cause de cette infériorité des Romains dans le genre Dramatique. La première est le peu de considération dont jouissoient les auteurs, & le défaut de récompense. L'indifférence du peuple pour ces productions étoit un nouvel obstacle plus grand encore. M. *Garnier* observe très-bien que tous les grands Poëtes de Rome étoient presque contemporains, au lieu que le génie poëtique faisoit, en quelque sorte, partie du génie des Grecs. En effet, on y trouve une succession de Poëtes non interrompue, depuis l'origine de cette nation jusqu'à son entière décadence, sans qu'on puisse assigner certainement & à tous égards l'avantage à aucun siècle en particulier. L'Eloquence même n'établit pas à Rome son autorité sans beaucoup de contradictions; mais elle n'y fut jamais admise qu'en sous-ordre, au lieu qu'elle avoit été souveraine chez les

Athéniens. Dans cette République les Généraux dépendoient des Orateurs. Dans Rome, au contraire, les Orateurs dépendoient des Généraux qui les forçoient au silence, ou les proscrivoient. D'ailleurs, à quoi pouvoient s'attendre les Orateurs sous les regnes de Tyrans, tels qu'ont été la plûpart des douze *Césars* ?

Depuis la mort d'Auguste jusqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident. C'est le dernier article de cet ouvrage. L'auteur nous fait voir les premiers *Césars* au milieu de leurs égaremens & de leur dépravation, protégeant les Lettres, & même les cultivant. Ils firent plusieurs établissemens Littéraires très-utiles. Les Littérateurs Grecs, après les beaux jours de la Latinité, devinrent les auteurs à la mode parmi les Romains; ce qui porta un coup mortel à cette pureté, à cette élégance attachées à la langue Latine. Les sectes d'*Epicure* & du *Portique* triomphèrent à Rome de l'*Académie* & du *Lycée*. Les Sophistes y furent comblés d'honneurs. Enfin, la Religion Chrétienne fit disparoître la Philosophie Payenne. La révolution s'étendit jusques sur les

esprits qui prirent une nouvelle façon de voir & de juger.

Telle est, Monsieur, l'idée que je puis vous donner de l'ouvrage de M. *Garnier*. On voit qu'il a lu avec profit, & qu'il a bien sçu tirer parti de ses lectures. Ses réfléxions sont sages & éclairées, son style noble & plein de vie. Il raisonne en cachant l'emphase de la raison, & il présente un tableau précis & énergique. Cet ouvrage manquoit à notre Littérature. Ce qui distingue M. *Garnier*, c'est qu'il ne s'est point laissé emporter à cet esprit de faux enthousiasme, à ce ton de déclamation qui gâte les meilleures productions Littéraires du siècle. Cependant cet ouvrage pourroit être plus étendu, & l'auteur est bien capable de nous donner en grand ce qu'il a rassemblé dans ses deux Parties qui ne forment qu'un petit volume. On les trouve à Paris chez *Panckoucke* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Avril 1764.

LETTRE II.

Traité de Paix entre Descartes & Newton.

DAns le temps que toutes les Puissances de l'Europe concouroient à faire cesser la guerre & les malheurs des peuples ; le Père *Aimé Henri Paulian*, *de la Compagnie de Jesus & Professeur de Physique au Collège d'Avignon*, animé par ce grand exemple, entreprenoit seul de pacifier le monde sçavant par un *Traité de Paix entre Descartes & Newton*, les Princes de la Philosophie moderne ; c'est le titre d'un Livre en trois volumes *in*-12 qu'il vient de publier, & dont on trouve des exemplaires à Paris chez *Desaint* & *Saillant* Libraires rue S. Jean-de-Beauvais.

Cet ouvrage, quant à la forme, est un commerce épisto'aire. Vous sçavez, Monsieur, qu'en pareil cas il faut toujours que l'un des Interlocuteurs fasse briller l'autre à ses dépens ; le Père *Paulian* a fait choix pour cela d'un jeu-

ne Chevalier, *infatué de la Philosophie de Descartes qu'il n'a pourtant jamais lue*, mais qui, touché des raisons ou de l'autorité du Père *Pacificateur*, applaudit à chaque jugement que celui-ci prononce, & abjure la mauvaise doctrine qui l'avoit séduit. Cependant, par politesse ou par équité, le P. *Paulian* change quelquefois de rôle avec le Chevalier, en lui demandant à examiner & à juger certaines parties; de sorte qu'ils sont tour-à-tour ce que les personnages d'un Dialogue ont coutume d'être.

J'ai pensé d'abord que ce Chevalier étoit un être imaginaire & approprié à la scène; mais le P. *Paulian* assûre que non, & je le crois; premièrement, parce qu'il le dit; en second lieu, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un homme de sa robe, un Philosophe, se soit écrit à lui-même tous les complimens qui se trouvent dans les Lettres du Chevalier. Si vous les lisez, vous y reconnoîtrez aisément le langage d'un écolier, qui reçoit avec la plus grande confiance les décisions de son maître, & qui les admire jusqu'à l'extase.

Le premier volume contient la vie littéraire de *Descartes*; le second, celle de *Newton*, & c'est dans le troisième

que l'on trouve, à proprement parler, ce *Traité de Paix*, qui fait le titre général du Livre.

Dans la *Préface* du premier volume, l'auteur débute ainsi : » Exposer les vé» ritables sentimens de *Descartes* & de » *Newton*, faire une espèce de Traité » de Paix entre ces deux chefs de la » Philosophie moderne, c'est-là la dou» ble fin que je me propose dans cet ou» vrage. Pour faire connoître & conci» lier ces deux grands hommes, je don» nerai d'abord leurs vies littéraires » avec toute l'étendue & toute la criti» que dont elles sont susceptibles; j'ex» poserai ensuite les erreurs qu'ils ont » enseignées, & les vérités qu'ils ont » découvertes; je proposerai enfin un » systême d'où les unes seront exclues, » & les autres seront heureusement al» liées, &c. » On ne peut qu'applaudir aux intentions du P. *Paulian*. Il est certain que ce seroit rendre un service réel aux amateurs de la Physique que de leur faire connoître, non pas *Descartes* & *Newton*, dont les éloges historiques se trouvent par-tout, mais leurs vraies opinions, par une critique judicieuse & approfondie, ou leurs ouvrages par des

extraits faits avec intelligence & présentés d'une manière à attacher le Lecteur ; il y auroit encore beaucoup d'honneur à faire voir que certaines idées qu'on regarde comme incompatibles entr'elles, peuvent néanmoins se rapprocher & aboutir à la même vérité ; & voilà vraisemblablement quel a été le projet du P. *Paulian*. Mais cet auteur zélé pour les progrès de la Physique, peut-il se flatter d'avoir bien saisi & approfondi les idées de *Descartes* & de *Newton*, de les avoir exposées *avec toute l'étendue & la critique dont elles sont susceptibles*, d'en avoir fait un mêlange *sans erreurs*, & de les *avoir alliées* aussi *heureusement* qu'il le dit?

Pour sçavoir, Monsieur, à quoi vous en tenir sur ces questions, commencez par examiner les deux premiers volumes. Vous y trouverez, sur-tout dans celui qui concerne *Descartes*, des extraits de ses ouvrages. J'ai peine à vous dire ce que j'en pense ; j'aime mieux vous en mettre quelques échantillons sous les yeux.

» Le second discours du Traité des » météores, dit le P. *Paulian*, est sur » les vapeurs & sur les exhalaisons. Si

» les ſuivans étoient ſemblables à ce-
» lui-ci, je ne craindrois pas d'avancer
» que ce Traité ſeroit dans ce cas *un*
» *ouvrage pitoyable*. Dire que les va-
» peurs ſont formées des particules les
» plus ſubtiles de l'eau, que l'action
» extérieure du Soleil & l'action inté-
» rieure de la matière ſubtile élèvent
» dans l'athmoſphère terreſtre; ajoûter
» que les exhalaiſons viennent des par-
» ties déliées que le même méchaniſ-
» me ſépare des corps terreſtres, c'eſt
» ramaſſer en deux phraſes tout ce qu'il
» y a de paſſable dans ce ſecond diſ-
» cours. »

Ce que *Deſcartes* a dit ſur la cauſe des vents eſt expoſé, peu de pages après, avec le même laconiſme, & finit ainſi :
» Il y a dans ce diſcours une choſe que
» nous ne ſçaurions nous diſpenſer de
» reprendre; *Deſcartes* prétend que la
» lumière de la Lune concourt *en par-*
» *tie* à la dilatation des vapeurs; *cette*
» *prétention eſt riſible*; l'expérience nous
» apprend que la lumière de la pleine lune
» raſſemblée aux foyers du meilleur mi-
» roir concave qui ait jamais paru, ne
» donne pas le moindre degré de cha-
» leur, puiſqu'elle ne fait monter d'au-

cune quantité sensible le mercure ren-
» fermé dans le thermomètre. »

Sur la formation des nues, le P. *Paulian* rend encore froidement & en partie seulement les pensées de son auteur sans aucune discussion. Il finit par une plaisanterie qui ne vous paroîtra peut être pas trop bonne. » Jusqu'à pré-
» sent, dit-il, *Descartes* n'a dit que des
» choses ingénieuses, raisonnables, &
» au moins possibles ; nous ne le sui-
» vrons pas davantage ; *nous craindrions*
» *de nous perdre avec lui dans les*
» *nues.* »

Pour être en droit de dire que l'ouvrage d'un homme tel que *Descartes*, est *pitoyable*, je crois qu'il faut s'être donné la peine d'en faire connoître les défauts autrement que par un extrait aussi sec & aussi mince que celui qui est cité ci dessus mot pour mot ; & quand ce grand homme auroit écrit dans son temps des choses que les observations postérieures auroient obligé de réformer, elles ne pourroient *faire pitié* qu'à des gens qui n'ont jamais réfléchi sur la manière dont les connoissances humaines s'acquièrent & se perfectionnent ; j'ajoûte que, pour prouver que

Descartes a dit peu de chose qui vaille sur les vapeurs & sur les exhalaisons, le P. *Paulian* n'a pas fait un heureux choix, en citant ce qu'il a *ramassé dans ses deux phrases ;* car il me semble que c'est au moins le germe de tout ce qu'on a dit de mieux jusqu'à présent sur cette matière.

Que *Descartes* ait attribué aux rayons de la lumière réfléchie par la Lune le pouvoir de contribuer à la dilatation des vapeurs avant que l'expérience eût fourni des raisons contre ce préjugé, d'ailleurs si naturel, qu'y a-t-il en cela de *risible*? Ces sortes d'épreuves n'ont été faites avec quelqu'authenticité que depuis le commencement de ce siècle ; & après tout, que nous ont elle appris, sinon *que le meilleur miroir ardent qui ait paru* n'a jamais fait monter sensiblement la liqueur du thermomètre par l'action des rayons lunaires ; mais le meilleur miroir *qui ait paru* n'est pas le meilleur qu'on puisse imaginer, & il n'y a pas de Physicien qui ne convienne que si l'on en pouvoit faire un qui compensât par sa grandeur l'extrême raréfaction de la lumière qui nous vient de la Lune, ce miroir ne

manqueroit pas de produire de la chaleur, & de mettre le feu aux matières combuſtibles; pourquoi juger du pouvoir de la Nature par les foibles efforts de l'art ? Que ſçavons-nous ſi des nuages, des montagnes & des côtes arides & diſpoſées d'une certaine manière, ne forment pas quelquefois de larges & vaſtes concavités capables de faire produire aux rayons de la Lune ce que nos miroirs artificiels, toujours trop petits, ne peuvent opérer. Il ſuffit que l'on conçoive la choſe comme poſſible pour être obligé de convenir que ce qu'a dit *Deſcartes* ſur la lumière de la Lune, n'eſt point *riſible*. J'en demande pardon à M. le Chevalier; mais, après avoir vû le Mémoire du P. *Paulian* ſur le Traité des météores de *Deſcartes*, je ne puis dire avec lui à ce Père : « Graces à votre » Mémoire, me voilà, Monſieur, par- » faitement au fait du Traité de *Deſ-* » *cartes* ſur les météores ; il me paroît » que je ſuis mieux en état d'en parler » que ſi j'avois médité pluſieurs fois » ſur cet ouvrage, &c. » Si M. le Chevalier avoit lu les ouvrages de *Deſcartes*, dont la plûpart ſont à la portée de tout le monde, je doute fort qu'il eût

complimenté l'Interprète & l'Abbréviateur en ces termes : » Je ſuis tous les » jours plus convaincu, Monſieur, » qu'il faut m'en tenir aux extraits des » ouvrages de *Deſcartes* que vous avez » la bonté de m'envoyer. La lecture des » ouvrages mêmes me ſeroit infiniment » préjudiciable, &c. »

Vous ſerez plus content, Monſieur, du ſecond volume où il s'agit de *Newton* & de ſes ouvrages ; il me paroît, en général, que les extraits ſont faits avec plus de ſoin, préſentés avec plus d'ordre, & accompagnés de diſcuſſions dont le lecteur peut tirer quelque profit. Il y en a pourtant un aſſez grand nombre dont on ne peut pas porter ce jugement. Je vais vous en citer quelques exemples.

Le Père *Paulian* finit ainſi la courte Préface qui eſt à la tête de ce ſecond volume : » Ce qui rendra précieuſe, » j'ai preſque dit néceſſaire dans la Littérature, cette ſeconde partie de notre ouvrage, c'eſt que nous n'avons » en François aucune vie du grand *Newton* ; je ne connois que l'éloge hiſtorique que fit *en aſſez peu de mots* de » ce Philoſophe, l'illuſtre *Fontenelle* en

» 1727. » La vie Littéraire de *Newton* par *Fontenelle* occupe 21 pages *in*-4° des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ; &, quant à la manière dont elle est faite, je crois que tout homme de goût la trouvera *plus précieuse à la Littérature* que celle qu'on nous offre ici, & dans laquelle on dit que *Newton* étoit originaire de la Ville de Newton en Irlande.

Quand l'analogie entre les couleurs primitives & les tons de la Musique auroit été remarquée par tout autre Physicien que *Newton*, je ne crois pas qu'on la dût regarder avec le P. *Paulian* comme une *conjecture romanesque*; toutes les fois qu'elle sera entendue & bien exposée, elle fera honneur au Physicien qui l'a sentie, & il valoit mieux donner à cette belle idée l'étendue qu'elle mérite que de faire intervenir le Père *Castel* avec son *Clavecin Oculaire*.

» Il faut avouer, dit le P. *Paulian*, » que les grands hommes sont d'un mo» ment à l'autre bien différens d'eux» mêmes ; ce fut après nous avoir dit des » choses admirables sur la cause physique » de la transparence & de l'opacité des » corps, que *Newton nous débita ses*

» *conjectures fabuleuses* sur les couleurs
» des objets. Je ne veux, pour vous en
» convaincre, que vous faire l'abrégé
» de la seconde, troisième & quatriè-
» me propositions de cette troisième par-
» tie de son second Livre (de l'Opti-
» que). » Après un pareil préambule, ne croiroit-on pas que des vingt propositions que contient cette partie de l'Optique de *Newton*, les trois que l'auteur a choisies suffisent pour en donner une idée exacte, & pour prouver que tout ce qu'on y trouve, touchant les couleurs des objets, se réduit à des *conjectures fabuleuses*? Tout est expédié en deux pages, & le P. *Paulian* n'y dit pas un mot de ce qu'il qualifie de *conjectures fabuleuses*; il faut avouer qu'il regarde son Chevalier comme un homme bien facile à convaincre. Tout lecteur qui voudra voir par lui-même ce qui en est, trouvera sans doute mauvais qu'on ait rejetté avec tant de dédain tout ce que dit *Newton* dans cette partie. M. le Chevalier, quand c'est son tour à juger, n'est pas plus indulgent que le P. *Paulian*; on diroit que c'est le même homme qui prononce. *La trentième question*, dit-il, *n'est qu'un*

tas de faussetés. Quelle expression! Toutes les pensées que *Newton* expose dans cette partie de son Optique, il ne les donne que comme des doutes; mais les gens les plus capables d'en juger les regardent comme les doutes d'un grand homme; par la manière dont le Critique en rend ici une très-petite partie, il est aisé de voir pourquoi il les regarde comme des *rêveries qui ne méritent pas la peine d'être réfutées*. Je ne puis, Monsieur, sans passer les bornes d'un extrait, vous en dire davantage sur le second volume du P. *Paulian*; mais je vous suis garant que, dans celui-ci, comme dans le premier, il s'en faut bien que cet auteur ait exposé, comme il l'avoit promis, la vie Littéraire du Philosophe qu'il a entrepris *de faire connoître* avec *toute l'étendue & toute la critique dont elle est susceptible*. Je dis plus, il lui a imputé des idées fausses, & n'a point rendu, à beaucoup près, sa pensée sur quantité de choses très-importantes. Ce jugement ne vous prévient pas en faveur du *Traité de Paix* qui fait l'objet du troisième volume; car, pour concilier les gens, il faut, avant toute chose, les avoir bien com-

pris; aussi, quand vous l'aurez lu, je crois que vous pourrez penser comme moi, que le P. *Paulian*, au lieu de mettre la paix entre les Cartésiens & les Newtoniens, court grand risque d'indisposer les uns & les autres contre lui. Jugez-en par quelques articles que je vais vous citer.

Le P. *Paulian*, entendant le plein de *Descartes* & le vuide de *Newton* dans un sens absolu, prend un parti mitoyen entre les deux extrêmes, en disant que les Cieux sont pleins, mais d'une matière extrêmement fluide & peu résistante; personne ne dispute sur cela aujourd'hui, c'est l'opinion commune, & si l'on vouloit faire les frais de la prouver, je crois qu'il falloit employer un autre argument que celui que l'on tire des *courtes apparitions & des longues dispositions du Satellite de Vénus*, dont l'existence est encore très-douteuse.

Selon *Descartes*, la lumière, présente par-tout, s'anime & devient sensible par la percussion du corps lumineux. Suivant *Newton*, les rayons de la lumière sont de véritables émanations qui ont un mouvement progressif. Le P. *Paulian*, qui veut être par-tout *New-*

to-Cartésien, a imaginé de faire procéder la lumière du Soleil par un mouvement mixte, c'eſt-à-dire, qui commence ſelon l'idée de *Deſcartes*, & qui continue ſelon celle de *Newton* : » Vous » ſçavez, dit-il à ſon Chevalier, que » le Soleil eſt un globe de feu *fluide* » *ou preſque fluide*, dans le ſein duquel » regnent l'effervefcence, le bouillon- » nement, la fermentation la plus terri- » ble que vous puiſſiez vous imaginer, » &c... Vous ſçavez encore que cet aſtre » eſt entouré d'une athmoſphère qui » nous éclaire.... Vous ſçavez enfin que » cette athmoſphère eſt compoſée de » particules très-élaſtiques, & qu'elle eſt » diviſée en couches, contigues.... A » chaque inſtant les parties ſubtiles » dont le Soleil eſt compoſé tendent à » s'échapper du ſein de cet aſtre; rete- » nues par la première couche de l'ath- » moſphère ſolaire, elles frappent avec » force les particules dont elle eſt for- » mée. Ce mouvement ſe communique » de couche en couche juſqu'à la der- » nière, qui n'étant retenue par aucun » obſtacle conſidérable, part avec à-peu- » près toute la vîteſſe communiquée à » la première couche..... Voilà, mon

» cher Chevalier, la *percussion* & l'é-
» *mission* réunies ensemble de la ma-
» nière du monde la plus heureuse,
» &c. » Je ne sçais si c'est la plus heureuse, mais on peut dire que c'est la plus inutile; car, en gâtant l'opinion de *Descartes*, qui a le mérite de la simplicité, elle laisse subsister toutes les objections qu'on est en droit de faire contre celle de *Newton*; & je doute fort que quelqu'un dise au P. *Paulian* avec le Chevalier: „ Je suis enchanté, Mon-
„ sieur, de votre systême Newto-Carté-
„ sien sur la propagation de la lumière,
„ &c. „

Le P. *Paulian* entreprend d'expliquer la nature du feu, & il employe pour cet effet des tourbillons du premier, du second, du troisième, du quatrième ordre; en cela il se trouve suffisamment Cartésien; mais il veut que *Newton* ait aussi son influence, & il se souvient fort à propos que, dans la vie Littéraire du Philosophe Anglois, il a appris de lui de quelle manière la Lune *tourbillonne* autour de la terre; ainsi comme la Lune tourbillonne à la circonférence du tourbillon de la terre, de même des tourbillons du troisième ou du quatrième

ordre tourbillonnent autour d'un tourbillon d'un ordre inférieur, pour former l'étincelle que l'on fait naître en battant le briquet.

Au reste, quoiqu'il y ait bien des choses à reprendre dans cet ouvrage, il suppose toujours beaucoup d'esprit & de connoissances dans l'auteur.

La Population & la Beauté. Odes.

Ces deux Odes, qui se trouvent à Paris chez *Cailleau* rue Saint-Jacques près des Mathurins, sont de M. *Sabatier*, le seul parmi nous, qui de la Lyre des *Malherbes* & des *Rousseaux* sçache tirer quelques sons qui méritent d'être entendus. Je vous citerai des strophes qui vous feront juger que ce Poëte a reçu de la Nature un talent réel pour ce genre de Poësie, si sublime & si négligé.

Le début de l'Ode sur la *Population* vous paroîtra grand, noble, élevé.

Je parcours ma Patrie & sa vaste étendue ;
De la stérilité dans son sein descendue,
Tout me trace les maux ;
Sa force diminue, & sa splendeur s'efface ;
Près de quelques berceaux que le trépas menace,
J'apperçois cent tombeaux.

Dans ces temps où grondoient nos discordes civiles,
Dans ce siècle de deuil, nos Campagnes, nos Villes
Comptoient plus d'habitans.
Cette terre féconde, au milieu des ravages,
S'animoit sous un Dieu, qui, malgré les orages,
En échauffoit les flancs.

La raison, c'est que le luxe n'avoit pas encore infecté les mœurs de nos ayeux.

D'un divorce poli les adroites maximes
N'avoient pas étouffé, du plus affreux des crimes,
La honte & les remords.
Leurs plaisirs s'unissoient à des vertus sévères :
Par des enfans nombreux, fiers d'imiter leurs pères,
Ils comptoient leurs trésors.

Sitôt que de l'amour les éloquentes flammes
Leur faisoient éprouver le besoin de leurs ames,
Par des transports nouveaux :
Ils couroient à l'autel consacrer leur tendresse,
Et l'Hymen amoureux, aux yeux d'une maîtresse
Allumoit ses flambeaux.

Mais l'Hymen avili n'est qu'un Dieu mercé-
naire;
L'épouse la plus riche est celle qui doit plaire;
L'or seul peut nous charmer.
De pères inhumains maximes tyranniques!
Quoi, vous osez soumettre à des calculs iniques
Le doux plaisir d'aimer!.........

Jouet d'un vil desir que le caprice augmente,
Ce mortel qui chérit une épouse charmante,
Méprise ses appas,
Et payant des plaisirs où la honte le guide,
Court dans les bras trompeurs d'une *Laïs* perfide
Acheter le trépas.

Viens donc voir, malheureux, ton épouse éplorée!
Entends-tu les soupirs d'une ame déchirée,
Qui réclame ta foi?
Elle te dit: Cruel, viens essuyer mes larmes.
Déja mon désespoir auroit flétri mes charmes,
S'ils n'étoient pas à toi.

Vous êtes plus cruels, vous, époux inutiles,
Qui, contens d'un seul fils, osez être stériles,
Jaloux de l'enrichir:
Vous qui, préoccupés de sa grandeur future,

Dans vos embraſſemens arrêtez la Nature,
Et trompez ſon deſir.

Mais ce fils qui devoit, comblant votre eſpé-
rance,
Peut-être ſoutenir un nom cher à la France,
Diſparoît à vos yeux.
Le trépas vous l'enlève, & détruit votre ou-
vrage,
Quand les rides du temps ou le libertinage
Ont épuiſé vos feux.......

Loix ſaintes, ſous vos coups que la licence ex-
pire!
C'eſt à l'ombre des mœurs que s'étendra l'em-
pire
De l'Hymen reſpecté.
Ah, réformez auſſi ces droits, qui trop ſévè-
res,
Enrichiſſent l'aîné pour étouffer ſes frères,
Et leur poſtérité.

Si l'Hymen délaiſſé languit dans l'eſclavage,
De ſon cruel tyran, du luxe qui l'outrage,
Repouſſez les affronts.
Faites aimer par-tout ſa puiſſance affermie,
Et que le célibat ſoit comme une infâmie
Empreinte ſur nos fronts.

Nous verrons ces mortels qui vivent pour eux-
mêmes,
De leur indifférence abjurer les ſyſtêmes,
Qu'un faux orgueilleux chérit :
Frivoles Citoyens que leurs jours deshonorent,
Arbres infructueux, & qui pourtant dévorent
Le ſol qui les nourrit.

Le Poëte nous invite à faire fleurir l'Agriculture, la vraie ſource des richeſſes & par conſéquent de la population d'un grand Etat.

Dès que l'Anglois ſuivit ces maximes prudentes,
Le beſoin diſparut ; des moiſſons abondantes
Jaunirent ſes guérets ;
Et d'un joug ruineux *Albion* affranchie
A vû multiplier de ſon Iſle enrichie
Les biens & les Sujets.

L'Ode ſur *la Beauté* eſt pleine d'images gracieuſes & terribles. M. *Sabatier* a très-bien rendu les charmes & les horreurs que produit ce préſent de la Nature ſi doux & ſi funeſte.

Déeſſe,

Déesse, dont la voix nous donne un nouvel être,
Tu forças en tout temps l'hommage des mortels;
Tu vis les mœurs changer & les Arts disparoître,
Immobile sur tes autels.
Malheureux, qui pour toi n'a pu verser des larmes!
O Déesse, le cœur, insensible à tes charmes,
Pourroit-il être généreux?
Tu dissipes souvent l'erreur qui nous égare;
Et l'homme stupide ou barbare,
Est celui que jamais n'embrasèrent tes feux.
Alcide, en reculant les bornes de la terre,
Pour étendre ton culte affronte les hazards;
Et *Thésée* aux Tyrans ne déclare la guerre
Que pour s'attirer tes regards.
Aux monstres rugissans, victime abandonnée,
Andromède gémit sur un roc enchaîné;
Ses cris appellent un vengeur.
Que le secours est prompt quand la Beauté l'implore! *
Le fils de *Danaë* l'adore,
Il court, le péril cesse, & l'amant est vainqueur.

* Je mets ce vers en Italique parce qu'il me paroît charmant.

L'auteur blâme l'éducation que l'on donne aux femmes. On ne les occupe que de l'art de plaire, tandis que si elles étoient élevées comme les hommes, elles feroient éclater les mêmes talens dans tous les genres.

Ce n'est point dans les champs embellis par l'aurore,
Que se forment la foudre & les brulans éclairs;
L'aigle altier amolli dans les jardins de *Flore*,
Eut perdu l'empire des airs.
Au seul desir de plaire *Elise* abandonnée,
N'eut point, de ses Etats fixant la destinée,
Entrepris de nobles travaux.
Carthage en s'élevant menace l'Italie;
Et l'ombre de *Didon* trahie,
Erre autour d'*Annibal* & guide ses drapeaux.

Quand *Saturne* voulut, de l'homme encor sauvage
Plier au joug des loix l'indocile fierté,
Du bonheur de la terre il commença l'ouvrage,
En faisant naître la Beauté.
La Cour des Immortels chez *Thétis* descendue,

Vit du ſein de la mer, dans ſon cours ſuſpendue,
Eclorre l'objet de nos vœux.
Dans le char des Amour *Vénus* ſortit de l'onde;
Et juſ ju'aux limites du monde
Cette voix retentit : Mortels, ſoyez heureux.

Borée alors charmé des appas d'*Orithie*,
Abandonna les airs au ſouffle du *Zéphir*;
Et *Phœbus* enflammé par les yeux de *Clitie*;
Lançoit les rayons du plaiſir.
Dans ces temps la Beauté, fille de la Nature,
Sur cet art dangereux qu'étale l'impoſture,
N'établiſſoit point ſon pouvoir;
Campagne des vertus, elle ne touchoit l'ame
Que pour la remplir d'une flamme,
Dont l'ardeur bienfaiſante inſpiroit le devoir.

Dans la peirture des maux qui doivent leur naiſſance à la Beauté, le Poëte retrace en vers énergiques la ruine de Troie cauſée par l'enlèvement d'*Hélène*.

La Diſcorde a mugi, déja Troie enflammée
N'eſt plus qu'un tourbillon qui roule dans les airs.

Le sang coule, & de morts cette plaine semée
S'abyme, & les rend aux Enfers.
Quel spectacle effroyable! Entendez-vous *Cassandre*,
Sur un monceau fumant de sa patrie en cendre,
Frapper les Cieux de cris perçans?
Les cheveux hérissés & couverts de poussière,
Des temps elle ouvre la barrière,
Et d'une voix lugubre exhale ces accens.

O fatale Beauté! Quel démon sur tes traces,
Du Ténare irrité déchaîne les horreurs?
Le glaive de *Mégère* est dans les mains des *Graces*,
L'Amour est le Dieu des Fureurs.
Quel est ce Roi meurtri renversé de son Trône?
Barbare *Clytemnestre*! Et quoi, le Ciel qui tonne
Ne tient pas ton bras suspendu!
Et toi, *Sémiramis*! toi, Reine forcénée,
Du sang de ton époux baignée,
Tu le traînes mourant à tes pieds étendu!

Je me borne à ces citations, Monsieur; elles suffisent pour vous faire accorder à M. *Sabatier* de la force, de la chaleur & de l'enthousiasme.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Avril 1764.

LETTRE III.

Idoménée, Tragédie par M. le Mierre, représentée pour la première fois par les Comédiens François le Lundi 13 Février 1764. A Paris chez Duchesne Libraire rue S. Jacques.

CE sujet, vous le sçavez, Monsieur, n'est point étranger sur notre Théâtre ; c'est le coup d'essai de M. *de Crébillon*, ce grand tragique, auquel l'envie a survêcu, & que nous verrons survivre à l'envie. Son *Idoménée* annonçoit ce que l'auteur seroit un jour. On y voit briller quelques étincelles de ce feu sombre qui devoit produire *Atrée*. Mais lorsqu'*Idoménée* parut, la Scène Françoise étoit asservie à un préjugé qui devoit nécessairement égarer les auteurs Dramatiques ; une Pièce sans amour étoit regardée alors comme le seroit aujourd'hui une Pièce sans coups de théâtre, sans combinaisons de poi-

gnards, sans processions, sans évolutions militaires, &c. M. *de Crébillon* fut donc obligé de plier la vigueur de son génie à la puérilité de son siècle. Il fit soupirer son *Idoménée* au milieu des fléaux accumulés sur son peuple ; on lui sçut gré de cette absurdité ; la Pièce eut quinze représentations, & fut oubliée.

Nous avons heureusement secoué les entraves misérables qui ont produit tant d'ouvrages médiocres. Mais, d'un autre côté, les loix de nos grands maîtres ont disparu avec eux. L'art Dramatique est tombé dans une espèce d'anarchie ; chacun le subordonne à sa façon de voir & de sentir. Plus d'unité, plus de vraisemblance ; on n'est qu'extravagant, & l'on se croit neuf. On a presque confondu les limites qui séparoient la scène tragique & la scène lyrique. C'est à la vieillesse aride & féconde de M. *de Voltaire* que nous devons cette confusion d'idées, cet oubli des règles qu'il respectoit lorsqu'il nous donna *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, & qu'il a violées pour faire plus à son aise *Tancrède*, *Zulime*, & cette lamentable *Olimpie* qu'on vient de jouer avec une espèce de succès.

M. *le Mierre* a lutté avec courage contre ce mauvais goût, cette affectation du ſingulier, qui marque bien plus la diſette de l'ame que les reſſources de l'imagination. Son Drame eſt deſſiné avec beaucoup de ſageſſe & de ſimplicité; les caractères en ſont vrais, les événemens naturels, le dénoûment néceſſaire. Je vais entrer dans quelques détails pour l'intelligence de la Pièce.

La Scène eſt à *Cydon*. Le premier Acte eſt rempli par les allarmes d'*Idamante* ſur le ſort d'*Idoménée* ſon père. La tempête à peine calmée, les ſonges qui l'agitent pendant la nuit, tout redouble ſes inquiétudes. Elles ſont confirmées par l'arrivée de *Sophronime*, qui vient lui annoncer qu'*Idoménée* a péri dans le naufrage. *Idamante* cependant conſerve un rayon d'eſpérance. On diſtingue un mortel flottant ſur un débris. Le Prince embraſſe cette illuſion, & vole au rivage.

Idoménée paroît au ſecond Acte ſeul, ſur le bord de la mer; il épanche ſon ame à l'aſpect de ſes Etats & au ſouvenir de ſon fils. Mais l'horreur de ſon vœu vient empoiſonner ſa joie. Il doit

immoler le premier de ſes ſujets qui viendra s'offrir à ſes regards. Cette idée le déſeſpère. Il apperçoit un infortuné ; il s'attendrit, il balance, il verſe des larmes, il craint d'offenſer *Neptune* ; enfin, il lève le poignard, & reconnoît ſon fils, à l'inſtant qu'il eſt prêt à le frapper. Déſordre affreux d'*Idoménée* ; tendreſſe & ſurpriſe de ſon fils ; *Idoménée* s'arrache de ſes bras. *Erigone*, épouſe d'*Idamante*, vient joindre ſes allarmes aux ſiennes ; ils ne peuvent expliquer les agitations d'*Idoménée*. *Sophronime* dévoile enfin le myſtère. Ignorant qu'*Idamante* eſt l'infortuné qui doit accomplir le vœu, il lui en fait le récit ; de ſorte qu'il l'inſtruit de tout, ſans qu'*Erigone* puiſſe ſoupçonner la victime. *Idamante* ne laiſſe rien échapper qui puiſſe éclaircir ſon épouſe, & ne développe ſa ſenſibilité que par une tendreſſe vague qu'elle ne peut interprêter contre lui. Cette ſituation termine le ſecond Acte.

Au 3e, *Erigone* vient, au nom du peuple & d'une Religion qu'elle déteſte au fond de l'ame, demander la victime. Elle apprend que c'eſt ſon époux ; elle

tombe mourante sur les degrés du Temple ; elle revient de son accablement, & s'abandonne à la plus vive douleur. *Idoménée* la rassûre ; elle saisit cet espoir, & sort. *Idamante* a tout appris. Il ne craint point la mort ; il se jette dans les bras de son père ; il presse lui-même l'instant du sacrifice ; *Idoménée* frémit. Il veut que son fils sorte de Cydon ou plutôt il lui ordonne de demeurer ; c'est lui qui doit s'en exiler.

Les mers vont emporter ma promesse & mon crime.

Ce sophisme de l'amour paternel le console pour quelque temps. *Sophronime* annonce que le peuple murmure au nom de la victime, qu'il est prêt à se révolter. *Idamante* s'applaudit de pouvoir mourir en défendant son père. *Idoménée* rejette ses secours ; il ne veut ni du Trône ni de la vie. Il sort déterminé à fuir la Crète ; *Idamante* le suit, & se dispose à rétablir dans Cydon l'obéïssance & le devoir.

Au quatrième Acte, *Idoménée* est prêt à sortir de ses Etats ; le Grand-Prêtre vient le remplir de toutes les ter-

reurs de la superstition. Il lui représente son peuple expirant, son fils frappé lui-même par le fléau céleste; enfin, *Idoménée* paroît flottant entre l'amour pour son fils & le respect pour le culte des Dieux. *Erigone* vient raffermir cette ame ébranlée par la voix du Pontife. Elle joint les raisons aux sentimens, & déploie toute l'éloquence de la Nature. On a vû un volcan s'ouvrir sur le sommet de l'Ida. Le peuple s'épouvante. *Idamante* calme ses craintes, & ordonne qu'on prépare l'autel où il doit être immolé. C'est alors qu'*Erigone* n'écoute plus rien. Il n'est plus temps de gémir; elle entraîne *Idoménée*, & court se jetter entre le glaive & son époux.

Au cinquième Acte, un autel est dressé sur le rivage; *Idamante* ouvre la Scène avec *Nausicrate* son confident. *Erigone* s'échappe des mains des Gardes, & vole dans les bras de son époux. Les portes du Temple s'ouvrent; *Erigone* arrête le Grand-Prêtre sur le seuil, met la main sur l'autel, atteste les vœux sacrés qu'elle a faits, sur ce même autel, en présence des Dieux. *Idoménée* sort du Temple avec précipitation; il veut

mourir, il veut ſauver ſon fils; *Idamante* ſaiſit ſon poignard & s'en frappe; *Erigone* tombe évanouie au pied de l'autel. *Idoménée* veut ſe percer de l'épée de *Sophronime*. On l'arrête. *Idamante*, dans les bras de *Sophronime*, meurt en lui recommandant *Erigone* & ſon père. Déſeſpoir d'*Idoménée*. Il va chercher des Dieux moins cruels, & pleurer ailleurs ſon ſerment & ſon fils.

Vous devez juger d'après cet expoſé, Monſieur, de la marche & de la conduite de cette Pièce; j'y ai retrouvé avec plaiſir cette gradation imperceptible, cet art d'économiſer l'intérêt, ces reſſorts faciles, enfin, je le répète, cette belle ſimplicité Grecque que ne dédaignoient point les *Corneilles* & les *Racines*. Les développemens des paſſions, les paſſages bien ménagés d'une ſituation à une autre, l'expreſſion éloquente d'une ame déchirée, voilà les vrais poignards de la Tragédie. L'homme de génie n'a pas beſoin de décorateurs, & nous défigurons la Scène à force de l'orner. Concevez-vous, Monſieur, un tableau plus intéreſſant, plus pathétique que celui du ſecond Acte où

le père lève le poignard & reconnoît son fils ? Regrettez-vous dans ce tableau tous les enfantillages du goût modernes ? On doit aussi applaudir à l'adresse du récit de *Sophronime* ; il prolonge l'action sans la refroidir, & noue l'intérêt précisément à l'endroit où il doit l'être. La Scène du troisième Acte, dans laquelle *Erigone* vient, par zèle pour le Roi lui-même, le presser d'immoler la victime qu'elle ne connoît pas, me semble du plus grand effet. Quel moment que celui où cette malheureuse épouse apprend qu'*Idamante* est l'objet du vœu fatal ! Le cri de sa douleur retentit dans toutes les ames ; c'est-là que les larmes coulent, & que la critique est muette.

La sagesse du plan n'est pas, Monsieur, le seul mérite de cet ouvrage. Vous remarquerez des progrès bien sensibles dans la versification de M. *le Mierre* ; *Hypermnestre*, sur laquelle je n'ai point changé d'avis, n'est point, à beaucoup près, aussi bien écrite qu'*Idoménée*. Je vais vous citer plusieurs vers pour confirmer mon jugement.

Voici un morceau plein d'harmonie & de sensibilité.

Premier Acte, Scène II.

IDAMANTE.

Dans des ſonges touchans, ſous de douces images,
Plus cruelles pour moi que les plus noirs préſages,
Mon père chaque nuit ſe préſente à mes yeux
Au nombre des Héros & des Rois vertueux,
Qui, ſous un Ciel ſerein, dans une paix profonde,
Jouiſſent du bonheur qu'ils donnèrent au monde;
A ces objets, ami, tous mes ſens ſont émus.
Je m'éveille & m'écrie, ah, mon père n'eſt plus!
Il n'eſt plus ſur la terre, il eſt dans l'Elyſée,
Il a rejoint *Hercule*, & *Minos*, & *Théſée*.
Pardonnez-moi, grands Dieux, dans mon adverſité,
Si je me plains à vous de ſa félicité;
Ce Roi, dont d'autres mains ont recueilli la cendre
Aux champs Elyſiens plus tard eût pu deſcendre.
Mon père à mon amour ne ſera point rendu;
Sans doute il eſt heureux, mais ſon fils l'a perdu.

La description de la tempête dans le même Acte mérite d'être mise sous vos yeux.

Des Cyclades encor les roches menaçantes
Etalent les débris de nos pouppes fumantes;
Le seul vaisseau du Roi sur les flots orageux
Sembloit comme un dépôt conservé par les
Dieux.
Déja même des vents la fureur satisfaite,
Nous redonnoit l'espoir d'arriver dans la
Crète;
Mais non loin de cette Isle & près de ce rocher,
D'où le front de l'Ida se découvre au nocher,
Les vents impétueux rallument les tempêtes,
Le Ciel étincelant s'entr'ouvre sur nos têtes,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux;
Nous touchons jusqu'aux Cieux, nous roulons
sous les flots.
A ces coups redoublés de *Neptune* & d'*Eole*,
L'horreur, le péril croît, l'espoir fuit, la mort
vole,
Plus de salut; poussé sur les écueils, hélas!
Notre vaisseau s'entr'ouvre & se brise en éclats;
Dans la nuit, dans l'effroi, tout périt, tout s'égare,
Je veux suivre le Roi, la vague nous sépare;

Acte II. IDOMÉNÉE *seul.*

Peuple heureux sous mon fils, un de vous sur ce bord
De mon premier regard recevra donc la mort !
Ah, montrez-vous en foule, & m'épargnez un crime,
En ne me laissant pas discerner ma victime!

ERIGONE *au troisième Acte.*

Et, quel fils poursuivi par les Dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son père !...
Ah, j'attends leur clémence... ou plutôt leur justice !
Eh, peuvent-ils vouloir qu'*Idamante* périsse ?
Peuvent-ils commander qu'un barbare serment,
L'ouvrage de la crainte & l'erreur d'un moment,
Renverse ces devoirs éternels & suprêmes,
Ces loix du sentiment imprimé par eux-mêmes?
Seigneur, c'étoit déja trop enfreindre ces loix,
Que de verser e sang du dernier des Crétois;
Et c'est le sang d'un fils, c'est cette horrible offrande

Que vous pourriez penser que le Ciel vous demande !
Ah, je défends en lui votre fils, mon époux,
Et bien loin d'attirer le céleste courroux,
Vous serez par les Dieux trop absous d'un parjure
Qui sert l'humanité, l'hymen & la nature.

LE GRAND-PRÊTRE *au IVe Acte.*

Voyez sur ces climats les vents souffler la mort ;
Vos Sujets éperdus dans ces momens terribles,
Tomber autour de vous sous des coups invisibles,
Traînant pour fuir ces bords leurs pas appesantis,
Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris.
Aux funèbres accens de tant de voix plaintives,
Aux fantômes errans qui couvriront ces rives,
Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant,
Vous mourrez mille fois dans ce peuple expirant ;
Et voyez votre fils dans ce fléau funeste
Lui-même enveloppé par le courroux céleste ;
Ainsi vous subirez tous les malheurs unis,
Vous perdrez vos Sujets sans sauver votre fils.

IDOMÉNÉE.

Je ſuis père.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, Seigneur, & c'eſt de vos Sujets;
Le Ciel, qui vous chargea de ces grands intérêts,
Vous preſcrit avant tout l'amour de la patrie.
Veiller ſur les humains que l'Etat vous confie,
C'eſt le devoir des Rois, c'eſt la loi de leur rang.
Le Ciel n'a point borné leur famille à leur ſang;
Leur peuple eſt la première, & votre ame inquiette
Se doit dans ces momens toute entière à la Crète.
Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux
En oſant diſputer contre le choix des Dieux?
Si ſur votre paſſage un deſtin moins ſévère
N'eut mis, au lieu d'un fils, qu'une tête étrangère,
Votre cœur aux dépens d'un ſang indifférent,
Alors envers le Ciel s'acquittoit aiſément;
Cependant vous plongiez d'une main meurtrière
Dans le deuil & les pleurs une famille entière;

Le sort tombe sur vous, vous souffrez ce qu'ailleurs
Vous versiez d'amertume, & laissiez de malheurs;
C'est ainsi qu'appaisant l'éternelle justice,
Il faut que votre vœu devienne un sacrifice;
Gémissez, mais cédez; le doute où je vous vois
Expose votre fils, & ce peuple à la fois;
Hâtez-vous de choisir, & dans votre infortune,
Nouveau *Laomédon*, n'irritez point *Neptune*.

ERIGONE *au Ve Acte.*

Arrête, des autels implacable Ministre,
Tyran qui veux soumettre à d'homicides loix
Les jours de l'innocence & le sang de tes Rois.
Eh, quel vœu faut-il donc qu'*Idamante* accomplisse?
Quel Dieu préside au meurtre & prescrit l'injustice?
Voici, voici l'autel * où les vœux les plus saints
M'engagèrent à lui..... devant eux..... dans vos mains:
Et votre fanatisme aveuglément préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire.

* Elle met la main sur l'autel.

Ah, s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux,
Doit-ce être, répondez, le serment vertueux !
Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,
Un vœu n'eſt-il ſacré que lorſqu'il aſſaſſine ?
J'embraſſe cet autel, &, pour en approcher,
Cruels, toute ſanglante il faut m'en arracher.

Vous conviendrez, Monſieur, que ces vers réuniſſent la chaleur à l'élégance. Permettez-moi maintenant quelques réfléxions ſur le ſort de cet ouvrage. Il eſt bien conduit, bien écrit ; il a été aſſez bien joué. D'où peut venir ſon peu de ſuccès au Théâtre ? On a trouvé que l'intérêt étoit trop fort au ſecond Acte, & laiſſoit trop peu de matière aux trois derniers. Le Grand-Prêtre a paru ne pas aſſez tenir à la Pièce ; le dénoûment, malheureuſement néceſſaire, n'a point ſatisfait les idées & les eſpérances du Spectateur. Plus vicieux il auroit peut-être réuſſi davantage. J'ai toujours vû ſur la Scène les beautés ſimples éclipſées par les défauts brillans : telles ont été les réfléxions des connoiſſeurs. Les gens du monde ont at-

taqué le fond du ſujet, & l'ont proſcrit de la Scène Françoiſe. Je crois qu'ils ont eu raiſon. Nous ſommes dans un ſiècle trop éclairé, & trop univerſellement philoſophique, pour admettre la barbarie de l'antique ſuperſtition. *Idoménée* eſt odieux à l'inſtant même qu'il entre ſur la Scène. Son vœu tient à la foibleſſe bien plus qu'à l'humanité, & l'on ne s'attendrit qu'à regret ſur tous les maux qu'il a mérités par cette coupable indiſcrétion. D'ailleurs, les ſujets Grecs ſont trop épuiſés; les noms de *Troie*, d'*Hélène*, d'*Agammenon*, de *Théſée*, de *Laomédon*, &c, ont été ſi ſouvent répétés ſur notre Théâtre, qu'on ne les entend plus ſans une ſorte de ſatiété. Joignez à cela l'inconſtance & l'incertitude du goût du Public, qui tantôt applaudit à des pantomimes ridicules, tantôt s'extaſie à la platte ſimplicité d'un Drame écrit à force de mémoire, enfin, qui a perdu la voie de la Tragédie, & ſe fait à ſon gré des idoles ou des victimes. Quoiqu'il en ſoit, le cabinet vengera M. *le Mierre* du caprice de la multitude. J'oſe dire qu'*Idoménée* reparoîtra un jour aux yeux du Public avec l'eſtime qu'il mérite. L'auteur peut

avancer hardiment dans la carrière; il dessine, il colorie; qu'il choisisse un sujet plus heureux, & j'ose lui promettre, sinon un succès de délire, du moins les suffrages du goût & de la raison.

Discours pour la clôture du Théâtre François, prononcé par M. Augers, l'un des Comédiens du Roi, le Samedi 7 Avril 1764.

Il est d'usage, Monsieur, lorsque les Comédiens ferment leur Théâtre, que l'Acteur le dernier reçu harangue le Public au nom de ses camarades, & le remercie de l'indulgence qu'il a eue pour eux pendant le cours de l'année. Il est assez ordinaire qu'un homme de Lettres se charge de composer le Discours. Je ne sçais quel est celui à qui M. *Augers* a prêté son organe; mais je lui conseille de garder l'anonyme le plus rigoureux, & de chérir son obscurité. On ne s'est pas contenté de faire réciter au Théâtre cette pièce d'éloquence; elle est imprimée, & se vend six sols chez *Duchesne* rue S. Jacques. En voici le début:

MESSIEURS,

» Je vous dois tout, jusqu'au bonheur de pou» voir aujourd'hui vous témoigner *publique-* » *ment* ma reconnoissance, & celle de mes ca» marades. » Comment remercier le *Public* assemblé, si ce n'est *publiquement*?

Viennent ensuite quelques phrases usées pour établir la supériorité de notre Théâtre sur celui d'Athènes: supériorité que nous devons au Parterre, suivant l'Orateur! » Oui, Messieurs, la » gloire de la Scène Françoise fut votre ouvrage » *dans tous les temps*. Vos prédécesseurs avoient » à juger des *Corneilles*, des *Molières*, des *Ra-* » *cines*; ils les mirent à leur place, & leur juge- » ment devint celui des Nations & de la Posté- » rité. S'il n'est pas en votre pouvoir de faire naî- » tre un autre *Corneille*, vous empêchez du » moins les *Pradons* de le remplacer. » Remarquez, Monsieur, que c'est le Parterre à qui on parle, & de qui on parle. Ce n'est point le génie de *Corneille* qui a mis ce grand homme à sa place, c'est le Parterre. Le Parterre est l'arbitre de la Renommée, la règle des Nations, & le fanal de la Postérité. S'il ne peut enfanter un autre *Corneille*, il empêche les *Pradons* de naître: & depuis quand, Monsieur, le Parterre & les *Pradons* sont-ils si mal ensemble? *Dans tous les tems* il les a protégés, applaudis, déifiés. C'est ce même Parterre qui dédaigna la *Phèdre* de *Racine*, pour élever aux nues celle de *Pradon*; c'est ce même Parterre qui ne put supporter *Britannicus* que huit fois, & qui redemanda *Timocrate* avec fureur à la soixante dix-huitième représentation; c'est ce même Parterre qui désertoit *Athalie*, & qui tua quatre portiers de la Comédie pour entrer à l'*Amour Tyrannique* de *Scudéri*. Et de nos jours a-t-il paru plus raisonnable, plus juste, plus éclairé? De combien de succès honteux n'a-t-il pas chargé la Nation?

L'Orateur dit un mot des ouvrages qui ont

paru dans l'année. » La Tragédie de *Manco* *
» vous offroit un contraste intéressant des mœurs
» Américaines & des mœurs Européennes. Le
» tableau n'étoit pas neuf; il est tracé de la
» main d'un grand maître. Cependant vous avez
» applaudi aux efforts du Peintre qui a osé le
» rajeunir. » Tout cela est faux. *Manco* est un Législateur honnête homme qui a civilisé sa nation depuis quinze ans. *Huascar* est un sauvage dans toute la rigueur du terme, habitant des bois, jaloux à l'excès de sa liberté. Quel est celui de ces deux personnages qu'on peut appeller *Européen?* Mais, dit on, l'idée de cette Tragédie est la même que celle d'*Alzire*, & M. *Blanc de Guillet* n'a fait que *rajeunir* le tableau d'un grand Maître. Je ne sçais; mais je n'ai vû dans la Tragédie moderne d'autre intérêt que celui de la Royauté d'une part défendu avec force par *Manco*, & celui de la liberté naturelle défendu avec férocité par *Huascar*; je ne trouve rien de tout cela dans *Alzire*. M. *Blanc de Guillet* a travaillé d'après l'homme civil & l'homme sauvage de l'éloquent *Rousseau* de Genève; c'est sa prose qu'il a mise en vers & en action. Au reste, son sujet tient à l'Histoire. Tout le monde sçait que *Manco-Capac* fut le Législateur des Péruviens.

Socrate, *Blanche & Guiscard*, *Idoménée* reçoivent leur tribut de louanges. Nous arrivons, Monsieur, au beau moment. C'est ici que l'Orateur s'échauffe. Vous ne devineriez pas ce qui

* Représentée pour la première fois le 12 Juin de l'année dernière.

produit son enthousiasme ; c'est *Warwick*. » En-
» fin, *Warwick* a paru, *Warwick* plus particu-
» lièrement adopté par vous, *Warwick* dont l'au-
» teur est *à peine sorti de l'enfance* *, *Warwick*
» enfin, *Warwick*. » Il me semble entendre *Boileau* nous dire, *enfin Malherbe vint*. Le Théâtre étoit plongé dans la barbarie, l'art de *Melpomène* avili, la trace du beau absolument perdue ; la Nation étonnée de sa disette, n'osoit même former des espérances ; *Crébillon* étoit sous la tombe, *Voltaire* s'éteignoit ; *enfin, Warwick a paru*. Que de sens renfermé dans ces trois mots, & que l'auteur de *Warwick* doit s'applaudir d'être loué avec autant de délicatesse ! On le compare modestement à M. *de Voltaire*, dans le temps qu'il donna *Œdipe* : c'est un des coups de maître de l'Orateur.

A la fin de ce Discours on rappelle ingénieusement la suppression des banquettes, à propos du beau bucher de *Statira* & d'*Olimpie qui se précipite au milieu des flammes pour se dérober à son époux*. La jolie expression que *se dérober*, placée où elle est ! Il est certain que c'est une façon bien sûre de *se dérober à son époux* que de se bruler.

* Il a vingt-six ans.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Avril 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Œuvres de Fléchier.

M. *Ménard*, Conseiller au Présidial de Nîmes, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, vient de nous donner une édition de M. *Fléchier in*-4°. Je vous ai tracé le plan de cette collection lorsque le *Prospectus* parut. On vient de publier le premier volume qui ne renferme que la vie du Cardinal *Commendon*, traduite de l'ouvrage Latin d'*Antoine Marie Gratiani*, l'un des meilleurs écrivains que l'Italie ait produits dans le 16e siècle. Comme cet ouvrage, dont la Latinité est très-pure, n'est pas fort commun, M.

Ménard a cru faire plaisir aux Sçavans & aux gens de Lettres, en général, de se joindre à l'élégante traduction de M. *Fléchier*. La vie de M. *Fléchier* précède celle du Cardinal.

Esprit Fléchier nâquit à Pernes, petite Ville du Comté Venaissin. Il sortoit d'une famille honnête. Il fit ses premières études à Pernes, & les continua dans le Collège des Prêtres de la Doctrine Chrétienne de Tarascon en Provence. Dès sa quinzième année, il avoit terminé ses études d'Humanité & de Philosophie. Occupé de se choisir un état, il se détermina pour celui de la Congrégation de la *Doctrine Chrétienne*, dans laquelle il avoit un oncle maternel. *Fléchier* s'y distingua par ses talens. Tout ce qui étoit du ressort de la Littérature entroit dans ses veilles & ses occupations; il composa quantité de pièces en prose & en vers. Il reçut les Ordres sacrés. L'Archevêque de Narbonne, *Claude de Rebé*, étant mort le 17 Mars 1659, le Père *Fléchier* fut chargé de faire son Oraison Funèbre, & il s'en acquitta avec le plus grand succès. » Ce » fut proprement ici le premier germe » du talent particulier qu'on lui vit en-

» suite développer avec tant de subli-
» mité dans l'art de célébrer le mérite
» & la vertu des illustres morts de son
» siècle. Ce fut-là le premier essai de
» ce maître *incomparable* qui entreprit
« le premier de rectifier le mauvais
» goût qu'on avoit jusques là vû domi-
» ner dans ce genre d'éloquence, qui
» abandonna les idées hors de la nature
» & de la vérité sur lesquelles se guin-
» doient les Orateurs de son temps, qui
» ne travailla que sur les siennes propres,
» & qui, en se faisant une route nou-
» velle, fraya le chemin de la véritable
» perfection aux Orateurs qui vinrent
» après lui. »

Il vint à Paris pour se rendre auprès de son oncle le Père *Audifret* qui se mouroit; il le trouva mort. Ce Religieux fut regretté, & il méritoit de l'être; il avoit des talens pour la Chaire. Ses Sermons étoient très-estimés. Il avoit été le maître de son neveu. Celui-ci, âgé de vingt huit ans, quitta la *Congrégation Chrétienne* après y avoir demeuré l'espace de douze années & quelques mois. Il regarda toute sa vie ce Corps comme son berceau & comme l'école où il avoit pris les premières se-

mences de vertu. *Conrart*, Secrétaire de l'Académie Françoise, le fit connoître & le présenta au Duc *de Montausier*. Ce Seigneur lui accorda toute son amitié. *Fléchier* fréquentoit les plus illustres Sociétés, celles de Madame *de Sévigné* & du fameux Hôtel de Rambouillet. C'est-là qu'il fit connoissance avec le célèbre *Bossuet* & le sçavant *Huet* Evêque d'Avranches. Trois Poëmes Latins qu'il donna successivement firent éclater le merveilleux talent qu'il avoit, selon M. *Ménard*, pour la Poësie Latine.

Ces occupations de pure Littérature ne lui firent point négliger celles du Ministère Ecclésiastique. Il assista aux Conférences que tenoit à Saint-Magloire le Père *Senault*. Il fut chargé de l'éducation du fils de M. *de Caumartin*. Ce Magistrat ayant été du nombre des Juges nommés par le Roi pour la tenue des *Grands Jours* à Clermont en Auvergne, *Fléchier* lui rendit de très-grands services. Il recueillit tout ce qui se passa de remarquable à cette Commission; il en fit une relation Françoise, où il mêla les digressions qui lui parurent les plus propres à égayer la matière. Cette relation est restée manuscrite. Il fit aussi

sur le même sujet un Poëme Latin qui se trouve dans le Recueil imprimé de ses œuvres posthumes. Vers ce même temps il composa un autre Poëme Latin ; c'étoit la description du célèbre Carousel que le Roi *Louis XIV* avoit donné en 1662 : fête superbe & magnifique où ce Prince avoit voulu représenter, au milieu de la paix, toutes les images de la guerre. Cet ouvrage attira les plus grands éloges à *Fléchier*. *Charles Perrault*, de l'Académie Françoise, en fit aussi une relation en notre langue, & l'ingénieux Abbé la traduisit en Latin : traduction dont aucun de ses Historiens n'a parlé. A l'égard de son Poëme, il contient près de onze cens vers Aléxandrins ; tout y est décrit avec beaucoup d'élégance. Cette production ne fut pas laissée sans récompense. L'auteur fut gratifié d'une pension de mille livres. Alors on alloit au-devant du vrai mérite ; on lui épargnoit la peine de solliciter.

L'Abbé *Fléchier* déploya dans les Chaires le talent qui a consacré sa réputation pour les Oraisons Funèbres. Les portes de l'Académie Françoise ne tardèrent pas à lui être ouvertes. Il donna

de nouvelles preuves de génie dans ses Panégyriques. M. *Ménard* le justifie très-bien de cette fausse imputation que la malignité de l'envie lui avoit suscitée. On l'accusa d'avoir pris dans l'Oraison Funèbre de *Victor Amédée Duc de Savoye*, prononcée en 1630 par *Jean de Lingendes* alors Evêque de Sarlat, & depuis de Macon, le texte, la division & des morceaux considérables pour en orner celle de M. *de Turenne*. L'éditeur fait de l'une & l'autre pièce une courte analyse que je vous invite à lire dans l'original.

Fléchier publia en 1679 son Histoire de *Théodose*. En 1682 il eut l'honneur de prêcher l'Avent en présence du Roi. » Ses Sermons de morale ne renfer» moient pas moins que ses Panégyri» ques & ses Oraisons Funèbres, la » plus grande force & la plus haute élo» quence, mais une éloquence sage & » réglée. Jamais il ne fit entrer dans les » uns & dans les autres que des maniè» res de parler propres & consacrées à » ses sujets, & s'interdit toujours l'u» sage de celles qui sont affectées, & » qui ne doivent leur origine qu'au mau» vais goût & au caprice. Remarquons

» encore que sa prononciation, sa voix, » son geste, tout étoit assorti à la gran- » deur de son ministère & à la beauté de » sa composition, & que, sans le se- » cours & les prestiges d'une déclama- » tion étudiée, il emporta les suffrages » publics. Il récitoit ses discours d'une » manière aisée & majestueuse, avec » lenteur, si l'on veut, mais avec poids » & dignité; de sorte que, malgré une » certaine froideur, qui est inséparable » des déclamations posées, on ne lais- » soit pas de sentir tout le feu qui re- » gnoit dans ses expressions, & toute la » délicatesse de ses pensées; il avoit » une mémoire heureuse, ferme, as- » surée. Jamais on ne le vit hésiter ni » chanceler le moins du monde dans » le cours de ses différentes prédica- » tions. Observons de plus que la fin » de ses pensées étoit si heureuse & la » chute si agréable à l'oreille & à l'es- » prit, qu'elles lui valoient souvent de » longues acclamations qui l'obligoient » de s'arrêter & de s'interrompre lui- » même pour donner cours aux applau- » dissemens de son auditoire. »

Il fut nommé en 1685 à l'Evêché de Lavaur, & en 1687 à l'Evêché de Nîmes. Ce

Diocése étoit beaucoup plus étendu & plus rempli de Protestans que celui de Lavaur. Ce furent les motifs qui déterminèrent le Roi à y placer M. *Fléchier*, parce que cet Evêché demandoit un supériorité de connoissances & d'esprit qui étoit moins nécessaire à celui de Lavaur. Il ne fut pas plutôt arrivé à Nîmes qu'il se fit un devoir de témoigner toute sa tendresse & sa religion aux Protestans qui l'ont eux-mêmes aimé & respecté autant que les Catholiques.

Il termina le cours de ses Oraisons Funèbres par celles de Madame la Dauphine, *Marie-Anne Christine-Victoire de Bavière*, morte le 20 Avril 1690, & du Duc *de Montausier*. L'Académie de Nîmes est redevable à M. *Fléchier* de son association à l'Académie Françoise. Il fit paroître vers ce temps son Histoire du Cardinal *de Ximènes*, ouvrage qu'il avoit composé avant que d'être Evêque. Il conçut le dessein d'écrire cette vie en lisant certains Mémoires qui lui avoient été remis au sortir d'un de ses Sermons par un Cordelier. M. *Marsollier*, Chanoine de l'Eglise d'Uzès, a traité aussi le même sujet. Le Prélat a considéré le Ministre du côté de ses

vertus, de ses mœurs, de sa piété, & le Chanoine nous a présenté l'homme public & politique.

» M. *Fléchier* s'occupoit principalement de l'instruction de ceux qui » étoient consacrés au Saint-Ministère, » persuadé que le Sacerdoce doit être » uni, non-seulement avec la pureté » des mœurs, mais aussi avec l'étendue » des lumières. Il tint tous les ans un » Synode dans son Eglise Cathédrale, » où assistoient sur ses invitations em- » pressées les Curés & tous les Dépu- » tés des Chapitres du Diocèse. Il éta- » blit encore des Conférences Ecclésias- » tiques qui se tenoient une fois le » mois dans le Séminaire de Nîmes; » les Curés & les Vicaires y assistoient, » & le Prélat y présidoit. L'ouverture » de la Conférence se faisoit par une » Homélie. On y discutoit ensuite des » points de morale & des cas de cons- » cience, & l'on y faisoit l'explication de » l'Evangile. C'étoit tour-à-tour par » chacun des assistans que ces impor- » tantes matières étoient discutées. M. » *Fléchier* faisoit à la fin une courte ré- » capitulation de tout ce qui s'étoit dit, » & donnoit son approbation à ce qui

» lui avoit paru la mériter, comme il
» relevoit aussi les fautes & les négligen-
» ces qui pouvoient être échappées à
» ceux qui avoient traité quelque ma-
» tière. Il établit de pareilles Confé-
» rences à la campagne. Les fruits de
» ces enseignemens, donnés par un si
» grand maître, se firent bientôt sentir
» à tout le Diocèse. Jamais les Prêtres,
» chargés du soin des ames, n'y avoient
» été si éclairés, ni les Diocésains si édi-
» fiés & si instruits. »

M. *Fléchier* se déclara toujours pour les voies de la douceur & de l'humanité à l'égard des Protestans. Il s'attacha aussi d'une manière particulière à maintenir les Chanoines de sa Cathédrale dans l'amour & l'observance de leurs devoirs. Il leur faisoit à ce sujet des discours excellens toutes les fois qu'il tenoit l'assemblée de leur Chapitre général.

Depuis quelque temps se répandoit en France cette sorte d'hérésie qui porte le nom de *Quiétisme*, & qui fait consister toute la perfection Chrétienne dans le repos ou la quiétude d'esprit, sans aucune pratique des œuvres extérieures. Monsieur *Fléchier*, voulant faire sentir tout le ridicule de cette fausse

ſpiritualité, emprunta, pour y réuſſir, les charmes de la Poëſie. Il fit ſur cette matière quatre Dialogues en vers François. Les perſonnages qu'il y introduiſit pour interlocuteurs, furent deux Dames, dont l'une appellée *Clarice* étoit obſtinée Quiétiſte, & l'autre nommée *Flavie* nouvellement convertie. Le Prélat ne ſe contenta pas d'avoir composé des vers contre cette ſecte, il fit à ce ſujet un Mandement qui lui fit honneur.

Les Ducs *de Bourgogne* & *de Berri* étant venus à Nîmes au mois de Mars 1701, à leur retour de Saint-Jean-de-Luz, où ils avoient accompagné le Duc *d'Anjou* leur frère qui alloit prendre poſſeſſion de la Couronne d'Eſpagne, & ces Princes ayant été voir les Antiquités de la Ville, ce fut M. *Fléchier* qui leur en fit une explication abrégée, mais lumineuſe, qui fut applaudie par les Princes. Ce Prélat mit enſuite ſon explication par écrit, la retoucha, lui donna plus d'étendue, & en fit un ouvrage particulier qu'il a laiſſé en manuſcrit.

Les troubles affreux des Cévennes ayant forcé un grand nombre de Curés

de se réfugier à Nîmes, ils trouvèrent un bienfaiteur dans le digne Prélat qui, sans trop approuver leur conduite, les reçut avec cordialité; il prétendoit qu'ils devoient mourir plutôt victimes de la persécution que d'abandonner leur troupeau.

La Religion de M. *Fléchier* rejettoit tout ce qui pouvoit entretenir la superstition. En 1706 un Berger ayant imaginé de faire ériger une Croix sur un côteau de Saint-Gervasi, village situé à deux lieues de la Ville, cette Croix passa bientôt pour miraculeuse; le peuple y accourut. M. *Fléchier* fit dans cette occasion délicate éclater sa prudence & sa sagesse. Il jugea qu'il étoit nécessaire d'examiner les mouvemens de cette dévotion, de la régler, & de retrancher tout ce qui pourroit s'y glisser d'abusif & d'irrégulier. Dans ces vûes, il adressa sur ce sujet aux Fidèles de son Diocèse, le 21 Juillet de la même année 1706, une excellente Lettre Pastorale qui contient les instructions les plus solides, & fait connoître l'étendue de ses lumières. Son objet étoit de fixer & de retenir dans des bornes raisonnables la dévotion du peuple & la croyance sur tous

les miracles qu'on publioit de cette nouvelle Croix. Il fit voir aussi sa fermeté contre un établissement, qui, quoique sénable & très-autorisé, ne lui parut pas convenable dans un pays rempli de gens dont la foi toujours dissimulée leur faisoit sans cesse tourner en dérision les cérémonies & le culte des Catholiques; je veux parler d'une Confrérie de *Pénitens Blancs* que quelques habitans de Nîmes vouloient introduire dans leur Ville.

Dans l'année du grand hyver (1709) le Prélat fit des aumônes considérables, & répandit des sommes d'argent qui ramenèrent la tranquillité, &, si l'on peut le dire, la vie dans Nîmes. On peut dire de cet homme respectable qu'il marchoit de vertus en vertus. » Il » eut quelques pressentimens de sa » mort; voici à quelle occasion. Etant » à Montpellier aux Etats dans le mois » de Janvier 1710, on lui manda de » Nîmes la nouvelle de la mort d'un » Abbé de ses amis. Comme il esti» moit & qu'il aimoit beaucoup ce sage » Ecclésiastique, il le regretta sensible» ment, & sa mort fit sur lui une im» pression singulière. Peu de jours après

» qu'il en eut reçu la nouvelle, cet Ab-
» bé lui apparut en songe; il lui sembla
» que cet Ecclésiastique étoit au bord
» d'une rivière qu'il venoit de traver-
» ser, & qu'il l'appelloit & l'invitoit à
» passer comme lui; que sur son invi-
» tation il l'avoit traversée, & qu'étant
» à l'autre rive, ils s'étoient embras-
» sés. » Quelque force d'esprit que le Prélat pût avoir, il ne laissa pas d'être frappé de ce songe, & de faire part à quelques-uns de ses amis de l'impression qu'il avoit faite sur lui. » Rempli
» de cette idée, il appella un Sculpteur
» de Montpellier, nommé *Joly*, qu'il
» avoit déja employé pour la construc-
» tion de sa Chapelle, & le chargea de
» lui faire le dessin d'un tombeau qui
» fut simple & de bon goût. L'Artiste y
» travailla, fit deux modèles, & se
» rendit ensuite chez le Prélat pour les
» lui présenter. Mais les neveux de
» *Fléchier*, qui étoient alors auprès de
» lui & auxquels le Sculpteur parla d'a-
» bord, frappés de ces tristes objets qui
» leur présentoient l'idée de la perte d'un
» oncle tendrement chéri, le prièrent
» de se retirer. L'Evêque, inquiet de son
» retardement, l'envoya chercher pour

» lui en faire des reproches. Alors l'Ar-
» tiste ne put s'empêcher de lui dire que
» ses neveux l'avoient empêché de le
» voir. *Ce sont de bons enfans*, répon-
» dit le Prélat; *allez toujours votre che-*
» *min*. Après quoi il examina les deux
» Dessins, choisit celui qui lui parut le
» plus simple; &, en le lui rendant, il
» lui dit : *Mettez la main à l'œuvre, le*
» *temps presse*. »

En effet, le dernier jour des Etats il assista à la Messe qui en fit la clôture. Le temps étoit extrêmement rude ce jour-là. M. *Fléchier* prit un froid au cerveau qui fut suivi d'une fièvre & d'un abattement qu'on prit pour une attaque d'apopléxie. Il ne laissa pas de se mettre en chemin, & se rendit à Nîmes le soir du même jour; enfin, il ne tarda pas à retomber au moment qu'il paroissoit être en convalescence, & cette rechute le conduisit au tombeau. Il mourut le 16 Février 1710 sur les huit heures du soir, âgé de soixante-dix-huit ans.

Il étoit d'un bon tempérament; il avoit toujours joui d'une santé parfaite, sans faire usage de Médecins ni de remèdes; sa vieillesse même fut exempte des incommodités si fréquentes à cet

âge. » Il étoit d'une taille médiocre ; il
» avoit le visage ovale, les yeux noirs
» & pleins de feu ; la bouche, le nez &
» les fourcils bien faits ; le front ouvert
» & élevé ; ses cheveux étoient noirs ;
» il ne les quitta jamais, ayant toujours
» préféré, autant par goût que par mo-
» destie, la coëffure donnée par la nature
» à celle des faux cheveux ; sa physio-
» nomie étoit spirituelle ; il y regnoit
» un air de bonté, de candeur & de pro-
» bité qui annonçoit toute l'excellence
» de son cœur. » Il fut universellement
regretté. Il étoit compatissant, plein
d'humanité, ennemi de ces dures cor-
rections, plus encore de ces rigueurs
qui jettent dans le désespoir celui qui
a commis une faute plutôt qu'elles n'ex-
citent son repentir. M. *Fléchier* en donna
plus d'une fois des preuves convaincantes.
» Je me borne, dit l'auteur de sa vie, à ce
» trait qui me paroît frappant. Il y avoit
» dans un Couvent de Filles à Nîmes une
» jeune Religieuse, qui, sans expé-
» rience, entraînée par la séduction,
» avoit malheureusement oublié ce
» qu'elle devoit à l'honneur de son état
» & à elle-même, pour se livrer à la
» foiblesse & aux mouvemens de son

» cœur ; sa mauvaise conduite avoit
» éclaté. Elle fut aussitôt punie de sa
» faute par ses Supérieures qui la ren-
» fermèrent dans un cachot au fond du
» Couvent. Là elles la laissèrent gémir
» toute vivante, ne lui donnant que la
» plus légère nourriture pour l'empê-
» cher de mourir de faim & la consu-
» mer peu à peu, en cela plus sévères
» & plus inhumaines que ne l'étoient
» les Romains envers les Vestales dont
» ils punissoient le déréglement par une
» mort prompte. La Religieuse de Nî-
» mes vivoit ainsi dans cette cruelle
» captivité depuis plus de dix ans, lors-
» que quelqu'un du dedans ou du de-
» hors du Monastère, touché de son
» état, fut en informer M. *Fléchier* à
» qui l'on avoit eu grand soin de le ca-
» cher. Le Prélat fut outré de la dureté
» de ces procédés. Il se fit instruire de
» l'endroit de la Maison où étoit placé
» le cachot de cette fille infortunée, &
» se rendit sans différer au Monastère.
» D'abord il demanda à voir la Mai-
» son comme pour la connoître. La
» Supérieure & les principales d'entre
» les Religieuses qui l'accomgnoient la
» lui montrent. Il en parcourt toutes les

mêmes une des plus anciennes & des meilleures familles de Bergame en Italie. Leur véritable nom étoit *Dogalde* ; ils se disoient sortis originairement d'Allemagne. Dans la suite des temps ayant augmenté leur fortune, ils prirent le nom d'un Bourg des environs de Bergame, appellé *Commendon*, dont ils étoient devenus Seigneurs. Cette Maison fut entièrement ruinée par *Jean Galéas* Duc de Milan qui réduisit la Ville de Bergame sous son obéïssance. Les *Commendons*, dépouillés de leurs biens & chassés de leus pays, se dispersèrent en divers endroits de l'Italie. Le bisayeul du Cardinal se retira à Venise, où on lui assigna des pensions pour lui & pour toute sa postérité, parce que cette famille avoit toujours pris le parti de la République contre le Duc de Milan. *Jean-François Commendon* nâquit à Venise le 17 Mars 1524. Il devint célèbre par son esprit, par ses vertus & par ses négociations. Son mérite le fit parvenir au Cardinalat. Il fut chargé des affaires les plus importantes sous quatre Pontificats différens. *Antoine-Marie Gratiani*, Evêque d'Amelia, qui a écrit sa vie en Latin, l'accompagna dans tous

ses voyages. M. *Fléchier* fit paroître la traduction de cette vie Latine en 1677. Nous lui devons encore la publication d'un autre ouvrage de *Gratiani* écrit en Latin, dont le titre est *De Casibus Virorum Illustrium, des malheurs arrivés aux Hommes Illustres*. M. *Fléchier* fit imprimer le manuscrit; il le traduisit aussi en François; mais sa traduction n'a jamais paru; on ne l'a pas même trouvée dans ses papiers. Cette production de *Gratiani* a depuis été traduite en François par l'Abbé *le Pelletier*.

Cette édition, Monsieur, s'annonce assez bien; mais je crains que l'on ne tombe dans la faute de ces éditeurs zélés qui croiroient trahir la mémoire d'un auteur célèbre, en ne donnant pas le jour à tout ce qui est sorti de sa plume. M. *Fléchier*, quelque brillante que soit sa réputation, est dans le cas des grands écrivains à qui il échappe des morceaux qu'ils dédaignent eux-mêmes. Les Oraisons Funèbres de cet illustre Prélat, si connues, si admirées, ne suffiroient-elles pas pour éterniser sa gloire? Tout ce qu'on se propose de nous donner sera certainement au-dessous de ces excellens ouvrages. Les vers

vers François de M. *Fléchier*, & même ses vers Latins, ne pourront ajoûter à sa réputation que le foible mérite de s'être exercé dans plusieurs genres, & dans celui-ci il sera de beaucoup inférieur aux *Racines*, aux *Boileaux*, aux *Santeuls*, aux *Rapins*, aux *Commires*. Au reste, il est des Lecteurs qui veulent avoir tout ce qu'un homme a fait. Cette édition les satisfera par rapport à M. *Fléchier*. Elle se trouve à Paris chez *Ballard* Imprimeur du Roi & Libraire, rue des Noyers.

Cours Public d'Architecture.

M. *Blondel* Architecte du Roi, Membre & Professeur de l'Académie Royale d'Architecture, vient de terminer son troisième Cours d'Architecture Elémentaire, & ouvrira le Lundi 7 Mai prochain, à onze heures précises du matin, le quatrième qui sera terminé le 7 Septembre prochain. Ce Cours offert aux Amateurs & aux Artistes sera, comme les précédens, divisé en huit parties; la première, où l'on traitera de la source de l'Art puisée dans l'Histoire Sacrée, Profane, Ancienne & Moderne; la se-

conde, où l'on exposera les préceptes de l'Art d'après les plus célèbres exemples de la Grèce & de l'Italie; la troisième, où l'on indiquera les ressources de l'Art, prises dans les modèles des plus habiles Architectes François; la quatrième, où l'on fera sentir le goût de l'Art recueilli d'après les meilleures productions des Artistes qui ont rapport à l'Architecture; la cinquième, où l'on parlera des licences amenées dans l'art de bâtir par la nécessité de concilier dans un même édifice la solidité, la commodité & l'ordonnance; la sixième, où il sera question du raisonnement de l'Art confirmé par les diverses opinions des Anciens & des Modernes; la septième, où l'on marquera la perfection de l'Art imitée d'après ce que les plus grands Architectes des siècles précédens nous ont offert de plus admirable en ce genre; la huitième enfin, où l'on développera l'expérience de l'Art appuyée de l'autorité des édifices les plus renommés pour la solidité, le choix de la matière & la beauté de l'appareil.

L'on traitera aussi en particulier dans ce Cours de la distribution des Bâtimens & de celle des Jardins de propreté;

enfin, des différentes matières propres à la Maçonnerie, la Charpenterie, la Menuiserie, la Serrurerie, &c. Ces Leçons se donneront gratuitement tous les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à onze heures précises du matin, dans la Salle d'Architecture au Louvre.

Les mêmes jours le Professeur continuera son Cours d'Architecture de théorie, destiné aux jeunes Architectes qui desirent acquérir les connoissances profondes de l'Art, & se mettre à portée, une fois élèves de l'Académie, de concourir au grand prix d'Architecture, qui, lorsqu'ils sont couronnés, leur procure l'avantage d'être envoyés en Italie & d'y faire un séjour de trois ans, grace aux bienfaits du Prince.

On communique aussi à ces mêmes Elèves tous les Mercredi & Vendredi après-midi, depuis quatre heures jusqu'à six, les Livres d'Architecture qui leur sont nécessaires pour puiser dans les originaux les préceptes fondamentaux de l'Art, & dans les Recueils la partie du goût, sans laquelle les productions, d'ailleurs les plus régulières, sont toujours imparfaites.

Billet

Billet à M. Fréron.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne rendiez compte de la nouvelle Edition de *Corneille* que M. *de Voltaire* vient de publier, uniquement, à ce qu'il nous assûre, au profit de l'arrière-petite-nièce de ce grand homme. Mais l'examen de cette Edition est un ouvrage qui demande du temps. Je viens d'y jetter les yeux, & je n'ai pu m'empêcher d'écrire ce que j'en pense à M. *de Voltaire* lui-même. Il doit actuellement avoir reçu ma Lettre ; je vous en adresse une copie, que vous insérerez dans vos Feuilles, si vous le jugez à propos.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à M. de Voltaire sur son Edition de Corneille.

J'ai parcouru, Monsieur, votre Edition de *Corneille* en 12 gros volumes *in*-8°. Je vous dirai sans détour & sans ménagement l'impression qu'elle m'a

faite, & qu'elle fera, je crois, sur tous ceux qui la liront, pour peu qu'ils ayent de sens, de lumières & de goût.

1° Vous êtes bien le maître d'employer pour vos propres ouvrages une orthographe bizarre, *savais*, *disais*, *connaitre*, &c; mais comment avez-vous osé faire imprimer ainsi les œuvres de *Corneille*? N'est-il pas étrange que ce grand homme qui pense autrement que vous, orthographie comme vous? Peut-être avez-vous prétendu par-là faire passer cette belle invention, qui n'en est pas une, & que vous avez renouvellée de trois ou quatre auteurs qui avoient eu les mêmes idées que vous & avant vous. Car le génie créateur vous manque, même pour les innovations vicicieuses.

2° C'étoit bien la peine de faire sonner si haut l'entreprise de cette édition. Vous vouliez, disiez-vous, venger *Corneille*, que vous trouviez, dans toutes les précédentes, imprimé en mauvais caractères & en mauvais papier. Ce projet, quoiqu'il ne fût pas encore de vous, étoit louable. Mais, d'après la manière dont vous l'avez exécuté, je

ne puis vous dissimuler qu'on desireroit que vous ne vous en fussiez pas chargé. Quoi, Monsieur, vous réimprimez ce grand homme pour rabaisser sa gloire, pour relever ses défauts, pour faire de ses écrits une critique injuste, ou plutot une satyre amère. Ce procédé est inhumain. Par quelle fureur attaquez-vous toujours ceux que vous ne pouvez égaler ! Parce que vous n'avez jamais sçu faire une Ode, falloit-il vous acharner contre *Rousseau* qui en a tant fait de sublimes ? A peine *Crébillon* a-t-il fermé la paupière, qu'on le déchire sous prétexte de le louer ; je connois l'auteur de cet *Eloge* prétendu ; ne me forcez pas de dévoiler mon secret.

3° Vous nous prenez apparemment pour des Visigots avec vos remarques. Est-ce que nous ne sçavons pas aussi bien que vous que le style de *Corneille* a vieilli ; que des tours, des expressions, des constructions qu'il a employées, sont proscrits par l'usage, & seroient aujourd'hui des solécismes ? Vous avez beau répéter fastidieusement que c'est pour les étrangers & pour les jeunes gens que vous écrivez. Est-ce que

les étrangers & les jeunes gens ignorent qu'on n'écrit pas aujourd'hui en François comme on écrivoit il y a plus de cent ans? Votre intention perce à travers le masque dont vous vous couvrez. Vous avez voulu par vos remarques écarter de la Scène les chefs-d'œuvre de notre Théâtre, persuader aux Comédiens & au Public que ce sont des écrits informes & barbares. Graces au goût de la Nation on ne vous en croira pas sur votre parole, & nous sçaurons toujours mettre de la différence entre un homme de génie & un homme qui n'a que de l'esprit.

4° Votre dessein se découvre, sur-tout par l'affectation que vous avez d'accabler de notes critiques les plus belles Pièces, les plus belles Scènes, les plus beaux endroits de *Corneille*, & de laisser sans observations ce qui ne vous cause point d'ombrage, c'est-à-dire, les Pièces qu'on ne joue plus, & dont souvent une Scène vaut mieux que tout ce qui s'est fait depuis, en exceptant *Racine*.

5° La préférence que vous semblez donner à ce dernier sur *Corneille* ne

nous en impose point. On voit, par tout ce que vous en dites, que vous voulez faire entendre que le seul mérite d'un auteur Dramatique est l'élégance du style, & cela, parce que vous sçavez qu'on accorde ce mérite à quelques-unes de vos Pièces de Théâtre.

6° Vous ne vous êtes pas contenté d'attaquer *Pierre Corneille*. Il existoit deux belles Tragédies de *Thomas*, qui n'avoit rien à faire à cette querelle; mais il jouissoit d'un peu de gloire; il n'est pas étonnant que vous ayez cherché à la détruire, en faisant entrer ces deux Tragédies dans votre édition, & en les chargeant de commentaires, dont le résultat est que ce sont deux Drames très-médiocres.

7° Que diriez-vous, Monsieur, si l'on entreprenoit une édition de vos ouvrages dans le même goût, si l'on s'attachoit à montrer vos fautes de langage, vos solécismes, vos plagiats, votre ignorance, &c, &c, &c, &c, &c? Quels cris de fureur ne jetteriez-vous pas? Aussi pourquoi avez-vous l'imprudence d'ouvrir vous même cette carrière?

8° D'après ces considérations, je vous conseille, Monsieur, de faire ce que vous avez fait tant de fois, de n'avouer cette édition qu'en la désavouant.

Racine à M. de Voltaire, des Champs Élysées.

La Lettre précédente m'a paru, Monsieur, un peu trop vive; & c'est pour en adoucir l'amertume que j'insère dans cette même Feuille une Epître de complimens écrite par *Racine* à M. *de Voltaire* sur sa belle Edition de *Corneille*. J'ai reçu de Province cette Epître, dont j'ignore l'auteur, & que je trouve très-jolie.

J'ai lu ton docte Commentaire;
Car les Heureux de ce pays
S'entretiennent de tes écrits,
Et par cœur sçavent leur *Voltaire*.

Mort d'enthousiasme à vingt ans,
Un de tes zélés partisans
Qui t'adore & méprise *Homère*,
Depuis peu descendu céans,

Nous a prêté son exemplaire.
Que de lumières ! Que de sens !
Ton cœur est pur & sans envie :
Il a dicté tes jugemens.
Ce *Farnabius* qui m'ennuie,
Ce *Scaliger* triste & fougueux,
Tous ces pédans volumineux
Qui firent bâiller ma patrie,
En te lisant, on les oublie,
Et tu vas l'emporter sur eux.
Ici rédacteur infaillible,
Pesant la pensée & le vers,
Tu prononces l'arrêt terrible,
Et tu détrompes l'Univers :
Là, quittant pour le persifflage
Le ton froid d'un Dissertateur,
Tu sçais, grace à ton goût volage,
Folâtrer avec ton Lecteur.
Quel art ! Quelle heureuse magie !
Le Pinde est soumis à tes loix.
Tantôt sur la Lyre ennoblie,
Tu daignes célébrer les Rois ;
Tantôt résonne sous tes doigts
Le tambourin de la Folie.
Profond ou léger à ton choix,
Tu composas des vers tragiques,
Erotiques, métaphysiques ;

Tu fis de longs panégyriques,
Et des Satyres quelquefois.
Par une influence secrette
Tu fus Historien, Rhéteur,
Grand Moraliste, grand Poëte;
Et te voilà Commentateur.
Et puis citez votre *Malherbe*,
Admirateurs impertinens;
Exaltez le siècle superbe
Des *Sarrasins* & des *Racines*,
Ou celui qui, plus vain encore,
D'un *Boileau*, d'un *Chaulieu* s'honore;
Et crut voir briller des talens,
Dont il n'apperçut que l'aurore.
Le tien, qu'on cherche à déprimer,
Le tien, *Voltaire*, a l'avantage,
Et toi seul as sçu le former.
Heureux tous les sots de notre âge;
Que tu voudras bien estimer!

Humblement je te remercie
D'avoir avec tant de bonté
Sur mon talent ressuscité
Abaissé l'œil de ton génie;
Tu fixes pour mon *Athalie*
L'incertaine postérité
Qui va la placer à côté
De ton admirable *Olimpie*;

Dont le Bucher est si vanté.

Avec plus de sévérité
Tu juges l'aîné des *Corneilles* :
Que deviennent tant de merveilles
Au creuset de la vérité !
De l'Europe usurpant l'estime,
Le bon homme jusqu'à présent,
Sur parole étoit cru sublime.
Enfin, de son trône il descend.
Ce n'est plus qu'un triste plaisant,
Un déclamateur indécent,
Que jamais un beau feu n'anime,
Et qui manque le sentiment,
Si bien exprimé dans *Zulime*.
Tu le poursuis à chaque mot
Cet écrivain que l'on renomme,
Et veux prouver qu'il est un sot,
En disant qu'il est un grand homme.

Mais ne crains rien de ses fureurs :
L'autre jour sous un verd feuillage,
Mêlé de lauriers & de fleurs,
Corneille, d'un tranquille ombrage
Goûtoit le frais & les douceurs.
J'osai lui lire ton ouvrage.
Il dit : (ce calme m'étonna)
Voltaire est homme, il est injuste ;

Il conspire comme *Cinna*,
Je dois pardonner comme *Auguste*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Avril 1764.

LETTRE V.

Nouvelle Description de l'Islande.

CHarpentier Libraire rue du Hurepoix, à l'entrée du Quai des Augustins, débite un ouvrage en deux volumes, de 400 pages chacun, intitulé : *Nouvelle Description Physique, Historique, Civile & Politique de l'Islande, avec des Observations critiques sur l'Histoire Naturelle de cette Isle, donnée par M. Anderson : ouvrage traduit de l'Allemand de M. Horrebows qui y a été envoyé par le Roi de Dannemarck.* Le Traducteur commence ainsi son *Avertissement* : » Si la critique a généralement quelqu'avantage, personne ne disconviendra qu'elle est d'une utilité » indispensable dans l'Histoire des pays

» connus par les voyageurs. Une criti-
» que judicieuse est l'ouvrage de la rai-
» son ; elle doit être la boussole de l'es-
» prit. En Pilote expérimenté, un écri-
» vain habile s'en sert pour prévenir les
» écueils, pour surmonter les obstacles
» qu'oppose à sa marche un voyageur
» ignorant ou crédule, ou un relateur
» de mauvaise foi, & passionné pour le
» merveilleux. Quand un Historien de
» ce genre peut ajoûter à ce mérite ce-
» lui d'avoir parcouru lui-même le
» pays dont il donne la description,
» son ouvrage ne mérite-t-il pas sûre-
» ment la préférence ? Et ne peut-on pas
» sans scrupule ajoûter foi à ses récits ? »

L'ouvrage est dédié au Roi de Dannemarck, ce Souverain qui met sa gloire à se faire adorer de ses Sujets. L'Islande a repris, en quelque sorte, la vie par les soins paternels de ce Monarque bienfaisant ; c'est ce que M. *Horrebows* exprime très-bien dans son Epître Dédicatoire.

L'auteur Danois fait précéder sa production d'une *Préface*, dont je vous tracerai le cannevas. L'Islande „ après les Isles d'Angleterre & d'Ecosse „ est

la plus considérable de l'Europe. Les Islandois ont peut-être pris, plus qu'aucun peuple du monde, le soin de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur patrie depuis son origine qu'on rapporte à l'an 871 ou 874 de l'Ere Chrétienne. Critique des auteurs qui ont voulu nous instruire sur l'Islande, entr'autres, de *Jean Anderson*, premier Bourguemaître de Hambourg. Il s'est adressé, selon l'écrivain Danois, à des gens peu versés dans la science des observations. Il l'accuse d'avoir composé son Histoire d'Islande sur des rapports mal digérés. M. *Horrebows*, en relevant les erreurs de M. *Anderson*, rend justice à ce qui se trouve d'estimable dans son ouvrage. » Tout ce qui est, dit-il, de son » propre fond est marqué au coin de la » science & de l'érudition la plus pro» fonde : aussi n'est-ce pas sur ce point » que je prétends le contredire ; je m'at» tacherai seulement aux rapports des » gens qu'il a consultés, & dans les» quels tout n'annonce que de foibles » connoissances, un petit esprit & une » grande inclination de ridiculiser les » Islandois. »

M. *Horrebows* tient parole. Il poursuit M. *Anderson* avec une espèce d'acharnement. Il faut croire que c'est l'amour de la vérité qui l'enflamme. A ses observations critiques il a joint des observations astronomiques & météorologiques faites pendant son séjour en Islande. Ces dernières observations lui ont procuré des connoissances certaines sur la hauteur de cette Isle & sur la température du climat. Il s'est servi pour cet effet d'un quart de cercle de Paris. L'éclipse de Lune arrivée au mois de Décembre 1750 a fait connoître encore au sçavant Danois la longitude de cette Isle ; il a remarqué qu'elle est quatre degrés plus à l'Est qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

M. *Horrebows* a de plus enrichi son voyage d'une Carte Géographique qui paroît plus exacte que celle de M. *Anderson*, qu'il regarde comme la plus défectueuse de toutes. » La mienne, dit-» il, doit sa perfection aux bontés de » mon très-gracieux Souverain ; il a or-» donné qu'on me communiquât la Carte » levée en Islande, il y a quelques an-» nées, par plusieurs Ingénieurs qui y

» étoient allés par son ordre, & que le
» Capitaine *Knoff* a achevée en 1734.
» La Carte que j'ai donnée est une co-
» pie fidèle de cette grande qui n'a point
» été publiée ; ainsi je ne doute pas que
» le Public ne la reçoive avec satisfac-
» tion. »

Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous donner un précis de l'ouvrage de M. *Horrebows*. Il faut que vous preniez à la main *Anderson*, & que vous suiviez article par article la critique du Danois. Vous verrez, par cet examen, quel fond on doit faire sur les voyageurs, & sur ceux qui écrivent l'Histoire des pays & des peuples. Jugez-en par quelques observations.

Dans le premier article qui traite de la grandeur de l'Islande, M. *Anderson* s'exprime ainsi : » L'Isle d'Islande, qui » est située bien avant dans la mer du » Nord, doit, comme on juge com- » munément, s'étendre à dix milles de » Dannemarck en longueur, & à qua- » rante un milles en largeur. » M. *Horrebows* répond : » La position de cette » Isle est si notoire que personne ne l'a » jamais placée dans la mer du Nord.

» Cette mer se termine près de Het-
» land, & c'est-là que commence cet
» Océan que l'on appelle la mer d'Espa-
» gne ou l'Océan Atlantique. » Le Hambourgeois dépeint l'Islande entourée de tous côtés d'une multitude de petits écueils, de brisans, & de rochers à fleur d'eau; c'est précisément le contraire, ou, pour me servir de l'expression du Traducteur de M. *Horrebows*, *c'est contre vérité.* Cette Isle est fort différente de la Norwège, où l'on trouve des rochers tout-à-fait détachés du continent, qui l'environnent par-tout.

A propos de la population d'Islande, l'écrivain nous dit avec raison que la principale cause de la diminution des Islandois est cette fameuse peste qui désola tout le Nord au milieu du quatorzième siècle, si connue sous le nom de *Peste noire.* Les hommes mouroient en si grande quantité en Islande, qu'il n'y resta même personne en état de faire une description de cet horrible fléau.
» Les Annales Islandoises, où tout ce
» qui est arrivé depuis l'habitation du
» pays est exactement rapporté, n'en
» font aucune mention. On sçait seu-

» lement par une tradition orale qu'il
» n'échappa à cette contagion qu'un pe-
» tit nombre d'habitans qui s'étoient
» sauvés dans les rochers. Tout le mal-
» heureux reste de ces peuples périt mi-
» sérablement. Cette même tradition
» apprend que tout le plat-pays, où la
» peste exerçoit ses plus cruelles ri-
» gueurs, étoit couvert d'une rosée
» très-épaisse. Le Dannemarck ayant
» été dépeuplé aussi dans le même temps,
» on ne put y envoyer des Colonies. »
On y compte actuellement quatre-vingt mille ames. Outre cette peste noire, l'Islande a été ravagée par d'autres fléaux dans les années 1697, 1698 & 1699; il mourut beaucoup de monde de faim. On compte qu'il périt jusqu'à cent vingt hommes dans un Diocèse. On observera que les Diocèses de l'Islande n'approchent pas des nôtres pour l'étendue.

Enfin, Monsieur, il résulte de ces remarques de M. *Horrebows*, que nous devons plus que jamais adopter le Pyrrhonisme à l'égard de l'Histoire : rien de plus opposé à M. *Anderson* que M. *Horrebows*, & cependant ces deux écri-

vains ont composé leurs Mémoires de nos jours. Le Traducteur observe que le style du sçavant Danois est lâche, diffus & monotone; qu'il y regne un ton de plaisanterie d'une singularité qui révoltera les Lecteurs François. Je ne jugerai pas le style de M. *Horrebows* par la traduction; mais on peut prononcer sur la forme; rien de plus sec & de plus fatiguant; ce ne sont que des répétitions & des détails minutieux; il n'est pas possible de lire de suite cet ouvrage d'ailleurs instructif. J'imagine qu'un homme de goût rendroit un service à la Littérature, en fondant les deux ouvrages de Mrs *Anderson* & *Horrebows*, & en nous les présentant dans un seul volume fait avec soin, & bien écrit. L'instruction deviendroit agréable, & l'on éviteroit ces déclamations & ces landes éternelles d'ennui & d'insipidité. Les Etrangers devroient faire attention à la forme, de même qu'au fond. Il est difficile de goûter la raison & la vérité, quand elles sont dépourvûes d'agrément.

Poësies de Madame Guibert.

Une nouvelle Muse nommée Madame *Guibert* vient de publier ses amusemens poëtiques. Ce sont des vers de tout genre, rassemblés dans un seul petit volume *in* 12. Ce Recueil débute par une *Epître à Itis*, dont je mettrai le commencement sous vos yeux.

En vain, trop tendre *Itis*, vous me peignez vos feux ;
Je suis hors de cet âge, hélas, trop dangereux,
Où la raison n'a que de foibles armes
Contre l'enfant qu'on nomme *Amour*.
A present, de sang froid, je contemple ses charmes,
Et je me redis chaque jour :
J'ai trente ans, je ne dois plus plaire ;
Adieu jeunesse, adieu beauté ;
Quand mon amour-propre est flatté,
Ma raison me dit le contraire.
Il est des plaisirs de tout temps ;
Mais celui qu'on goûte au bel âge
De ne trouver que des amans,
Approche-t-il de l'avantage
De ces aimables sentimens,

Dont l'amitié remplit notre ame ?
Souvent de sincères amis,
Sur de légers soupçons, sans grace sont bannis ;
On craint une indiscrette flamme,
Et leurs airs d'amans sont punis.
De la haine de mes semblables
J'éprouvois l'effet chaque jour,
Et les payois bien de retour.
Depuis un an, devant ma glace,
Je ne boucle plus mes cheveux.
Si je vous ai chéris, vains atours, danses, jeux,
C'est que, sans vous peut-être, Amour eût trouvé place
Dans un cœur qui n'étoit que trop fait pour aimer.
Cessez donc, jeune *Itis*, de vouloir me charmer ;
Un instant de foiblesse empoisonne la vie ;
A ma tranquillité porteriez-vous envie ?
Laissez-moi jouir du bonheur
Que m'offre la Philosophie.
Je devrois m'offenser de votre vive ardeur ;
Mais de votre destin je sens trop la rigueur :
Quand avec l'heureux don de plaire,
Sans espérance on persévère,

Itis, & qu'on n'obtient qu'une tendre pitié,
C'est d'un sincère amour être trop peu payé......

Je crois, Monsieur, que vous applaudirez aux vers suivans ; ils sont intitulés *L'Homme heureux possible*.

La vie est un instant, il en faut profiter ;
Rejetter avec soin tout préjugé nuisible,
Croire un Dieu bienfaisant, croire un ami possible,
Et connoître le prix du bonheur d'exister ;
Caresser la Folie, estimer la Sagesse,
Aimer un seul objet, en être un peu jaloux,
Etre toujours fidèle, & jamais n'être époux,
Effleurer les talens, les aimer sans foiblesse,
Paroître indifférent sur le mépris des sots,
Avoir le cœur ouvert sur ses propres défauts,
Etre content de soi, mais sans trop le paroître ;
Enfin, se croire heureux : c'est le moyen de l'être.

Madame *Guibert* sçait prendre le ton de la passion quand l'amour lui a fait éprouver sa légèreté, & qu'elle a eu le malheur d'écouter un ingrat. Une Epîtr à *Ariste* prouve assez que l'auteur ne pardonne pas l'infidélité.

Ne viens point troubler ma retraite ;
J'ai sçu me faire en ce séjour
Une félicité parfaite.
J'ai tous les bons auteurs, des fleurs & ma musette,
Et j'y badine avec l'Amour.
Je ne me pare point des fleurs que m'offre un traître ;
Tu célébras ma fête ; elle n'est plus pour toi.
J'étois fidèle, il falloit l'être,
Et je n'aurois jamais vêcu que sous ta loi.
J'allarmai, dis-tu, ta tendresse
Par ma coquetterie & ma légèreté.
Aurois-je vû durer deux lustres ta foiblesse
Sans tes rivaux, mon inégalité ?
Avec tous les talens, la candeur, la jeunesse,
La beauté, même la sagesse,
On voit s'enfuir la volupté,
Si l'on ne sçait mêler avec un peu d'adresse
L'amour, la jalousie & la fidélité.
Un nœud formé par le caprice
Ne sçauroit subsister sans un peu d'artifice ;
L'enfant aîlé t'avoit pris dans mes fers,
Aveugle garant de ta flamme !
Tes sermens sur son aîle ont passé dans les airs,
Et l'affreux souvenir en reste dans mon ame.

. . . .

Qui ! Moi, j'aurois rompu nos nœuds !
Ah, tu sçavois trop bien me plaire !
Un vainqueur, tel que toi, n'est jamais malheureux,
Quand il offre un amour sincère.

Ce quatrain me paroît un sentiment bien exprimé.

De ta fausse félicité,
Ingrat, connois l'erreur extrême ;
Ah, si tu sçavois comme on aime,
Vanterois-tu ta liberté ?

Ceux-ci, Monsieur, ne vous plairont pas moins ; ce sont de ces jolies bagatelles qui annoncent de la finesse dans l'esprit, & de la légèreté dans la versification.

*A M***.*

Judicieux Censeur, dont la plume légère
Sçait distinguer l'auteur d'avec le plagiaire,
Venge-moi d'un vol qu'on m'a fait ;
Je t'apprêtois quelques justes louanges,
Lorsque le cœur trop plein de mon sujet,
Je laisse entrevoir mon secret
A celui dont je veux qu'aujourd'hui tu me venges.

D'abord sur mon dessein il trace ton portrait ;
Il peint de ton esprit l'enjoûment, la justesse :
Ah..... quand il t'écrira
Les jolis vers que sa Muse t'adresse,
Pense qu'il m'a volé tout ce qu'il te dira.

*A M***.*

Tu méprises les douces loix
Que l'amitié sçut tracer dans ton ame ;
Pour te livrer à la perfide flamme,
Dont un cruel enfant t'aveugla mille fois ;
Songe qu'un jour tes sens seront glacés par l'âge ;
Cesse de caresser une trop douce erreur ;
L'amitié fait le vrai bonheur ;
L'amour n'en offre que l'image.

Conte sur la Bague.

C'étoit hier la fête du hameau ;
Quatre preux Chevaliers, voulant courir la Bague,
Le beau *Damon* en vain lance sa dague ;
Il ne put enfiler l'anneau,
Comment, ce jeu pour moi deviendroit difficile !
J'y fus pourtant toujours habile ;
Puis s'écartant un peu : Ragardez, mes amis,
Dit-il à *Coridon*, à *Daphnis*, à *Tircis* ;

Je crois quelqu'un caché..... Oui... quelqu'autre l'enfile.
De mon malheur je ne suis plus surpris.
Personne de caché, la ruse est inutile;
L'amour-propre trop tard venoit à son secours;
Il dictoit à *Damon* ce perfide discours;
Chacun à cet anneau n'avoit fait que prétendre,
Et la Bague est encore à prendre

Madrigal.

Pincer les cordes d'une Lyre,
Couronner les vœux d'un amant,
Ce sont deux sortes de délire;
Mais celui qu'*Apollon* inspire
Est préférable au doux tourment
Que ressent un cœur qui soupire;
L'un, l'esprit a sçu le produire,
Et l'autre, le tempérament.

Vers.

Avec un sang de feu, le corps sain, le cœur tendre,
Faut-il dans un Couvent perdre un temps précieux?
Je n'y puis plus tenir, je sens qu'il faut se rendre,
Et choisir pour époux qui m'aimera le mieux.

Enfin;

Enfin, Monsieur, si vous voulez le portrait de Madame *Guibert*, le voici peint par elle-même :

Vive jusqu'à l'étourderie,
Folle dans mes discours, mais sage en mes écrits,
Ils sont presque toujours remplis
Par des traits de *Philosophie*.
Sensible pour l'instant, mais facile à changer,
J'oublie, & quelquefois on peut me croire ingrate;
Je cherche à m'éclairer; je crois ce qui me flatte;
Je fuis les envieux sans vouloir m'en venger;
Mon esprit est solide, & mon cœur est léger.
Air gaî, peau blanche, œil noir, & grandeur ordinaire;
Mes traits sont chiffonnés, ma taille est régulière.

Je voudrois, Monsieur, vous parler d'un Drame en cinq Scènes, intitulé *La Coquette Corrigée*, *Tragédie contre les femmes*, d'une Comédie en un Acte & en vers libres, dont le titre est *Les Rendez-vous*. Il y a encore des Epîtres, des Poëmes. Mais ce que j'ai transcrit

vous suffira pour juger du talent de Madame *Guibert*. Elle a de la facilité, du naturel, de la vivacité. Peut-être trouverez-vous qu'elle laisse échapper trop naïvement de son cœur les desirs de la nature. Il est vrai que l'Amour est nu ; mais on ne doit le présenter qu'avec une gaze légère. Quelquefois Madame *Guibert* ne voile pas assez le sentiment & la volupté. Sa *Philosophie* n'est pas celle du Portique. Son sèxe pourra lui en faire un crime ; le nôtre est plus indulgent.

Histoire du Ministère de Walpool.

Durand Neveu Libraire rue du Foin a mis en vente L'*Histoire du Ministère du Chevalier Walpool devenu Ministre d'Angleterre & Comte d'Oxford* : trois volumes *in*-12, reliés sept livres dix sols. Je vous rendrai compte incessamment de cet ouvrage curieux.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Avril 1764.

LETTRE VI.

L'Amateur, Comédie en vers & en un Acte, par M. Barthe de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille : représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 3 Mars 1764 : A Paris chez Duchesne Libraire rue S. Jacques.

IL aime tous les Arts ; il est fou de Peinture ;
D'Architecture, de Sculpture.
Quoiqu'il soit de ces gens qu'on appelle *Amateurs*,
Je ne le confonds pas avec la populace
De ces modernes Protecteurs,
Qui des talens divers osent marquer la place,
Des Artistes sont les tuteurs,
Se forment une Cour où leur grave manie
Daigne corriger le Génie ;
Qui jugent la Peinture, & la prose & les vers ;
Et qui jugent tout de travers.
Il n'est pas, lui, de cette espèce ;
Il critique sans air, il loue avec finesse ;

Sçait manier avec adresse
Le Pinceau, le Burin; il use noblement
Sur-tout de ses grandes richesses.
Il sçaura secourir un Artiste indigent,
L'animer, le produire, & cacher ses largesses......

Oh, si je vous contois nos exploits d'Italie!
Au milieu d'une rue il s'arrêtoit souvent,
Pour lorgner, d'un œil immobile,
Une Façade, un Péristile.
Il n'appercevoit pas tout un peuple ignorant,
Qui le regardoit en riant.
Quelquefois, surveillant utile,
Mes deux bras sans respect l'ont remué, poussé,
Au moment où mon homme, admirateur tranquille,
Sous une voiture incivile,
Impitoyablement eut été renversé.
Et dans *Herculanum*! O l'abyme effroyable!
Il y faisoit un froid du Diable.
J'enrageois. Lui, charmé de ce lieu souterrein,
Tout occupé du beau, tout rempli de l'Histoire,
Il oublioit de manger & de boire,
Et s'étonnoit que j'eusse faim......

C'eſt un enthouſiaſte ; ennuyé de Paris,
Il brule d'habiter l'Italie, un Pays
Où tout charme, dit-il, mes yeux & mes oreilles ;
Où je marche entouré des plus rares merveilles.
Il n'a point de lien qui puiſſe l'arrêter.
Feu ſon père, au retour de ce premier voyage,
Se propoſoit de lui faire accepter
Céliante, une veuve, & coquette & volage,
Très-bon parti du reſte ; il cherche à l'éviter.
Il faut avoir l'honneur de le fixer en France.

Voilà, Monſieur, le caractère de l'*Amateur* très-bien tracé, & le but qu'on ſe propoſe dans cette petite pièce clairement expliqué. *Damon* a fait faire en marbre par un habile Sculpteur la ſtatue de *Conſtance* ſa fille. Il veut ſe ſervir de cette ſtatue pour amener *Valère* (c'eſt le nom de l'*Amateur*) de l'amour de la copie à l'amour de l'original. *Damon* dit à ſa fille :

Il eſt gâté par l'Italie,
Charmant, mais un peu fou ; c'eſt une maladie,

Une indiscrette passion,
Dont...... tu dois le guérir.

CONSTANCE.

Mais il ne m'a pas vûe.

DAMON.

Et c'est bien mon intention
Qu'il ne te sçache pas même dans la maison.
De ses gens tu n'es pas connue;
Mais il te verra sans te voir.
Je lui fais vendre ta statue
Pour une Antique. Eh bien, sens-tu tout le pouvoir,
Tout l'effet d'une Antique? Elle aura son suffrage;
Elle passe pour Grecque. Heureusement pour nous,
La Mode est pour le Grec; nos meubles, nos bijoux,
Etoffe, coëffure, équipage,
Tout est Grec, excepté nos ames: & d'ailleurs,
Ta statue a trompé jusqu'à des connoisseurs.

Pasquin, valet de l'*Amateur*, annonce à *Damon* que son maître est épris

d'une beauté, telle qu'on n'en a jamais vûe; après une suspension dont le sérieux de *Pasquin* rend la chute plaisante, *Damon* impatient demande quelle est cette Beauté :

PASQUIN.

Monsieur..... C'est..... Une Antique.

DAMON.

Une Antique!

PASQUIN.

Oui, Monsieur; la chose étoit comique;
J'en ris encor; cela faisoit tableau.
Par je ne sçais quel homme il se laisse conduire
Chez l'heureux possesseur de ce rare morceau.
A peine on vient de l'introduire;
Tout à coup un objet nouveau
Le frappe, le saisit; ce n'est qu'une statue;
Toute son ame est dans ses yeux;
Il se taît, il admire, il est rêveur, joyeux,
Questionne, interrompt, &, pour en juger mieux,
Change vingt fois de point de vûe.
Oh, ce Marchand est un nigaud,

Si, dans ce moment même, elle n'est pas vendue
Quatre fois plus qu'elle ne vaut.

Arrive *Valère* lui-même qui donne ordre à *Pasquin* de faire transporter la statue avec toutes les précautions que demande un pareil chef-d'œuvre. L'*Amateur* répand sa joie dans le sein de *Damon*. Il est enchanté de posséder un si rare trésor. Envain *Damon* lui fait entendre qu'il peut se tromper.

On ne me trompe point. Le moderne ciseau
Rend-il ce simple, ce vrai beau,
Ce moëlleux des contours, ces attitudes fières?
Nos Boulingrins & nos Bosquets
Sont remplis d'ébauches grossières,
De vases, de colifichets;
Rien de grand, rien de fort, nul choix dans les effets;
Nous avons des Amours, de petites Laitières,
Et sur-tout de jolis corsets;
Nous excellons dans les misères.

Plusieurs laquais apportent la statue. *Valère* court au-devant d'eux:

Là, doucement, Messieurs; avancez, doucement.

Pasquin fait exprès un faux pas; l'*Amateur* est saisi d'effroi; ne craignez rien, dit *Pasquin*, *je ne suis point blessé*. Enfin, la statue est posée sur son piédestal. *Valère* se place vis-à-vis & l'admire. *Pasquin* s'extasie de son côté. Son maître l'apperçoit.

Que fais-tu là?

PASQUIN *d'un ton de connoisseur.*

Mais j'admire à mon tour.
Notre voyage d'Italie
M'a bien formé le goût! Elle est, elle est jolie!
La mollesse des chairs, les formes, le contour....

L'*Amateur* le congédie. Il reste seul, & s'abandonne à son ravissement. *Damon* survient, & s'efforce de lui inspirer du goût pour le mariage.

......Pourriez-vous méconnoître
Ces noms, ces liens si flateurs,
Premiers plaisirs, les seuls, peut-être,

Chers dans tous les climats, sentis dans tous les cœurs ?
Vos plaisirs, de l'esprit douce & vaine imposture,
Valent-ils ces épanchemens,
Ces transports de l'amour que le devoir épure ;
Le souris d'une épouse & ceux de ses enfans,
Tous ces délicieux momens,
Qu'aux malheureux humains ménagea la Nature ?

Damon rappelle à l'*Amateur* que son père vouloit lui faire épouser *Céliante* ; *Valère* ne veut point de femme, encore moins de cette folle de *Céliante*. On l'annonce dans le moment. L'*Amateur* sort pour l'aller recevoir & lui montrer son Cabinet. *Damon* a une scène avec sa fille, qui est très-inquiète de l'effet que sa statue aura produit sur le cœur de *Valère*. *Damon* ne s'explique qu'à demi-mot ; il intrigue un moment *Constance*, & finit par lui dire que l'*Amateur* la trouve fort à son gré.

Scène entre *Céliante*, *Damon* & *Valère*. La légère *Céliante* dit beaucoup de mal du Cabinet de l'*Amateur* & de sa

statue, qu'elle trouve commune, ridicule, maussade, laide à faire peur. Elle invite *Valère* à changer de goût & de façon de vivre, à se répandre dans le monde; les bals, les soupers, le jeu, les plaisirs de toute espèce: voilà le partage ou plutôt le devoir d'un homme tel que lui.

VALÈRE.

Dans vos cercles brillans
Qu'irois-je donc trouver? L'oubli des grands talens,
L'air du plaisir & non le plaisir même,
Les efforts que l'on fait pour paroître amusé,
Les tristes lieux communs d'un bel-esprit usé,
Des sots que l'on caresse & peu de gens qu'on aime.
Chez moi je goûte un calme pur;
Je vis heureux, je vis obscur;
Loin des froides plaisanteries,
Des airs d'un fat titré, des riens, des flateries:
Je suis de vingt siècles divers,
Et, de mon Cabinet, je parcours l'Univers.

Céliante abandonne *Valère* à son extravagance, & sort avec des éclats de rire forcés. L'*Amateur* est furieux con-

tr'elle, & demande à *Damon* s'il lui conseille encore d'épouser une pareille femme. Sa statue est bien plus belle & plus aimable. Il va bouleverser tout son Cabinet pour y placer avantageusement ce chef-d'œuvre. *Damon* veut le suivre; il apperçoit sa fille; elle a tout entendu; elle est assez contente de la chaleur avec laquelle *Valère* l'a défendue contre *Céliante*; mais elle craint qu'il n'aime mieux sa statue qu'elle-même. *Damon* rit de sa peur, & va joindre l'*Amateur*. *Constance* reste un instant seule; elle examine la statue, dont elle est jalouse, en quelque sorte; sans trop d'orgueil, elle se trouve dans les yeux plus d'ame & de vivacité que n'en a ce marbre. *Valère* revient; il ne voit point *Constance*; il n'est occupé que de la statue; *Constance* embarrassée voudroit fuir. *Valère* l'apperçoit.

Que vois-je? O surprise! O plaisir!
Je ne me trompe pas; c'est elle, c'est bien elle.
De mon Antique, vous, vous êtes le modèle.
Quel prodige! Vous existez!
Je suis de votre siècle! On me trompoit... restez.
Vous détournez les yeux! Dites, daignez me dire....

Enfin, *Valère* est éperdûment amoureux de *Constance*. Il apprend que *Damon* est son père; le mariage est bientôt conclu.

Le fond de cette petite pièce est peu de chose, comme vous le voyez, Monsieur; peut-être même serez-vous blessé que *Damon* use d'un stratagême pour établir sa fille; ce procédé ne me paroît ni noble ni décent; si j'avois traité ce sujet, & que l'idée de tromper l'*Amateur* me fût venue, je lui aurois fait jouer ce tour par un Valet ou par une Soubrette; un père de famille doit être plus sage & plus réservé. Je ne conçois pas d'ailleurs comment *Valère* pardonne à *Damon* une supercherie si humiliante pour sa vanité. L'amour de *Constance* pour l'*Amateur* n'est pas motivé; elle avoit dix ans lorsqu'elle le vit une seule fois dans son Couvent; elle ne l'a depuis apperçu qu'un instant. *Valère* se guérit trop brusquement de sa manie. Il n'est pas concevable qu'il ignore que *Damon* a une fille; qu'il ne s'en rappelle pas les traits, d'autant plus qu'il est dit que lorsqu'il l'alla voir au Couvent, il la trouva jolie. Le rôle de

Céliante est un hors d'œuvre qui refroidit l'action. Malgré ces défauts & quelques autres, il y a beaucoup d'esprit dans cette Comédie ; les détails en sont charmans ; le caractère de l'*Amateur* est bien saisi, exprimé & soutenu, au dénoûment près. La Pièce, en général, est agréablement écrite ; elle a eu neuf représentations ; ce succès engagera sans doute M. *Barthe* à ne pas négliger le talent qu'il annonce pour un genre aussi difficile que celui de la Comédie.

Jugement sur quatre Traductions des Psaumes.

Un volume *in*-12 de 360 pages, imprimé chez *Vincent* rue Saint-Séverin, mérite, Monsieur, l'attention des Sçavans & des gens de Lettres. Il a pour titre : *Jugement & Observations de M. l'Abbé Ladvocat, Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, sur les traductions des Psaumes de M. Pluche & de feu M. Gratien, & en particulier sur celles des RR. PP. Capucins & de M. Laugeois ; à l'usage des Ecoles de*

Sorbonne. Je vous ai parlé, Monsieur, des traductions des RR. PP. Capucins, de M. *Laugeois* & de M. *Pluche.* Je ne vous ai rien dit de celle de M. *Gratien* pour une bonne raison ; c'est qu'elle n'est pas encore imprimée, & que j'ignorois même qu'elle existât. M. l'Abbé *Ladvocat* la connoît, parce qu'il en a été le Censeur, ainsi que des trois autres.

M. l'Abbé *Ladvocat* commence par établir la *différence d'un Censeur & d'un Critique.* Quoiqu'un Censeur approuve un Livre, il ne s'ensuit pas qu'il adopte tout ce qu'il contient. Le Ministère public n'exige autre chose d'un Censeur, sinon qu'il n'approuve rien qui puisse blesser la foi, les mœurs, ou le Gouvernement de l'Etat ; on ne lui en demande pas davantage ; &, quand il ne trouve rien à reprendre, à cet égard, dans un Livre, il doit l'approuver. Il n'en est pas de même d'un Critique ou d'un Sçavant que l'on consulte. Ils se chargent eux-mêmes de donner leur avis sur tel ou tel ouvrage. Ils ne doivent rien approuver qu'ils n'adoptent, parce que c'est leur opinion qu'on leur demande ou qu'ils se chargent de donner

au Public. D'après ce principe inconteſtable, il eſt évident qu'en approuvant un Livre comme Cenſeur nommé pour l'examiner; on n'en garantit ni les idées ni les fautes, mais ſeulement la foi, la morale & les maximes du Gouvernement Si le Cenſeur étoit en même temps Critique, M. l'Abbé *Ladvocat*, des quatre verſions Françoiſes des Pſaumes qu'il a depuis quelque temps approuvées, n'en auroit approuvé aucune, parce que dans toutes il y a des interprétations qui ne ſont pas conformes à ſes ſentimens.

La première traduction des Pſaumes approuvée par M. l'Abbé *Ladvocat* eſt celle de feu M. *Gratien*. Elle a été faite ſur la Verſion Latine du ſçavant Père *Houbigant*, Prêtre de l'Oratoire, & revûe par le Père *Houbigant* lui-même, qui s'eſt fait une grande réputation par la Bible dont il a enrichi le Public. Cette traduction Françoiſe des Pſaumes eſt celle qui plaît le plus à M. l'Abbé *Ladvocat*, parce qu'elle eſt la plus analogue à ſes ſentimens. Il y a cependant quelques endroits à l'égard deſquels il ne penſe pas comme le Père *Houbigant*, ſoit par rapport au ſujet de quelques Pſaumes,

soit par rapport au sens de quelques versets, soit enfin à l'égard de quelques fautes de copistes, qu'il a découvertes ou corrigées autrement que lui.

Après la traduction de M. *Gratien*, celle de M. *Pluche* approche davantage de la façon de penser de M. l'Abbé *Ladvocat*; aussi obtient-elle le second rang dans son estime. Il avoue cependant que M. *Pluche* a de temps en temps des idées systématiques, & que sa traduction ressemble trop à une paraphrase; ce sont ses propres paroles.

L'examen ou plutôt la simple indication des versions de Mrs *Gratien* & *Pluche* n'occupe que deux pages dans l'écrit de M. l'Abbé *Ladvocat*. Son objet principal est la critique des traductions des PP. Capucins & de M. *Laugeois*. Il ne sçauroit être de l'avis des premiers ni sur la plûpart des sujets qu'ils donnent aux Psaumes, ni sur les explications qu'ils mettent en notes, ni sur ce qu'ils appellent *énallages* *, *ellipses* **, *ter-*

* Terme de Grammaire; on appelle ainsi une figure qui change & renverse le discours contre toutes les règles de la langue.

** Autre figure de Rhétorique qui consiste dans la suppression d'un ou plusieurs mots qui sont sous-entendus.

mes énigmatiques , *ancien* & *nouvel Israël* , & autres expressions semblables. En effet, Monsieur, c'est quelque chose de fort singulier que l'imagination des RR. PP. Capucins. Ils voient dans les Psaumes de *David* tout autre chose que ce qu'ils expriment. La plûpart de ces Psaumes, à les entendre, sont des énigmes. Mais, si ce sont des énigmes, les RR. PP. Capucins se flattent-ils d'en être les *Œdipes* ? Qui ne voit d'ailleurs les abus qui peuvent naître d'une pareille idée ? Il n'y a personne qui ne puisse dire à ces Traducteurs : Les Psaumes du Prophète-Roi sont des énigmes, selon vous, mes très Révérends Pères ; je le veux pour un instant. Mais je ne suis pas obligé de croire que vous en ayez trouvé le mot ; permettez donc, ne vous déplaise, que de mon côté je cherche à découvrir le sens caché sous l'enveloppe. Si chacun pensoit de cette manière, on verroit bientôt des milliers d'explications différentes des Psaumes. Quoiqu'il en soit, rien de plus forcé, de plus extraordinaire & de plus bizarre que les interprétations des RR. PP. Capucins. *La Lune* , dans les Psaumes, n'est pas la *Lune* , mais les *Pays*

soumis à l'Eglise. Ainsi l'Italie, la France, l'Espagne, &c, sont la *Lune.* Dans un autre endroit ils disent que la *Lune* signifie *les adorateurs de la Lune.* Le second terme énigmatique détruit le premier; car *les Pays soumis à l'Eglise* ne sont pas *adorateurs de la Lune.* Le *Soleil* n'est pas le *Soleil*, mais *Cyrus* est *le Souverain Pontife*; l'*Aurore* est la *Perse*; les *Navires de la mer* sont les *Provinces de la Chaldée*; le *Tonnerre* est *Cyrus*; les *Forêts* sont les *Villes ou les Provinces d'un Empire*, & les *Arbres des Forêts* sont les *Habitans* de ces Villes ou Provinces. Le *ventre de Sara* est aux yeux des RR. PP. Capucins un grand *lac plein d'eau.* M. l'Abbé *Ladvocat* entre, sur ce systême des PP. Capucins, dans une discussion sçavante, & même agréable. Il conclut que tous leurs *termes énigmatiques* ne sont fondés sur rien.

L'habile Professeur de Sorbonne reproche à M. *Laugeois* des interprétations nouvelles, souvent fausses ou purement arbitraires, des règles de Grammaire hazardées ou inconnues jusqu'à présent, & un prétendu génie de la langue Hébraïque; dont les Sçavans, dit-il, ne conviendront pas. Mais en même temps

l'auteur ajoûte que la traduction de M. *Laugeois est vive, animée, élégante & très-claire*; qu'il y a peu de Pseaumes traduits de sa façon, *où l'on ne trouve de grandes beautés*. Il reconnoît encore que M. *Laugeois* s'est sur-tout appliqué à faire sentir l'unité de sujet, l'harmonie de la pièce, la liaison & la connéxité de toutes les parties de chaque Pseaume; & c'est sans doute pour avoir saisi ce rapport d'un verset avec l'autre, que M. *Laugeois* a mis tant de clarté dans sa traduction, & qu'il a fait de chaque Pseaume une pièce de vers suivie, une Ode complette, par exemple. Enfin, M. l'Abbé *Ladvocat* prouve que dans la traduction de M. *Laugeois* la Religion, la morale & les grandes vérités du Christianisme sont clairement exprimées, & que cette traduction est très-orthodoxe.

Tel est, Monsieur, le résultat de ce volume qui fait beaucoup d'honneur à M. l'Abbé *Ladvocat* par les recherches, par la saine Critique, en général, & par le ton de politesse & de modération. C'est ainsi que tous les gens de Lettres devroient se critiquer ou plutôt s'éclairer.

Observations sur la dernière Eclipse.

L'Eclipse du premier Avril dernier a occasionné tant de discours, & a eu tant de célébrité que vous ne serez pas fâché, Monsieur, d'appprendre ce qu'il y a eu de certain, & ce que les Astronomes ont réellement observé. On avoit annoncé mal-à-propos que cette Eclipse seroit totale avec demeure dans l'ombre; aucun Astronome ne l'avoit dit ni écrit; M. *de la Lande*, dans la *Connoissance des Mouvemens Célestes* pour cette année, avoit parlé fort au long de cette Eclipse, & avoit annoncé que le Soleil ne seroit caché qu'en partie; on voyoit la même chose dans la Carte que Made *le Paute* a publiée au sujet de cette Eclipse, & dont je vous ai parlé.

C'étoit à Calais que l'Eclipse devoit être la plus remarquable, suivant les calculs que je viens de citer; & cela s'est parfaitement vérifié; M. *Blondeau* Hydrographe du Roi à Calais, y a observé la Lune toute entière sur le Soleil, environnée de cet anneau lumineux parfaitement rond & égal de tous côtés; les deux

centres du Soleil & de la Lune y ont paru se confondre, & le Soleil débordoit tout autour de la Lune; cet anneau y paroissoit même beaucoup plus large que dans la Carte de Me *le Paute*, parce que la lumière efface toujours les ombres & s'accroît à leurs dépens. M. *Blondeau* est le seul Astronome à qui le temps ait permis cette curieuse observation; il a vû la durée entière de l'anneau de 6′ 8″.

Le P. *Mayer* Jésuite, Professeur de Mathématiques à Heidelberg & Astronome de S. A. S. E. P. Monseigneur l'Electeur Palatin, est un de ceux qui a observé l'Eclipse de la manière la plus complette, ayant eu un très beau temps; mais l'Eclipse n'étoit pas annulaire dans le Palatinat; la plus grande phase a été de 10 doigts 25½′, à 11h 11′ du matin, à Schwetzing dont la latitude est de 49d 21′ & qui est de 0h 24′ 35″ à l'Orient de Paris; il a vu le commencement de l'Éclipse à 9h 40′ 41″, & la fin à midi & 43′ exactement. Cette observation a été faite dans l'Observatoire Electorale en présence de plusieurs personnes de distinction, & en particulier de M. *O Dunne* Ministre de France auprès de

l'Electeur Palatin, & de M. le Comte *de Riancourt* Envoyé de Saxe à la même Cour. Le P. *Mayer* a aussi observé fort heureusement & sans nuages, l'Eclipse de Lune du 17 Mars; il a trouvé le commencement à 11h 13′ du soir, la fin à 2h 1′ du matin, la grandeur de 8d 39′. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'on n'a pu la faire à Paris; on ne l'a vûe qu'à Auxerre, où M. *de Montbaron* l'a observée fort exactement.

Je reviens à l'Eclipse de Soleil du premier Avril. Le P. *Colas* & le P. *Bourgeois* Jésuites à Pont-à-Mousson, ont observé le commencement de cette Eclipse à 9h 30′ 8″; la fin à midi 29′ 37″, & dans le temps de la plus grande phase il ne restoit qu'une partie du Soleil qui avoit 3′ 9″ de large; cette observation est encore fort exacte & fort curieuse; le Père *Barlet* & le P. *du Rosoy* aussi Jésuites s'étoient rendus à Nancy pour y observer cette Eclipse; ils ont vû le commencement à 9h 29′ 26″; la fin à midi 29′ 33″, & la plus grande phase de 10 doigts & 50′ $\frac{1}{4}$ de doigt.

Cette Eclipse a encore été observée, astronomiquement & avec succès, à Tou-

louse par M. *d'Arquier*, à Montpellier par M. *de Ratte*, à Auxerre par M. *de Montbaron*, à Brest par M. *Fortin*, à Bayonne par M. *Simonin*. Toutes ces observations confirment très-bien ce qu'on avoit annoncé de cette Eclipse ; le mauvais temps qu'il a fait ici nous a privé du spectacle curieux d'une Eclipse Annulaire, qu'on n'avoit jamais eue à Paris, (du moins l'Histoire de l'Astronomie n'en parle point) & que l'on n'aura peut-être pas de plusieurs siècles.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Avril 1764.

Fautes à corriger dans le N° précédent.

Page 30 ligne 10 *Demandant*, lisez *donnant*.

Page 33 ligne 26 *aux foyers*, lisez *au foyer*.

Page 36 ligne 24 *fois*, lisez *mois*.

Page 41 ligne 21 *dispositions*, lisez *disparitions*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Vie de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France.

C'Est rendre, Monsieur, un service essentiel à la vertu & à la patrie que de remettre sous nos yeux les images & le récit des belles actions de ces hommes rares qui font l'admiration de la Postérité. Si jamais un de ces Héros patriotes a mérité que sa mémoire passât de cœur en cœur, qu'on me pardonne cette expression, c'est *Michel de l'Hôpital Chancelier de France.* On vient de nous donner sa *Vie* en un volume *in*-12 d'environ 450 pages, à Paris chez *Debure* père Quai des Augustins.

L'auteur commence son tableau par ces traits de sentiment : » J'ai toujours » cru que ce seroit un spectacle digne » de l'attention des hommes que celui » que leur présenteroit un Philosophe, » luttant contre les passions les plus fu- » nestes aux Sociétés, & dont la vertu, » pour s'élever au-dessus des obstacles » que lui opposeroit le vice, n'employe- » roit que des moyens aussi grands qu'el- » le. Un pareil tableau peut nous faire » éprouver deux sortes de sentimens, » auxquels il est doux également de se » livrer. Ou nous jouirons de la satis- » faction touchante de voir triompher » la raison des erreurs qui deshonorent » l'humanité, ou nous aurons à admi- » rer un homme dont le courage inébran- » lable a résisté aux coups de la plus injuste » fortune. Il m'a semblé que le Magis- » trat, de qui je me propose ici d'écrire » la vie, pouvoit être regardé comme » un des personnages les plus estimables » qu'ait produits notre nation. Le bien » public fut toujours l'objet qui parut » échauffer son ambition ; &, pour ren- » dre ses concitoyens plus heureux, il » ne voulut que les rendre plus raison- » nables. S'il se trompa quelquefois, je

» ne me propose point de le dissimuler.
» Quelque affligeantes que soient les
» fautes des grands hommes, on doit
» les montrer, parce qu'elles sont de
» grandes leçons. »

Michel de l'Hôpital nâquit en 1506 à Aigueperse, petite Ville de la Limagne d'Auvergne. Son père, après avoir exercé quelque temps la Médecine, s'étoit attaché au Service de *Charles de Bourbon*, Connétable de France. *Jean de l'Hôpital* (c'étoit le nom du père de *Michel*) avoit un caractère noble & élevé; ses mœurs étoient sévères, son ame sensible & tendre, son esprit assez cultivé. Ferme dans ses idées, hardi dans ses opinions, capable de prendre des partis extrêmes & de soutenir au péril de sa tête celui qu'il avoit embrassé, ce fut dans ces principes qu'il éleva *Michel de l'Hôpital* son fils aîné. Il l'envoya à Toulouse pour y faire ses études. Les révolutions qui renversèrent la fortune du Connétable entraînèrent celle de *Jean de l'Hôpital*. On sçait les malheurs de ce Prince. *Jean de l'Hôpital* crut qu'il se devoit à son bienfaiteur; il suivit le Connétable avec tant de précipitation qu'il ne put emmener avec

lui ses enfans. Ses biens furent confisqués. *Michel de l'Hôpital*, alors âgé de dix-huit ans, fut arrêté à Toulouse, & s'y vit quelque temps retenu dans les prisons. On lui rendit la liberté lorsque l'on fut assûré qu'il n'étoit pas du nombre des complices de la révolte. *Michel de l'Hôpital* à peine hors de ses fers partit pour l'Italie, & alla rejoindre à Milan son père qui l'envoya étudier à Padoue. L'Italie étoit alors la maîtresse de l'Europe dans les Arts; elle produisoit de grands Philosophes, de grands Historiens, de grands Poëtes. Le Cardinal *de Grammont* se trouvant à Padoue, y vit *l'Hôpital*, démêla les talens de ce jeune homme, & la gloire dont il devoit se couvrir. Dès ce moment, il prit la résolution d'employer tout son crédit pour rendre à sa patrie un citoyen qu'il croyoit digne d'y remplir les emplois les plus importans.

L'Hôpital rejoignit à Bologne son père qu'il trouva dans l'indigence par la mort du Connétable. Ils allèrent ensemble à Rome, où *Michel de l'Hôpital* obtint une place d'Auditeur de Rote. Le père & le fils reviennent à Paris; le dernier s'attache au Barreau. Le Cardinal

de Grammont, qui se disposoit à goûter le plaisir de lui être utile, meurt près de Toulouse. Tandis que *Michel de l'Hôpital* se faisoit déja admirer dans le Barreau, le père vivoit en Lorraine attaché à la Duchesse en qualité de Médecin. Il mourut avec cet emploi. *Morin* Lieutenant-Criminel fit épouser au fils sa fille, & lui donna pour dot une Charge de Conseiller au Parlement. Il succéda dans cette place à *Lazare de Baïf* connu dans les premiers temps de notre Poësie Françoise. » La Magistra-
» ture commençoit alors à perdre de
» cet éclat dont elle avoit autrefois bril-
» lé, & la Nation se plaignoit de ce
» que la science & la vertu paroissoient
» abandonner les Tribunaux de la Jus-
» tice. La vénalité des Charges étoit
» l'époque fatale à laquelle on rappor-
» toit leur décadence. Jusqu'au moment
» où l'on vit introduire la vente des Of-
» fices de Judicature, les Compagnies
» jouissoient, en quelque sorte, du pri-
» vilège de nommer elles-mêmes aux
» places qui vaquoient, en proposant
» au Roi plusieurs sujets pour les rem-
» plir, parmi lesquels Sa Majesté faisoit
» un choix qui, quel qu'il fût, ne pou-

» voit faire entrer dans le Corps de la
» Magiſtrature que des hommes dignes
» d'un auſſi grand honneur. Mais, dès
» l'inſtant où le malheureux eſprit de
» finance qui brule & détruit tout, eut
» déterminé la Cour à vendre le droit
» de juger ſes concitoyens, on vit, dit
» le Chancelier *de l'Hôpital*, toutes les
» Cours ſe peupler en un inſtant de jeu-
» nes gens incapables de remplir les
» fonctions ſacrées dont ils oſoient ſe
» charger, ou des Magiſtrats dont la ré-
» putation étoit déja flétrie; l'ignoran-
» ce & l'avarice ſe gliſſèrent par-tout.
» Cette contagion commençoit fort à
» s'étendre lorſqu'il entra dans le Parle-
» ment. Quelques hommes que, par des
» circonſtances favorables, une éduca-
» tion mâle & vigoureuſe avoit affermis
» dans les principes de la ſageſſe, s'en
» défendirent encore; mais on les
» comptoit aiſément. »

L'Hôpital s'acquitta des fonctions de ſa Charge avec cette probité digne des premiers Romains. Les momens que ne demandoit point ſon emploi, il les donnoit à la compoſition d'un ouvrage ſur les Loix; il vouloit les raſſembler en un corps où, leur aſſignant à chacune

sa place naturelle, elles se seroient prêté un jour mutuel; il concilioit celles qui paroissoient se contredire, & les rapportoit toutes à des principes dont il tâchoit de les faire sortir comme des conséquences nécessaires.

L'austérité de ses mœurs n'eut que le succès des vertus qui choquent trop l'opinion publique. Dans les liaisons distinguées qu'il contracta, on compte *du Châtel* Evêque de Tulles, Bibliothécaire de *François I*. C'étoit un des plus sçavans hommes de son siècle; il étoit successeur du docte *Budé* dans la place de Bibliothécaire. Il plaisoit au Roi, sur-tout par sa facilité à parler, par la richesse & la variété de sa conversation; souvent il profita de cette sorte d'empire que son éloquence lui donnoit sur son Souverain pour lui faire entendre des vérités que rarement on a le courage de présenter aux Princes. Un jour le Chancelier *Poyet* dit au Roi, devant une foule de Courtisans, qu'il étoit le maître absolu des biens de ses sujets. » Juste » Ciel, s'écria *du Châtel*, comment » ose-t-on essayer d'inspirer de tels sen» timens à un Prince qui a des loix à » suivre & à respecter? Voilà, Sire,

» voilà les déteſtables maximes ſur leſ-
» quelles ſe formèrent les *Caligulas* &
» les *Nérons* ; c'eſt en admettant ces
» principes affreux qu'ils devinrent l'é-
» xécration du genre humain. Fallut-il
» même prévenir la ruine entière de
» l'Etat, vous ne devez pas ignorer
» qu'avant que de vous ſervir de nos
» biens, il vous faudroit obtenir notre
» conſentement. » *François I* eut aſſez de grandeur d'ame pour marquer hautement à *du Châtel* qu'il lui ſçavoit gré de cette fermeté.

L'Hôpital devint encore l'ami du Chancelier *Olivier*, autre perſonnage dont les vertus honoroient l'éminente dignité qu'il poſſédoit. Ce digne Magiſtrat n'eut pas de peine à ſentir de quel prix étoit pour l'Etat un homme tel que *l'Hôpital.* Il avoit réſolu de mettre cet illuſtre citoyen dans un plus grand jour. La mort de *François I*, prévenu contre *l'Hôpital*, dont le père avoit été attaché au Connétable *de Bourbon*, laiſſa *Olivier* le maître de ſervir à la fois & ſa patrie & ſon ami ; il l'employa au Concile de Trente. *L'Hôpital* n'y voyant point cet eſprit de concorde & de charité qui doit être l'ame des aſſemblées

Eccléſiaſtiques, écrivit au Chancelier pour obtenir ſon rappel. Le Chancelier approuva les raiſons qui faiſoient deſirer à ſon ami de quitter le Concile. Il reprit à ſon retour ſes anciennes fonctions de Conſeiller au Parlement.

Olivier tomba dans la diſgrace. *L'Hôpital* l'en aima & l'en reſpécta davantage. Il lui écrivit : » Il y a des hommes » qui vous plaignent ; pour moi je vous » félicite. Je ne ſuis point inquiet de la » tranquillité ni des douceurs que vous » devez trouver dans un exil qui vous » permet de vous livrer à tous les goûts » du Sage, de n'avoir devant les yeux » que des objets qui vous ſont chers & » vous éloignent d'une Cour dépravée » où vous n'aurez plus à combattre les » vices qu'elle honore. Tels étoient, » pourſuit-il, les premiers Romains » qui paſſoient des occupations ruſti- » ques au ſoin de gouverner le monde. » Nous vous avons toujours vû libre com- » me eux au milieu de la Cour même, » parce que vous avez toujours vû ſes » careſſes du même œil dont vous » voyez à préſent ſes mépris. »

Marguerite de Valois avoit hérité de *François I* ſon père cette paſſion ſubli-

me qu'il eut pour les Arts. Elle voulut voir *l'Hôpital* dont on lui avoit parlé comme d'un des personnages les plus distingués dans la Robe ; elle lui fit des reproches du peu de soin qu'il donnoit à l'avancement de sa fortune, & de cette tranquillité philosophique avec laquelle il regardoit sa situation présente. Elle employa malgré lui tout le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son frère. *L'Hôpital* fut fait Maître des Requêtes, &, peu de temps après, le Roi créa pour lui une nouvelle Charge de Premier Président & de Surintendant des Finances en la Chambre des Comptes. » Il » s'étoit introduit des abus intolérables » dans l'administration des Finances. Le » Trésor Royal se trouvoit épuisé par les » libéralités excessives du Roi, par l'a» vidité de ses favoris, de ses Minis» tres, de sa maîtresse, par une guerre » qui obligeoit à des dépenses extraor» dinaires, par les plaisirs d'une Cour » où l'on vouloit que les fêtes les plus » brillantes se succédassent continuelle» ment, par les malversations de tous les » gens établis pour la levée des impôts » A peine la 4e partie des revenus de » l'État étoit-elle employée aux objets

» auxquels la Nation les croyoit desti-
» nés. *L'Hôpital*, pour s'opposer à tant
» de désordres, fit des exemples de sé-
» vérité qui effrayèrent les coupables,
» refusa courageusement de fournir les
» sommes qu'on lui demandoit, lors-
» qu'elles ne devoient pas servir à l'a-
» vantage du Prince & de son peuple.
» Prières, menaces, offres de partager
» les dépouilles avec lui, espérances dont
» on le flatta de le porter à de plus hauts
» emplois, tout fut mis en usage, rien ne
» put le corrompre. » Il s'attira une foule
d'ennemis, dont la haine le peignit
d'une manière digne des motifs qui l'al-
lumoient. « Je me rends odieux à bien
» des gens, écrivoit-il à *Olivier*, par
» l'exactitude avec laquelle je veille à
» ce qu'on n'envahisse pas les deniers
» du Roi. On voit avec un dépit amer
» que les vols ne se font plus impuné-
» ment, que j'établis de l'ordre dans la
» recette & dans la dépense, que je re-
» fuse de payer des dons légèrement ac-
» cordés, ou que j'en renvoie le paye-
» ment à des temps plus heureux. Vous
» connoissez cette espèce d'hommes
» qui nous vient de la Cour, leur avi-
» dité, leur lâche effronterie. Que fe-

» rai-je ? Dois-je préférer leur amitié
» deshonorante à ce que me prescrivent
» mes obligations envers le Roi, mon
» amour pour ma patrie ? Eh bien donc,
» qu'ils engloutissent tout. Et le soldat
» sans paye ravagera nos Provinces pour
» subsister, & l'on foulera le peuple par
» de nouveaux impôts ! Et tandis que
» j'emploie & mon temps & mes veil-
» les à éloigner ces malheurs de dessus
» nos têtes, j'excite contre moi un sou-
» lèvement général. Mais je méprise
» également & leur blâme & leur esti-
» me. Je veux la vôtre, & suis heureux
» si vous m'en jugez digne. »

L'amour du bien public égara peut-être *l'Hôpital* dans une affaire étrangère aux obligations que lui imposoit sa Charge. Dans le temps qu'il siégeoit au Parlement, il avoit été révolté des concussions qu'il voyoit chaque jour se commettre par quelques-uns de ses Membres. *Il est impossible*, disoit-il, *d'assouvir cette ardeur d'amasser qui dévore nos Tribunaux, & que nul respect humain, nulle pudeur, nulle crainte des loix ne peuvent réfréner*. On ne pouvoit remédier aux désordres qu'en établissant une loi qui supprimât ce qu'on appelle les épi-

ces. Elles furent abolies, & les Honoraires des Juges augmentés ; mais cette réforme entraînoit d'autres abus plus dangereux que ceux qu'on venoit de détruire. *L'Hôpital* n'avoit pas apperçu tous les inconvéniens de ce changement ; trois ans après les épices furent rendues au Parlement. Ce qui est fort touchant, c'est la Lettre écrite par *l'Hôpital* à *Olivier.* On y voit l'ame d'un excellent Citoyen & du plus honnête des hommes, livrée à la douleur de se voir déchiré par la calomnie la plus attoce. Sous quels traits intéressans, & qui pénètrent dans tous les cœurs, se justifie-t-il aux yeux de son ami !
» Qu'une vile complaisance, lui écrit-
» il, pour les Grands, ou que des hai-
» nes particulières aient pu déterminer
» mes démarches, je vous en prends à
» témoins vous tous avec qui j'ai exercé
» les emplois que vous remplissez au-
» jourd'hui. Jamais ces honteux motifs
» ont-ils rien pu sur moi ? Et cepen-
» dant l'on cherche à jetter le désespoir
» dans mon cœur, à me donner de
» l'horreur pour la vie. »

L'Hôpital Surintendant des Finances, avoit une fortune si bornée que souvent

il étoit obligé d'avoir recours à ses amis pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Le Roi dota sa fille ; cette dot consistoit en une Charge de *Maître des Requêtes* qui fut assûrée à celui qui épouseroit la fille de *l'Hôpital*.

Le Roi *Henri II* étant mort, le Cardinal *de Lorraine*, pour donner une haute idée de son administration, rappella *Olivier* de sa retraite, & fit entrer *l'Hôpital* dans le Conseil d'Etat. Il n'y demeura pas long-temps. Il suivit *Marguerite de Valois* qui avoit épousé *Philibert* Duc de Savoye. Elle emmena *l'Hôpital* avec elle avec le titre de son Chancelier. Mais à peine eut-il passé six mois près de sa bienfaitrice qu'il se vit rappeller en France pour succéder à son ami *Olivier* dans la place de Chancelier. Ce dernier mourut à Amboise le 30 Mars 1560.

L'auteur, qui paroît avoir autant de goût que de lumières, nous présente le tableau de la France en 1559 & 1560. Il s'agit ici de nous peindre d'un côté le Protestantisme qui cherche à s'élever, de l'autre, les Catholiques peut-être trop violens dans les moyens d'extirper les racines de l'Hérésie. C'est ainsi

que l'écrivain, sous de nouvelles couleurs, nous offre le portrait de *Catherine de Médicis* dont on a tant parlé. » Les » rênes du Gouvernement furent entre » les mains de *Catherine de Médicis*, » femme incapable de rendre son autorité respectable à deux partis qu'il » falloit également contenir. *Catherine* » avoit un amour effréné de la domination; mais cette soif de regner qui » semble devoir donner à l'ame de la » force & du courage, s'allioit en elle » à une lâche timidité, qui, en lui ôtant » les *grands côtés* de l'ambition, ne lui » en laissoit que les ruses & la noirceur. » Ce sentiment intérieur de sa propre » foiblesse qu'on peut vouloir se déguiser, mais dont on ne triomphe jamais, produisit en elle une inconséquence & une incertitude perpétuelle » qui ne lui permirent jamais de prendre un parti sage, & de suivre celui » même qu'elle avoit une fois embrassé. » Défiante & crédule, foible & cruelle, elle parut à chaque occasion, à » chaque instant, changer de caractère, » parce qu'elle ne pouvoit en avoir un.» Elle n'aimoit pas les Catholiques, & se sentoit de l'éloignement pour les Pro-

testans qu'on lui avoit toujours représentés comme des esprits inquiets, amateurs des nouveautés en Politique comme en Religion, & perturbateurs du repos public. Ce fut dans ces circonstances que mourut le Chancelier *Olivier*, qui sans doute avoit trop vécu depuis son rappel. On cherchoit vainement en lui cette générosité, cette force d'ame, ce courage d'esprit dont il avoit donné des exemples éclatans. Bassement asservi aux volontés des Princes Lorrains, il devint un des plus honteux appuis de leur tyrannie. Il finit enfin par la mort la plus terrible ; il expira dévoré de remords.

Les gens sages furent curieux & impatients de voir le rôle que pourroit jouer *l'Hôpital* placé au milieu d'une Cour où le fanatisme & l'ambition produisoient chaque jour de nouveaux crimes. Le Cardinal *de Lorraine*, excité par *Granvelle* Ministre du Roi d'Espagne, vouloit introduire en France le Tribunal de l'Inquisition. Par ce plan, le Cardinal, revêtu du double pouvoir du nouveau Tribunal, s'attachoit invinciblement les Catholiques, s'enrichissoit à son gré des dépouilles des Novateurs,

exerçoit sur toute la Nation un empire aussi absolu qu'inébranlable. Le Pape favorisoit cette idée. Nous avons à *l'Hôpital* l'obligation éternelle que ce projet ait avorté. Il donna l'Edit de Romorantin ; il alla l'appuyer au Parlement qui n'avoit pas saisi les vûes du Chancelier, & ne s'en étoit tenu qu'aux apparences, à la vérité défavorables à cet Édit. » Tous les ordres sont corrompus, » dit *l'Hôpital* à la fin d'un discours qu'il » prononça dans cette auguste assem- » blée ; le peuple est mal instruit ; on » ne lui parle que de dixmes & d'of- » frandes, rien des bonnes mœurs ; » chacun veut voir sa Religion approu- » vée, celle des autres persécutée : voi- » là la piété. Les Rois *François I*, *Hen-* » *ri II* & celui-ci voyant les erreurs » pulluler, ont fait comme à sarcler » des bleds ; mais à présent il se trouve » autant de mauvaises herbes que d'é- » pis ; par-tant faut les laisser croître. » D'ailleurs, les opinions se muent par » prières & par raisons. Seroit à desirer » que les gens d'Eglise qui crient tou- » jours *haro*, bien qu'il y ait plus de *ha-* » *ro* à crier sur eux, suivissent le che- » min ; ils profiteroient davantage. Il

» y a d'énormes abus par-tout, princi-
» palement dans les Tribunaux de Jus-
» tice, moins dans le Parlement que
» dans les autres; cependant les Ma-
» gistrats ici ne sont pas à l'abri de tous
» reproches; ils sont hommes. Le Roi
» voudroit cependant qu'on punît sé-
» vèrement les crimes d'avarice & d'am-
» bition. Cent francs de gain au bout
» d'un an font perdre pour cent mille
» écus de réputation. »

L'Hôpital, sage, prudent, juste, se déclara pour le parti opposé à la persécution des Hérétiques. » Ce parti qu'on
» auroit pu nommer celui des Tolé-
» rans établissoit pour principes qu'il
» n'appartient qu'à Dieu de juger de ce
» qui est au fond des cœurs; que c'est
» lui qui doit punir les Hérétiques &
» récompenser les Fidèles; que les Ci-
» toyens d'un Etat, lorsqu'ils obéissent
» aux loix & remplissent leurs devoirs
» envers la patrie & leurs semblables,
» ont tous un droit égal aux avantages
» que la Société civile peut leur procu-
» rer; qu'elle ne doit reconnoître pour
» ennemis que ceux qui en veulent
» troubler l'ordre; qu'elle doit égale-
» ment honorer le Catholique & le Pro-

» restant vertueux, & châtier l'un ou
» l'autre, s'il est méchant; que cet es-
» prit d'intolérance, qui nous fait voir
» avec horreur des hommes attachés à
» d'autres opinions que les nôtres, est
» un principe destructeur de toutes les
» vertus, & que cependant, comme il
» seroit à desirer que des citoyens n'eus-
» sent entr'eux aucuns motifs de divi-
» sion, il falloit, pour ramener les Hé-
» rétiques dans le sein de l'Eglise, em-
» ployer la charité, la patience & la
» prière. » *Marillac* Archevêque de Vienne, *Monluc* Evêque de Valence, & le sage *d'Espense* étoient avec le Chancelier les principaux appuis de ce parti. Ils voyoient avec douleur les *Guises* marcher à grands pas vers la tyrannie, & tout près de renverser le Trône des Maîtres légitimes. Ils vouloient faire assassiner le Roi de Navarre; on prétend qu'ils avoient formé le projet d'employer la main même du Roi pour commettre cet affreux parricide. Toujours ardens à couvrir du masque de la Religion l'ambition qui les dévoroit, ils firent dresser une Confession de Foi conforme aux dogmes de l'Eglise Romaine, & dé-

terminèrent le Roi à la faire recevoir, sous peine du feu, dans toute l'étendue de ses Etats. Quiconque refuseroit de signer cette Confession de Foi devoit être brulé sur le champ, sans autre forme de procès. La Reine-mère, réduite à servir l'ambition & le faux zèle des Princes Lorrains, devoit faire signer les femmes. Ils osèrent imaginer de faire signer l'arrêt de mort du Prince *de Condé* par toute la Cour qu'ils vouloient rendre complice de leur crime. Il n'y eut que trois hommes qui eurent le courage de leur résister, *l'Hôpital*, le Conseiller *du Mortier*, & le Comte *de Sancerre* qui répondit aux menaces du Roi : *Je sçais mourir, mais non me deshonorer.* Les *Guises* alloient triompher lorsque *François II* mourut ; ce qui changea entièrement la face des affaires. Le Duc *de Guise*, malgré la mort du Roi, vouloit toujours plonger dans le tombeau le Prince *de Condé*. Il périssoit sur un échaffaud sans les représentations mâles & Romaines du Chancelier.

L'Hôpital fit l'ouverture des Etats d'Orléans par un discours où il parla avec beaucoup d'élévation de l'origine

des Etats, de leur dignité. La première opération des Etats fut de dispoſer de la Régence en faveur de *Catherine de Médicis. L'Hôpital* & les Députés dreſſèrent enſuite cette Ordonnance célèbre qui devoit aſſûrer à la nation des jours plus ſereins. Elle établit des Réglemens pour la réforme de tous les différens ordres de l'Etat. *L'Hôpital* fit une faute conſidérable. Il laiſſa l'aſſemblée ſe diviſer ſans travailler à la reconciliation civile des Catholiques & des Proteſtans. Cette faute fut dans la ſuite une ſource de maux pour la légiſlation.

Cependant le Chancelier s'occupoit d'établir la paix dans le Royaume ; on voyoit toujours le grand homme, le Citoyen, le Héros de la Patrie, s'efforcer à marquer toutes ſes actions de l'empreinte de ce ſublime qui appartient à ſi peu d'ames. *L'Hôpital* eut des démêlés avec l'auguſte Corps du Parlement, qui peut-être n'entroit pas aſſez dans les vûes politiques du Chancelier, & le déſapprouvoit ſur la forme ſans ſe donner la peine d'examiner le fond. Le zèle de la Religion, quand il n'eſt pas éclairé, eſt ſans doute le plus fu-

neste des aveuglemens, & la plus violente des passions; cet esprit étoit celui de quelques Membres du Parlement. Avec cette façon de penser ils étoient bien éloignés de se concilier avec *l'Hôpital. Catherine* étoit le jouet du flux & du reflux de ses incertitudes. Jamais femme ne fut plus foible, plus inconséquente, & néanmoins plus ambitieuse de regner. Ses contrariétés livroient le Chancelier à la haine des deux partis. *L'Hôpital* étoit de ces Sages qui pensent avec raison que, lorsqu'un Etat est sur le penchant de sa ruine & déchiré par les factions, il faut employer les voies de conciliation & de tolérance, plutôt que celles du fer & du feu. Vous sentez que les superstitieux & les méchans ne manquèrent pas de répandre que cet illustre Magistrat étoit un Hérétique, un Athée, un ennemi du bien public. Il étoit en effet de la grandeur Royale & du bonheur de la Nation de bruler vifs des malheureux que l'erreur égaroit !

A peine les Députés des Etats furent-ils séparés, qu'arriva le temps indiqué pour la tenue du Colloque de Poissy. Tous les Citoyens étoient dans l'attente

des événemens que pourroit produire ce Colloque. Le Roi lui-même ouvrit l'assemblée par un discours plein de sagesse & de raison. *L'Hôpital* parla ensuite & entra dans les détails des objets du Colloque. Son discours indisposa les Evêques. Le Chancelier avoit répandu des remarques trop sévères sur le Clergé. Il parvint des copies de son discours jusqu'à Rome; elles y produisirent un cri général d'indignation. Le Saint Père, au milieu du sacré Collège, taxa *l'Hôpital* d'hérésie & d'impiété, & le menaça hautement de le citer à l'Inquisition. On ne manqua pas de trouver qu'il y avoit des semences d'athéisme qui germoient dans ce discours du Chancelier. En un mot, il fut toujours très-mal avec la Cour de Rome qui commençoit à moins effrayer par ses excommunications & ses anathêmes. Le Colloque de Poissy n'eut qu'un succès très-malheureux. Cependant le Chancelier s'épuisoit en nouveaux efforts pour ramener la paix. « Il se persuadoit » de plus en plus de la nécessité d'accor- » der aux Calvinistes le libre exercice » de leur Religion, l'humanité & l'a- » mour du bien public ne permettant

» d'envisager qu'avec horreur l'effroya-
» ble moyen d'établir la paix du Royau-
» me par leur destruction & leur massa-
» cre. Quelques oppositions que pussent
» former à ses desseins les fanatiques,
» les ambitieux, & même le Pape, &
» le Roi d'Espagne qui menaçoit d'en-
» trer en France à main armée pour y
» exterminer les prétendus Réformés, il
» n'en crut pas moins que dans les
» circonstances où il se trouvoit, ce
» parti étoit le seul qui lui restoit à
» prendre pour assûrer la paix du Royau-
» me, & il se promit de le soutenir,
» au péril même de sa tête, s'il la falloit
» exposer. » Il y eut encore des assem-
blées revêtues de tout l'éclat de ces cé-
rémonies qui impriment du respect au
peuple, & ne lui sont d'aucune res-
source pour son bonheur. Le Chance-
lier y parla avec cette éloquence du cœur
qui produit un si vif intérêt; mais les élans
vers le bien sont bientôt repoussés par les
passions. Ces moyens de tolérance que
vouloit employer *l'Hôpital* le perdoient
dans l'esprit du peuple & de ces ci-
toyens Catholiques sans principes, qui
ont toute la fureur de l'idolâtrie. Le
Recteur de l'Université osa même adres-
ser

ser une Requête au Parlement, dans laquelle il outrageoit avec indignité le Chancelier. D'un autre côté, les Protestans, au lieu de s'en tenir à cet esprit de douceur qui fait supporter l'erreur, pilloient les Eglises des Catholiques, les attaquoient, & leur faisoient trop appercevoir que des persécutés sont toujours prêts à devenir des persécuteurs. Le Duc *de Guise* voyoit avec joie se former tous ces orages, jugeant bien qu'il ne pourroit qu'à l'aide de la tempête, remonter à la place d'où il avoit été renversé. Il arrive à Paris, y est reçu aux acclamations des Catholiques. Le Connétable *de Montmorency* & le Maréchal *de Saint-André* étoient du parti de *Guise*. Voici comme nous est représenté le Maréchal *de Saint-André*: » C'étoit un » vrai favori; il avoit toujours vécu » dans la mollesse, dans la recherche » des plaisirs, dans un luxe auquel tous » les revenus de l'Etat eussent à peine » suffi. Les agrémens qu'il avoit répan» dus sur sa frivolité lui en avoient fait » un mérite aux yeux d'une partie de la » Nation, légère & inconséquente, près » de laquelle les graces, même sans vertu,

» ont presque toujours obtenu le succès
» le plus brillant. Sa fortune & des
» dons immenses qu'il avoit reçus de
» la libéralité de *Henri II* avoient été
» bientôt dissipés, & la guerre civile al-
» loit faire entrer dans ses coffres les dé-
» pouilles de tous les Religionnaires,
» dont les opinions d'ailleurs lui étoient
» assez indifférentes. »

Fureurs de la guerre civile. Alors *l'Hôpital* ne garda plus aucune mesure; il parla contre les auteurs des troubles avec une chaleur qui exposoit sa tête. Sa présence au Conseil, si l'on peut appeller de ce nom des assemblées de Conjurés, y suspendoit toutes les délibérations. Le Connétable lui dit un jour qu'un homme de sa robe ne devoit pas entrer dans un Conseil qui avoit la guerre pour objet. *Si je ne sçais la faire*, lui répondit-il, *au moins sçais-je quand elle est nécessaire.* Il fut cependant exclus du Conseil. Les Réformés sont battus; les Catholiques demeurent vainqueurs; le Duc *de Guise* est assassiné. La Reine mère propose la paix au Prince *de Condé*; il l'accepte. Le Chancelier en règle les articles. Mécontentement des différens Partis. Le Chancelier notifie les ordres

du Roi au Parlement. Ce digne Chef de la Justice voit que les esprits, plus enflammés que jamais, se préparent à de nouveaux volcans de révolte, s'il est permis de le dire; il engage la guerre avec les Anglois. On reprend le Havre sur eux. *Charles IX* entroit dans sa quatorzième année. *L'Hôpital* le fait déclarer majeur, conformément à une loi de *Charles V*, par laquelle ce Prince établit que nos Rois seroient capables de gouverner leur Royaume aussitôt qu'ils auroient atteint cet âge. Le Chancelier, à ce sujet, adressa la parole au Parlement; il finit ainsi son discours: « Ne » songez qu'à mériter la bonne réputa- » tion, & elle vous viendra. Gardez- » vous sur-tout de la convoitise d'un » vil gain; la marchandise est chère, » lorsqu'on l'achète avec perte de los & » de gloire. J'aime mieux la pauvreté » du Président *de la Vacquerie* que la » richesse du Chancelier, à qui son maî- » tre fut contraint de dire, c'est trop, *Ro-* » *lin*. Enfin, les bonnes gens se plaignent » ici de la longueur & de la multiplica- » tion des procès; c'est que chacun veut » vivre de son métier. Vous ferez cepen- » dant bien d'y mettre ordre. »

C'eſt le ſort de la vertu d'être méconnue & malheureuſe. *L'Hôpital* déplut également aux fanatiques Catholiques & aux factieux Proteſtans. Il eſt ſi difficile de conduire les hommes par la raiſon ! Faut-il le dire : la ſévérité eſt quelquefois néceſſaire ; c'eſt un très-grand mal qui empêche un plus grand mal.

Le Chancelier étendit ſes ſoins ſur le Commerce. Il regardoit le luxe comme un principe certain de la ruine des Etats, & comme l'ennemi le plus dangereux que le Légiſlateur eût à combattre. Il promulgua des loix contre cette peſte du Royaume. Il faut lire à ce propos la Lettre de l'illuſtre Magiſtrat écrite au Préſident *de Thou ;* elle eſt pleine de cette nobleſſe, la véritable ſource des vertus utiles & des belles actions. » Le » luxe de la table & celui des habits pa» roiſſoient être au Chancelier ceux » contre leſquels il devoit principale» ment ſévir, parce qu'ils embraſſent » tous les états, parce qu'ils font naître » en nous ce deſir de nous diſtinguer » par des choſes frivoles, parce qu'ils » entraînent avec eux le déréglement » des femmes, l'oiſiveté des hommes,

» & qu'ils enfantent toutes les autres » espèces de luxe. *L'Hôpital* fit défendre » aux Tailleurs, sous peine corporelle, » de mettre pour plus de soixante sols » d'ornement à un habit. Il ne fut permis » qu'aux Princes, aux Princesses, aux » Ducs, aux Duchesses, de porter des » étoffes travaillées en or ou en argent. » Plusieurs étoffes de soie furent inter- » dites aux Ecclésiastiques, aux simples » Gentilshommes, aux Dames & aux » Demoiselles. Les femmes de Mar- » chands ne purent porter de perles, ni » de diamans, ni aucune étoffe de soie. » Il fut ordonné à tous les Juges ordi- » naires de chaque lieu d'arrêter dans les » rues & dans les chemins tous les » contrevenans à la loi, de confisquer » les habits, & de tenir les coupables en » prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé » soixante livres d'amende. Par d'autres » réglemens on fixa le nombre des con- » vives d'un repas, & jusqu'à la dépense » qui pouvoit s'y faire. »

Le Duc *d'Albe* vient à la Cour; il anime *Catherine* contre les Protestans, & sur tout contre le Chancelier. Nouvelle guerre civile. Enfin, après bien des combats, des contestations, des orages,

le Chancelier eſt obligé d'abandonner la Cour, comme on ſe hâteroit de ſe retirer d'une Ville peſtiférée. *Charles IX* regardoit le Chancelier avec reſpect. Les flateurs & les Courtiſans trouvèrent moyen de détruire ces impreſſions, auſſi honorables pour le Souverain que pour le ſujet. Le Chancelier part après avoir dit au Roi & à la Reine mère » qu'il voyoit » avec douleur que Leurs Majeſtés déféroient à des conſeils pernicieux ; » qu'au moins il oſoit les prier, après » qu'ils auroient ſoulé & raſſaſié leur » cœur & leur ſoif du ſang de leurs » ſujets, d'embraſſer la première occa- » ſion de paix qui s'offriroit devant que » les choſes fuſſent réduites à une ex- » trême & dernière ruine. » *L'Hôpital* ſe retire à Vignai, ſa maiſon de campagne près d'Eſtampes, où la Reine-mère lui envoya redemander les Sceaux. *L'Hôpital* ſe retrouve au milieu de ſa famille, de ſes enfans. C'eſt-là que l'homme commence à vivre, à réfléchir, à être pour lui. Sa retraite le couvre d'une gloire immortelle. Les ouvrages qu'il a compoſés à ce ſujet ſont touchans & nobles. On croiroit entendre *Caton* qui auroit été exilé. Il ſe livra aux

Lettres, aux plaisirs d'une société choisie, du spectacle toujours nouveau de la Nature, plaisir inconnu dans les Villes. Il mourut enfin le 15 Mars 1573, pleuré de tous les bons citoyens, respecté & admiré de tous ses ennemis.

Cette Histoire, Monsieur, est peut-être dans ce genre une de celles qui m'aient le plus satisfait. Il y regne une noblesse qui met presque l'écrivain à côté de son Héros; de l'énergie sans dureté, de l'élégance sans affectation, de la chaleur sans enthousiasme; par-tout de la vie, de l'intérêt, & l'amour de la vérité: voilà ce qui m'a frappé dans cet ouvrage. J'aurois souhaité que l'auteur nous eût plus détaillé la retraite du Chancelier, qu'il nous eût donné un léger précis de ses ouvrages; cette partie manque entièrement. Ce n'étoit que quelques coups de pinceau qui auroient porté le degré de perfection à ce tableau si intéressant.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Mai 1764.

LETTRE VIII.

Lettre à M. Fréron sur le Santoliana publié par M. l'Abbé Dinouart.

AUssitôt que j'eus reçu, Monsieur, le nouveau *Santoliana*, j'en entrepris la lecture; à peine en eus-je parcouru douze pages que, croyant reconnoître le style de l'ancienne compilation que nous avions déja sous le même titre, je comparai cette dernière avec celle de M. *Dinouart*; je me convainquis qu'elles ne différoient entr'elles que par des changemens si peu considérables, que l'une est, à peu de chose près, la copie de l'autre, quoique M. *Dinouart* avance le contraire. Une accusation aussi grave exige des preuves; mais, avant que de les mettre sous vos yeux, permettez, Monsieur, que je dise un mot des anciennes éditions du *Santoliana*, & que je justifie Mrs de Saint-Victor du soupçon injurieux que peut faire naître contr'eux Monsieur *Di-*

nouart, en insinuant que c'est avec leur approbation & par les secours tirés de leur Bibliothèque que paroît le nouveau *Santoliana*.

M. *Dinouart* ayant annoncé, il y a plus de cinq ans, une édition des Hymnes de *Santeul*, les Confrères de ce Poëte célèbre s'empressèrent de lui communiquer toutes les pièces qui pouvoient contribuer au succès d'une entreprise aussi utile à l'Eglise que glorieuse pour *Santeul*. Mais jamais M. *Dinouart* n'a témoigné qu'il fût dans le dessein de donner un *Santoliana*; loin d'approuver un projet aussi inutile, les Victorins, s'ils l'eussent connu, l'auroient traversé de tout leur pouvoir, & ils se seroient bien gardés de favoriser une compilation indigne par sa nature d'occuper un véritable homme de Lettres, & plus encore un Prêtre qui doit s'abstenir de tout ce qui peut causer le plus léger scandale. Ces Mrs désavouent donc hautement cette édition du *Santoliana*; ils soutiennent que, loin d'avoir aucune part à ce livre, ils le méprisent, & ne peuvent que se plaindre de ceux qui penseroient assez mal d'eux, pour croire qu'ils ayent prêté aucun se-

cours pour favoriser cette composition. Tels sont les sentimens de la Maison de Saint-Victor; plusieurs de ses membres m'en ont donné des preuves par écrit, & ils ont cru se devoir à eux-mêmes & au Public un désaveu authentique. *

C'est en 1707 (sous la date de 1708) que parurent pour la première fois les *Santeuilliana ou les Bons Mots de M. de Santeul, avec un Abrégé de sa Vie*, sous le titre de la Haye, chez *Joseph Crispin in-8°* **. On a écrit quelque part *** que ce Recueil étoit de M. *de la Monnoye*; mais je doute fort de la vérité de cette anecdote; une rapsodie telle que celle-là est indigne d'un homme aussi judicieux que *la Monnoye*. Il

* Voyez l'*Année Littéraire* 1764, Tome II, page 94; consultez aussi le *Journal de Verdun*, volume d'Avril, page 264.

** Dans mon dernier voyage à Paris, le Bibliothécaire de Saint-Victor me montra un exemplaire de cette édition, à la fin duquel il y a des observations manuscrites de M. *de Longueil* Confrère de M. *de Santeul*, & qui avoit long-temps vécu avec ce Poëte.

*** *Mémoires d'Histoire*, &c, par M. l'Abbé *d'Artigny*, T. I, p. 298.

est beaucoup plus vraisemblable que c'est la production d'un nommé *Pinel de la Martelière*, homme obscur, qui avoit des liaisons avec *Santeul* dont il a publié les œuvres *. Ce que je donne ici pour une simple conjecture passe pour un fait constant parmi les Chanoines de Saint-Victor; un d'eux m'a assûré que les anciens de cette Maison avoient entendu plus d'une fois le célèbre P. *Gourdan* se plaindre de ce *la Martelière*, comme de l'éditeur de la Brochure en question. Quoiqu'il en soit, les auteurs du Journal des Sçavans accueillirent, comme il convenoit, cette production ténébreuse. » Voici, disoient-ils en » l'annonçant (année 1707, page 544), » un de ces livres où l'on n'apprend rien » & que l'on n'ouvre guères deux fois. » C'est un Recueil d'impudences di- » gnes de *Diogène* le Cynique, & de » tours dignes de *Panurge*. On met tout » cela sur le compte d'un Religieux, » dont les Poësies sont consacrées par

* En un volume *in*-12, à Paris chez *Benard* 1698, édition qu'il ne faut pas confondre avec celle de la même année chez *Denis Thierry*, aussi *in*-12, qui est beaucoup plus estimée des connoisseurs.

» l'usage que quelques Eglises en font » dans les prières publiques, & dont » la mémoire ne devoit pas être flétrie » par un libelle.........Ceux qui font des » Recueils de faits & dits mémorables, » devroient imiter *Xénophon* & *Plu-* » *tarque*, & se proposer un autre but » que celui de faire rire, *qui*, *de tous les* » *desseins*, *est le plus bas* » Un jugement aussi équitable auroit dû plonger dans un éternel oubli la rapsodie anonyme; elle reparut néanmoins en 1710, toujours sous le titre de la Haye, chez *Crispin in-*12 petit format. Cette réimpression n'est proprement qu'une copie de la première édition, dont on n'a pas même eu l'attention de corriger les fautes d'impression les plus grossières. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de celle qui parut en 1738, sous le titre suivant: *La Vie & les Bons Mots de M. de Santeul, avec plusieurs pièces de Poësie, de mêlanges de Littérature*, &c; *le tout divisé en deux Tomes. A Cologne chez Abraham Lenclume*, *in-*12. Quoique cette compilation soit pour le fond la même que celle qui avoit déja paru deux fois, l'éditeur y a pourtant fait des additions considérables & des corrections pour la

Typographie, lesquelles n'empêchent pas que ce ne soit toujours un très-mauvais livre qui reparut encore sous le même titre & du même format en 1742. M. l'Abbé *d'Artigny* cite encore une autre édition de Paris donnée en 1723, en deux volumes *in*-12; mais comme je ne l'ai point vûe, je ne puis en parler avec connoissance de cause.

Voilà, comme vous le voyez, Monsieur, quatre & peut-être cinq éditions du *Santeuilliana*, quelque mauvaise que soit cette compilation. Elles ont toutes paru sans nom d'éditeur, & les Imprimeurs eux-mêmes ont cru devoir cacher leur nom, comme s'ils avoient senti qu'ils n'avoient qu'à rougir d'un pareil ouvrage. C'est néanmoins le même livre que redonne aujourd'hui M. l'Abbé *Dinouart*, qui ne craint pas d'y mettre son nom; & voici comme il en parle: » L'ouvrage que *je donne doit* » paroître *nouveau*. Pour le rendre in» téressant & digne de la curiosité des » hommes de Lettres, je n'ai rien omis » de ce qui concerne ce grand Poëte.... » *J'ai travaillé avec soin la nouvelle Vie* » *de Santeul*, &, parmi ses bons mots, » on en trouvera *beaucoup* qui n'étoient

» pas connus. » Voyons si les prétentions de l'éditeur sont fondées, & si l'on peut compter sur les promesses qu'il fait ici à ses Lecteurs.

Le Recueil qu'il donne sous son nom est divisé en six Parties; la première contient la Vie de *Santeul*; la seconde ses Bons Mots; la troisième son démêlé avec les Jésuites au sujet de l'épitaphe pour le cœur de M. *Arnauld*; la quatrième ce que l'on a pu recueillir de ses Lettres & de celles qui lui ont été écrites; la cinquième ses inscriptions pour les fontaines publiques & autres monumens; la sixième l'analyse historique de ses Poësies. Je vais suivre chacune de ces parties & apprécier au juste le travail de M. *Dinouart*.

I. *Vie de Santeul.* J'ai toujours été surpris qu'un homme tel que *Santeul* n'eût point trouvé de Biographe digne de lui; pendant sa vie, plusieurs hommes de Lettres lui adressèrent des éloges aussi mérités qu'agréablement écrits, & après sa mort, presque tous les beaux-esprits s'empressèrent de jetter quelques fleurs sur le tombeau de ce grand Poëte; mais personne n'a encore entrepris l'Histoire de sa vie & de ses

ouvrages ; ce seroit-là un projet à remplir par quelque habile homme, tel que celui qui vient d'écrire l'éloge historique de M. l'Abbé *de la Caille* * ; on peut assûrer que le Public en verroit avec plaisir un semblable à la tête d'une édition exacte des Hymnes de *Santeul*. Le desir que j'ai toujours eu d'une vie bien faite de ce célèbre Poëte, n'a fait que s'accroître par le coup d'œil que j'ai jetté sur celle du nouveau *Santoliana*. En effet, quoique M. *Dinouart* assûre qu'il a *travaillé* cette Vie *avec soin* & qu'elle est *nouvelle*, il n'en est pas moins certain qu'il s'est contenté de copier (à quelques différences près très légères) celle qui se trouve dans l'ancien *Santeuilliana*, & que ce qu'il y a ajoûté ne sçauroit la rendre *nouvelle*, & ne peut que donner une idée très-peu favorable de ce que cet écrivain *travaille* avec le plus de *soin*. Après avoir retran-

* *Nicolai Ludovici de la Caille Vita*, *Scriptore Gabriele Brotier*. Cette vie est à la tête du *Cœlum Austral. Stelliferum*, ouvrage posthume de M. l'Abbé *de la Caille* publié par M. *Maraldi*, & imprimé l'année dernière à Paris chez *Guerin* & *Delatour*, in-8°. En lisant ce morceau, on croit lire la vie d'*Agricola* par *Tacite*.

ché le préambule de l'ancienne vie qui remplit une page & demie, M. *Dinouart* a commencé à ces mots de la page 3 * : *La famille de M. de Santeul est une des plus anciennes de Paris ;* depuis cet endroit jusqu'à la fin il se borne à transcrire l'ancienne vie, en observant seulement de faire des transpositions pour dépayser les Lecteurs, d'élaguer quelques faits qu'il a renvoyés à la classe des *Bons Mots*, & de se permettre plusieurs retranchemens qui ne peuvent se concilier avec ce qu'il a laissé. Dans la crainte qu'on ne soupçonne que j'en impose, voici quelques preuves de ce que j'avance. Les reproches faits à *Santeul* par *Claude* son frère sur l'impétuosité de son caractère, se trouvent à la page 12 de l'ancien *Santeuilliana ;* M. *Dinouart* a transporté ailleurs ce morceau pour y transcrire à la place ce qui est dit aux pages 17 & 18 de la joie qu'eut notre Poëte de voir chanter ses Hymnes dans l'Eglise. Les deux traits de *Santeul* qui resta court dans une Chaire de Village, & à qui

* Edition de 1742. C'est de celle-là que je me servirai toujours, parce qu'elle est la plus nouvelle & la moins mauvaise de toutes.

un de ses Confrère qu'il critiquoit durement sur le mot *quoniam* employé dans une pièce de vers, fit la réponse *Insanire libet quoniam tibi*; ces deux traits, dis-je, sont renvoyés aux *Bons Mots* dans l'édition de M. *Dinouart*. Enfin, ce qui caractérise bien le *soin* avec lequel cet éditeur a *travaillé* la vie qu'il donne pour *nouvelle*, c'est qu'après avoir supprimé l'endroit de l'ancien *Santeuilliana*, où il est dit (page 7) que l'on trouve les différens ouvrages composés par *Santeul* depuis sa retraite à Saint-Victor *dans deux Recueils* imprimés, l'un chez *Thierry*, l'autre chez *Benard*, il oublie (page 81) cette suppression, & copie sans examen ces mots de son modèle. » On voit dans les Recueils » *dont j'ai parlé* les deux pièces & la » traduction de M. *Corneille* dont *j'ai* » *seulement retenu* les quatre vers, &c.» Ailleurs transcrivant encore les pages 25 & 26 du vieux *Santoliana*, il dit, (page 381): *Il ne me reste qu'à dire un mot, comme j'ai promis, des ouvrages de Charles Santeul*, ne se ressouvenant plus qu'il avoit retranché (page 3) ce mot de la page 5 de l'ancienne édition: *Nous aurons lieu de parler de lui dans la*

suite. Quand on veut faire illusion au Public, ne faudroit-il pas avoir au moins de l'adresse ? M. *Dinouart* n'auroit-il pas infiniment mieux fait de copier tout bonnement l'ancien *Santeul-liana* que d'y faire des transpositions & des retranchemens qui ne servent qu'à manifester davantage son plagiat? Il me seroit très-facile de comparer ici des pages entières de cette nouvelle vie avec l'ancienne, & de montrer que non seulement M. *Dinouart* a copié celle-ci mot pour mot, mais qu'il en a même transcrit jusques à quelques fautes d'impression. Cet exposé me meneroit trop loin. D'ailleurs, ceux qui douteroient de la vérité de ce que j'avance, peuvent prendre le livre même; il me suffit d'avertir que les additions de M. *Dinouart*, si l'on excepte les Lettres qu'il a transcrites à la fin, & qui se trouvoient déja dans le Tome III, page 120 des *Santolii Opera*, Edition de 1729, ne rempliroient pas six pages. Telle est cette vie nouvelle de *Santeul*, *travaillée avec soin* par l'éditeur.

II. *Bons Mots de Santeul.* M. *Dinouart* a suivi dans cette seconde Partie la même méthode que dans la pre-

mière. Pour faire croire que son édition du *Santoliana* n'avoit rien de commun avec les précédentes, il s'est appliqué à bouleverser l'ordre dans lequel les prétendus Bons Mots de *Santeul* étoient rangés ; il a placé ici ceux qu'il avoit ôtés de l'ancienne vie ; abusant d'un manuscrit de Saint-Victor qui lui avoit été confié pour tout autre objet, il a nommé le très-grand nombre de personnes que l'on avoit eu jusqu'ici la réserve de ne désigner que par les lettres initiales de leurs noms. Du reste, ce sont les mêmes mauvais propos, les mêmes indécences *, les mêmes inepties copiées fidèlement dans les éditions précédentes. M. *Dinouart* fait, à la vérité, quelques changemens ; mais sont ils bien judicieux ? Vous en jugerez vous-même, Monsieur, par un ou deux exemples pris au hazard. Un Bour-

* Il répète, page 80, l'historiette de *Santeul* Confesseur, & copie dans l'ancienne édition la longue & ennuyeuse pièce de *Boursault* sur ce sujet. Puisque M. *Dinouart* vouloit transcrire, il auroit eu bien moins de peine à copier celle de M. *de la Monnoye* qui est très-courte & fort ingénieuse. Elle est dans le *Menagiana*, T. II, p. 380

geois de Paris sommant *Santeul* d'acquitter une parole qu'il avoit donnée, celui-ci nia, selon l'ancien *Santeuilliana*, (page 147) qu'il eût fait une promesse; *& quand cela seroit*, ajoûta-t-il, *parole de Moine & parole de P*** c'est la même chose*. Une sottise aussi grossière devoit-elle être mise sur le compte de *Santeul*? M. *Dinouart*, qui n'y regarde pas de si près, l'a insérée avec d'autres, (page 138); néanmoins le Censeur ayant vraisemblablement rayé le mot *de P****, le nouvel éditeur a changé heureusement la *P**** en *Normand*, & il fait dire à *Santeul: Parole de Moine & parole de Normand, c'est la même chose*. Quelque Normand aura sans doute apprécié trop librement un des ouvrages de M. *Dinouart*, & cet écrivain a voulu se venger du Critique par ce mot, fait pour servir de pendant au *Camouflet* *. Autre exemple des changemens

* Tel est le titre d'une production de M. *Dinouart* contre l'Abbé *de Lavarde*: *Le tissu de cet écrit*, disoient les Journalistes de Trévoux (année 1748, mois d'Août, page 1713), *est un farrago d'injures, de phrases à la Scaliger ou à la Garasse*; le peu de bonnes choses qui s'y trou-

faits par le nouvel éditeur ; l'ancien *Santeuilliana* rapporte [page 166] que *Santeul* étant dans un cabaret avec un de ses Confrères, fit mettre le Charretier à table avec eux, & que dans ce moment la servante, âgée de plus de soixante-dix ans, étant entrée, il but à sa santé, *& se jettant à son col*, lui donna un baiser, la louant fort sur sa beauté. M. *Dinouart* n'a garde d'omettre ce trait ; mais ce baiser donné à une vieille servante plus que séxagénaire, offensant sa modestie, il croit devoir mettre ici un correctif, & il raconte (page 160) que *Santeul* but à la santé de cette vieille servante, *qu'il lui fit compliment sur ses attentions*, la louant fort sur sa beauté. Ce changement n'est-il pas très-ingénieux, & ne suppose-t-il pas un grand travail dans celui qui l'a imaginé ?

III. *Démêlés de Santeul avec les Jésuites*. Cette troisième partie n'est pas plus nouvelle que les précédentes. M. *Dinouart* s'est contenté d'y mettre en tête quatre pages tirées du premier Tome

vent *est noyé dans une mer de fiel & d'amertume..... Les honnêtes gens d'aujourd'hui* ont quitté il y a long-temps cette armure à l'antique,

des anciennes éditions, & de copier les neuf Lettres du Père *Jouvency*. Tout le reste est transcrit sur l'ancien *Santeuilliana*, à quelques transpositions près, toujours mises en usage pour dépaïser les Lecteurs. Un monument tel que celui-là n'est-il pas bien intéressant, & le Public ne doit-il pas avoir une singulière obligation à l'éditeur qui remet sous ses yeux des choses imprimées déja tant de fois?

IV. Cette quatrième partie est destinée aux Lettres de *Santeul*, aussi bien qu'à celles qui lui ont été adressées; &, s'il en faut croire M. *Dinouart*, elle contient *tout ce que l'on a pu recueillir* à cet égard. Mais ici, comme ailleurs, l'éditeur ne s'est pas beaucoup fatigué; toutes les Lettres qu'il donne (à l'exception peut-être de quatre ou cinq) étant déja imprimées dans l'ancien *Santeuilliana*, Tome II (page 1--84) & ailleurs. De quelle utilité peut être cette réimpression? Pourquoi n'avoir pas recherché de nouvelles Lettres de *Santeul*? Pourquoi n'en avoir pas demandé à Mrs de Saint-Victor qui en ont un grand nombre en manuscrit, comme l'un d'entr'eux a bien voulu me l'écrire?

Au lieu de répondre à ces questions, dont la solution est fort aisée, je crois, Monsieur, vous faire beaucoup plus de plaisir, en vous adressant deux ou trois de ces Lettres anecdotes de *Santeul* *, dont j'ai en main des copies; ce célèbre Chanoine-Régulier s'y montre tel qu'il étoit, plein de respect pour la Religion & d'attachement aux devoirs de son état. Ces Lettres seules peuvent servir de réfutation de toutes les sottises attribuées à *Santeul* par l'ignorance & la cupidité de quelques éditeurs faméliques d'*Ana*.

V. Quoique M. *Dinouart* ait promis de donner dans cette cinquième Parties, les Inscriptions faites par *Santeul* pour les Fontaines publiques, *& autres monumens*, on y en chercheroit inutilement plusieurs de ce Poëte, telles que celles qu'il fit pour l'Arsénal de Brest, & quelques autres qu'il lui eût été pourtant facile de copier à la page 185 du vieux livre qu'il a cru rajeunir, en y mettant son nom, ou dans le Tome III des *Santolii Opera*, imprimées en 1729 en 3 vol. *in*-12.

* Je publierai ces Lettres dans un de mes Cahiers prochains.

VI. Nous voici enfin à la dernière partie du livre publié par M. *Dinouart*; elle contient une analyse historique des Poësies de *Santeul*. Vous pensez peut-être, Monsieur, qu'au moins pour ce morceau l'éditeur aura donné quelque chose du sien; qu'il aura pris la peine de compulser les Journaux Littéraires pour y recueillir les jugemens des Critiques sur chacun des ouvrages de notre Poëte; qu'il aura abrégé ces jugemens pour en présenter la substance aux Lecteurs, &c; en un mot, vous supposez que c'est sans doute pour cette dernière partie qu'il a acquis le droit de mettre son nom au frontispice du nouveau *Santoliana*. Si cela est, Monsieur, détrompez-vous, & connoissez mieux M. l'Abbé *Dinouart*. Dans cette dernière partie cet éditeur se conduit comme dans les précédentes, je veux dire en homme qui sçait très-bien lire & mieux encore copier ce qu'il a lu. Si vous doutiez de ce que j'avance, prenez la peine de comparer l'analyse des pièces de *Santeul* donnée par M. *Dinouart*, avec les notes qui accompagnent ces mêmes pièces dans l'édition en trois volumes des *Opera Santolii*; vous vous convaincrez

bientôt

bientôt par vos propres yeux que le nouvel éditeur s'est tout simplement occupé à copier ces notes anciennes ; que, lorsque l'éditeur de 1729 n'en a pas mises à une pièce, M. *Dinouart* n'en a pas mis non plus, & qu'enfin, tout le *travail* de ce dernier se réduit au retranchement de ce qui lui a paru superflu, ou à des additions dont l'utilité n'est pas bien frappante. Pour vous éviter la peine de chercher les livres, je donnerai ici un ou deux exemples, en observant d'écrire en caractère *Cicéro* les additions de M. *Dinouart*, en Italique les choses qu'il a retranchées.

Santolii Opera, T. I. p. 65.

» En 1694 M. le Duc *Louis de Bour-*
» *bon III* du nom, présida aux Etats de
» Bourgogne qui fournirent des som-
» mes considérables pour la guerre. Ce
» Prince y mena *M. de Santeul* qui fit
» deux pièces de vers. Celle ci est sur
» l'Assemblée des Etats ; la seconde sur
» les secours qu'ils fournirent. »

Santoliana de M. Dinouart, p. 137.

» En 1694 M. *Louis de Bourbon III*

» du nom, présida aux Etats de Bour-
» gogne qui fournirent des sommes con-
» sidérables pour la guerre. Ce Prince y
» mena *Santeul* qui fit deux pièces de
» vers. Celle-ci est sur l'assemblée des
» Etats, *& la suivante* sur les secours
» qu'ils fournirent. »

Santolii Opera, To. I. page 104.

» *Victor-Augustin de Mailly*, issu
» d'une ancienne Maison de Picardie,
» *deuxième fils de Louis-Charles de*
» *Mailly, Seigneur de Remanges, Man-*
» *neville, Monthulin, &c, & de Jeanne*
» *de Mouchy son épouse*, se retira à
» Saint-Victor, où il prit l'habit de
» *Chanoine-Régulier*. Un incident ex-
» traordinaire fit paroître sa persévé-
» rance & la solidité de sa vocation.
» Après une année d'épreuves, que l'on
» appelle Noviciat, il fallut en recom-
» mencer une autre; on n'avoit point
» de preuves assez constantes qu'il eût
» été baptisé, &c. »

Santoliana de M. Dinouart, page 349.

» *Victor-Augustin de Mailly*, issu
» d'une Maison de Picardie, se retira
» à Saint-Victor, où il prit l'Habit. Un

» incident extraordinaire fit paroître sa » persévérance & la solidité de sa vo» cation. Après une année d'épreuves » qu'on appelle Noviciat, il fallut en » recommencer une autre. On n'avoit » *pas* de preuves assez constantes qu'il » eût été baptisé, &c. »

Vous voyez, Monsieur, qu'il seroit difficile de transcrire avec plus de fidélité que M. *Dinouart*. Je ne dois pas néanmoins dissimuler (car il faut rendre justice à son travail) que souvent il s'est permis quelques changemens dans les notes de 1729 ; mais le dernier exemple que je vais rapporter vous prouvera que ce *travail* n'a guères dû lui coûter. Sous la pièce cotée XII, l'éditeur de 1729 a mis une note, dont voici la fin : « C'est sur l'ame guerrière que » faisoit paroître ce Prince dès son en» fance par le plaisir qu'il prenoit de » voir des chevaux, des casques & des » cuirasses, que M. *de Santeül* a fait » ces trente-quatre vers. » M. *Dinouart*, qui a retranché le commencement de cette note, en a changé la fin de la manière suivante : » *Santeül* fit ces tren» te-quatre vers sur l'ame guerrière que

» faisoit paroître ce Prince dès son en-
» fance, par le plaisir qu'il prenoit à
» voir des chevaux, des casques & des
» cuirasses. »

Mille pardons, Monsieur, pour une Lettre aussi longue sur un livre tel que celui de M. *Dinouart.* J'ai pensé qu'il ne suffisoit pas d'accuser un homme de plagiat, & qu'il falloit donner des preuves d'accusation; or cela ne pouvoit se faire sans quelques détails; si vous jugez ceux que je viens de vous donner propres à éclairer vos Lecteurs sur le véritable mérite du nouveau *Santoliana*, vous êtes bien le maître de rendre ma Lettre publique; je serai très-flatté de cet honneur, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 8 Avril 1764.

P. S. Je n'ai pas relevé toutes les méprises que j'ai apperçues dans le *Santoliana*; mais j'en citerai encore deux que je ne dois pas passer sous silence. M. *Dinouart* assure (page 297) que *la bouteille de savon* est *la première pièce*

de Poësie que *Santeul* composa, n'étant encore qu'écolier, & page 379, il dit que cette pièce est *une des premières* que *Santeul composa* dans sa jeunesse. A quoi faut-il s'en tenir ? Ailleurs cet éditeur fait dire à *Santeul* que le Latin est la langue des Anciens, & celle qui se parle parmi le grand *nombre*. Ce dernier mot n'a pas de sens ; aussi ne se trouve-t-il pas dans les éditions de 1738 & de 1742 qui mettent le grand *monde*. En revanche M. *Dinouart* écrit, (page 266, ligne 22) *& que* son *Flétoire ne soit qu'un Roman*, n'appercevant pas que ce *Flétoire* est une faute d'impression des éditions précédentes, & qu'il falloit écrire *Histoire*. Le dernier Journal de Verdun, cité plus haut, a corrigé d'autres erreurs de M. *Dinouart*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Mai 1764.

LETTRE IX.

Le Pot-Pourri, Epître à qui on voudra; à Paris chez Sébastien Jorry Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

UN voyage que M. *Dorat* fit l'automne dernier à *Pezay* près de Blois avec l'auteur de *Zélis au Bain*, a donné lieu à cette Epître qu'il appelle *Pot-Pourri*, parce qu'il y peint tout ce qu'il a vû, tout ce qu'il a senti, & qu'il est tantôt grave, tantôt plaisant, tantôt naïf; il a monté sa Lyre sur tous les tons, il emploie tous les modes; & ce petit ouvrage respire en même temps la gaîté, la morale & le sentiment.

Les deux amis partent dans un Cabriolet.

Déja, dans notre vol agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts
Où s'endort un peuple futile
Au sein des Plaisirs & des Arts;

Déja sur un côteau fertile
Nous laissons errer nos regards,
Lassés du faste de la Ville,
Où l'ennui roule dans des chars.
Du Zéphir l'haleine est plus pure;
D'un lieu tristement fortuné
Nous quittons l'air empoisonné,
Pour les parfums de la Nature.

Le Cabriolet est souvent en danger d'être brisé par les énormes charrettes des Rouliers.

Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulans,
Traînés par six monstres pesans,
Aussi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinens,
Toujours ivres, toujours jurans,
Aveugles, sourds, impitoyables;
Qu'il faut tuer de temps en temps,
Pour les rendre un peu plus traitables?

Ce dernier trait fait peine; l'humanité en est blessée; la mort d'un homme n'est pas une chose plaisante. J'aime bien mieux l'auteur lorsqu'il décrit les bords charmans de la Loire. Les images suivantes me font encore le plus

grand plaisir; c'est un morceau où l'amitié s'est peinte elle-même.

Quels feux colorent l'horison !
O Dieux ! Quelle belle soirée !
Du Soleil le dernier rayon,
Jouant sur la voûte azurée,
Ne peut quitter cette contrée,
Malgré l'ordre de la saison.
Son or & sa pourpre mobiles
Au fond des flots sont réfléchis;
La présence de deux amis
L'a suspendu sur ces asyles.
Il voit en son immense cours
Cent mille amans & leurs maîtresses,
Se jurant de fausses tendresses,
Gémir dans le sein des Amours.
Il voit des ames orgueilleuses
Qui n'ont que leurs desirs pour loix;
Il voit des vertus fastueuses,
Des Rois malheureux d'être Rois.
De toutes parts il voit le crime,
Sous cent formes multiplié,
Et presque jamais l'amitié
Ne s'offre à son regard sublime.

Portrait du Concierge du Château de Blois.

Malgré sa pesanteur de l'âge,
Et ses deux aunes de visage,
Il va grimpant, trottant, soufflant ;
Vous indique chaque passage,
Et s'extasie à tout instant ;
Il voit de la magnificence,
Où l'on ne voit que des débris ;
Il n'est point de trou de souris,
Qui ne fasse honneur à la France.
Souvent, pour vous instruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ses deux mains sur sa bedaine,
Et puis, voilà mon gros menteur,
Qui, sans oser reprendre haleine,
Vous dit tout son Château par cœur.

Madame *** sœur de l'auteur de *Zélis au Bain*, accompagnoit dans une Berline les deux voyageurs. On arrive à Pezay. Madame *** & son frère répandent, en embrassant leur mère, ces larmes de la nature qui font tant d'honneur & de plaisir au cœur humain. M. *Dorat* adresse à cette tendre mère ces vers agréables :

Renais au sein de tes enfans ;
Que leur jeunesse te couronne,

Et que l'éclat de leur printemps
Embellisse encor ton automne ;
Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,
Que fit éclorre la Nature,
Pour servir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur soutien.

Madame*** est délicatement louée dans cette Epître.

Notre compagne de voyages
Est plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ses attraits,
Je n'aime point les longs ouvrages.
Loin du tourbillon des amans,
Libre, satisfaite & tranquille,
Elle moissonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la Ville.
Fuyant les Dieux & leurs lambris,
C'est *Vénus* qui se fait Bergère ;
Malheureusement le pays
Est très-stérile en *Adonis*.
On prétend qu'il n'en fournit guère ;
Et *Mars*, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambor a quitté l'asyle
Pour aller habiter les Cieux.

Cet éloge de feu M. le Maréchal *de Saxe* est très-ingénieux.

Description d'une fête champêtre, digne de *Teniers*; tout le Village est assemblé dans le Château.

Déja le flageolet Gothique
A donné le signal des jeux ;
Et de l'allégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle, on choisit sa place,
Par instinct on va s'embrasser ;
Déja chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le Ciel résonne ;
Colinette, pour refuser
Ce que pourtant *Lise* abandonne,
Vous attrape un bon gros baiser,
Qu'en riant *Mathurin* lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs,
On fait faire un saut à *Pérette* ;
Zéphir, qui dans les airs la guette,
L'expose aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne sçait point qu'il faut se fâcher ;
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a son innocence.
Plus loin des groupes de buveurs
Trinquent sur une vaste tonne,
Qu'une branche verte couronne ;
Le vin ruisselle sur les fleurs.

Des vieillards assis sous l'ombrage
Semblent ranimer leur langueur ;
Leur front, tout sillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a passé dans leur ame,
Ils se rappellent leur printemps ;
Et leur œil presqu'éteint s'enflamme
De la gaîté de leurs enfans.
Je vois des Laboureurs naissans
Courir sans guide & sans lisières ;
Les plus jeunes, plus caressans,
Reviennent, auprès de leurs mères,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grands-pères,
Qui vont bientôt mourir contens.

Emilie, à ce Bal rustique,
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos Bals fastueux,
Notre Danse soporifique,
Nos Quadrilles si langoureux,
Et notre ennui si magnifique,
Et nos efforts pour être heureux.......
Par-tout nous portons nos entraves ;
De rien nous ne sçavons user ;
Nous ressemblons à des esclaves
Que l'on condamne à s'amuser.
Perdu dans la foule bruyante ;

On se coudoie, on se poursuit ;
On bâille, on ment, on se tourmente ;
Chacun ou se cherche, ou se fuit.
On voit des Graces douairières,
Allant, précipitant leurs pas,
Et resserrant leurs vieux appas
Dans des juste-au-corps de Bergères ;
Des ours chamarrés de rubans,
Des Diables pleins de gentillesses ;
Et sur tout de jeunes Sultans,
Qui n'ont pas même une Maîtresse.
On s'échappe, on déserte enfin ;
L'ennui seul veille au fond des ames ;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.

Un des grands avantages du séjour de la campagne, c'est qu'on pense librement & qu'on peut se livrer à son caractère.

En ces lieux au moins je puis rire
De ces prétendus Beaux Esprits,
Fameux dans l'art de la Satyre,
Briguant à grands frais le mépris ;
Sans qu'un pareil choix leur déplaise,
J'y puis être sot à mon aise,
Et me moquer de leurs écrits.

Pourvû qu'au soir je me repose
Après les plaisirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une rose
Sur les arbustes d'alentour,
Qui peut me nuire ou me distraire ?
Que me font les vaines rumeurs,
Les libelles & leurs auteurs ?
Cet asyle est un sanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'Amitié fidelle
Mes instans, fortunés par elle.
Que dis-je ? En cet heureux séjour,
Il en est aussi pour l'Amour.
Dans la retraite solitaire
Le cœur est prompt à s'enflammer ;
A la Ville on ne veut que plaire ;
C'est dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendresses
De nos élégantes Beautés,
Ce long commerce de foiblesses,
D'ennuis & d'infidélités ;
Après ce triste persiflage,
Que l'on appelle sentiment,
La fatigue d'être volage,
Ou le dégoût d'être constant ;
Combien il est doux pour le Sage
De s'envoler dans les forêts,

Et de contempler les attraits
De quelques Nymphes de Village!

Ce nouvel ouvrage de M. *Dorat* est très-bien accueilli du Public; il mérite ce succès. Ce que j'aime dans cet auteur, c'est qu'il a un esprit à lui, un ton qui n'est celui de personne, une expression qui lui est propre.

Epître à mon Ami, au retour du voyage qui a donné lieu au Pot-Pourri, Par l'auteur de Zélis au Bain.

Cette Epître, imprimée à la suite du *Pot-Pourri*, est digne de figurer avec cette jolie Pièce. L'auteur, de retour à Paris, saisit le contraste des champs paisibles qu'il a quittés avec cette Ville immense, que le Soleil semble éclairer avec peine.

Quel amas confus de Palais
Vient me dérober son image,
Et cache à mes yeux ces bosquets,
Où mille oiseaux par leur ramage,
Sous le dais d'un naissant feuillage,
Annonçoient l'Aurore & la Paix?

Quelle vapeur lourde & grossière
Remplace cet air épuré,
Que dans ma grotte solitaire
J'ai tranquillement respiré ?
Au murmure de la Colombe,
Soupirant tout bas ses amours,
Au bruit de ce ruisseau qui tombe
Et se replie en cent détours,
Au chant, & naïf & rustique
Du Paysan laborieux,
A ce repos philosophique,
Quel fracas succède en ces lieux ?
Ne suis-je plus dans cet asyle
Où, dans un calme studieux,
Chaque matin pur & tranquille
M'annonçoit un soir plus heureux ?

Vous serez attendri, Monsieur, de la sensibilité qui a répandu sa douce chaleur sur les vers suivans.

Tilleuls, que mes mains ont plantés,
Quand reverrai-je vos ombrages ?
Ah, si mes vœux sont écoutés,
Si *Palès* reçoit mes hommages,
Pour vos fleurs & pour vos feuillages,
Les vents ne sont plus redoutés ;

Des jours sereins & sans nuages
Viendront raffermir vos rameaux ;
Et les tourbillons des orages
N'insulteront point vos berceaux.
Que je vous regrette & vous aime ;
Lieux fortunés, simples réduits,
D'où la main du plaisir lui-même
Ecarte les sombres ennuis ;
Où, près d'une sensible mère,
Contre le sien pressant mon cœur,
Toujours tendre & toujours sincère,
Je versois les pleurs du bonheur ;
Où mon ivresse toujours pure,
Où ces baisers de la Nature,
Que j'obtenois à tous momens,
Sans nul remords & sans contrainte,
Livroient & mon ame & mes sens
Aux vertueux épanchemens
De la volupté la plus sainte !........
De ton front ridé par le temps
Le bonheur réparoit l'outrage ;
O cher objet de mon hommage,
Chaque regard de tes enfans
Du temps effaçoit un ravage ;
Et les beaux jours de leur printemps
Sembloient dissiper le nuage
Et les langueurs de tes vieux ans.

L'auteur fait une peinture touchante de la misère qui regne dans les campagnes.

Vous, dont la peine est le partage,
O vous, enfans laborieux,
Qui cultivez mon héritage,
Quand pourrai-je accomplir mes vœux;
Et, Ministre de l'Etre sage
Dont la splendeur remplit les Cieux,
Ramener dans votre Village
Le calme, l'aisance & les jeux?
Tant que la voix de l'indigence
De vos solitaires côteaux
Epouvantera le silence,
Loin de moi fuira le repos;
Il fuira loin de ma paupière,
Tant que l'effrayante misère
Pourra vous faire envisager,
Comme le plus cruel danger,
Le plaisir si doux d'être père:
De la Nature auguste loi,
Qu'il est affreux de ne point suivre!
Ah, quand verrai-je autour de moi
Des mortels satisfaits de vivre?
Qu'il est cruel de voir des yeux,
Où l'Amour tendre & vertueux

Eût peut-être choisi des armes,
A force de verser des larmes,
Perdre tout l'éclat de leurs feux ?
Quelles images effrayantes,
Que la foiblesse & la laideur,
De l'indigence & du malheur
Filles tristes & languissantes,
Remplaçant les roses brillantes
De la jeunesse & du bonheur !
O réfléxion trop amère !
Sous le chaume & sous les lambris,
Tout offre à mes yeux attendris
L'affreux tableau de la misère.
Dans le fracas de la grandeur,
Dans le silence de nos plaines,
Je vois le rève du bonheur,
Et la réalité des peines.

Le Poëte prie son ami de lui apprendre ce qui pourra le rendre heureux. Est-ce l'Ambition, la Gloire ? Beaux vers sur la Guerre.

Dans cet art brillant & terrible,
Où nul mortel n'est invincible,
Où l'on a la mort à braver,
Si d'autres ont vû l'art de nuire,
De massacrer & de détruire,
J'y vois celui de conserver.

Le talent du grand Capitaine
N'eſt point d'épouvanter l'arène
Des cris de l'inhumanité ;
La palme la plus eſtimable,
Le laurier le plus honorable
N'eſt pas le plus enſanglanté.
Gloire, ce feu qui t'environne ;
Ces éclairs, ces nobles ardeurs
Dont tu conſumes tous les cœurs ;
Dans les champs poudreux de Bellonne ;
La reſplendiſſante couronne
Dont tu ceins le front des vainqueurs,
Cet élan fougueux & ſuperbe
Du courſier bondiſſant ſur l'herbe
Aux premiers accords du clairon ;
L'oubli du péril qu'on affronte,
Cette terreur ſoudaine & prompte
Qui ſuit & précède un grand nom :
Tout montre la flamme divine,
Tout montre l'immortel rayon
Où tu puiſas ton origine.
Tous les objets, quand ils ſont grands,
Pour mon cœur ont toujours des charmes ;
Au ſein du tumulte & des armes
Ariſte, il eſt de beaux momens.
Ces machines inconcevables,
Qu'une ſeule voix fait mouvoir ;
Ces corps aveugles, innombrables ;
Dont l'union fait le pouvoir ;

Ce mystère utile & terrible
Qu'exigent tous les mouvemens ;
Cette fougue noble, invincible,
Qui fixe les événemens ;
Cette image vaste & puissante
Embrase le cœur indompté ;
L'imagination brulante
Se plaît dans cette immensité.
Qu'avec transport je me rappelle
Et me représente ce jour,
Où mon ame avide & nouvelle
S'élançoit au son du tambour !
Où cette ame jeune, enflammée,
Vive & facile à s'émouvoir,
Parvint enfin à concevoir
La grande énigme d'une armée !

M. *de* *** ne reconnoît de vrai bonheur que dans l'amitié ; il termine son Epître par des développemens de sensibilité qui font aimer son ame & son pinceau.

Nous chassons ces viles souplesses,
Et ces subtiles petitesses,
Faites pour l'orgueil & les sots ;
Nous connoissons tous nos défauts,
Et nous pardonnons nos foiblesses.

Si quelquefois la passion,
Si quelque vapeur passagère,
Du flambeau de notre raison
Obscurcit la foible lumière,
Ce n'est point une main sévère
Qui vient déchirer le rideau;
Mais la Sagesse, pour nous plaire,
Sçait éclaircir son front austère,
Et, quittant son triste manteau,
D'une main douce & salutaire,
Détache, en riant, le bandeau.
Ariste, hélas, quand la Nature
Nous eût tirés des mêmes flancs,
Nos cœurs seroient-ils plus constans,
Et notre tendresse plus pure?
Va, nos liens sont affermis;
Va, nos chaînes nous sont plus chères;
C'est le hazard qui fait les frères;
Et la vertu fait les amis.

On voit avec plaisir réunis dans cette Brochure deux ouvrages auxquels a présidé l'amitié, si rare parmi ceux qui écrivent. On a lu dans quelques papiers publics que ces deux pièces étoient de l'auteur de *Zélis au Bain*; on s'est trompé; la première est de M. *Dorat*,

la seconde de M. *de**** auteur de *Zélis au Bain*, qui lui-même m'a prié de relever cette erreur.

Ces deux petits morceaux sont élégamment imprimés & ornés de planches charmantes ; elles ont été dessinées par M. *Eisen*, & gravées par Mrs *de Longueil* & *le Mire*.

Instruction Pastorale de Mgr l'Evêque du Puy.

On vient de donner une très-jolie Edition ; en deux volumes *in*-12 petit format, de l'*Instruction Pastorale de Monseigneur l'Evêque du Puy sur la prétendue Philosophie des Incrédules Modernes*, ouvrage profond, lumineux & convainquant pour quiconque veut écouter sa raison & son cœur. Le succès de la première Edition, qui est épuisée, fait honneur à notre siècle, & prouve qu'il est encore parmi nous des citoyens honnêtes & vertueux que les feux follets de la Philosophie n'ont point égarés. La nouvelle Edition se trouve à Paris chez *Chaubert* Quai des Augustins.

Traitemens des Maladies.

Les malades & ceux qui craignent de le devenir trouveront des fculagemens à leurs maux & des efpérances de guérifon dans un livre intitulé : *Traitemens des Maladies internes & externes, traduits du Latin de M. Lazerme Conſeiller du Roi, Profeſſeur en Médecine de la Faculté de Montpellier, avec les Formules en Latin & en François ; augmentés d'un Traité des Maladies Vénériennes ; par M. Didier des Marets Médecin de la même Faculté : ſeconde Edition revûe & corrigée, deux volumes in* 12 *à Paris chez Laurent Charles d'Houry Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la vieille Bouclerie.*

Cet ouvrage eſt particulièrement deſtiné aux jeunes Médecins qui ſe diſpoſent à la pratique, & qui, lorſqu'ils entrent dans cette carrière, ſe trouvent très embarraſſés des différens ſymptômes qui ſe rencontrent dans les maladies, ſur-tout dans celles qui ſont compliqués, ne ſçachant par laquelle de ces maladies compliquées ils doivent commencer le traitement. Ils ont un guide éclairé dans le ſçavant M. *Lazerme* qui leur indique & les maladies & les remèdes.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Mai* 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'Esprit des Monarques Philosophes.

VIncent, rue Saint-Séverin, débite un ouvrage de plus de 400 pages, dont le titre est : *L'Esprit des Monarques Philosophes, Marc-Aurèle, Julien, Stanislas & Frédéric.* L'*Avertissement* donne une idée de cette Brochure. » Depuis *Salomon*, le sage par excellence, » dont les écrits font partie des Livres » Canoniques, l'Histoire Ancienne ne » fournit que deux Monarques, *Marc-* » *Aurèle & Julien*, qui ayent laissé des » ouvrages de Philosophie Morale & » Politique. Après tant de siècles écou- » lés depuis le regne de ces grands

» hommes sans qu'on les ait vû renaî-
» tre, nous avons aujourd'hui l'avanta-
» ge de les voir revivre dans *Stanislas*
» *le Bienfaisant*, & *Fréderic*, *le Salomon*
» *du Nord*; & c'est une preuve des pro-
» grès que la raison & la Philosophie
» ont faits dans notre siècle. En réunis-
» sant sous un même point de vûe les
» pensées & les leçons de ces quatre
» Monarques, notre dessein n'a pas été
» de les publier toutes. Nous nous som-
» mes assujettis au titre & à l'objet de
» notre ouvrage, & nous n'avons ex-
» trait de leurs écrits que les maximes
» qui les caractérisent plus essentielle-
» ment comme *Monarques Philosophes*.
» Heureux le siècle que des Rois éclai-
» rent de leurs lumières, & instruisent
» de leurs leçons! Plus heureux les peu-
» ples qui se rendent dignes d'avoir de
» tels pères & de tels maîtres! »

Marc-Aurèle-Antonin, surnommé *le Philosophe*, étoit de l'ancienne famille des *Annius*. Il se disoit descendu de *Numa*, dont il imita le respect pour les Dieux. Il s'attacha aux Lettres, & surtout à la Philosophie Morale, selon les principes des Stoïciens. Mais ce qu'on ne sçauroit trop respecter dans ce grand

homme, c'est son extrême reconnoissance pour ses maîtres qu'il combla d'honneurs. » Non-seulement il les ac-
» cabla de biens pendant leur vie, &
» leur érigea des statues d'or qu'il plaça
» parmi celles de ses Dieux domesti-
» ques; mais, afin que la Postérité s'inté-
» ressât aussi à leur gloire, il vouloit
» encore l'instruire des obligations qu'il
» leur avoit, & c'est par ce détail gé-
» néreux qu'il commence ses admirables
» réfléxions. » Dès sa plus tendre enfance, il sçut se rendre cher à l'Empereur *Adrien* qui le fit Chevalier à six ans, honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge. Après la mort d'*Adrien*, il fut adopté à dix-huit ans par *Antonin le Pieux*, dont il épousa la fille *Faustine*, & qui, en lui donnant en même temps le titre de *César*, l'associa à tous les honneurs de l'Empire & du Sacerdoce.
» Plus son crédit augmentoit, plus il
» avoit de déférence pour *Antonin*
» son beau-père. La reconnoissance
» l'avoit rendu l'ami tendre & sincère
» de son bienfaiteur. Pendant vingt-
» trois ans qu'il fut dans son Palais, il
» ne le quitta point, & l'on remarque
» qu'il ne coucha que deux fois ailleurs. »

Il étoit impossible que *Marc-Aurèle* n'eût pas des envieux & des ennemis ardents à sa perte. Il fut assez heureux pour en triompher, & *Antonin* assez grand pour n'écouter jamais la bassesse des courtisans. *Marc-Aurèle* lui succéda l'an 161. Il signala son avénement à l'Empire par une preuve éclatante de sa grandeur d'ame & de son amour pour la vertu ; il partagea le Trône avec *Lucius Vérus* qu'*Antonin* n'avoit pas voulu adopter, quoiqu'il n'eut été lui-même adopté par *Adrien* qu'à cette condition. Il prit ensuite le nom de son bienfaiteur, & le donna, avec sa fille *Lucille*, à son collègue qu'il nomma Empereur. Ce fut la première fois que Rome se vit gouvernée par deux Souverains. Pendant que *Vérus* faisoit la guerre aux Parthes, les Allemands portèrent la désolation en Italie. *Marc-Aurèle* se mit à la tête de son armée, & montra que le Héros & l'homme de guerre n'étoient point séparés du Philosophe. Il battit les Allemands. Ses troupes victorieuses le prièrent d'augmenter leur paye. *Marc-Aurèle* leur répondit que *de leur donner de l'argent pour cet heureux succès, ce seroit leur faire des libéralités aux dépens*

du sang de leurs pères & de leurs parens, dont il devoit rendre compte aux Dieux. Cette réponse fait voir que ce Prince regardoit l'exacte justice comme une des premières qualités d'un Souverain. Il joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit. » Constant & modeste, grave & com» plaisant, clément & juste, aussi in» dulgent pour les autres que rigide » pour lui même, insensible à la vaine » gloire, inébranlable dans les desseins » qu'il formoit toujours après de mû» res réfléxions, & jamais par caprice » ou par passion ; ennemi des délateurs, » pieux sans affectation, modéré en » toutes choses ; toujours égal, toujours » le maître de son ame, toujours sou» mis à la Providence & à la raison, & » sans cesse en garde contre l'amour» propre, incapable de déguisement, » toujours vrai dans ses paroles comme » dans ses actions, jamais ni impatient » ni inquiet ; très-prompt à pardonner » les fautes quand elles n'offensoient » que lui seul, & inéxorable quand la » dernière nécessité, c'est-à-dire, l'in» térêt du Public, le forçoit à les punir ; » toujours occupé du bonheur de ses

» peuples & du plaisir de faire du bien
» aux hommes ; l'ami compatissant &
» le père des pauvres : tel étoit *Marc-*
» *Aurèle*, au milieu des allarmes & des
» calamités de la guerre, comme dans
» le sein de la paix. »

Vérus étant mort d'apopléxie au retour de l'expédition contre les Parthes, *Marc-Aurèle* prit seul les rênes du Gouvernement ; il triompha plusieurs fois des *Quades*, des *Marcomans*, des *Sarmates* & des *Vandales*.

Marc-Aurèle crut avec raison que la véritable gloire ne se borne pas à des victoires ; il s'occupa tout entier du bonheur de l'Empire, établit une police admirable, & des loix marquées de l'empreinte de son génie & de sa bonté. Quoiqu'il fût d'une santé foible & délicate, rien n'étoit capable d'arrêter son zèle pour le bien public ; il y employoit la nuit comme le jour. *Ce sont*, disoit-il, *les obligations que m'impose ma condition de Législateur & d'Empereur.* Il lisoit ou écrivoit toujours, même aux Jeux & aux Spectacles. C'est à ce merveilleux emploi de ses momens particuliers que nous devons l'ouvrage immortel de sa Philosophie. Il s'infor-

moit très-exactement de ce qu'on disoit de lui, non à dessein de punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais dans la vûe de connoître ce qu'on approuvoit ou ce qu'on blâmoit dans sa conduite, & de profiter de la censure du Public pour se corriger, ou de ses louanges pour continuer de faire le bien. Il aimoit à consulter, non-seulement ses conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la réputation d'être les plus habiles, & qu'il choisissoit à la Cour, à la Ville & au Sénat. Il étoit religieux observateur de sa parole. C'étoit ce principe de vertu qui lui fit établir cette maxime si digne de toute l'attention des Princes: *Gardez-vous bien d'estimer jamais comme utile une chose qui vous forcera un jour à manquer de foi.* Il ne voulut jamais recevoir les titres fastueux qu'on avoit donnés aux autres Empereurs, ni souffrir qu'on lui élevât des Temples & des Autels. *C'est de la vertu seule*, disoit-il, *qu'il dépend d'égaler les Empereurs aux Dieux, & non pas des suffrages & des flateries des peuples. Un Roi qui regne avec justice a toute la terre pour son Temple, & tous les gens de bien pour Prêtres & pour Mi-*

nistres. Il fit bâtir un Temple à la Déesse qui présidoit aux bienfaits, & qui étoit peut être la seule vertu à laquelle les Romains n'avoient point encore rendu de culte. *Cassius*, un de ses Lieutenans, se fit déclarer Empereur. *Marc Aurèle*, au moment qu'il marchoit contre le perfide, apprit qu'il s'étoit puni lui-même en s'arrachant la vie. L'Empereur en témoigna son chagrin; il vouloit jouir de la gloire de pardonner. L'Empereur écrivit au Sénat & le pria de ne point poursuivre dans toute la rigueur des loix la famille & les complices de *Cassius*. Il brula, sans les avoir lues, toutes les Lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de *Cassius*, *afin*, dit il à ceux qui en étoient surpris, *de n'être point forcé malgré lui de haïr quelqu'un.* Il pardonna à toutes les Villes qui avoient suivi le parti du rebelle. Après avoir rétabli le calme dans l'Orient, il reprit le chemin de Rome, & passa par Athènes, où il fut initié, selon ses souhaits, aux grands mystères de *Cérès*. Il fut reçu à Rome avec tous les transports du respect le plus religieux, & de la tendresse la plus pure. Il distribua à tout le peuple huit pièces d'or par tête, lui remit

tout ce qu'il devoit au Trésor public & particulier depuis soixante ans, & fit bruler tous les billets de cette dette au milieu de la place. Il se retira ensuite pour quelque temps à *Lavinium*, où il se reposa entre les bras de la Philosophie qu'il appelloit sa mère. Il donna des spectacles magnifiques, persuadé que de tels jeux étoient pour le peuple les délassemens les plus nobles & les plus innocens.

Les Scythes & les peuples du Nord ayant repris les armes, *Marc-Aurèle* vouloit encore aller les combattre en personne. Les Romains qui le voyoient infirme, & qui craignoient que sa santé, qui leur devenoit de jour en jour plus précieuse, ne fût altérée par les fatigues de cette nouvelle guerre, tentèrent de s'opposer à son dessein. Ils s'assemblèrent devant son Palais, & le prièrent, avec les plus fortes instances, de ne pas les quitter, sans leur avoir donné auparavant des préceptes pour leur conduite. *Aurèle* passa trois jours à leur expliquer les plus grandes difficultés de la Morale. Il partit ensuite avec *Commode* son fils, qu'il avoit déja associé à l'Empire. Son expédition fut heureuse. Il y donna,

comme dans toutes les précédentes, les plus grands exemples de valeur & de prudence. Il alloit ouvrir la troisième Campagne lorsqu'il fut attaqué à Vienne en Autriche, d'autres disent à Syrmium en Pannonie, d'une maladie qui fut bientot désespérée, & qui l'emporta en peu de jours. Sa fin ne démentit pas sa vie; l'Empereur & le Philosophe éclatèrent à la fois. Si d'un côté il reçut l'arrêt de sa mort avec résignation, de l'autre l'amour qu'il avoit pour ses peuples remplissoit son ame d'amertume. Il craignoit que son fils ne suivît pas ses traces. Avant que de mourir, il tint un très-long discours aux Courtisans qui l'entouroient, leur recommanda son fils, & répandit son ame noble & bienfaisante dans ses dernières expressions. Il termina sa carrière à cinquante-neuf ans, & la dix-neuvième année de son regne, laissant des regrets à son siècle & un souvenir éternel de sa vertu à la Postérité. Rome à cette nouvelle fut consternée. Le Sénat & le peuple l'adorèrent, avant même que ses funérailles fussent achevées; &, comme si c'eût été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre *Julienne*, où le Sénat s'as-

sembloit, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara sacrilèges ceux qui n'auroient dans leur maison, selon leur fortune, ou son portrait ou sa statue. Vous observerez que ce Prince adorable, si l'on peut donner cette épithète à un homme, laissa l'Empire au plus vicieux des humains. Il est vrai que *Marc-Aurèle* eut la consolation d'expirer sans avoir démêlé l'affreux caractère de son successeur.

Ses pensées philosophiques sont exposées ici sous ce titre, *L'Esprit de Marc-Aurèle*; en voici quelques-unes.

» S'il y a des Dieux, ce n'est pas une » chose bien fâcheuse que de quitter » le monde; car ils ne te feront aucun » mal: s'il n'y en a point, ou qu'ils ne » se mêlent pas des affaires des hom- » mes, qu'ai-je à faire de vivre dans un » monde sans Providence & sans Dieux? » Mais il y a des Dieux, & ils ont soin » des hommes; ils ont même donné à » chacun le pouvoir de s'empêcher de » tomber dans de véritables maux.

» En attendant que l'heureux mo- » ment de ton extinction arrive, qu'as- » tu à faire? A honorer & à benir les

» Dieux, & à faire du bien aux hom-
» mes.

» Que ces petits hommes qui se piquent d'être de grands Politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie, sont méprisables ! Ce ne sont que des enfans. » Mon ami, de quoi s'agit-il ? Il s'agit » de faire ce que la Nature demande de » toi.

» Faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

» La bonté est invincible, quand » elle est sincère, sans hypocrisie & » sans masque ; car que te pourra » faire l'homme du monde le plus » violent & le plus emporté, si tu » as de la bonté pour lui jusqu'au » bout ? Si tu lui dis : *Non, mon fils,* » *ne fais point cela, nous sommes nés* » *pour toute autre chose ; tu ne me fais* » *aucun mal, mais tu t'en fais à toi-* » *même ?*

» Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne » peut l'être à l'abeille. »

Des Devoirs des Rois. » Faire du » bien, & entendre dire du mal de » soi patiemment, c'est une vertu de » Roi.

» Quand tu as fait du bien, & qu'un » autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, » comme les fous, une troisième cho- » se, c'est-à-dire, la réputation ?

» Fais consister ta joie & ton repos à » passer d'une bonne action à une autre » bonne action, en te souvenant toujours » de Dieu.

» Si tu avois en même temps une ma- » râtre & une mère, tu te contenterois » d'honorer l'une, & tu te tiendrois » toujours auprès de l'autre. Ta marâ- » tre, c'est la Cour ; ta mère, c'est la » Philosophie.

» *Démocrite* a dit : *Fais peu de chose* » *si tu veux être tranquille* ; n'au- « roit-il pas été mieux de dire : Fais » toutes les choses nécessaires, & tout » ce que la raison demande d'un homme » né pour la société, & comme elle le » demande ?

» L'homme n'a nulle part de retraite » plus tranquille, ni où il soit avec plus » de liberté que dans sa propre ame ; j'ap- » pelle tranquillité le bon ordre & la » bonne disposition de l'ame. Retire- » toi donc souvent dans une si délicieu- » se retraite ; reprends-y de nouvelles

» forces, & tâche de t'y rendre toi-mê-
» me un homme nouveau. »

Je ne vous ai entretenu que de quelques pensées empruntées au hazard. Toutes sont admirables; c'est l'ame même de ce modèle des Souverains.

La vie de *Julien* vous est connue par l'excellent ouvrage de M. l'Abbé *de la Bletterie*. *Julien* étoit fils de *Jules Constance*, frère de *Constantin le Grand*; il nâquit à Constantinople l'an 331; il pensa à l'âge de six ans être enveloppé dans la sanglante tragédie qui suivit la mort de *Constantin*, & dans laquelle il perdit son père; quelques amis fidèles le dérobèrent lui & son frère *Gallus* à la fureur des meurtriers. *Julien* dans la suite fut envoyé à *Eusèbe* Evêque de *Nicomédie*. Dès son enfance il donna des marques de son goût pour les Arts & les Sciences. Le Grec étoit sa langue favorite; il aima aussi la Musique & la Poësie. On a de lui quelques vers marqués au coin de la délicatesse & du génie. En un mot, il n'ignoroit rien de ce qu'il falloit sçavoir alors pour être un Sçavant; ses mœurs furent aussi cultivées que son esprit. *Julien* obtint la liberté de venir à Constantinople pour y perfectionner

ses études. On sçait qu'il se rendit l'égal de ses maîtres, &, entr'autres, du célèbre Rhéteur *Libanius*. L'Empereur *Constance*, jaloux du mérite naissant de *Julien*, lui commanda de se retirer en tel lieu de l'Asie-Mineure qu'il jugeroit à propos. *Julien* obéït sans hésiter. Il ne se contenta pas de la théorie des vertus, il les fit élater dans la pratique. *Gallus*, qui avoit été créé *César* par *Constance*, fut la victime des courtisans & de l'intrigue; il perdit la Pourpre & la vie; *Julien* son frère fut saisi par des Gardes qui le conduisirent à Milan où la Cour se tenoit. Il y fut long-temps entre la vie & la mort. L'Impératrice *Eusébie*, qui protégeoit les Arts & les vertus, s'intéressa vivement au sort de *Julien*. Elle obtint de l'Empereur qu'il se retireroit en Grèce. Il choisit Athènes pour le lieu de sa résidence. Il n'y fit pas un long séjour. *Constance* voyant l'Empire attaqué de toutes parts, & les Gaules ravagées par les Barbares, n'osant pas d'ailleurs quitter l'Italie, rappella *Julien* à Milan & le proclama *César*. *Julien* alla dans les Gaules, y fit admirer son courage, ses vertus, son humanité, sa modération. Après avoir chassé les

Allemands, il vint s'établir à Paris. Il s'appliquoit à la Philosophie & à l'Histoire. Il faisoit éclater sur-tout sa clémence. » Les parens d'une fille enlevée » poursuivirent la mort du ravisseur. » *Julien* ayant fait sans doute attention » à quelques circonstances particulières » qui diminuoient l'énormité du cri- » me, se contenta de bannir le coupa- » ble. Les parens crioient que c'étoit » une chose indigne, & que le Prince » étoit trop indulgent : *Oui, je le suis* » *trop*, répondit l'Empereur, *à ne con-* » *sidérer que la disposition des loix ;* » *mais un Prince est une loi vivante qui* » *doit tempérer par sa clémence ce que les* » *loix mortes ont de trop rigoureux.* » Il ne donnoit rien à la faveur. *Constance* lui fait demander ses meilleures troupes ; elles ne peuvent se résoudre à quitter leur Chef, & le proclament *Auguste* malgré lui. Il alloit en Illyrie à la tête de ses soldats qui l'adoroient. La Macédoine, la Grèce, l'Italie & la Sicile s'étoient déja soumises à ses loix, lorsqu'il apprit que *Constance*, en mourant, l'avoit nommé son successeur ; il prit sur le champ la route de Constantinople. Il porta sur le Trône cette austé-

tité philoſophique, dont on peut dire qu'il faiſoit parade. Jamais Prince ne ſongea moins à s'enrichir; il avoit ſouvent à la bouche un mot d'*Aléxandre le Grand* qui avoit coutume de dire que *ſes tréſors étoient en dépôt chez ſes amis.* Il étoit ſur-tout ennemi des délations, & les mépriſoit. » Un homme accuſoit » un concitoyen de prétendre à l'Em» pire, & ne ſe rebutoit point du ſilen» ce de l'Empereur qui pluſieurs jours de » ſuite n'avoit pas fait ſemblant de l'en» tendre. Enfin, pour ſe délivrer de cet » importun, *Julien* lui demanda quelle » étoit la condition du prétendu coupa» ble : c'eſt, répondit le délateur, un » riche Bourgeois. *Quelle preuve avez» vous contre lui*, ajoûta ce Prince en » riant? *Il ſe fait faire un habit de ſoie » couleur de pourpre*, repartit l'accuſa» teur. *Julien* n'en voulant pas écouter » davantage, & s'adreſſant au Grand » Tréſorier : *Je veux*, lui dit-il, *qu'on » donne à ce dangereux babillard une » chauſſure couleur de pourpre, & qu'il » la porte à celui qu'il accuſe, pour l'aſ» ſortir à ſon habit.* » Il eut le malheur d'abandonner le Chriſtianiſme, & de ſe déclarer ouvertement le protecteur

des Payens. Il marcha contre les Perses. C'est dans cette guerre qu'il reçut le coup mortel, tel qu'il est décrit dans son Histoire. Il périt dans la trente-deuxième année de son âge & la huitième de son regne. Parmi le petit nombre de ses écrits qui nous restent, on doit faire un cas singulier de ses *Césars* & de son *Mysopogon*. On distingue de lui ces pensées :

Des Devoirs d'un Roi. » Le devoir » essentiel d'un Empereur est d'imiter » Dieu : l'imiter, c'est avoir le moins » de besoins, & faire le plus de bien » qu'il est possible.

De l'Amitié. » Quelquefois un flateur » affecte la hardiesse & la franchise d'un » ami. C'est un forgeron qui s'est mis » du fard, & qui a pris une robe blan- » che, pour épouser, s'il peut, la fille » d'un honnête homme : n'allez point » lui donner la vôtre.

» Il est doux à un ami de recevoir de » son ami. »

De l'Amour-Propre. » Etre heureux » & être loué, sont deux choses diffé- » rentes. »

De la Médisance. » Celui qui tient » de mauvais discours rend ses com-

» plices ceux qui l'écoutent. Applaudir
» aux injures, goûter le plaisir de la
» médisance, quoiqu'on n'en fasse pas
» soi-même les frais, c'est devenir cou-
» pable. »

L'auteur de cet ouvrage se plaint avec raison de ces écrivains de mauvaise humeur qui ne comparent jamais qu'à son désavantage le siècle présent aux siècles de *Périclès*, d'*Auguste* & de *Louis le Grand*. Pour justifier l'âge où nous vivons, il commence par nous tracer une idée des ouvrages de *Stanislas le Bienfaisant*, précédée d'un précis de son Histoire. Je ne vous parlerai point de ce Prince, ainsi que de *Frédéric II* Roi de Prusse, qui a si bien mérité le surnom de *Grand*. L'éloge de ces deux Souverains retentit à toutes les oreilles, & leurs écrits sont dans toutes les mains.

On ne peut qu'applaudir au zèle de l'auteur. Il auroit pu donner à la partie historique plus de précision, & plus d'étendue aux extraits des œuvres de ces illustres Monarques; leurs images doivent être à jamais présentes à tous ceux que la Fortune appelle sur le Trône. L'ame de *Marc-Aurèle*, les hautes qualités de *Julien*, les talens & les vertus

de leurs deux augustes imitateurs, sont des objets immortels d'étude pour les Rois, & d'admiration pour les autres hommes.

*Epître à M***.*

Un homme de Lettres très estimable par ses connoissances & par ses talens, est l'auteur de cette Epître, écrite de ce ton noble qui décèle cette élevation de sentimens, à laquelle on reconnoît les vrais enfans d'*Apollon*. Ce n'est point, comme il n'arrive que trop souvent, un vil grand Seigneur ou un riche hébété qu'on loue dans ces vers. L'hommage est adressé à un de ces citoyens honnêtes & sensibles, dont on n'envie point l'opulence, parce qu'elle est justifiée par des lumières supérieures, par des travaux utiles à la patrie, & par une bienfaisance sans faste & sans dureté. Cette Epître n'est pas le seul ouvrage de l'auteur; il a dans son porte-feuille trois ou quatre Pièces de Théâtre, & plusieurs autres écrits en vers & en prose, que sa modestie l'empêche de donner au Public.

Qui veut se voir au rang des fortunés
Doit, étouffant un orgueil ridicule,
Intriguant souple, encenser sans scrupule
L'essaim brillant des modernes *Phrynés.*
Auprès du Dieu, devant qui se rassemble
Un peuple immense altéré de ses dons,
L'Amour fait plus que tous les Dieux ensemble ;
C'est le plus sûr, le meilleur des Patrons.
De ses faveurs l'amorce enchanteresse
Sçait captiver les cœurs & les esprits.
Vertus, Talens, ah, qu'êtes-vous au prix ?
Un Grand par air vous prône & vous caresse ;
Mais s'agit-il, de vos charmes épris,
De vous servir, de joindre un peu d'aisance
A quelqu'honneur bien souvent disputé ?
N'espérez rien dans ce païs vanté,
Où par la pompe & la magnificence
Flattant les yeux, irritant le desir,
L'aveugle Dieu qu'un peuple aveugle encense,
Offre trésors, dignités à choisir ;
Ce que d'accord avec la froide estime
Le goût promet au mérite sublime,
L'instinct l'accorde & le donne au plaisir.
Je le sçais trop ; mais tel est le systême
Né du penchant qui me tient sous ses loix :
Je n'ai cherché, sourd à toute autre voix,
Dans le plaisir que le plaisir lui-même.

Je ne suis point de ces mortels heureux,
Dont la raison complaisante & facile
Va d'elle-même au devant de leurs vœux :
Qu'un vil faquin puisse leur être utile,
C'en est assez : vous les verrez soudain
Courir après l'encensoir à la main,
Et lui vouer un hommage servile.
C'est le pouvoir dont il est revêtu
Qui lui soumet le lâche qui l'adore ;
Mais ce pouvoir, fût-il plus grand encore,
A mes regards n'est rien sans la vertu.
Sans elle en vain je m'excite & m'anime ;
Ma confiance est le fruit de l'estime.
Cet attrait vif, ce mouvement vainqueur
Qui sans effort amène la franchise,
S'évanouit & s'éteint dans mon cœur
Au seul aspect d'un Grand que je méprise.
Aussi bien loin, j'en atteste les Dieux,
De m'avilir en prenant à ses yeux
D'un suppliant l'attitude soumise,
Mon front serein offre tous les dehors
D'un homme aisé que son or tranquillise :
Me voilà donc, à force de ressorts,
Nouveau rival de ce fier *Polyphême*,
En apparence aussi grand que lui-même,
L'air triomphant, & devant Monseigneur,
Par amour-propre affichant le bonheur,

Ouvrant un œil où la joie étincelle,
Et de la sorte avec art déguisé,
Fier d'échapper à la douleur cruelle,
Au triste affront de me voir méprisé.
Oui, quand du Ciel l'implacable colère
Me réduiroit au triste sort d'*Irus*,
Je n'irois point, esclave mercénaire,
Rampant aux pieds d'un autre *Antinoüs*,
Par une aveugle & honteuse manie,
Joindre peut-être à des malheurs sans fin
Le désespoir qui suit l'ignominie :
Ou mon secret restera dans mon sein,
Ou sur mes pas la Fortune adoucie
Fera trouver, non ce *Crésus* titré
Dont l'ame injuste aux pleurs est endurcie,
Mais ce Héros, ce *Mécène* adoré
Qui regardant comme un dépôt sacré
La confiance où sa vertu m'engage,
De ce dépôt en secret honoré,
Soit assez grand pour m'aimer davantage.
Je l'ai trouvé ce mortel généreux.
O vous, l'objet de mes sincères vœux,
Vous, dont le nom eut paré cet ouvrage,
Vous le sçavez : quand mon cœur sans détours
Vous confia le secret de mes jours,
L'estime seule excita mon courage.
Ah, que ne puis-je, avec des traits de feu,
Vous peindre ici l'aimable & prompte ivresse

Que dans mes ſens produiſit cet aveu.
Libre des ſoins qui m'obſédoient ſans ceſſe,
Je regardai l'avenir ſans effroi.
Que dis-je ? O joie ! O volupté ſuprême !
Il me ſembla qu'un Dieu veilloit ſur moi.
Si quelque jour, me diſois-je à moi-même,
De ce mortel que le Ciel m'a choiſi,
La main traçoit à ma vûe attentive
D'un ſort plus doux l'heureuſe perſpective,
De quels tranſports mon cœur ſeroit ſaiſi ?
L'impatience à la marche inégale
Ne viendroit point altérer mes plaiſirs.
Un doux repos rempliroit l'intervalle
Qu'oppoſeroit le temps à mes deſirs.
J'ai vû les Dieux couronnant votre zèle,
Faire ſoudain d'un bonheur ſouhaité
Luire ſur moi la brillante étincelle.
Ce calme heureux dont je m'étois flatté,
Mon cœur, alors, mon cœur l'a-t-il goûté ?
D'un ſoin cruel ai-je pu me défendre ?
Dans l'eſpérance ai-je trouvé la paix ?
S'il eſt un art de jouir & d'attendre,
L'homme inconſtant ne le connut jamais.
De ſes deſirs écoutant la chimère,
Il en croit trop l'eſpoir qui le ſéduit ;
Mais cet eſpoir, fantôme imaginaire,
Bientôt après par lui-même eſt détruit.
Las d'eſpérer ſans être plus tranquille,
Combien

Combien, hélas, combien de fois mon cœur
A rappellé dans ce ſecret aſyle
La vérité qu'en écartoit l'erreur !
Qu'alors frappé du néant de la vie,
De tous côtés à mes regards offert,
J'aurois au ſort le plus digne d'envie,
Avec plaiſir, préféré mon déſert.
Dans cette heureuſe & ſage indifférence
Qui fuit l'erreur, qui bannit tout projet,
Je me diſois : Quel eſt donc cet objet
Qu'avec fureur pourſuit mon eſpérance ?
Un titre obſcur, qui, ſous un autre nom,
Va ſur mes pas amener l'indigence.
Virgile, *Horace*, *Homère*, *Anacréon*,
Vous, le ſoutien, l'appui de mon courage,
Vous le ſçavez, ô mes meilleurs amis,
Un autre Dieu demande un autre hommage :
Sur ſes états quand *Plutus* m'aura mis,
Si, quelque jour, j'ai ce foible avantage,
Je le verrai m'arracher vos écrits,
Et ce ſera m'arracher à moi-même.
Moi, vous quitter, quitter tout ce que j'aime
Quel ſacrifice, hélas, il eſt ſans prix !

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Mai 1764.

LETTRE XI.

Sermons de M. l'Abbé de la Tour Dupin.

M. l'Abbé *de la Tour Dupin* vient de publier les deux premiers volumes de ses ouvrages, sous ce titre ; *Sermons de Messire Jacques-François-René de la Tour Dupin, Abbé Commendataire de l'Abbaye de Notre-Dame d'Ambournai, Vicaire Général de Riez, Prédicateur Ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Nanci :* à Paris chez *A. L. Regnard* Imprimeur de l'Académie Françoise, Grand'Salle du Palais & rue Basse des Ursins. Ces deux premiers Tomes contiennent des Panégyriques. La *Préface* instruit du nombre des volumes & de leur distribution. » Quelques-uns de » ces Panégyriques ont été imprimés » séparément. On m'a depuis long- » temps engagé à les recueillir. Des per- » sonnes éclairées m'avoient prié d'en » ajoûter quelques autres. Des ordres

» respectables m'ont enfin déterminé à » donner au Public tous mes ouvrages. » Les deux volumes de Panégyriques » qu'on lui présente seront suivis de » deux autres qui contiendront aussi » des éloges de Saints. Ils paroîtront » dans le courant de cette année. En » 1765 on délivrera les deux derniers » volumes de Panégyriques qui seront » suivis en 1766 d'un Tome de sujets » particuliers, & de celui de l'Avent » prêché devant le Roi. En 1767 on » compte mettre au jour trois volumes » qui formeront un grand Carême. Un » Tome où seront recueillis différens » sujets de Morale ; deux Tomes de » Mystères, & un des abrégés de tous les » Sermons & Panégyriques, termine- » ront en 1768 toute l'édition. »

Vous sçavez, Monsieur, l'Histoire de *Saint-Jean Népomucène* ou *Népomuk* Chanoine de Prague. Il nâquit à Népomuk en Bohême vers 1320. Il se distingua par sa vertu, par sa science, par ses prédications, & refusa constamment plusieurs Evêchés. Vous n'ignorez pas qu'il fut le martyr généreux du secret de la Confession. M. l'Abbé *de la Tour Dupin* nous le représente à la Cour. » La

» Cour, le centre du luxe, l'empire de
» la licence, le regne des passions, l'a-
» syle de la flaterie, l'école de la po-
» litique, où l'on voit beaucoup d'am-
» bition, peu de piété, une grande
» avidité pour les honneurs, & une
» grande indifférence pour la Religion;
» où l'on ne cesse souvent d'être incré-
» dule que pour devenir hypocrite; où
» ceux qui chérissent la vérité ne la sui-
» vent pas toujours eux-mêmes, & per-
» mettent rarement aux autres de la
» dire: quelle région pour un homme
» chargé des intérêts de l'Evangile! Et
» quel spectacle pour un *Achab* qu'un
» *Elie*, pour un *Hérode* qu'un *Jean-*
» *Baptiste*!..... Le desir d'entendre *Jean*
» *Népomucène* avoit été trop vif pour
» que les attentions ne lui fussent pas
» favorables, les suffrages assûrés. Ce
» n'est point assez pour lui. La réforme
» des mœurs est le seul objet de son
» zèle; il ose l'entreprendre. Apôtre où
» trop souvent on appréhende de l'être,
» il étudie le caractère de la Cour & le
» saisit; il en démêle les vices, & les
» attaque; il y voit des scandales, il
» les combat; des intrigues, il les dé-
» voile; la duplicité, il la confond;

» l'hypocrisie, il la démasque; l'irréli-
» gion, il la foudroye. Un zèle aussi
» hardi, aussi intrépide, n'étoit que trop
» nécessaire. Jamais peut-être les Cours
» les plus licencieuses n'avoient eu plus
» besoin d'un Apôtre que la Cour de
» *Wenceslas.* » Le sublime Orateur
nous peint ensuite ce Monarque : » Il
» s'étoit d'abord montré vertueux,
» mais par contrainte; il laissa tou-
» jours appercevoir qu'il étoit vicieux
» par inclination; bizarre dans ses hu-
» meurs, singulier dans ses projets,
» soupçonneux sans motif, méfiant
» jusqu'à la jalousie, jaloux jusqu'à la
» fureur, timide par caractère, par ac-
» cès, fougueux, barbare, inhumain;
» livré sans honte aux plus bas excès
» de la débauche; maître cruel, époux
» inquiet, Empereur indolent, foible
» Roi, mauvais Chrétien : tel paroît
» dans l'Histoire ce Prince, d'abord le
» panégyriste, ensuite le persécuteur
» de *Jean Népomucène.* » Cet illustre
Confesseur nous est offert, parlant avec
respect, mais sans déguisement, frap-
pant tous les Courtisans des foudres de
la vérité sainte, maîtrisant l'ame même
de *Wenceslas.*

Jean Népomucène étoit le Confesseur de *Jeanne de Bavière*, fille d'*Albert de Bavière*, Comte de Hainault & de Hollande, épouse de *Wenceslas*, Impératrice - Reine de Bohème, Princesse digne du Trône par sa naissance, plus digne par ses sentimens. » La bonté sembloit être née avec elle; » mais elle en faisoit éprouver les uti» les effets toujours avec discernement, » jamais avec partialité. La douceur » formoit son caractère; mais elle sça» voit également se faire aimer & se » faire obéir; elle connoissoit tout le » prix d'une piété sage, éclairée; elle » ne se prêta jamais aux illusions de la » fausse piété; compatissante, charita» ble, elle se plaisoit à répandre des » bienfaits; elle laissoit ignorer de » quelle main propice ils partoient. » Humblement prosternée aux pieds des » autels, elle oublioit presque qu'elle » étoit Reine, pour se souvenir unique» ment qu'elle étoit Chrétienne; elle » accordoit à l'Eglise sa protection; elle » la soutenoit par ses libéralités, la con» soloit, l'édifioit, l'étonnoit presque » par ses exemples. L'envie même » avouoit que, quand elle n'auroit pas

» été la première Princesse de ses États
» par son rang, elle l'auroit été par ses
» vertus. En un mot, pour achever son
» portrait & son éloge, le modèle que
» nous avons sous les yeux est l'image
» fidèle de celui que j'avois à pein-
» dre *. »

Je passe au beau, au sublime, à l'héroïque moment de la vie de *Jean Népomucène.* » Quand le secret de la Con-
» fession ne seroit pas une loi de l'E-
» vangile, de l'Eglise, il trouveroit
» dans la Religion naturelle une auto-
» rité puissante, une sûreté dont l'hon-
» neur seul feroit un devoir, seroit le
» garant. Un secret confié à la discré-
» tion d'un ami est un secret sacré;
» c'est un crime de le divulguer. La rai-
» son seule nous apprend que, si nous
» sommes les maîtres absolus de nos
» propres secrets, nous ne le sommes
» pas de ceux d'autrui; c'est un dépôt

* Ce Panégyrique, dédié par l'auteur à la Reine, a été prononcé devant elle le 16 Mai 1759 dans l'Eglise des Récollets de Versailles. L'éminente piété de S. M. a établi dans sa Cour un culte solemnel pour ce Saint, qui seroit honoré quand il n'y auroit sur la terre que de la probité, & même de la Philosophie.

» religieux dont il n'est point permis
» d'abuser. Or cette Religion de la Na-
» ture, le Christianisme n'a fait que la
» perfectionner, sur-tout par rapport au
» Sacrement de Pénitence. »

Wenceslas devient jaloux de sa femme *; il veut arracher le secret de sa confession de la bouche de *Jean Népomucène*; tous ses efforts sont inutiles. Le Souverain irrité employe les menaces de la vengeance la plus terrible. Rien ne peut ébranler le Ministre des autels. Il est mis en prison, en est retiré pour être exposé encore aux fausses caresses de *Wenceslas* qui se flatte toujours de le dompter. *Jean Népomucène*, toujours ferme, toujours Chrétien, maître invincible de son secret, paye sa fermeté d'une seconde détention. Enfin, il reçoit le prix de ses vertus. Le Monarque irrité lui fait ôter la vie **.

Que l'habile Prédicateur exprime bien les destinées diverses de *Jean Népomucène* & de son tyran! » Que leurs

* Elle étoit accusée par des courtisans scélérats d'aimer un Seigneur de sa Cour.

** Il fut jetté & noyé dans la rivière de Moldaw en 1383.

» tombeaux, s'écrie-t-il, présentent » deux spectacles opposés! Enseveli » dans le sépulchre de ses pères, *Wenceslas* demeure dans l'oubli. Si l'on se » rappelle les jours où il regna, ce n'est » que pour gémir sur les horreurs de son » regne, pour ajoûter à son nom les » titres flétrissans qui caractérisent l'indolence, la jalousie, la fureur, l'in» humanité. Des rivages de la Molde, » le corps de *Jean Népomucène* est porté » avec respect dans ces tombeaux an» tiques, vénérables, où reposent les » cendres de tant de grands hommes, » la gloire de l'Eglise, les Apôtres de » la Religion; il y reçoit les vœux des » Fidèles, l'hommage des Grands, les » respects de l'Univers. »

Dans le *Panégyrique de Saint-Bernard premier Abbé de Clairvaux & Docteur de l'Eglise*, le malheureux *Abailard*, l'amant d'*Héloïse*, est ainsi caractérisé : « Il falloit dissiper un charme; » eh quel charme plus séducteur que » celui par lequel l'attrayant *Abailard* » s'assûroit l'empire des esprits! *Abai» lard* connu par ses talens, par ses illu» sions, par ses foiblesses, & peut-être » pas encore assez connu. Esprit vif, su-

» blime, perçant, délicat, curieux dans
» ses recherches, subtil dans ses rai-
» sonnemens, habile à concilier les
» graces de l'éloquence avec la profon-
» deur de l'érudition.... Hélas, presque
» toujours la science dans un Philosophe
» produit l'orgueil. La réputation en-
» fante la témérité; la présomption en-
» traîne dans de périlleux écarts. Enhar-
» di par ses succès, *Abailard* s'élève
» jusques à la Divinité. Il tente d'assu-
» jettir aux règles captieuses du raison-
» nement un mystère qu'il n'est permis
» de sonder qu'avec une foi respec-
» tueuse. Il ose diviser l'unité, diffé-
» rencier ce qui n'est susceptible d'au-
» cune différence. »

Que Saint-*Bernard* est grand lorsqu'il reproche à *Louis le Jeune* les excès de barbarie commis à *Vitry*! » *Ber-*
» *nard* renouvelle à la Cour de *Louis*
» *le Jeune* le spectacle d'un *Nathan* à la
» Cour de *David*. *Louis le Jeune* hardi
» dans ses entreprises, mais malheu-
» reuses, parce que souvent elles étoient
» injustes, toujours soutenues foible-
» ment, jamais conduites avec pruden-
» ce. Ce Monarque, légitimement ar-
» mé contre le Comte de Champagne,

» ne sçait point se renfermer dans les
» bornes que la modération doit pres-
» crire à tous les hommes, sur-tout aux
» Princes. Sur les aîles de la victoire,
» Il s'avance jusqu'à Vitry. Vitry, nom
» fatal à sa gloire & à sa religion! Je
» voudrois, mes Frères, vous épargner
» toute l'horreur de cette expédition
» sanglante. Je voudrois pouvoir adou-
» cir le récit des plus indignes véxa-
» tions, & ne point faire paroître dans
» la Chaire de vérité mille victimes
» immolées, les Temples forcés, les
» Autels renversés, les Vierges trem-
» blantes, arrachées du Sanctuaire,
» abandonnées à la violence du soldat
» effréné...... L'inhumanité, le sacrilè-
» ge, la mort, sont des objets dont
» l'Histoire fidelle doit conserver, dont
» l'Eloquence sacrée doit écarter le mal-
» heureux souvenir. Dieux de la terre,
» que vous êtes terribles dans vos *ven-*
» *geances*, quand l'adulation vous per-
» suade que votre autorité compromise
» vous fait de la *vengeance* une gloire,
» un devoir! La vérité sera-t-elle donc
» toujours captive & muette aux pieds
» du Trône! *Bernard* porte jusques sur
» le Trône les foudres de la Religion

» méprisée. Il déclare à *Louis* qu'il » étoit indigne de vaincre, puisqu'il » ne sçavoit point pardonner. Il se » fraye un libre passage jusqu'au cœur » du Monarque. Il y fait entendre la » voix plaintive d'un sang répandu par » un excès de cruauté. *Je vous parle*, » lui dit-il, *avec force de votre crime*, » *parce que je crains, avec raison, pour* » *votre salut*. *Bernard* exhorte; le Mo- » narque réfléchit. *Bernard* insiste; le » Monarque change. La France étonnée » respecte un nouvel *Ambroise* dans le » premier; la France édifiée admire » dans le second un nouveau *Théo-* » *dose*. »

Panégyrique de Saint-*Jean-de-Dieu*, Instituteur des Religieux de la Charité, institution la plus belle, la plus noble, la plus héroïque, la plus utile que le cœur humain put imaginer. » Entrez, » mes Frères, dit le Prédicateur, dans » l'idée que je me forme du magnifique » établissement que *Jean de-Dieu* vient » d'élever. Une charité toujours ingé- » nieuse, toujours fervente, toujours » soutenue, quel spectacle! A peine » cet asyle a-t-il été ouvert à l'indigen- » ce qu'on y a vû toutes les infirmités

» rassemblées. Théâtre public de toute » espèce de misère & de toute espèce » de miséricorde; des spectres effrayans, » des corps qui ne forment qu'une » plaie, des membres mutilés, des bus- » tes vivans, des hommes que l'huma- » nité semble désavouer; l'assemblage » de tous les maux, l'appareil des opé- » rations, plus sanglant que celui des » supplices, la triste image de la mort » qui se reproduit sous mille formes » différentes; la mort même trop sou- » vent victorieuse des secours, des » efforts de l'art; des plaintes souvent » injustes, toujours amères; des larmes » que les souffrances arrachent, qui » souvent irritent les souffrances; le » zèle récompensé par l'ingratitude; la » Providence accusée par le désespoir; » tels les déplorables, les éternels ob- » jets qui fixent les regards, qui frap- » pent les sens, mais qui ne peuvent » rebuter la charité. Telle est la pein- » ture ébauchée du triste lieu dans le- » quel *Jean-de-Dieu* se renferme, » dans lequel il se destine à vivre, à » mourir. Quel héroïsme de senti- » mens! »

Dans le *Panégyrique de Saint Pierre*,

vous trouverez cette description de Rome qui me paroît avoir le mérite de la nouveauté. » Rome qui donnoit des loix » à toutes les Nations, & à qui toutes les » Nations avoient donné des Dieux; Rome, qui dans les mêmes Temples où » son orgueil avoit placé les drapeaux » des peuples vaincus, avoit érigé des » autels à leurs idoles; Rome, plus » fameuse peut-être par ses illusions » que par ses victoires, qui, après avoir » divinisé ses maîtres, avoit consacré » jusques à leurs crimes; Rome, le centre des talens & des superstitions, » l'asyle des Sciences & des erreurs, » l'école de la Philosophie & de l'incrédulité, où se réunissoient avec le » faste des conquêtes la licence des » mœurs, avec le génie militaire le » goût de la volupté, où regnoient les » excès du luxe, malgré la sagesse du » Gouvernement, où le monde subjugué sembloit n'avoir reçu des fers que » pour y laisser ses vices; Rome qui » n'aimoit dans son culte que la liberté » de le varier au gré de ses intérêts, de » l'accréditer ou de le supprimer au » gré de ses passions; Rome jalouse de » dominer sur tous les Empires, plus

» jalouse encore de dominer sur toutes
» les Religions. » Vous serez encore satisfait, Monsieur, dans ce Panégyrique des portraits de *Claude*, de *Néron*, &c.

L'orateur nous trace dans le Panégyrique de Saint-*Denys* Apôtre de la France la peinture du pays que nous habitons au moment que ce Saint y vint apporter les lumières de la Foi, & les sceller de son sang. » Le *Panthéon* n'avoit
» point de Divinité qui n'eût sur les
» bords de la Seine des autels aussi cé-
» lèbres que sur les bords du Tibre. On
» eût dit que, par le commerce des Ro-
» mains, le peuple de Paris n'avoit reçu
» quelque teinture des Arts & des Scien-
» ces que pour déïfier sous des emblê-
» mes ingénieux toutes les passions,
» tous les vices... Peuple belliqueux &
» philosophe, ami de la Littérature &
» des combats, aussi jaloux de ses pré-
» jugés que de ses droits, aussi zélé
» pour son culte que pour ses murs, il
» réunissoit avec un esprit vif une ame
» fière, avec un cœur droit un carac-
» tère infléxible. Peut-être se reprochoit-
» il à lui-même ses simulacres; mais
» il les encensoit par respect pour ses

» maîtres, par politique pour sa liberté, » par goût pour ses plaisirs..... Les hom- » mes se soumettent facilement à ce » qui les flatte. Une Religion saisie » dans leurs inclinations n'a point de » peine à captiver leur intelligence. » L'empire de l'illusion est bien fort » quand il a pour appui l'attrait des » penchans. »

M. l'Abbé *de la Tour Dupin* s'adresse avec un noble enthousiasme aux Philosophes du jour. » Cette charité, s'é- » crie t-il, cette patience que montre » *Denys* dans l'exercice de son minis- » tère, la pratiquez-vous, la connois- » sez-vous, esprits prétendus forts, qui » tentez de nous enlever notre Reli- » gion pour nous soumettre à la vôtre? » Le Déïsme dont vous vous déclarez » les Apôtres, est-il un Evangile de » charité ou de haine, de douceur ou » d'animosité? Si j'en juge par vos » écrits, vous publiez vous-mêmes qu'il » est dangereux de vous attaquer. Vos » plumes trempées dans le fiel tracent » dans vos ouvrages toute l'aigreur de » vos ressentimens. Si j'en juge par vo- » tre conduite, vous excitez dans le » monde sçavant une guerre scandaleuse

» qui ne respecte pas même les réputa-
» tions. Les traits les plus noirs de la
» calomnie, vous les lancez avec une
» profusion qui prouve assez que vous
» abjurez l'humanité, dont vous récla-
» mez sans cesse les droits. Forme-t-on
» en effet contre vos paradoxes des pré-
» jugés légitimes ? Vous ne repliquez
» que par le fougueux enthousiasme de
» la fureur. Dévoile-t-on les consé-
» quences affreuses de vos principes ?
» Vous poursuivez cruellement votre
» aggresseur jusques dans le secret de sa
» famille, & sa probité même n'est pas
» à l'abri de vos odieuses suppositions.
» Vous accuse-t-on d'une fausse Philo-
» sophie, d'une fausse Littérature ? Les
» talens qui effacent les vôtres perdent
» leur éclat à vos yeux ; & ce qu'il y a
» de plus sacré cesse de l'être pour vous.
» Ces excès doivent-ils surprendre ?
» Non, votre conduite est la consé-
» quence de vos principes. Qui ne con-
» noît de mobile que l'intérêt person-
» nel doit sacrifier à cet intérêt contre-
» dit la décence, l'équité, toutes les
» loix. » L'habile Prédicateur oppose à
cette fausse Philosophie cette Religion
sainte que vint annoncer Saint-*Denys*. Il

en expose toutes les merveilles, la morale pure & sacrée. La mort du saint Apôtre de Paris arrache des larmes. C'est peut-être un des Panégyriques les mieux faits qui soient sortis de la plume de M. l'Abbé *de la Tour Dupin.*

Saint *Gaëtan* * *Instituteur de la Congrégation des Clercs Réguliers*, appellés *Théatins*, est dignement célèbré par l'orateur qui le compare à *Charles Quint.* » Lequel des deux vous paroît plus grand » ou le Monarque ou le Saint? *Charles-Quint*, par ses vastes projets, semble braver les dispositions de la Providence; *Gaëtan* les respecte. Le premier dresse le plan d'une Monarchie » universelle, & se repaît de la vaine » idée de donner des loix à l'Univers; le » second, à la tête d'une Congrégation » dont il est le père, se plaît à recevoir » des loix de ses disciples mêmes; celui-là souhaite que les Nations tremblantes obéissent à sa voix; c'est rem-

* Né à Vicence en 1480 d'une noble & ancienne famille. Les *Théatins* furent institués en 1524; on les nomma ainsi de *Théate* ou *Teatea*, qui est le nom Latin de la Ville de *Chieti* au Royaume de Naples, parce que ce fut dans cette Ville qu'ils eurent leur première Maison.

» plir les vœux de celui-ci que de le cap-
» tiver sous le joug de l'obéïssance. La
» présomption entraîne le Conquérant;
» le Législateur est guidé par la sagesse.
» Le premier met toute son ambition
» à triompher de ses ennemis; le second
» ne compte de victoires que celles qu'il
» remporte sur lui-même. On craint
» l'un, on admire l'autre. *Charles-Quint*
» est le Héros du temps; *Gaëtan* est le
» Héros de l'Eternité. »

Description vive & rapide de la contagion qui afflige Venise. *Gaëtan*, dans ces momens d'horreur, étend ses soins sur les infortunés habitans de cette Ville.

L'Orateur nous transporte de Venise au milieu de la fureur des Camps, c'est-à-dire, sous les murailles de Rome assiégée par une armée formidable.
» L'ennemi vainqueur a forcé tous les
» obstacles. Dans sa fougue impétueuse
» il a rompu les digues, surmonté les
» remparts. Je le vois aux pieds du Va-
» tican, je le vois changer le courage en
» fureur, nager dans des flots de sang;
» quels glaives! Quels feux! Quel in-
» cendie! Quels attentats! Les *miracles*
» de l'art *brisés*, *réduits en poudre*. Les

» Temples ouverts à tous les crimes, » les ossemens sacrés des Saints livrés » aux flammes, les tombeaux des Mar- » tyrs changés en de nouveaux buchers, » les cendres des Pontifes indignement » souillées, dispersées ; l'impiété ne » respecte rien....... Siècles des persécu- » tions, vous n'offrîtes jamais de plus » sanglans spectacles! Mais par quelle » prédilection barbare viennent se réu- » nir sur *Gaëtan* tous les maux qui as- » siègent Rome ? C'est que dans le tu- » multe des armes il n'a pas craint de » paroître & de reprocher avec une vi- » gueur apostolique aux Hérétiques leurs » excès, aux Catholiques leurs sacrilè- » ges. Tous d'intelligence l'insultent, » le poursuivent, le forcent jusques » dans sa retraite. Pour lui sont inven- » tés des supplices qui avoient échappé » à l'ingénieuse cruauté des *Nérons*, des » *Dioclétiens*........ On peut éprouver la » patience du Juste ; on ne peut point » l'abattre.... Un monstre d'ingratitude, » un homme autrefois comblé des bien- » faits de *Gaëtan*, perce jusques dans le » Sanctuaire, porte ses profanes mains » sur le saint Apôtre.... Il ose... Où cou- » rez-vous, téméraire, arrêtez..... Ref-

» pectez le Temple........ Craignez un
» Dieu vengeur..... *Gaëtan* eſt arraché
» de l'autel. Couvert de plaies, baigné
» dans ſon ſang, chargé de fers, il eſt
» précipité dans un antre ténébreux.....
» Du ſombre aſyle qui le renferme,
» ſortent ces paroles qui expriment à la
» fois ſa ſécurité, ſa joie, ſa confiance :
» *Le Seigneur eſt mon ſoutien ; je ſuis*
» *tranquille, rien ne peut me manquer.*
» *Les hommes n'ont que de foibles ſup-*
» *plices pour ébranler ma conſtance ; mon*
» *Dieu eſt mon eſpérance, il ſera mon*
» *libérateur.* » Il y a de la chaleur & du
ſublime dans ce Panégyrique.

M. l'Abbé *de la Tour Dupin* fait
voir que la douceur fut dans Saint *Fran-*
çois de Sales un préſent de la Grace &
non de la Nature. C'eſt par cette vertu
ſi touchante que *François de Sales* ſçut
plaire même aux Hérétiques. Quel beau
tableau, Monſieur, que la conduite de
ce grand Saint, lorſque de tous côtés il
eſt la victime de la calomnie la plus
atroce ! » Il eſt, s'écrie l'Orateur, un
» bien plus précieux que la vie même,
» la réputation ; non cette renommée
» ſtérile qui varie au gré de la préven-
» tion, de l'intérêt ; je parle de cette ré-

» putation solide qui mérite nos soins,
» nos inquiétudes, parce qu'autant il
» est facile de la perdre, autant il est
» essentiel de la conserver & de la dé-
» fendre contre les imputations de la
» calomnie. La calomnie distille sur
» *François de Sales* tout le fiel de son
» poison. A la Cour de Rome elle l'ac-
» cuse de favoriser par sa mollesse les
» ouvrages de l'erreur. A la Cour de
» France elle lui suppose le coupable
» dessein de renouveller la conspiration
» du Maréchal *de Biron*. A la Cour de
» Savoye elle insinue qu'il agit d'intel-
» ligence avec les ennemis du Prince &
» de l'Etat. Qu'oppose-t-il aux ruses
» obliques de ses artificieux calomnia-
» teurs ? Son innocence, sa douceur,
» des bienfaits. Plein de confiance dans
» Dieu, dont il soutient la cause au-
» près du Souverain Pontife, il ne fait
» parler pour sa justification que ses œu-
» vres, sa candeur, sa franchise : voilà
» sa défense contre les préventions ins-
» pirées à *Henri IV*. Paroît-il devant le
» Duc de Savoye, sa présence y devient
» son apologie. L'homme de douceur,
» dit Saint *Grégoire de Nazianze*, sera
» déchiré par la calomnie. Comment la

» vaincra-t-il ? Par son silence, *silebit.*
» On tentera de le couvrir d'opprobre,
» Comment s'en vengera-t-il ? Par le
» pardon. *Parcet.* Il ne faut ajoûter à ces
» traits que le nom de *François de Sa-*
» *les* ; c'est le tableau de sa conduite. »

Comparaison de Saint-*François de Sales* avec le Cardinal *du Perron*. Le dernier a l'art de convaincre les Hérétiques ; l'Evêque de Genève celui de les convertir. Ce fut Saint-*François de Sales* qui ramena dans le bercail le Connétable *de Lesdiguières*. *Théodore de Bèze*, le Chef des Pasteurs de Genève après *Calvin*, nous est offert sous ces traits : » Génie orné de tout ce que la
» Littérature a de connoissances bril-
» lantes, de tout ce que la Philosophie
» fournit d'idées subtiles, de tout ce
» que la Théologie présente de raison-
» nemens profonds ; mais en même
» temps génie inquiet, ardent, indo-
» cile, captieux, accoutumé à produire
» le mensonge sous des couleurs impo-
» santes, & à le défendre par des so-
» phismes artificieusement préparés ;
» génie politique, consommé dans
» l'art de donner une apparence de so-
» lidité au langage le plus superficiel ;

» génie souple, liant, quoique vain,
» présomptueux; attaché à l'erreur moins
» par conviction que par foiblesse......
» L'hérésie auroit peut être moins de
» partisans, si elle protégeoit moins de
» vices. » Conversions éclatantes que
fait S. *François de Sales*, &c. ».

Vous reconnoîtrez, Monsieur, la même plume dans les Panégyriques de Saint-*Louis* Roi de France, de Saint-*Thomas d'Aquin*, de Saint-*Bonaventure*, de Saint-*Augustin*, de Saint-*Nicolas*, de Saint-*Agnès*, de Saint-*Jean l'Evangéliste*. D'après les morceaux que je vous ai rapportés, on voit que M. l'Abbé *de la Tour Dupin* a marché avec succès sur les traces de *Fléchier*; il a la douceur & quelquefois aussi l'esprit antithétique de ce Panégyriste célèbre. M. *de la Tour Dupin* a un autre défaut; c'est qu'il s'écarte de cette loi Littéraire qui nous est tant prescrite par *Addisson* & par le goût même, je veux dire qu'il ne suit pas la métaphore. Exemple. *Panégyrique de Saint-Louis*. » Le Languedoc,
» théâtre de l'erreur, avoit vû le ser-
» pent artificieux se glisser d'abord avec
» adresse, s'élever bientôt avec audace,
» *prêcher* l'indépendance. » Un serpent
prêche-t-il?

prêche-t-il ? L'Orateur répondra que ce serpent est allégorique. Il n'importe. Il faut dans l'allégorie même conserver la vérité physique. *Panégyrique de Saint-Denys.* » L'aigle victorieux avoit ap» porté de Rome à Paris d'autres loix, » une autre Religion. » *Un aigle apporter des loix, une Religion! Panégyrique de Gaëtan.* » *Les miracles de* » *l'art brisés, réduits en poudre.* » Des *miracles brisés*; on pourroit dire, *merveilles détruites*, &c. On peut reprocher encore à l'Orateur une figure trop favorite qui revient toujours. *Panégyrique de Saint Thomas d'Aquin.* » Avec » Saint-*Chrysostôme*, c'est un Orateur » consommé; à l'exemple de Saint-*Jérô*» *me*, il interprète les Livres sacrés; » comme Saint-*Léon*, il explique la foi » des mystères, &c. » *Panégyrique de Saint-Jean-Baptiste.* » Qu'on me vante » la foi d'un *Abraham*, la pénitence » d'un *David*, la sagesse d'un *Salomon*, » l'intrépidité d'un *Mathatias*, la cons» tance d'un *Eléazar*, &c. »

La terre s'est tu devant Aléxandre : expression de l'Ecriture que l'Orateur applique à l'éloge de Saint-*Thomas d'A*-

quin; c'eſt ainſi qu'il détaille cette penſée : » Il me ſemble que la terre ſe » tait pour recevoir la doctrine qu'il en- » ſeigne. La retraite, elle ſe tait pour » recevoir une doctrine puiſée dans les » ſources les plus pures. Les Ecoles, » elles ſe taiſent pour recevoir une doc- » trine diſtinguée par les caractères les » plus rares. Le Monde, il ſe tait pour » recevoir une doctrine conſacrée par » l'uſage le plus ſaint. L'Egliſe, elle » ſe tait pour recevoir une doctri- » ne développée dans les ouvrages les » plus utiles. » Voilà bien des ſilences. Seconde Partie du même Diſcours : » Toute la terre parle pour applaudir » à cette même doctrine. La retraite » parle pour annoncer le mérite d'une » doctrine modeſte qui ſe refuſe à ſa » gloire. Les Ecoles parlent pour établir » la réputation d'une doctrine précieuſe » qui honore leurs études. Le Monde » parle pour aſſûrer le ſuccès d'une doctri- » ne ſolide qui l'inſtruit de ſes devoirs. » L'Egliſe parle pour conſacrer l'auto- » rité d'une doctrine immortelle qui » la fait triompher de tous ſes enne- » mis. »

Je vous avouerai, Monſieur, que ces répétitions & ces antithèſes défigurent le ſtyle de M. l'Abbé *de la Tour Dupin ;* mais ces fautes légères ne doivent pas jetter d'ombre ſur l'éclat du mérite de l'écrivain qui honore par ſes talens l'avantage de la naiſſance, & qui ſera un jour compté parmi nos bons Orateurs de la Chaire. Ce qu'on ne ſçauroit trop louer dans cet auteur, c'eſt ſon art de faire l'abrégé des actions & des vertus des Saints qu'il célèbre ; il ne ſe permet point de ces écarts qui entraînent loin du ſujet, & affoibliſſent dans le tableau l'intérêt de la figure dominante. En liſant ſes Diſcours en entier, vous ſentirez tout le talent de cet Orateur qui ſçait également ſaiſir l'eſprit de l'enſemble & celui des parties.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 17 Mai 1764.

LETTRE XII.

Odes Sacrées.

M. *Garcin* vient de nous donner un Recueil intitulé : *Odes Sacrées ou les Pseaumes de David en vers François, traduction nouvelle par divers auteurs ;* un volume *in*-8° de 472 pages très-bien imprimé, à Amsterdam chez *E. Van Harrevelt*. Le *Discours Préliminaire* est peut-être ce qu'on a fait de mieux concernant les Poësies Sacrées ; il y regne une noblesse, une énergie, une flamme qui approche du sujet. On y fait voir par des raisonnemens fondus dans une suite d'images que l'origine de la Poësie & sa destination étoient consacrées à l'Etre Suprême, à célébrer ses merveilles, à chanter tous les miracles qu'il étale à nos yeux sur le vaste & riche tableau de la Nature. L'auteur avoue avec douleur que la Poësie étoit une Reine qui aujourd'hui est bien déchue de sa splendeur ; c'étoit une Divinité, la fille du Ciel même ; ce n'est plus qu'une

créature foible, vulgaire, & souvent abjecte & rampante. Que vous aimerez ce morceau ! » S'il est donc vrai que la » Poësie ne s'élève jamais davantage » que lorsqu'elle peint les choses divi- » nes, & qu'elle dérobe sur l'autel de » la Religion le feu qui allume ses » transports, on peut dire qu'elle monta » à son période de perfection dès sa nais- » sance. La première Poësie eut Dieu » pour objet, ou plutôt ce fut l'idée & » le sentiment de Dieu qui donna à cet » art l'essor & la vie ; l'ame des pre- » miers hommes, pénétrée du specta- » cle de l'Univers, frappée de la puis- » sance du Créateur, touchée des im- » menses bienfaits qu'il répandoit sur » chaque créature, émue enfin par tous » ces objets, ne se replioit sur elle- » même par la méditation que pour re- » pousser avec plus de force au-dehors » l'impulsion des sentimens qui la te- » noient oppressée. Tout étoit pein- » ture dans les descriptions, sublimité » dans les pensées, véhémence dans les » mouvemens, douceur & tendresse » dans le langage de l'amour & de la » reconnoissance. Or ce langage si va-

» rié, si pittoresque, si magnifique par
» les idées qu'il offroit, si puissant par
» le sentiment qu'il excitoit, n'étoit-il
» pas de la vraie Poësie, ou falloit-il
» attendre que quelqu'un s'avisât de
» créer des règles pour lui mériter ce
» nom? Mais cette langue qu'on appel-
» la la langue des Dieux, parce qu'elle
» leur étoit consacrée, s'écarta bientôt
» de son unique objet, sans perdre
» néanmoins son origine. La Poësie
» chante les Rois & les Héros qui sont
» les images les plus fidèles du Monar-
» que de l'Univers: de-là elle passa
» aux grands hommes, dont elle célé-
» bra les vertus, les belles actions, les
» faits utiles au genre humain; mon-
» trant encore par-là que ceux qui
» avoient travaillé à rendre l'homme
» heureux, soutenoient avec le bienfai-
» teur suprême un rapport qui les ren-
» doit dignes de notre admiration & de
» nos hommages. Accoutumée ainsi peu
» à peu à la contemplation des objets
» sensibles, les scènes brillantes de
» la Nature vinrent animer ses pin-
» ceaux; elle s'arrêta avec plus de com-
» plaisance sur chaque objet, elle mit

» plus d'art & de finesse dans ses com-
» positions, elle devint moins forte &
» plus séduisante ; en un mot, elle se
» plaça dans une espèce de milieu, d'où,
» sans perdre de vûe la contemplation
» du Créateur, seule propre à satisfaire
» le génie, elle put jouir du spectacle
» de la création plus assorti à la foiblesse
» de notre imagination & de nos orga-
» nes. Jusques-là la Poësie ne s'étoit
» point totalement écartée de sa desti-
» nation primitive ; elle n'avoit produit
» sur le cœur humain que des effets lé-
» gitimes & nobles. Mais, lorsque ra-
» baissant son vol au fond de ce même
» cœur, elle vint à révéler les mystères
» des passions, elle s'attacha plutôt à les
» favoriser qu'à les combattre ; elle les
» réveilla par ses tableaux, les alluma
» par son feu, les embellit par ses cou-
» leurs, les défendit par son éloquence,
» & s'imbiba si bien de leur venin
» qu'elle devint presque aussi dange-
» reuse qu'elles ; alors elle perdit en-
» tièrement son lustre, sa dignité, sa
» perfection, & cet art qui avoit, en
» quelque sorte, élevé l'homme jus-
» qu'à son Créateur, ne servit plus qu'à

» l'avilir & à le dégrader au-dessous de
» lui-même. »

L'auteur vient à l'éloge des Pseaumes, & à démontrer leur excellence. Il est du sentiment de plusieurs écrivains célèbres qui se décident pour les traductions en vers des originaux en vers. Il fait la critique de plusieurs de nos Poëtes qui n'ayant point d'aîles, se sont traînés avec leurs traductions quand ils ont essayé de rendre les beautés répandues dans les Pseaumes. Avec quel éclat le grand *Rousseau* & M. *de Pompignan* se sont illustrés dans cette carrière! L'auteur nous annonce que dans le Recueil qu'il présente au Public, » il y aura près d'un quart des Pseaumes » de sa façon. » Il a mis à la tête de chaque Pseaume un court argument qui en fait connoître l'auteur & le sujet. » On » y verra aussi en deux mots l'objet mo» ral qu'avoit le Prophète en vûe, & les » leçons qui en résultent par rapport à » nous. Par ce moyen, chaque Lecteur » pourra prendre une idée de chacun » d'eux à la seule inspection des titres; » & choisir ceux qu'il jugera les plus » convenables à son goût & à sa situa-

» tion. La division des Pseaumes par pauses & versets est d'un usage si ancien » & si universel parmi nous que je n'ai » pas fait difficulté d'avoir au moins » cette espèce de rapport avec notre » version en musique. » L'auteur nous promet un second volume qui renfermera des Cantiques, des Prophéties & d'autres morceaux de ce genre.

Si vous voulez, Monsieur, juger du goût de l'éditeur pour le choix des Poësies Sacrées, voici le Pseaume 46 par un anonyme. L'historique, selon les apparences, représente *David* revenant de la guerre contre les Syriens ; le sens moral, l'intrépidité des Justes dans les plus grands dangers.

I.

Que l'Univers entier me déclare la guerre,
Que l'Enfer en courroux s'unisse avec la terre
Pour confondre mes jours dans la nuit du tombeau ;
Le Seigneur est ma force, & des jours du coupable,
Dont l'injuste haine m'accable,
Son bras éteindra le flambeau.

2.

Que sur ses fondemens la terre chancelante
S'abîme dans le sein de l'onde mugissante,
Que les fougueux autans déchaînés sur les mers
Poussent jusques aux Cieux les vapeurs irritées,
Et que de-là précipitées,
Elles tombent dans les Enfers.

3.

Tranquille cependant aux pieds du Sanctuaire,
Je redouterai peu l'impuissante colère
Des élémens entr'eux emportés de fureur ;
C'est dans Sion que Dieu renferma sa puissance ;
Son bras armé pour sa défense
En éloignera la terreur.

4.

Mille peuples jaloux de sa gloire nouvelle,
Envain pour la détruire ont conspiré contre elle ;
La mort a renversé leurs funestes projets ;
L'Univers a tremblé, frappé de son tonnerre ;
Et les Monarques de la terre
Sont mis au rang de ses sujets.

5.

Le Dieu saint, le Dieu fort, & le Dieu des armées
Animoit au combat nos Tribus allarmées;
Juda sous ses drapeaux portoit des coups mortels;
Benjamin triomphoit d'une ligue fatale,
Tandis qu'au son de la timbale
Lévi lui dressoit des autels.

Pause.

6.

Ouvre, Jérusalem, tes célestes barrières;
Fais retentir au loin les trompettes guerrières;
Le farouche Indien reconnoîtra ta voix;
Le Scythe dans tes murs viendra fondre avec zèle,
Et du Nil le peuple infidèle
Viendra te demander des loix.

7.

Vous que ses fiers exploits avoient glacé de crainte,
Mortels, rassûrez-vous, sa colère est éteinte;
Du haut de ses remparts elle vous tend les bras.
Le Dieu qui la protège a rempli sa vengeance;

La Guerre a fui de sa présence
Dans les plus barbares climats.

L'éditeur a inséré dans ce Recueil, comme je vous l'ai annoncé, de ses propres traductions; je voudrois qu'il se fût contenté de rassembler, par un choix heureux, les ouvrages d'autrui; ce n'est pas qu'il n'ait lui-même des étincelles du talent qu'il admire dans ses prédécesseurs; mais ses Poësies sont au-dessous de son *Discours Préliminaire*, & il paroît que la prose lui est plus favorable que les vers. Ces remarques n'empêchent pas que je ne regarde cette collection comme une des moins médiocres en ce genre. On est charmé d'y retrouver les Poësies sublimes des *Rousseaux*, des *Pompignans*, des *Racines*, & des écrivains qui ont acquis quelque gloire en les suivant dans la carrière. Ce Recueil est dédié par M. *Garcin* à M. *de Pompignan* lui-même, comme au Poëte de nos jours le plus digne de cet hommage par sa Religion, par ses mœurs & par ses talens.

Principes Physiques.

Il faut, pour connoître parfaitement les corps, les considérer sous le rapport Mathématique & sous le rapport Physique. Dans le premier rapport on fait abstraction de leurs propriétés & des milieux dans lesquels ils se meuvent ; on ne peut autrement donner des loix générales, & qui leur soient communes à tous ; c'est ce qu'a fait le célèbre *Newton* dans son excellent ouvrage qu'il a intitulé pour cela *Principes Mathématiques* ; dans le second rapport il faut considérer les propriétés de ces mêmes corps & les milieux dans lesquels ils se meuvent ; c'est ce que se propose le P. *Bertier de l'Oratoire*, *Correspondant de l'Académie Royale des Sciences*, dans un livre qu'il vient de publier, & qui a pour titre : *Principes Physiques pour servir de suite aux Principes Mathématiques de Newton*, trois volumes *in*-12 de l'Imprimerie Royale, à Paris chez *Panckoucke* rue & à côté de la Comédie Françoise.

Cet écrit est dans le même goût que

celui du *Traité de Paix entre Descartes & Newton* par le P. *Paulian*. Le P. *Bertier* entreprend de discuter les droits & les prétentions de l'attraction & de l'impulsion, ces deux rivales qui depuis long-temps divisent l'empire de la Physique. Il expose les deux systêmes, & les preuves sur lesquelles ils sont fondés ; après cet examen, les contendans pourront voir s'ils ont tort ou raison & parvenir enfin à une bonne paix.

Pour procéder avec ordre, l'auteur introduit des Interlocuteurs, les Attractionnaires d'un côté, les Impulsionnaires de l'autre, qui, comme des Avocats, plaident leur cause tour à tour devant le Public qu'ils prennent pour Juge. Les moyens que les Impulsionnaires emploient dans ce Livre sont la plûpart nouveaux & de l'invention du P. *Bertier* ; ceux des Attractionnaires sont tirés pour la plus grande partie des écrits de *Newton* ; mais comme ce grand Géomètre n'a jamais admis que l'attraction Mathématique, comme il nous l'assûre dans ses *Principes*, que les Attractionnaires modernes sont allés plus loin que lui, & qu'ils ont transporté cette qualité

en Physique, l'auteur a puisé dans les écrits de ces Physiciens les raisons qu'il apporte en faveur de ce système.

Cet ouvrage est divisé en deux Parties, l'une sur le Ciel, l'autre sur les Corps terrestres, dans lesquels il y a une attraction, soit apparente, soit réelle; la 1re partie est subdivisée en deux volumes & en deux Livres, l'un sur les espaces célestes, l'autre sur les corps sensibles qui sont dans ces espaces, le Soleil, les Etoiles, les Planètes, &c. Dans le premier livre on traite à fond la question, *si ces espaces sont vuides de toute matière, ou seulement pleins d'un éther si rare qu'il ne peut recevoir aucun mouvement sensible des corps qui le traversent, ou bien s'ils sont pleins d'un éther qui emporte les Planètes autour du Soleil, & qui est par conséquent d'une densité sensible.* On y détaille les preuves des défenseurs d'un éther dense & emportant les Planètes, les objections des partisans du vuide ou d'un éther équivalent au vuide, & les réponses à ces objections; la première objection est que, s'il existoit un éther dense dans les espaces célestes & interplanétaires, ce fluide formeroit des tourbillons elliptiques ou sphériques, & que ces tourbil-

lons ne sçauroient subsister, soit qu'ils fussent de l'une ou de l'autre de ces figures; la seconde objection est que plusieurs de ces tourbillons tourneroient nécessairement en sens contraire les uns des autres, & que se frottant dans leurs surfaces contigues, ils diminueroient réciproquement leurs mouvemens, & se détruiroient ainsi peu à peu; la troisième, que les tourbillons, qui seroient à l'extrémité de l'Univers, se débanderoient par leur force centrifuge du côté par où ils ne toucheroient à rien, & qu'ils se dissiperoient ainsi; la quatrième, que les corps graves qui seroient dans ce fluide seroient emportés dans sa direction, & que ceux qui sont dans notre athmosphère ne tomberoient pas, comme ils font, vers le centre de la terre; la cinquième, que *Mars* & *Saturne*, lorsqu'ils sont en conjonction avec *Jupiter*, s'éloigneroient de cette Planète; ce qui est pourtant contraire à l'observation; la sixième, que cet éther étant aussi dense qu'on le suppose, un boulet de canon qui seroit mis dans ce fluide, lui auroit communiqué & auroit perdu au moins la moitié de son mouvement & de sa vîtesse, dès qu'il auroit parcouru un espace long comme son dia-

mètre ; la septième, que le mouvement ne pourroit pas même commencer dans cet éther ; la huitième, que les Comètes ne sçauroient être rétrogades à la direction prétendue de ce fluide, comme plusieurs le sont. Les défenseurs d'un éther dense & emportant les Planètes donnent à ces objections des réponses neuves, & qui méritent d'être lues dans le Livre même. Celles qui regardent les Comètes comprennent trois paragraphes ; dans le premier l'auteur prouve d'abord que les Comètes ne sont pas des amas d'exhalaisons embrasées, élevées de la terre, comme l'ont pensé *Aristote* & la plûpart des Anciens, ni élevées des autres Planètes, comme l'a cru le célèbre Astronome *Hévélius*. Il fait voir ensuite que ces astres ne sont pas non plus des Planètes, passant d'une extrémité à l'autre des tourbillons des étoiles & du Soleil, comme l'a imaginé *Descartes*, ni tournant autour du Soleil, comme l'a pensé *Newton*. Le second paragraphe tend à prouver qu'il y a un fluide qui emporte la Lune autour de la terre, que ce fluide est pressé entre ces deux Planètes ; comme l'eau de nos rivières l'est entre deux

piles ou entre deux bateaux qui descendent avec moins de vîtesse que l'eau, qu'il se forme nécessairement des tourbillons dans ce fleuve céleste, comme il s'en forme dans nos fleuves terrestres, & que ces tourbillons sont lumineux, & ont tous les autres caractères des Comètes sublunaires. Dans le troisième paragraphe le P. *Bertier* s'efforce de prouver que les Comètes surlunaires sont de la même nature que les Comètes sublunaires, & conséquemment qu'elles sont comme celles-ci des tourbillons qui se forment dans le fleuve céleste qui emporte les Planètes autour du Soleil, lorsque son fluide est pressé extraordinairement par la rencontre de plusieurs Planètes en conjonction, ou passant dans un endroit du tourbillon solaire retréci par le tourbillon d'une étoile voisine, sçavoir celle de *Sirius*.

Après avoit traité des espaces célestes dans le premier Livre, le Père *Bertier* traite dans le second des corps sensibles qui sont dans ces espaces, sçavoir, des Planètes, du Soleil, des étoiles; il a parlé des Comètes dans le premier, parce que les défenseurs du vuide les ont

apportées en objection contre le plein. L'auteur commence par épuiser la matière de l'Attraction dans les grandes distances. Il donne les raisons pour & contre; il explique ensuite les phénomènes qui concernent les différens mouvemens des Planètes, selon les Attractionnaires & les Impulsionnaires qui expliquent ces différens mouvemens & les phénomènes des Planètes, chacun à sa manière. Il est aussi question de la précession des équinoxes ou de la rétrogradation des nœuds de l'Equateur & de l'Ecliptique environ en 25000 ans; enfin, on traite du flux & du reflux de la mer dans le sentiment de l'attraction & dans celui de l'impulsion.

La seconde Partie, qui est en même temps le troisième Livre & le troisième volume, traite de la cohésion des corps, de leur ressort, des opérations chimiques, de l'ascension & de la descension des différentes liqueurs dans les tuyaux capillaires, de la lumière & des couleurs, de la méchanique de la chaleur, des corps électriques, des corps magnétiques, des vapeurs par la chapelle de l'alambic, des li-

queurs par le piston de la pompe, &c, &c, &c : le tout suivant le systême des Attractionnaires & des Impulsionnaires.

L'auteur finit par divers corollaires, & par une réfléxion dans laquelle il dit que, quoiqu'il soit impartial, soit pour l'attraction, soit pour l'impulsion, quoiqu'il ne cherche que la vérité, de quelque côté qu'elle soit, & qu'il ne fasse dans son livre que la fonction d'Avocat Général, il s'attend pourtant que quelqu'un des contendans, l'Attractionnaire ou l'Impulsionnaire, peut-être même les deux, pourront le prendre à partie, & que le défenseur outré du vuide & de l'attraction ou de l'éther dense & de son impulsion, pourront l'accuser de faire trop valoir les raisons de son adversaire, & trop peu les siennes propres, c'est-à-dire, qu'il s'attend d'avoir le sort de celui qui veut séparer deux personnes qui se battent ; il arrive souvent que les contendans se réunissent & tournent leurs armes contre lui. Je ne crois pas que le Père *Bertier* ait à craindre une pareille catastrophe. Je pense, au con-

traire, que les partisans de l'attraction & ceux de l'impulsion s'accorderont à trouver son livre écrit avec beaucoup de méthode & de netteté, & rempli de connoissances profondes. Il est sûr du moins de remporter les suffrages des spectateurs neutres de cette grande querelle.

Tableau Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France.

Les Tableaux Généalogiques sont à l'Histoire ce que les Cartes sont à la Géographie. Celui que je vous annonce, Monsieur, est en huit feuilles grand Colombier. Il ne présente pas seulement la succession de nos Rois & de quelques-unes de leurs branches; il rassemble la Postérité entière, légitime & naturelle de *Robert le Fort*, bisayeul de *Hugues Capet*, & toutes les alliances des Rois, des Princes & des Princesses. Vous n'avez encore rien vû de plus complet, de plus clair & de mieux exécuté dans ce genre.

L'utilité de ce travail n'est pas équivoque. L'homme instruit, doué de la

mémoire la plus heureuse, peut-il se flater de se rappeller avec précision tout ce qui appartient à la Généalogie, cette Science si étendue, si difficile & si compliquée? Un tableau généalogique, s'il a, comme celui-ci, le mérite de l'exactitude & de la netteté, facilite les connoissances & les entretient. Un autre avantage, c'est qu'à l'aide d'un guide aussi sûr on est en état de remarquer les fautes des Historiens qui se sont trompés dans les détails de la filiation & de la succession des grands Fiefs, parce qu'ils s'en sont rapportés à leur mémoire infidelle ou à des auteurs qui les ont trompés, au lieu de vérifier les faits sur des Cartes Généalogiques faites avec soin.

M. *Clabault*, auteur de ce *Tableau Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France*, a publié une petite Brochure qui contient l'analyse de son ouvrage. Il fait, dans cette analyse, une remarque curieuse sur l'illustration de la Maison de *Bourbon*. En parcourant les Histoires Généalogiques de toutes les Maisons Souveraines de l'Europe & autres, il a découvert que

depuis *Robert Comte de Clermont* * jusqu'à *Louis XV*, il ne se trouve pas un seul Prince dans cette ligne qui n'ait pris une femme descendante de *Charlemagne* par des rameaux infinis : gloire à laquelle ne peut se flater d'atteindre aucune Maison Souveraine. Une autre observation qui releveroit encore l'éclat de l'auguste maison de *Bourbon*, s'il étoit possible de l'augmenter, c'est qu'en parcourant l'ascendance de femme en femme depuis *Marie-Adélaïde de Savoye* mère de *Louis XV* jusqu'au même degré de *Robert Comte de Clermont*, il ne se trouve pas une seule mère, qui, dans ces quatorze degrés de génération, ainsi que dans la ligne des mâles, n'ait épousé un Prince ou un Seigneur descendant également de *Charlemagne* ou d'une autre tête couronnée, par une infinité de canaux. Le François, sensible à la gloire de ses Rois & de ses Princes, verra sans doute avec plaisir la preuve que l'auteur doit nous donner d'un fait aussi singulier.

L'auteur n'a pas borné son travail à

* Sixième fils de *Saint-Louis*, & tige de la branche de *Bourbon* qui est montée sur le Trône en la personne de *Henri IV*.

la composition du *Tableau Généalogique de la Maison de France* regnante. En approfondissant la postérité des Princesses du Sang, il a reconnu qu'une partie des grandes Maisons du Royaume en tirent leur extraction. Les preuves d'une origine si glorieuse sont très-intéressantes pour ces Maisons; M. *Clabault* a fait un Recueil immense de la postérité de *Charlemagne* & de *Hugues-Capet*; Recueil d'autant plus précieux qu'il est fondé sur un choix d'autorités qui le met à l'abri de la critique. L'auteur se fera un plaisir de communiquer ses recherches aux Gentilshommes, qui desireroient, pour l'honneur de leur Maison, se procurer le tableau de leurs filiations ascendantes aux Rois de France, & autres Souverains de l'Europe. Il demeure rue du Petit-Pont près du Petit Châtelet, porte cochère, entre un Marchand Papetier & un Marchand Chapelier. C'est chez lui-même que se vend le *Tableau Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France*; le prix est de douze francs.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Mai 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Abrégé de l'Histoire des Insectes.

L'Auteur estimable du *Cours d'Histoire* vient de faire paroître chez *Panckoucke* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, un nouvel ouvrage distribué en deux volumes, *Abrégé de l'Histoire des Insectes, orné de figures en taille-douce.* Les jeunes personnes trouveront dans la dédicace qui leur est adressée, des leçons admirables & des vérités exprimées avec force. Elle finit ainsi : » J'ai fait passer sous vos yeux la » plûpart des hommes qui se sont ren- » dus célèbres, soit par leurs vertus, » soit par leurs crimes. Je ne vous ai

» montré ceux-ci que rapidement ; je
» ne vous ai présenté que des esquisses
» de leurs portraits ; j'ai peint les au-
» tres avec plus de détails. Je vais à pré-
» sent vous faire le tableau de la Na-
» ture. Que toute votre ame s'en rem-
» plisse ; ces objets sont les seuls, faits
» pour elle. Accoutumez-vous à voir
» avec admiration un animal qui n'oc-
» cupe qu'une petite place sur la terre,
» & avec horreur un Conquérant qui
» dévaste des Provinces. Respectez
» comme des Dieux les hommes de
» lumière & de paix qui ont éclairé, qui
» ont servi l'humanité ; qu'ils soient
» vos modèles ; & apprenez à estimer
» moins un Empereur sur son Trône,
» si la bienfaisance & toutes les vertus
» n'y ont été assises autour de lui, que le
» moindre Insecte enveloppé dans sa co-
» que. » L'auteur explique cette dernière pensée dans une note qui devroit être éternellement sous les yeux des Grands de la terre : « Un Prince, tant qu'il vit,
» doit être révéré de ses sujets, quand
» même il n'auroit pas toutes les qua-
» lités qui rendent digne du Trône. Ils
» doivent, sans idolâtrie, jetter respec-
» tueusement un voile sur ses imperfec-

» tions, quand même il n'auroit pas
» toutes les vertus de celui qui nous
» gouverne. Mais dès qu'un Prince a
» fermé les yeux, ses grandeurs mo-
» mentanéées sont ensevelies avec lui
» dans le même tombeau, & la Posté-
» rité, qui commence alors pour lui &
» qui ne lui doit rien, le juge sévère-
» ment. »

L'auteur nous annonce dans un *Discours Préliminaire* qu'il entreprend de prouver, « 1° Combien l'étude de la nature est utile » & agréable ; 2° Que les ouvrages, que » de grands hommes ont donnés sur cet » important objet, sont ou trop sçavans » ou trop superficiels, ou trop peu nour- » ris de réfléxions morales, pour être » vraiment utiles à la jeunesse ; 3° Que » l'on trouvera dans celui-ci ce qui a » paru manquer dans les autres. »

Vous serez bien content, Monsieur, de la peinture de l'homme qui sçait goûter le spectacle de la Nature. « Habitant d'une région bien » supérieure à celles où se forment les » nuages & les tempêtes, loin de la » Ville, loin de la Cour, il passe des » nuits tranquilles & des jours heureux. » Tous les matins, l'aurore semble ve-

» nir l'avertir qu'elle commence à dé-
» chirer le voile de la nuit; elle semble
» attendre son réveil pour ouvrir les
» portes de l'Orient. Les premiers
» rayons de la lumière frappent douce-
» ment ses yeux; il porte sur les objets
» qui l'environnent, des regards déjà
» rians, quoiqu'encore indécis. Il se
» hâte d'aller jouir de la renaissance de
» la Nature & de la sienne. Si le Ciel est
» d'un bel azur, si l'astre qui nous
» éclaire, s'élevant majestueusement
» sur notre horizon, commence à éten-
» dre dans la plaine les longues om-
» bres des côteaux, & à mêler l'or de
» sa lumière au verd gai des feuilles en-
» core couvertes des vapeurs de la nuit,
» il contemple, il admire ce magnifique
» tableau, il oublie qu'il l'a encore vû
» hier. Pour en rendre le champ plus
» vaste, il monte sur la montagne pro-
» chaine. Là, s'offrent tour-à-tour &
» presqu'en même temps à ses yeux,
» mille objets ravissans. Il voit au-des-
» sous de lui une forêt, dont les ar-
» bres entrelassant leurs branches, élè-
» vent les unes vers le Ciel, pour rece-
» voir ses fécondes influences, & cour-
» bent les autres en berceaux vers la

» terre, pour en entretenir la fraîcheur, » pour en arrêter les sels & les autres » élémens de fertilité; élémens qui, » par-tout ailleurs, s'exhalent dans l'es- » pace des airs. Il voit au pied de la mon- » tagne une rivière qui en embrasse une » partie, s'en éloigne par un grand dé- » tour, s'en rapproche par un autre, » serpente dans une vallée, dans une » plaine, tantôt se cache, tantôt repa- » roît. Ici, son mobile cristal n'est bor- » dé que de sable, que d'une terre nue; » à quelque distance de-là, cette rivière » s'étend dans une prairie, dans des pâ- » turages émaillés de fleurs qu'elle fer- » tilise, qu'elle orne, & qui lui prêtent » à leur tour un nouvel éclat......... Des » collines, des bosquets, des hameaux, » une Ville même vûe dans l'éloigne- » ment, tout cela l'enchante, élève son » ame, y verse une sérénité, un plaisir » pur, qui se répandra sur tous les ins- » tans de ce jour, & que la même cause » fera renaître demain. Il descend de la » montagne; il vient reprendre les soins » de sa maison, de son jardin, & les » petits travaux, parmi lesquels sa vie » s'écoule dans l'innocence & le bon-

» heur. » L'auteur, avec ce pinceau brillant & poëtique, fuit cette riche description de l'état du Sage champêtre. Ce tableau est de la plus grande beauté.

Coup d'œil sur les principaux Naturalistes. On nous donne un extrait du Discours intéressant qui est à la tête de *la Collection Académique* imprimée à Dijon. Un des plus grands Naturalistes est *Jean Swammerdam*, auteur du Livre intitulé *Biblia Naturæ*. Croiroit-on que cet homme si sçavant & si éclairé donnât dans les visions d'*Antoinette Bourignon*? Ces rêveries le plongèrent dans l'infortune, & ce grand homme qui connoissoit si bien les Insectes, fut étonné qu'un ami (*Jean Oort*) qui lui avoit offert un asyle dans son Château, lui fermât l'entrée de sa maison quand il fut malheureux, & qu'il avoit besoin du secours de cet ingrat. Enfin, cet illustre infortuné, le cœur flétri par la misère, & l'imagination échauffée des pieux & ridicules fantômes de l'illuminée *Bourignon*, mourut à l'âge de 42 ans. On nous donne une notice de quelques autres Naturalistes. Ce Discours se termi-

ne par des réfléxions morales & très-utiles à la jeunesse, qu'il faut former au *penser*, s'il est permis d'user de cette vieille expression de *Montagne*.

Je ne m'arrêterai qu'à quelques exemples les plus piquans tirés de cette *Histoire Abrégée des Insectes*; le début traite des Insectes en général. La laque ou gomme qu'on emploie à la cire à cacheter, aux vernis, à la teinture rouge pour les maroquins, est dûe à des fourmis aîlées du Royaume de *Pégu*. » Certains fruits ne peuvent mûrir sans le » secours des Insectes; témoin les figues domestiques des Isles de l'*Archipel*, qui ne mûrissent qu'au moyen de » l'expédient venu par tradition du » temps de *Théophraste*, & de celui de » *Pline*. On étend au-dessus du figuier » domestique une longue liasse ou une » espèce de guirlande de figues sauvages, dans chacune desquelles est toujours contenu un ver, qui, tombant » sur la figue domestique, lui donne le » degré de maturité nécessaire, & qu'elle n'auroit jamais eu sans lui. »

L'auteur fait voir de quelle importance sont les Insectes sur notre globe,

leur utilité, leurs avantages, leurs désavantages, leur faculté de nuire ou de nous rendre service.

Particularités sur les Insectes. Il y en a, qui, nés avec une peau tendre & délicate, se font des habits, les uns de laine, les autres de soie, de feuilles d'arbres, ou d'autres matières; ils sçavent les allonger, les élargir & s'en faire de neufs quand ils sont usés: tels sont la teigne & les autres insectes à fourreau. La chenille a un cœur ou plutôt une suite de cœurs rangés d'un bout à l'autre de son dos; il se forme chaque année dans l'écrevisse un nouvel estomach, dont la première fonction est de digérer l'estomach qu'il remplace.

Les Anciens n'avoient pas apperçu les œufs d'où naissent la plûpart des Insectes; ils en concluoient que la pourriture, aidée de la chaleur de la fermentation qui lui est toujours jointe, étoit leur mère commune; ils croyoient qu'un veau mort produisoit des abeilles, un cheval des guèpes & des bourdons, un âne des scarabées. Cette erreur a duré jusqu'à nos jours.

Remarques qui prouvent la grandeur & la sagesse d'un Etre Suprême. Les In-

sectes, qui multiplient beaucoup, vivent peu, & ont beaucoup d'ennemis. Les Insectes respirent par des conduits bien différens des nôtres. Les quadrupèdes sont vivipares; les oiseaux & les insectes sont ovipares. Quelques-uns de ceux-ci cependant sont l'un & l'autre.

» *Leuwenhock* a observé un animal-
» cule, (espèce d'atôme organisé)
» dont la génération est aussi singulière
» qu'admirable. Il ne vit que trente ou
» trente-six heures, ou, pour mieux dire,
» il est immortel; car sa mort n'est qu'un
» sommeil d'un moment; après quoi il
» se rompt en huit parties, qui sont huit
» autres animalcules. Ceux-ci, trente
» ou trente-six heures après, en produi-
» sent chacun huit autres; ce qui fait
» soixante & quatre; de sorte qu'en neuf
» jours la postérité d'un seul de ces ani-
» malcules, en n'y supposant aucun obs-
» tacle, seroit de deux cens soixante &
» deux mille cent quarante-quatre, &
» trente-six heures après, d'un nombre
» huit fois plus grand, c'est-à-dire, de
» deux millions quatre-vingt-dix-sept
» mille cent cinquante-deux. Suivant
» cette progression, il y en auroit en un
» an autant que de grains de sable ».

N v

Dans quelques espèces d'Insectes, mais très-rares, il n'y a ni mâles ni femelles proprement dits, & chaque individu est fécond par lui-même. Le mâle appelle la femelle dans le temps de leurs amours, & l'amuse de son chant, tandis qu'elle est occupée des soins domestiques. De ce que nous n'entendons point le chant du papillon, ni de la mouche commune, ni de la fourmi, ni de la puce, nous n'en devons pas conclure qu'ils n'en aient point. Les Insectes qui se plaisent dans les matières les plus sales, après s'y être repus ou y avoir séjourné quelque temps, en sortent & se nettoient. » Car, selon l'écrivain, il » est d'expérience que la propreté est » aussi naturelle à tous les êtres que la » respiration même; d'où il suit que » l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, » est bien éloigné de la Nature. » Il y a des Insectes jusques dans le feu, si l'on en croit *Aristote* & *Pline*. Mais cela mériteroit d'être appuyé sur des preuves. » Le fameux *Borelli* prétend avoir dé» couvert dans le sang humain des ver» misseaux d'une figure semblable à celle » des baleines, qui y nageoient comme » dans une mer. » Les Insectes ou plutôt

les atômes vivans que nous connoissons sous le nom d'animalcules, sont si petits que dans une goutte d'eau égale à un grain de millet, il s'en trouve jusqu'à quarante-cinq mille. Notre auteur nous représente toutes les qualités diverses des Insectes; détails sur lesquels l'on ne sçauroit trop s'arrêter.

Après cette introduction générale à l'Histoire des Insectes, on passe à celle des Chenilles. On se sert à ce sujet des heureuses observations de M. *de Réaumur*. Les papillons nocturnes sont les victimes de l'amour. Il y a sur le dos de leurs femelles quelque chose de brillant qui le leur paroît sans doute beaucoup plus qu'à nous; ils croient voir dans la lumière de la chandelle une femelle, & viennent y périr.

Les araignées sont venimeuses, parce qu'elles pompent le mauvais air que nous respirerions sans elle. Lorsqu'une araignée est vieille, sa gomme s'épaissit, se sèche, n'est plus fléxible ni ductile, & le pauvre animal mourroit de faim, quand on a déchiré sa dernière toile, si quelqu'autre araignée jeune & vigoureuse ne lui cédoit sa maison, ses réseaux, & n'alloit s'établir ailleurs. Il

arrive aussi quelquefois que la vieille sollicite en vain ce secours qui lui est refusé. L'araignée est d'une sobriété étonnante. On en a pour preuve l'expérience de *Jean Francus* rapportée dans les *Ephémérides d'Allemagne.* » Un jour, » dit-il, j'avois enfermé une araignée » de jardin dans un verre bouché avec » de la cire; elle y vêcut tout l'hyver » dans un lieu très-froid. Après donc » avoir vêcu sans aucune nourriture pen- » dant plus de dix-huit semaines & » avoir passé le mois d'Avril, je lui » donnai une mouche vivante, qu'elle » saisit très avidement, & qu'elle rédui- » sit en une masse informe, ressem- » blante à de la fiente de chenille. Au » mois de Juillet, je lui donnai une se- » conde mouche à manger; ensuite elle » déposa sa dépouille; de sorte que » dans l'espace de neuf mois, elle vê- » cut de deux mouches, & néanmoins » elle est toujours gaie & alerte; elle » file même de la toile autant que l'es- » pace du verre le lui permet. » L'araignée est, dit-on, ennemie du serpent, du lézard, du crapaud & du ver à soie; elle dévore les mouches, & est dévorée à son tour par le singe qui en est très-

friand, par la volaille, le rossignol, la fauvette, la gorge-rouge, l'hyrondelle, » & même, ajoûte l'auteur, par » quelques personnes qui y trouvent une » saveur délicieuse, & n'en sont nulle- » ment incommodées.................. De » ce que nous avons dit que quelques » personnes mangent des araignées sans » être incommodées, il s'ensuit que les » araignées, prises intérieurement, ne » sont pas venimeuses, c'est-à-dire, que » leur venin n'a d'activité que lorsqu'in- » troduit par l'aiguillon il se mêle au » sang, mais qu'il n'en a aucune lorsqu'il » passe dans les viscères avec les ali- » mens. »

L'accouplement de certaines araignées à huit yeux a quelque chose de singulier. Ces araignées, de même que toutes les autres, se craignent & ne s'approchent qu'avec beaucoup de précautions, quelque vifs que soient leurs desirs amoureux. » Lorsqu'un mâle & » une femelle se rencontrent, ils s'ob- » servent, se mesurent de loin, s'ap- » prochent ensuite l'un vers l'autre dou- » cement, & à pas comptés. Dès que » ces deux araignées se trouvent, si j'ose » le dire, à la portée de la patte, elles en

» lèvent chacune une & se tâtonnent
» de loin. Elles reculent aussitôt de
» frayeur; elles reviennent, elles se tâ-
» tonnent de nouveau; enfin, la con-
» fiance s'établit entr'elles, la familia-
» rité y succède; le mâle termine ce pe-
» tit manège par introduire dans le
» corps de la femelle une de ses anten-
» nes; ce qui la rend féconde. »

A propos de la puce, on nous rapporte un article assez plaisant, emprunté du *Dictionnaire des Animaux de Brisson*. » *Owington* nous dit que près de Surate
» il y a un Hôpital fondé pour les pu-
» naises, les puces, & toutes les espè-
» ces de vermines qui sucent le sang
» des hommes. Il faut pour les nourrir
» en trouver un qui veuille bien se livrer
» à leur voracité; mais que n'obtient-on
» pas avec de l'argent? On soudoie un
» pauvre qui se vend pour une nuit, &
» laisse sucer son sang. On l'attache nud
» sur un lit dans la salle du festin, c'est-
» à dire, dans la salle où sont rassemblés
» ces Insectes. Au reste, le soin que les
» Indiens prennent des puces, quoique
» déraisonnable & contraire à l'huma-
» nité, est conséquent à leur croyance
» sur la Métempsycose. »

Le spectacle de la *Fourmi* offre de nouvelles merveilles aux yeux qui sçavent jouir de la Nature. L'écrivain est de l'opinion de quelques Sçavans qui nient la réalité de ces magasins immenses amassés par les fourmis. « Il y a dans » leur Histoire, dit-il, assez de choses » merveilleuses, sans la surcharger de » faits supposés. Elles passent toute la » mauvaise saison sans manger. Les » grains qu'elles apportent dans leurs » magasins sont bien entiers. La preuve » en est qu'ils y végètent quand ils res» tent long temps, & qu'elles sont obli» gées de les porter dehors; ce qui ne » seroit pas arrivé si elles avoient eu la » précaution d'en ronger le germe. » Le principal motif de leur travail, c'est d'amasser de quoi pourvoir à la subsistance de leurs petits, pour qui elles ont une extrême tendresse. Il paroît que la fourmi peut vivre quatre ou cinq ans. Les plus vieilles acquièrent des aîles & vont chercher leur nourriture sur les arbres. La fourmi, selon *Pline*, est le plus fort de tous les animaux, parce qu'il n'en est point qui, à proportion de sa grandeur, puisse porter ou traîner d'aussi lourds fardeaux. Elle est si laborieuse,

si opiniâtre au travail, que les pierres même qui se trouvent près d'une fourmillière, paroissent comme usées dans les endroits où les fourmis vont & viennent. Elle est si vorace que si l'on jette dans une fourmillière une hanneton, une grenouille, un oiseau, on le trouve quelques jours après beaucoup mieux disséqué qu'il ne pourroit l'être par le plus habile Anatomiste. *Busbecq* assûre avoir vû en Turquie une fourmi des Indes de la grandeur d'un chien de moyenne taille. Mais l'auteur, avec tous les gens sensés, penche à ne pas ajoûter foi à cette relation. » *Smith*, auteur Anglois, dit avoir vû à la Côte-d'Or en » Afrique, de grosses fourmis blanches » aussi transparentes que le verre. Elles » sont très-voraces ; elles dissèquent un » mouton, & en sucent, pour ainsi dire, les chairs d'aussi près que nos fourmis dissèquent une grosse mouche ou » un scarabée. Un rat qu'elles attaquent » ne peut leur résister. Dès qu'une seule » a pu sauter sur lui, elle le harcelle, » le tourmente, l'empêche de fuir avec » toute la vîtesse dont il seroit capable ; » les autres fourmis le joignent, le » percent de tant de coups d'aiguillon

» qu'il meurt ſur le champ, & elles le
» dévorent....... Ces fourmis marchent
» en ordre de bataille, précédées de
» quarante ou cinquante chefs, dont la
» groſſeur énorme & la taille giganteſ-
» que ſont les titres qui leur donnent
» le droit de commander; on prétend
» même qu'elles ont entr'elles une eſ-
» pèce de langage. »

Le fourmi-lion eſt un des plus dangereux ennemis de la fourmi. La fourmi eſt la pâture du fourmi-lion, le fourmi-lion celle du moineau, le moineau celle de l'épervier, l'épervier celle de l'aigle qui ſans doute l'eſt de quelqu'animal qui ne nous eſt pas connu. Ainſi tout ce que nous voyons eſt une chaîne de victimes ſucceſſives. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans le fourmi-lion, c'eſt que par une brillante métamorphoſe il devient une demoiſelle.

Depuis qu'on s'eſt attaché à l'étude de la Nature, bien des phénomènes pour les yeux de nos pères ont perdu aux nôtres tout leur mérite. On a découvert la cauſe de ces pluies de ſang dont nous parlent nos ingénus Hiſtoriens. « Il y a,
» dit *Swammerdam*, des Inſectes qui
» jettent une liqueur rouge lorſqu'ils

» viennent de quitter la forme de nym-
» phes, & les prétendues pluies de sang
» auront été remarquées dans les années
» où ces sortes d'Insectes s'étoient mul-
» tipliés beaucoup plus qu'à l'ordinaire.
» *Florent Schuys*, Professeur en Méde-
» cine de l Université de Leyde, m'a
» autrefois communiqué une observa-
» tion qui fortifie cette conjecture. Le
» peuple étoit fort allarmé de ce que
» les eaux de Leyde s'étoient, disoit-il,
» changées en sang. A cette rumeur
» *Schuys* monta sur une petite barque,
» alla puiser de cette eau sanglante avec
» un vaisseau de verre dans l'endroit
» qu'on lui avoit indiqué. En la consi-
» dérant attentivement, il trouva qu'elle
» fourmilloit d'animalcules rouges, &
» la terreur subite se convertit en admi-
» ration. »

Le scarabée ou escarbot tient une place remarquable parmi les Insectes, & lui-même est distribué en une infinité de classes. Le hanneton est une de ces espèces d'escarbot. Si l'on en croit M. *Roësel*, les hannetons à plaques rouges & ceux à plaques noires dominent chacun à leur tour, les uns une année, les autres une autre. Le hanneton est un spé-

cifique contre la rage. » On en prend
» cinq pour un adulte, & trois pour une
» jeune personne. On les fait mourir
» dans du miel, & ensuite on en ôte la
» tête comme inutile; on pile le reste;
» on le donne à la personne mordue, le
» matin à jeun, avec une cuillerée du
» miel, dans lequel on les a étouffés. La
» première prise se prend à quelque
» heure que ce soit, & le plutôt qu'il est
» possible après l'accident. On continue
» ce remède pendant sept jours. Il faut
» le faire de bonne heure avant que le
» venin ait pu faire des progrès. Si l'on
» attend que le malade commence à
» avoir horreur de l'eau, il reste peu
» d'espérance. On doit ramasser des
» hannetons & les conserver dans du
» miel, ou de l'huile d'olive, pour
» s'en servir au besoin. »

On trouve dans la sauterelle la nature de dix animaux, sçavoir, la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le col du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les aîles de l'aigle, la cuisse du chameau, les jambes de l'autruche & la queue du serpent. L'auteur judicieux observe que ces prétendues ref-

semblances peuvent être aussi bien fondées que celles que nous croyons avoir avec un aigle, un lion, une chouette, &c, quand nous nous cachons le bas du visage. » On vit à la Chine, dit le P. » *du Halde*, une si prodigieuse quantité » de sauterelles, que couvrant entièrement le Ciel, leurs âiles sembloient » s'entretoucher. Vous auriez cru voir » sur votre tête de grosses montagnes » de verdure. Le bruit que ces Insectes » faisoient en volant ressembloit à celui des tambours. » Il y a en Orient une espèce de sauterelles, dont la chair est aussi blanche que celle de l'écrevisse, & que l'on dit être d'un goût très-agréable. Les peuples de ces contrées les mangent avec plaisir, & en font un de leurs mets les plus délicats. C'étoit de ces sauterelles que Saint-*Jean-Baptiste* se nourrissoit dans le désert. De tout temps les Orientaux en ont mangé. *Moyse* spécifie quatre sortes de sauterelles, dont il permet l'usage aux Juifs. C'étoit la coutume à Athènes, suivant *Aristophane*, de porter les sauterelles au marché, comme l'on y apporte chez nous la volaille & le gibier.

L'auteur nous trace une espèce de tableau du mouvement perpéuel qui ani-

me la nature. Ce morceau me paroît d'une grande beauté. Comme *rien n'est nouveau* » *sous le Soleil*, selon la belle expression » de *Salomon*, rien aussi n'y est stable. Ce » qui étoit mer est devenu terre; ce qui » étoit isle est devenu continent. La voû- » te épaisse, sur laquelle nous végétons, » déchirée en quelques endroits par les » eaux qui circulent dans les veines de la » terre, ou rompue par l'explosion des » feux qu'elle cache dans ses entrailles, » s'entr'ouvre quelquefois, & laisse tom- » ber dans l'abyme une vaste forêt, une » Province, un Royaume. Ainsi tout » change; & ce choc, aussi impétueux » qu'opiniâtre, des élémens & des corps » mixtes, devient par le mouvement qu'il » excite sans cesse dans la Nature entiè- » re, le principe de la fécondité, & une » cause toujours renaissante de la jeunesse » éternelle de l'Univers. Il ne faut pas » être surpris de ne pas reconnoître quel- » ques endroits de la terre ou des mers, » qu'indiquent les plus anciennes Géo- » graphies; c'est que ces endroits ne sont » plus. L'Histoire nous apprend que les » anciens Médecins Grecs & Arabes fai- » soient beaucoup d'usage des cancres de » rivières d'Allemagne & des Gaules, &

cul ou la pierre se forme d'un amas de graviers dans les reins ou la vessie. Ainsi ces perles si brillantes qui ont fait l'admiration & la parure des Anciens, ne sont qu'une humeur viciée qui s'amasse dans les plus mauvaises huîtres; car on ne mange point celles qui les produisent, parce qu'on ne les trouve que dans des endroits où l'air est le plus chargé de vapeurs, le plus mal sain, & qu'elles ont d'ailleurs un goût désagréable. Ces perles, que l'on emploie quelquefois dans les remèdes, quoiqu'elles forment une composition chère, n'en sont pas, au jugement des Médecins mêmes, plus efficaces pour la santé.

Le Physicien judicieux ne détruit point l'opinion que des grenouiles tombent du Ciel. Il explique cette espèce de phénomène. Le Soleil enlève dans l'athmosphère par sa chaleur les œufs de grenouilles qu'elles avoient déposés sur la terre; ces œufs éclosent dans les nues, & il tombe avec la pluie de petites grenouilles.

Le miracle du polype nous est offert dans ses divers effets. Cet insecte fait grand cas des vers. Il n'y a pas de stratagême qu'il n'emploie pour saisir sa

proie,

proie, qui de son côté fait voir une sagacité singulière pour se mettre à couvert de son ennemi. Le ver, qui sçait que le polype ne veut que du gibier vivant, reste immobile entre ses pattes dès qu'il se voit pris. Si le polype est la dupe de ce stratagême, le ver tâche d'en profiter, en sortant tout à coup du piège par un élan; mais il est rare que cet expédient lui réussisse. Le polype le veille, le tient en arrêt, &, au moindre mouvement qu'il lui voit faire, il le reprend aussi vîte qu'un chat reprend une souris qui croit lui échapper. Cependant, les polypes, quelque voraces qu'on nous les représente, sont si humains entr'eux qu'ils s'aiment, qu'ils se ménagent les uns les autres, & ne se nuisent jamais. Jettez à un polype affamé un autre polype, il le saisit d'abord avec fureur; mais, dès qu'il l'apperçoit, il lui ôte les chaînes dont il vient de le charger, & le remet doucement auprès de lui; il mourra de faim plutôt que de conserver sa vie aux dépens de son frère.

Le ver à soie & le gouvernement des abeilles sont dans cet ouvrage deux morceaux considérables, qui feront d'une

grande utilité pour les personnes intéressées à ces connoissances, par un simple motif de curiosité ou par celui de l'intérêt. L'écrivain nous avertit que ces deux morceaux sont, l'un l'*Abrégé du Mémoire de la Société d'Agriculture de Tours sur les vers à soie*, l'autre l'extrait *de l'ouvrage de M. Patteau sur les Abeilles*.

Le nouvel Historien des Insectes nous annonce dans sa *Conclusion* » qu'il parcourra peut-être encore successivement les quadrupèdes, les oiseaux, » les poissons & les plantes; mais qu'il » tâchera de mettre dans tout cela beaucoup plus de variété que dans l'*Histoire des Insectes*. » On ne sçauroit trop l'engager à poursuivre ce projet qu'il a si bien commencé; il a de la noblesse, de l'énergie dans son style; il paroît connoître la matière qu'il traite; par-tout on distingue une ame honnête & sublime qui ne s'attache qu'à la vertu & à la vérité, & à les faire aimer. Je voudrois cependant qu'il s'abandonnât moins à des réfléxions, qui quelquefois dégénèrent en déclamations, & qu'il raccourcît ses espèces de prologues : il me répondra qu'il écrit pour la

Jeunesse. Il faut, il est vrai, ne jamais s'éloigner avec elle du ton de l'instruction; mais aussi le précepte doit-il être caché avec plus d'art & énoncé avec plus de précision; il en a plus de force.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Mai 1764.

LETTRE XIV.

Lettres de Cécile à Julie.

PArmi les Romans, dont la stérile abondance afflige sans cesse notre Littérature, on peut regarder d'un œil moins sévère *Les Lettres de Cécile à Julie, ou les Combats de la Nature*, ouvrage distribué en deux Parties de 250 pages environ chacune.

Cécile fait part à *Julie*, sa meilleure amie, de tout ce qui lui arrive d'intéressant. C'est d'abord une jeune personne dans la première simplicité, dans cet âge heureux où le bandeau de l'ignorance est près de se lever; *Cécile* semble

sortir des mains de la Nature; un rien est l'objet de sa curiosité; elle voudroit s'instruire de tout; elle demande à son amie de lui expliquer ce qu'elle sent au-dedans d'elle-même, lorsqu'elle apperçoit un jeune Marquis de dix-huit ans qui vient dans la maison de son père; elle n'est bien qu'auprès de lui; elle n'a de confiance qu'en lui; elle lui propose des doutes à décider, entraînée par le motif qu'*elle lui trouve l'esprit d'un homme de trente ans*. Les différens propos qu'elle entend tenir à son père & à sa mère lui font naître l'idée de s'éclairer sur les impressions que ces discours ont excitées en elle, & dont sa raison ne sçauroit se rendre compte. Elle se trouve avec le Marquis dans un bosquet, & là elle alloit le choisir pour son *Précepteur d'Amour*, lorsque le père survient, fait des reproches à sa fille & au Marquis, & les oblige à se séparer. *Cécile* ne peut comprendre ce qui peut avoir indisposé son père contr'elle. Plusieurs jours se passent dans cette perpléxité. Les parens des jeunes gens conviennent cependant de les unir. Ce dessein est près de s'exécuter. On diffère de six mois l'instant de leur bonheur, *Cécile* n'ayant

pas encore seize ans. Ces obstacles ne font qu'enflammer l'amour de la jeune personne. Elle ne veut point que le Marquis ait de rival; elle en fait l'objet de tous ses sentimens, de toutes ses pensées. Ce beau projet la tient en garde contre les séductions d'un Officier de trente ans, aimable, doux, respectueux, & qui paroît lui adresser ses hommages. Vous vous attendez bien que, pendant cet éternel intervalle de six mois, (je parle le langage des amans) la principale occupation de *Cécile* & du Marquis est de s'écrire, de se voir, de se jurer un amour qui ne doit finir qu'avec leur existence; tout ce qui caractérise la fleur de l'ame, si je puis m'exprimer ainsi, cet heureux désordre des passions naissantes est employé par nos jeunes gens. Le cœur de *Cécile* étoit exposé à de grands dangers. *Derville*, c'est le nom de l'Officier, continue ses assiduités. La jeune personne lui trouve des agrémens; mais elle ne l'aime pas, &, quand elle se sentiroit du penchant pour lui, c'est un triomphe à offrir au Marquis. Un jeune cœur s'égare ainsi sans soupçonner qu'une trop grande dé-

licatesse conduit souvent à l'inconstance ou du moins à l'affoiblissement des premiers sentimens. La sœur de *Derville* devient amie de *Cécile*. Elle l'entretient à chaque instant de son frère, le vante à tout propos, en fait sans cesse le portrait ou plutôt l'éloge. Les parens du Marquis le font voyager. Regrets, craintes, inquiétudes, jalousie de son amante. On attend de ses Lettres; on n'en reçoit pas, on l'accuse; on se plaint, on l'excuse, & ce dernier sentiment domine. On reçoit enfin deux Lettres qui sont autant de coups de poignard, la mort même pour la trop sensible *Cécile*; l'une est du Marquis qui lui annonce un nouveau choix; l'autre de la sœur de *Derville* qui marque à *Cécile* avoir reçu du Marquis le portrait de sa nouvelle maîtresse qu'elle lui envoye. La fureur s'empare de son ame; elle forme mille projets qui se détruisent; elle se détermine à lui écrire ces mots : *Je vous écris, parce que je n'ai rien à faire; je finis, parce que je n'ai rien à vous dire.* Elle ne l'aime plus, elle n'aimera plus de sa vie. Tous les hommes à ses yeux ne sont que des monstres. *Derville* ce-

pendant occupe toujours son esprit; elle ne l'aime pas; mais il pourroit lui fournir un moyen de vengeance; elle craint que ce sentiment ne la mène trop loin, & ne se convertisse en amour. *Derville* fait insensiblement des progrès sur le cœur de *Cécile*. Il fait oublier le Marquis. La mère est contraire à ce nouvel attachement. La promenade est interdite; pendant quinze jours on ne sort pas. Une fête champêtre réveille la curiosité. *Cécile* sort sans permission; elle se joint à toutes ses compagnes. Chacune vante son amant. Elle donne en son cœur la palme à *Derville*. Elle le nomme. *Derville*, caché derrière elle, transporté de joie, se jette à ses pieds; elle se félicite en secret d'être venue à la promenade; elle se plaît à contempler son amant, lorsque la mère vient troubler la fête par son arrivée imprévue. Un regard triste, mais éloquent, est l'adieu que l'on fait à *Derville*. La fille est obligée de suivre sa mère à la maison. Une seconde entrevûe lui procure une garde plus exacte. Une chambre dont les fenêtres sont grillées & les volets bien fermés, est le triste réduit où elle est confinée; elle s'abandonne à sa dou-

leur. *Derville* vient frapper à sa fenêtre, & engage la prisonnière à se réfugier chez ses parens. *Cécile* oppose des réfléxions; mais le desir de s'arracher à l'esclavage, l'amour, l'amour, ce sentiment qui appelle & entraîne tout à soi, lui fait sacrifier le préjugé, l'honneur, tout. Elle prend la résolution de suivre son libérateur. *Derville* revient le lendemain muni d'une Lettre de sa mère qui la reconnoît pour sa bru. Elle se rend enfin chez la mère de son amant qui reçoit *Cécile* avec une joie inexprimable. *Derville* retourne dans l'appartement qu'il occupoit près de celui du père de sa maîtresse. Celui-ci s'étant apperçu de l'évasion de sa fille, vole chez *Derville*, le premier objet de ses soupçons. Il le trouve endormi profondément; il l'éveille & lui fait part de son malheur. *Derville* s'arme d'une fermeté singulière; il nie tout, & laisse le père dans une profonde obscurité sur le sort de *Cécile*. Pour cacher sa retraite, elle s'étoit déguisée en homme. Elle inspire de l'amour à une femme qui bientôt éclairée sur le sèxe de *Cécile*, devient furieuse. La mère de *Derville* perd toute décence; elle livre elle-même cette

malheureuse fille à la passion de son fils. *Cécile*, après avoir perdu son honneur, s'amuse à faire la Philosophe ; elle s'abandonne aux raisonnemens, ou plutôt à l'égarement d'une fausse Philosophie. Son père apprend le lieu de sa retraite par cette femme qui avoit été la dupe de son déguisement. Il envoye une femme de chambre la chercher. La mère de *Cécile* veut s'y opposer. *Derville* veut tuer cette femme de chambre. La mère veut parer le coup ; elle reçoit une blessure de la main même de son fils. Cette affreuse catastrophe donne le temps à *Cécile*, à *Derville* & à la mère mourante de se retirer chez une amie. La première se dérobe encore pour quelques jours à la vûe de son père. On l'enlève enfin de sa nouvelle retraite ; elle retourne à la maison paternelle. Ses adieux touchans à *Derville*. Elle a des indices qui l'éclairent sur son état, & lui font sentir qu'elle sera bientôt mère. Arrivée chez ses parens, on ne lui fait aucun reproche, mais on la traite avec beaucoup d'indifférence ; on veut lui faire prendre des breuvages, la saigner du pied ; elle s'oppose à ces infâmes moyens d'ensevelir sa faute & sa foi-

blesse. Elle part pour le Couvent. *Derville* se propose de l'y enlever. Il vient à bout de la voir. La grossesse de *Cécile* la fait retirer du Couvent. Elle revient chez son père, y fait ses couches, met au monde une fille, est enfermée dans une chambre qui est une espèce de cachot. Elle se jette aux genoux de sa mère & de son père qui l'accablent d'insultes. Entre *Derville* qui met l'épée à la main. Le père saisit deux pistolets, en tire un, & manque *Derville*. Celui-ci furieux veut le percer. *Cécile* l'en empêche. Devenue un peu plus tranquille, elle va pour lui présenter sa petite fille qu'elle avoit mise sur un fauteuil, & ne la trouve plus; sa mère avoit disparu avec cet enfant. *Derville* fait serment qu'il épousera *Cécile* avant que la semaine soit expirée, ou qu'il arrachera la vie au père & à la mère de sa maîtresse qui se retire dans sa chambre où elle est près d'expirer de faim. Sa mère plus compatissante lui apporte de la nourriture. Cependant elle l'abandonne encore. *Cécile* se replonge dans ses réfléxions de bel-esprit. Elle se rend à son jargon de Métaphysique; elle parle de l'immortalité de l'ame, de Dieu, de

ses attributs. Enfin, *Derville*, par ses sollicitations, par ses larmes, réussit à fléchir les parens de son amante. Ils consentent au mariage. Description de la tendresse réciproque des parens & de la fille. L'auteur a répandu quelques étincelles de sentiment dans cet endroit. On ne songe plus qu'aux préparatifs de la nôce. *Cécile* se livre à la joie de se voir arrivée au terme de ses malheurs. Les voilà mariés.

A peine est-elle dans son appartement qu'elle apperçoit dans la rue le Marquis, ce premier objet de sa tendresse. Il a les yeux baignés de larmes : *Ingrat*, lui dit-elle, *que me demandez-vous ? votre rival triomphe, venez jouir du spectacle....* Le Marquis pâlit. Ses forces l'abandonnent. Des personnes qui passoient lui donnent du secours. *Derville* accourt pour sçavoir quelle raison retient sa femme si long-temps absente ; sa pâleur dit assez qu'elle a éprouvé une altération considérable dans sa santé ; elle en rejette la cause sur le bal. Par un effet singulier du hasard, on apporte le Marquis dans la maison pour le secourir. *Derville* devient sombre, morne &

mélancolique ; sa femme le soupçonne de jalousie. Ses craintes ne sont que trop bien fondées. *Derville* lui fait défense de voir le Marquis, & de lui écrire. Elle reçoit une visite de la sœur du Marquis qui lui fait promettre d'aller le lendemain chez elle. Le Marquis voit *Cécile*. Explication entre les deux anciens amans, d'où il résulte que le Marquis n'est point coupable, que la Lettre qu'on a reçue de lui n'est qu'une perfidie de la sœur de *Derville*, qui, animée d'un esprit d'intérêt, vouloit faire le mariage de *Cécile* avec son frère. Regrets des deux amans infortunés. Ils sont interrompus par l'arrivée de *Derville* qui vient avec fureur chercher sa femme. On la cache à ses yeux. Il insulte le Marquis qui se tire de cette situation avec autant de noblesse d'ame que de sagesse d'esprit. *Cécile* n'aime plus son époux ; mais sa vertu combat pour lui ; elle a d'autres raisons pour ne plus aimer *Derville* ; il l'a trompée sur l'état de ses biens ; il est d'un caractère emporté, féroce. Il cherchoit à rencontrer le Marquis pour lui proposer un duel. Il s'enfonce dans un bois, l'esprit égaré &

rempli de ce projet affreux. Trois hommes armés l'attaquent ; il fait des prodiges de valeur. Ses forces s'affoiblissoient ; quelqu'un accourt à lui l'épée à la main ; c'est le Marquis qui devient son libérateur. Il fait tomber sur la place un de ces brigands, & oblige les autres à prendre la fuite. Cette action héroïque ne peut désarmer la haine de l'époux de *Cécile* ; au contraire, il est désespéré de lui devoir la vie. Le Marquis connoît le véritable amour ; il ne veut point causer de chagrins à *Cécile* ; il part. Il saisit l'instant où *Derville* est sorti, pour venir faire ses adieux à sa maîtresse. On se doute bien qu'ils sont tendres. Elle est tentée de le suivre. Elle murmure contre les loix.

Derville developpe son caractère de plus en plus. Il est joueur de profession. Il avoit contracté des dettes avant son mariage ; elles sont acquittées par le père de *Cécile*. *Derville* fait des pertes au jeu & contracte de nouvelles dettes. *Cécile* les paye. Son mari ne se corrige pas. Il perd tout son argent, celui même de son Régiment, dont il étoit dépositaire. Il est dans le cas d'être arrêté ; sa femme prévient le coup, s'habille en

homme, prend son uniforme, & se laisse conduire en prison à la place & à l'insçu de son mari. Il croit qu'elle s'est réfugiée chez le Marquis. Il écrit à *Julie*, amie de sa femme, une Lettre terrible, où il menace cette dernière de lui plonger un poignard dans le sein. Elle reçoit une cassette contenant 500 louis. Elle ignore d'où peut venir un pareil secours, s'en sert cependant, & les fait porter à son mari dans l'endroit où il étoit caché, sans lui dire que cette somme lui est envoyée de la part de sa femme. *Derville* court promptement chez un Officier auquel il peut remettre l'argent qu'il doit. Celui-ci ne le connoissant pas, dit que l'affaire de M. *Derville* sera bientôt accommodée, & que l'ordre est déja donné pour qu'il sorte de prison. Ce discours le surprend ; il vole vers cet affreux séjour pour pénétrer ce mystère. Il y reconnoît sa femme, se jette à ses pieds, pleure sa faute, & lui promet de réparer tous les chagrins qu'il lui a causés par une meilleure conduite & par un amour sans bornes & sans défiance. *Derville* soupçonne le Marquis d'avoir envoyé les 500 louis qui ont servi à accommoder sa malheureuse af-

faire du jeu. Il écrit à lui-même pour en avoir des éclaircissemens. Le Marquis le nie. *Cécile* cependant apprend que c'est à son premier amant qu'elle est redevable de ce service. Cette action de bienfaisance lui rend le Marquis encore plus cher, quoique son époux regne toujours sur son cœur. Je ne sçais trop comment *Cécile* peut concilier ces deux sentimens.

Ils vont demeurer à Reims. *Cécile* attend le Marquis qui doit passer par cette Ville pour se rendre à Paris. Elle prend le ton d'autorité sur son mari, & veut se livrer aux plaisirs innocens qui lui sont offerts. *Derville*, toujours tourmenté du démon de la jalousie, aime mieux l'accompagner dans les cercles que de se livrer à cette sombre mélancolie, le poison de l'ame & la suite des soupçons. Les charmes de *Cécile* lui attirent une foule d'adorateurs. *Derville* s'absente pendant quelques jours; elle les va passer chez une Madame *Delorme*, connoissance qu'elle a faite à Reims. Le Marquis arrive en cette Ville. Elle se trouve à dîner avec lui dans la maison d'un de ses parens. Sa passion pour le

Marquis se réveille. Ils ont une entrevûe. *Cécile* prétend que sa sagesse n'en a point souffert. Il faut la croire. Cependant il lui échappe des raisonnemens qui n'annoncent pas une vertu bien ferme. Madame *Delorme* apprend à *Cécile* que son mari est resté dans la Ville, qu'il n'a pris le prétexte de s'absenter quelque temps que pour favoriser une nouvelle inclination; elle ajoûte à son amie que, si elle vouloit le surprendre avec sa rivale, elle n'avoit qu'à aller le soir même vers les dix heures sur les remparts. Alors la jalousie & la fureur s'emparent de l'ame de *Cécile*. Elle forme la résolution de se transporter au rendez-vous armée d'un poignard, & de répandre le sang de l'amant & de la maîtresse. Elle part, apperçoit un homme au lieu marqué, reconnoît *Derville*, veut le frapper; le poignard lui échappe des mains. *Derville* l'approche; elle se sent à l'instant frapper de deux coups d'épée: *Redouble*, lui dit-elle en tombant, *je venois pour te poignarder*. Il recule d'horreur. Il apperçoit le poignard: *Que ne me prévenois tu*, s'écrie-t-il? Sa rage se change en désespoir; il ne peut dire un

ſeul mot. On emporte ſa femme à la maiſon. Ces plaies ſont jugées par les Chirurgiens n'être pas mortelles. Ils démêlent enfin que cette triſte aventure étoit l'ouvrage de cette Dame *Delorme* devenue amoureuſe de *Derville*. Elle avoit cru, pour réuſſir dans ſon deſſein, qu'il falloit qu'elle cherchât à les aigrir l'un contre l'autre. Elle s'étoit ſervi du même artifice vis-à-vis *Derville*, & lui avoit aſſûré que ſa femme avoit auſſi donné un rendez-vous au même endroit.

Cécile reçoit une Lettre du Marquis. Il s'étoit retiré à Paris; ſon père veut le marier. Il fait de nouvelles proteſtations d'une tendreſſe éternelle à ſa malheureuſe maîtreſſe; elle héſite ſi elle lui répondra. Une Lettre de la part du père la détermine à faire partir la réponſe où elle lui rend toutes les promeſſes qu'ils s'étoient faites mutuellement. Réfléxions prétendues philoſophiques ſur le mariage.

Cécile s'eſt liée d'amitié avec une Bretonne. Confidences réciproques de ces deux femmes. La dernière avoit été forcée d'abandonner ſon amant pour

épouser un Américain, dont la richesse étoit tout le mérite. Cette espèce de conformité de malheurs lui attache *Cécile* qui se fait un devoir de faire perdre de vûe à sa jeune compagne les infortunes dont elle est environnée.

La passion de *Derville* pour le jeu augmente. Il se livre à la jalousie; il renferme sa femme dans sa chambre. Elle oublie alors toute sa tendresse pour son époux, devient indifférente, & ne veut plus s'occuper que de la coquetterie. *Derville* veut tuer sa femme; il met le feu sous son lit; elle trouve moyen de s'arracher aux flammes & de les éteindre. Elle saisit l'instant que son mari repose pour se retirer chez une amie; elle y apprend, par une Lettre qu'elle reçoit, que sa mère, devenue aussi malheureuse qu'elle par les traitemens de son époux, est à toute extrémité; elle la prie de venir lui fermer les yeux. Elle se déchaîne alors contre l'hymen. Elle quitte bientôt le ton de la plainte pour devenir un nouveau *Platon* & tracer une République idéale. Elle veut que les enfans soient exempts de la puissance paternelle, pour n'appar-

tenir qu'à la Patrie. Elle parcourt l'état actuel des mœurs & des usages, & à ce propos se répand en une infinité de réflexions prolixes.

Cécile se dispose à partir pour aller rejoindre sa mère; elle met sa fille en dépôt chez son amie *Julie*. Elle arrive chez sa mère qui est expirante. Cependant la joie de retrouver sa fille rappelle ses forces, & semble lui rendre la vie; mais il lui reste une langueur qui la consume; cette langueur est occasionnée par le chagrin que lui cause son mari qui est amoureux éperdûment de sa servante.

Pendant son voyage *Cécile* a fait connoissance avec la femme du Marquis. Elles se sont vûes plusieurs fois. Il n'y a pas à douter que le Marquis, toujours rempli de sa passion, n'ait saisi les occasions d'assûrer cette nouvelle connoissance par des visites réitérées. *Cécile*, de retour chez *Derville*, le retrouve plus furieux; elle n'avoit pas assûrément travaillé à guérir sa jalousie. Il veut encore la tuer; car dans cet ouvrage cette situation revient souvent. Sa mère arrive, & réussit à séparer deux époux si peu faits

pour être unis. Elle meurt après avoir rendu ce service à sa fille, en lui recommandant son frère qui est jeune encore. *Cécile* veut faire de ce frère un Géomètre. Elle quitte la maison de son père où elle essuye des mortifications. Elle vient à Paris avec son frère, se retire chez une de ses amies. Description de la Capitale. Nulle pensée neuve dans ces détails qui ont été tant de fois répétés. Elle voit ce qu'on appelle *la bonne Compagnie*. Mille adorateurs se présentent. *Saint-Albin* est celui qui lui paroît le plus aimable. Sa compagne, chez qui elle demeuroit, part pour l'Italie. *Cécile* est dans le dessein de la suivre. *Saint-Albin* l'en empêche. C'est une manière de bel-esprit qui fait des vers. Il a déja passé du Madrigal à une Tragédie. Il envoye à *Cécile* un Dialogue entre deux jeunes Bergères, où la décence n'a pas été consultée. Cette petite pièce qui blesse le goût & l'honnêteté, n'est pourtant pas sans chaleur. Autre connoissance que fait *Cécile*, celle d'un *Philosophe*. La voilà livrée à tous les ridicules, & bientôt au vice. Elle apprend que *Derville* a été

tué à l'armée. *Saint-Albin* offre d'épouser la veuve. Dégoûtée du mariage, elle refuse cette proposition, & se borne à être l'amie de *Saint-Albin*. En un mot, elle finit par s'inscrire dans la classe de ces êtres que l'on nomme *femmes entretenues*.

Ce Roman, Monsieur, exciteroit quelqu'intérêt, si les événemens étoient mieux liés & plus naturels; le style a quelque coloris, & annonce de l'esprit. Le dénoûment vous aura déplu; l'héroïne y dément son caractère. Avec bien moins d'incidens, on eût pu rendre cette bagatelle plus amusante. Je ne parle pas des hardiesses que l'auteur a crues philosophiques. Les maximes qu'il a répandues dans son ouvrage ne peuvent-être d'aucune autorité.

Lettre à M. Fréron.

Vous avez donné, Monsieur, les plus grands & les plus justes éloges au Livre intitulé *Des Corps Politiques & de leurs Gouvernemens*. C'est en effet un excellent ouvrage. Mais la multiplicité des volumes de différens genres qui vous passent par les mains, & qui sans

doute s'effacent à mesure de votre mémoire, vous a fait oublier que ces *Corps Politiques & leurs Gouvernemens* ne sont qu'une copie servile de l'*Abrégé de la République de Bodin* en deux volumes *in*-12, imprimé en 1755 à Londres chez *Jean Nourse* *. Jettez les yeux, Monsieur, sur l'un & l'autre ouvrage, & vous verrez que le scribe mal-adroit n'a fait que changer le titre & rapprocher ou éloigner les Chapitres en entier. De pareils larcins ne sont pas seulement condamnables aux yeux des gens de Lettres; ils le sont au Tribunal qui veille à la conservation des biens des citoyens. N'est-ce pas tromper deux Libraires, & celui qui, par ignorance, a fait imprimer ce plagiat, & celui qui débite l'*Abrégé* qui a servi de modèle au plagiaire? N'est-ce pas encore duper indignement le Public à qui l'on fait acheter deux fois le même ouvrage?

Qu'un petit auteur sifflé rimaille un libelle contre beaucoup d'honnêtes gens, c'est un impudent qu'il faut mépriser;

* Il s'en trouve à Paris chez *Cavelier* rue S. Jacques, près la Fontaine S. Séverin. J'ai vérifié ce plagiat; rien de plus vrai & de plus affreux.

mais qu'un homme s'empare du travail d'autrui pour s'en approprier le profit & la gloire, c'est une de ces infamies qu'on ne peut regarder de sang froid. Vous ferez, Monsieur, de cette Lettre l'usage que vous dictera votre zèle pour la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE BARON DEXBRELLES.

Corps du Droit Civil avec la Traduction des Textes.

Cet ouvrage, annoncé par souscription en 5 volumes *in-folio*, présentera dans toute sa pureté le texte des Loix Romaines; dont l'intelligence sera facilitée par une traduction exacte & fidelle. Les *Institutes* & le *Digeste* feront, avec les Notes du sçavant *Denys Godefroy*, trois volumes *in-folio*. Le premier contiendra les *Institutes* & les trois premières Parties du *Digeste*, depuis le Livre premier jusqu'au Livre vingtième exclusivement; le second comprendra les quatrième & cinquième Parties du *Digeste*, depuis le Livre vingtième jusqu'au trente-septième exclusivement;

le troisième sera composé des sixième & septième Parties du *Digeste*, depuis le Livre trente-septième jusqu'au cinquantième & dernier.

Les deux autres volumes qui termineront l'ouvrage, comprendront, l'un les douze Livres du *Code*, & l'autre les cent soixante huit Novelles & les treize Edits de *Justinien*, les Constitutions de l'Empereur *Léon* & de quelques autres en Grec, en Latin & en François, les fragmens de la Loi des douze Tables, &c, les Titres d'*Ulpien*, les Institutions de *Caius*, & les Sentences de *Paul*, monumens précieux de l'Antiquité, qui contribuent infiniment à l'intelligence des Loix Romaines.

Ce dernier volume renfermera de plus, outre l'*Index* des Loix, une Table des Matières étendue & raisonnée, dans laquelle on exposera, par ordre alphabétique, toutes les questions de Droit qu'on peut imaginer, & on renverra aux Textes qui les décident; on donnera aussi une Table de tous les Titres, par lettre alphabétique, avec une autre intitulée, *Collatio Legum*, dans laquelle on rappellera les Loix fugitives aux Titres auxquels elles de-

vroient

vroient appartenir. Enfin, tout l'ouvrage sera accompagné de courtes annotations marginales, qui indiqueront le sens de chaque paragraphe, afin que le Lecteur puisse parcourir d'un coup d'œil plusieurs Textes, pour ne s'attacher qu'à celui qui lui sera nécessaire dans le moment. L'ouvrage sera très-bien exécuté pour le caractère & pour le papier; on peut s'en fier à cet égard à l'honnêteté reconnue de *Jean Th. Hérissant* Imprimeur du Cabinet du Roi rue Saint-Jacques, chez lequel on souscrit. En souscrivant on payera 18 livres; en retirant le Tome premier, qui paroîtra en Juillet 1765, 12 l.; en retirant le Tome second, en Mars 1766, 9 l.; en retirant le Tome troisième, en Novembre 1766, 9 liv. Total 48 liv. Les souscriptions seront fermées très strictement au 31 Octobre 1764; passé lequel temps, chaque volume sera, pour ceux qui n'auront pas souscrit, de *vingt quatre livres* en feuilles, sans espérance d'aucune diminution. Les Souscripteurs jouiront de la même remise sur les Tomes quatre & cinq de cet ouvrage; on les leur fournira à raison de *seize*

livres chacun, & ils ne seront tenus à aucune avance. On avoit publié un premier *Prospectus* dans lequel on annonçoit que l'édition de cet ouvrage seroit *in*-4°. On a cru devoir changer le format & la faire *in-folio*; & dans ce changement on n'a consulté que l'avantage du Public.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Mai 1764.

LETTRE XV.

La Jeune Indienne, Comédie en un Acte & en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 30 Avril 1764. Par M. de Chamfort: A Paris chez Cailleau Libraire rue S. Jacques.

Le fond de cette petite Comédie est l'Histoire d'*Inkle* & *Yarico*, du *Spectateur Anglois*, d'après laquelle M. *Dorat* a composé sa *Lettre de Zéila jeune Sauvage, Esclave à Constantinople, à Valcour Officier François*. M. *Gellert*,

célèbre Fabuliste Allemand, a traité dans sa langue le même sujet, & sa Pièce, qui n'est qu'en narration, a été traduite en vers François par feu M. *de Rivery*; elle se trouve dans un Recueil qui se vend chez *Duchesne* rue S. Jacques; ainsi M. *de Chamfort* n'a pas le mérite de l'invention; mais il a celui d'avoir le premier accommodé au Théâtre cette aventure touchante. A l'exemple de M. *Dorat*, il n'a pas cru devoir mettre sous nos yeux l'horrible ingratitude d'*Inkle* qui vend comme esclave sa bienfaitrice & sa maîtresse; cette action infâme auroit trop révolté les Spectateurs. Il a pris le parti d'adoucir le caractère d'*Inkle* qu'il appèlle *Belton*; il ne lui prête que le desir passager d'épouser une riche héritière dont la main lui est offerte, & d'abandonner *Betti* qu'il aime; c'est le nom de la Jeune Indienne.

La Scène est à Charles-Town, Colonie Angloise de l'Amérique Septentrionale. *Belton* raconte à son ami *Mylford* ce qui lui est arrivé depuis plus de cinq ans qu'il a quitté la maison paternelle.

Dès long-temps, cher *Mylford*, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père & le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une Isle sauvage ;
Un vieillard & sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas, sans eux, sans leur secours !
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours !
Leur chasse me nourrit ; leur force, leur adresse
Pourvut à mes besoins & soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis !
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flateur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour ;
Tout me rendit alors ma retraite importune ;
J'engageai ma compagne à tenter la Fortune.
Vous sçavez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.

Mylford, pour consoler *Belton*, lui rappelle qu'*Arabelle* fut autrefois promise à ses vœux. *Arabelle* est la fille de *Mowbrai*, homme d'un caractère excellent, mais singulier, sans façon, d'une vertu sévère, tutoyant tout le monde; c'est une nuance du rôle de *Freeport* dans l'*Ecossoise*; *Mylford* est neveu de ce même *Mowbrai* : il n'y a pas d'apparence, dit *Belton*, que *Mowbrai* veuille encore lui donner sa fille; il a perdu les plus belles années de sa vie, & n'a rien fait pour sa fortune. *Mylford* assûre son ami que son oncle est toujours dans les mêmes sentimens, & qu'*Arabelle* ne se refusera pas à cet hymen.

BELTON *seul.*

Je revois ce séjour! Je vis parmi les hommes?
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?
Cet hymen d'*Arabelle*, autrefois projetté,
Devient, dans ma disgrace, une nécessité.
Généreuse *Betti*, tes soins & ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage. . .

Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au fond de l'Univers!
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage?
Étois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O Ciel! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre & sublime avec simplicité.
Heureux & satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre!
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté.
Le mépris, ce tyran de la Société,
Cet horrible fléau, ce poids insupportable,
Dont l'homme accable l'homme & charge son semblable.

Mowbrai paroît. *Belton* lui témoigne ses inquiétudes au sujet de son père; il craint que les égaremens de sa jeunesse n'aient lassé la patience de ce père malheureux. *Mowbrai* le rassûre:

Tu ne sçais ce que c'est que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aîle,
On n'examine plus s'il est coupable ou non;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.

Mowbrai a des motifs de réconnoiſſance pour s'intéreſſer au ſort du jeune *Belton*, dont le père l'a empêché de faire une faillite conſidérable, en lui envoyant, ſans ſe faire connoître, cinquante mille écus avec un billet qu'il donne à lire à *Belton*, & qui eſt conçu en ces termes :

Je viens d'apprendre le malheur
Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
A quelqu'arrangement. Je vous demande en grace
D'accepter de ma part cinquante mille écus,
Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce ſervice.
Si la Fortune un Jour vous redevient propice,
Je les réclamerai. Conſervez ce billet ;
Il eſt votre quittance & je ſuis ſatisfait.

MOWBRAY *reprenant le billet.*

Ton père de ce trait, me parut ſeul capable.
C'eſt en effet à lui que j'en ſuis redevable......
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne ſois jamais ſurpris de la vertu.

Mowbrai lui offre généreusement sa fille; il sort & revient sur ses pas pour lui demander, ce que c'est que cette jeune fille en habit de Sauvage que tout le monde entoure, admire & questionne. *Belton* l'instruit. *Mowbrai*, touché de ce qu'il vient d'apprendre, le laisse avec *Betti* qui s'avance.

Belton est triste; la jeune Sauvage veut en sçavoir la raison. Il craint pour elle la misère & la honte qui la suit; il lui parle de richesse & d'or; elle n'entend rien à ce langage. *Belton* lui explique les mœurs & les usages des Européens.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède....

BETTI.

Eh, bien!....

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède,
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses loix!

BETTI.

Oh, Ciel, j'aime bien mieux retourner dans nos bois!

Quoi, quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire ;

B E L T O N.

Souvent.

B E T T I.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens ?

B E L T O N.

Plus qu'à d'autres.

B E T T I.

De l'or dans les mains des méchans !
Mais vous n'y pensez point ; & cela n'est pas sage ;
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage ?
Vous devez trembler tous ; si l'or peut tout oser.
De vous & de vos jours, ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture
Etoit entre mes mains moins terrible & moins sûre.

Betti offre à son amant le travail de ses mains pour se soustraire à la pauvreté.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes ;
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute, il le permet.

BETTI *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc ?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Eh, c'est trop prolonger un supplice si rude !
Vois la cause & l'excès de mon inquiétude.
Va, *Betti* ; j'ai déja regretté ton pays ;
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas, nous devons nous attendre !
Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.

Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, essuyer les dédains;
Rebutés; condamnés à l'affront d'être plaints:
Tout aigrira nos maux jusqu'à notre tendresse:
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;
En d'autres malheureux reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!

Mylford annonce à *Belton* qu'il vient de voir *Arabelle*; qu'il veut lui parler à ce sujet; *Mylford* dit à *Betti* de se retirer, & *Belton* lui fait un signe de tête qui signifie la même chose. *Betti* sort en soupirant & en regardant plusieurs fois *Belton*.

Arabelle consent à recevoir la main de *Belton*; mais il ne peut se résoudre à trahir *Betti*.

Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée,
L'homme est fait pour aimer, J'ai possédé son cœur;
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidelle,
Elle a tout fait pour moi.

Betti & *Mowbrai* surviennent. Elle apprend que la fille de *Mowbrai* va devenir la femme de *Belton*.

BETTI *à Belton*.

Sa femme! Votre fille ..... Est-il bien vrai, cruel!
Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi, tu pourrois trahir l'amante la plus tendre!
O malheur! O forfait! Que je ne puis comprendre!
Mais je ne te crains plus; tu m'a dis mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux loix;
J'ose les implorer; tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge & mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAY.

(*à part.*) (*à Betti.*)

Qu'allois-je faire ? Ô Ciel !..... Je serai ton appui.
Mais mon enfant ; ces loix que ton amour réclame ;
En vain.....

BETTI.

Quoi, par vos loix il peut trahir ma flamme !
Il pourroit oublier,..... Dieu, quels affreux climats !
Dans quel pays, ô Ciel ! as-tu conduit mes pas ?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure ;
Exécrable séjour, asyle du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur ;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage.....
De la fidélité quel est ici le gage ?.....
Quel appui ?.....

MOWBRAI.

Des témoins sûrs garants de l'honneur.....?

BETTI *vivement.*

Oh, j'en ai !......

MOWBRAI.

Quels sont-ils ?

BETTI.

Moi, le Ciel, & son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste & solemnelle.....?

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidelle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit ?

BETTI.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ?

Quoi, tu peux demander un écrit ? L'oses-tu ?

Un écrit ! Oui, j'en ai...... Les horreurs du naufrage.

Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,

Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;

Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,

Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire :

Par-tout à chaque pas l'Amour sçut les écrire,

Du sommet des rochers, dans nos antres déserts,

Sur le bord du rivage & sur le bord des mers.

Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie

Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.

Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.

Entre mon père & lui partageant mon amour......

Mon père !.....Ah, je l'entends à son heure dernière,

Du moment où nos mains lui fermoient la paupière,

Nous dire : Mes enfans, aimez-vous à jamais.

Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.

Mowbrai est attendri ; *Belton* les yeux baignés de larmes se jette aux genoux de *Betti*. Le Notaire mandé pour *Arabelle* fait le contrat de *Betti* & de *Belton*. *Mowbrai* donne à la jeune Sauvage cinquante mille écus.

L'auteur n'a pas tiré de son sujet tout ce qu'il pouvoit lui fournir. Un peu plus de chaleur & de développemens auroit donné à cette petite Piece un degré d'intérêt plus vif & plus varié. L'ignorance de *Betti* n'est pas vraisemblable. *Belton* a vêcu plus de quatre ans avec elle ; il doit l'avoir instruite de nos loix & de nos usages. De plus, ce contraste des mœurs civiles & des mœurs de la nature abandonnée à elle-même, n'est pas neuf ; il est beaucoup mieux saisi dans *Arlequin Sauvage*, Comédie du Théâtre Italien. *La Jeune Indienne*, quant au style, fait honneur à M. *de Chamfort ;* il est rare qu'à son âge on versifie avec cette élégante facilité ; il n'a que 21 ans ; le Public & sur tout les gens de Lettres qui fixent à la longue ses jugemens, ne sçauroient trop encourager la naissance d'un talent si marqué.

Nouvelle Edition des Fables de la Fontaine, gravées en taille-douce.

Cette nouvelle Edition a été annoncée par un *Prospectus* qui indique les moyens qu'on a pris pour lui donner toute la perfection possible. Il suffit de sçavoir que les figures seront gravées par M. *Fessard*, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque, & dont les talens sont connus, & que le texte, au lieu d'être en caractères mobiles, sera également gravé par M. *Monthulay*, & d'après les beaux caractères de M. *Fournier.*

M. *Fessard*, principal auteur de cette entreprise, plus occupé de sa gloire que de ses intérêts, a cru devoir sacrifier les peines qu'il avoit prises & travailler sur nouveaux frais pour procurer à son ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible. Malgré le suffrage du Public qui étoit content des essais qu'il avoit présentés dans le mois de Janvier, il a recommencé le tout pour donner à ses planches une forme moins quarrée & plus élégante, pour les rapprocher du format de

la nouvelle Edition des Contes *de la Fontaine*, pour espacer ses sujets & les faire sortir davantage, & mettre ses groupes & ses figures dans un site plus agréable & les faire quadrer avec le texte gravé vis-à-vis, dont on a également allongé la forme.

Quoique ce travail ait doublé sa dépense, il n'augmentera point le prix de ses souscriptions; mais comme les Artistes & les connoisseurs auroient pu juger de l'Edition par les essais qu'il en a donnés, il nous a chargés d'inviter ses Souscripteurs & les Amateurs de passer à la Bibliothèque du Roi, ou à son domicile rue Sainte-Anne, chez le Commissaire, pour y voir les progrès de cette entreprise, qui acquiert tous les jours de nouvelles beautés.

Le sieur *Fessard*, qui a vû avec reconnoissance combien on s'étoit empressé de contribuer au succès de son ouvrage, par les souscriptions qu'on a déja prises, ose espérer qu'à la seule inspection de ses Dessins & de ses Gravûres, on continuera à animer son zèle par la même voie.

Nous concevons aisément les frais immenses que doit coûter à un Artiste une Edition aussi belle, où le texte & les fi-

gures seront également gravés, & nous sommes bien persuadés que ceux qui n'ont point encore souscrit, s'empresseront de le faire, afin de mettre M. *Fessard* en état de ne rien épargner pour exécuter son ouvrage & pour contribuer par-là autant à la gloire de la Nation qu'à celle des Arts qu'on y cultive.

Les changemens considérables dont nous venons de parler, ont mis cet Artiste dans l'impossibilité de délivrer le premier volume au 1er Juillet, ainsi qu'il l'avoit annoncé dans le *Prospectus*. Ce 1er volume paroîtra sans faute au 1er Octobre prochain, & tous les autres dans les termes qu'il avoit indiqués; c'est-à-dire, le second au premier Janvier 1765; le troisième le 1er Juillet même année; le 4e & dernier au 1er Janvier 1766.

On sçait que le prix de la souscription totale est de 48 l. pour les quatre volumes en beau papier de Hollande; mais on ne donne que 12 l. en souscrivant. Ceux qui n'auront point souscrit payeront les quatre volumes 60 l. pour le papier de Hollande, & 48 l. pour le beau papier de France.

Je suis, &c.

A Paris, ce 31 Mai 1764.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE TROISIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1764.

Fin de la Table des Matières.

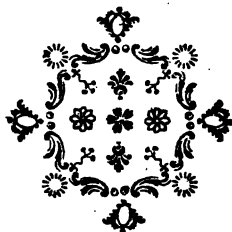
L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXIV.

Par M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. Mart.

TOME QUATRIÉME.



A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez Ch. J. Panckoucke, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Ministère du Chevalier Robert Walpool.

CEt ouvrage que je vous annonçai dernièrement, Monsieur, ne peut qu'être extrêmement intéressant pour l'Histoire Politique du siècle. L'*Histoire du Ministère du Chevalier Robert Walpool, devenu Ministre d'Angleterre & Comte d'Oxford*, est divisée en trois volumes *in*-12 de plus de 400 pages chacun. La 1re *Préface* paroît être de l'éditeur; elle annonce autant de jugement & de lumières que d'esprit & de goût. Voici comme on nous dépeint le Chevalier *Robert Walpool*: » Celui dont je donne » aujourd'hui l'administration étoit

» hardi, entreprenant; allant toujours
» à son but, sans s'émouvoir des cla-
» meurs publiques, bravant le ressenti-
» ment des Grands; il se mettoit au-
» dessus des plaintes du peuple, dont il
» méprisoit les louanges inutiles; pour-
» vû qu'il en tirât tous les secours né-
» cessaires à son Maître, peu lui im-
» portoit d'en être aimé; il lui suffisoit
» d'être obéi; tout à lui-même, ou,
» pour mieux dire, tout entier à ses
» vûes, il ne voyoit que ce qui pouvoit
» en accélérer ou retarder l'exécution.
» Comme tout est contraste chez
» cette Nation mélancolique & pen-
» sante, quels ressorts le Chevalier
» *Walpool* n'étoit-il point obligé de
» mettre en mouvement pour arriver à
» son but? Tantôt penché vers le pré-
» cipice, on le voyoit comme suspen-
» du, & ayant presque perdu l'équili-
» bre; on eût dit que le plus petit souffle
» du mécontentement suffisoit pour le
» précipiter. Son génie fécond le sortoit
» bientôt de cette situation gênante. Ses
» amis allarmés pleuroient déja de sa
» chute, comme si elle eût été certaine;
» mais étonnés de sa fermeté, ils le

» voyoient se rétablir & faire tout ren-
» trer dans l'ordre de ses volontés. Tan-
» tôt se prêtant adroitement aux vûes
» du peuple, il essuyoit des froideurs
» de la part de son Roi; le Courtisan,
» son ennemi, croyoit déja le voir ren-
» versé & s'élever lui-même sur ses rui-
» nes; mais quelle étoit sa surprise,
» lorsque peu de temps après il voyoit
» le Monarque présenter un visage se-
» rein au Ministre, l'accueillir avec cet
» air de bonté qui marque la véritable
» satisfaction, on peut même dire le
» repentir d'avoir soupçonné la fidélité
» d'un sujet sincèrement attaché à la
» gloire & aux intérêts de son Maître!
» Ainsi assis entre le Monarque & la
» Nation, il donnoit ses ordres à l'une,
» après les avoir réfléchis avec l'autre. »
Ce portrait du Chevalier *Walpool* fait sentir combien le Ministère est un emploi difficile à remplir, & en même temps quels travaux, quelles fatigues sont attachés au rôle d'homme en place & à la Cour. A regarder les choses dans le vrai point de vûe, le Ministère est-il à envier? Qui oblige-t-on souvent? Des ennemis & des ingrats?

L'auteur de cette Histoire nous prévient qu'en donnant une idée avantageuse du Chevalier *Walpool*, il ne prétend point dissimuler ses défauts & ses fautes. » Je me donnerai bien de garde, » dit-il, d'adopter la partialité de l'au» teur qui me fournit la plus grande » partie de mes matériaux. Il paroît » trop animé de l'esprit Républicain » qui se gendarme mal-à-propos con» tre tout ce qui tient directement à la » Royauté. Quoique borné dans cette » partie, j'ai eu le bonheur de distin» guer en lui cet esprit dominant, & » j'ai pris les moyens les plus convena» bles pour ne point trop me laisser » entraîner. » On nous dit encore qu'on a adouci les expressions dures & libres qui se trouvent dans les harangues où il est question de la France. » Ce ne » peut être, ajoûte-t-on, qu'un défaut » de goût & un reste de cette rustique » simplicité naturelle aux Anglo-Sa» xons, & dont les Anglois modernes » font si ridiculement parade. Quant au » cœur, je crois qu'il n'y entre pour » rien; car il n'est point de Nation qui » connoisse plus les droits & qui exerce » plus généreusement les devoirs de l'hu» manité. »

Après cette Préface on trouve celle de l'original. On y lit que le respect que l'on porte aux Rois, & qui doit borner les regards du peuple au Sanctuaire de la majesté, ne doit pas s'étendre jusqu'aux Ministres; qu'ils sont responsables de toutes les malversations qui se commettent dans leur Gouvernement. On entre dans les détails des devoirs d'un Ministre Anglois; on ajoûte qu'en s'abstenant de la fadeur de la louange, on évitera l'amertume de la satyre. » J'ai » tiré, dit l'auteur Anglois, tous mes » matériaux des débats des deux Cham» bres & des écrits publics qui ont pa» ru, soit de la part du Ministre, soit » de la part du Parti opposé à la Cour. » On n'ignore point que les écrivains » du Ministre étoient à ses gages, qu'il » dictoit lui-même tout ce qui vouloit » qu'ils publiassent, qu'il leur est mê» me souvent arrivé d'y glisser des piè» ces qui étoient de sa composition. » Quant à ceux du parti opposé, tout le » monde en a connu les auteurs. Je ne » pense point qu'après les avoir nom» més, quelqu'un s'avise de douter de » la connoissance profonde qu'ils avoient » des affaires générales de la Nation. Ils

» avoient séance dans l'une & l'autre
» Chambre ; les nommer, c'est publier
» leurs talens, leur vertu & leur mérite :
» le Duc *de Warthon*, le Lord
» *Bolingbrocke*, le fameux *Atterbury*
» Evêque de Rochester, & Monsieur
» *Pultney* qui dans la suite fut élevé à
» la dignité de Pair de la Grande-Breta-
» gne, & qui, comme on le sçait, est
» l'auteur d'un grand nombre de Feuilles
» Hebdomadaires connues sous le titre
» de *Crafisman*. » Il paroît que l'écrivain a sçu se préserver de cet esprit d'enthousiasme qui souvent conduit les auteurs de sa Nation, & les égare. Entrons avec lui dans ce labyrinthe de la Politique moderne.

La révolution arrivée en Angleterre en 1688 changea toute la constitution du Gouvernement. On rappelle la catastrophe qui précipita du Trône la Maison *de Stuart*. On y prête au Pape *Innocent XI* un projet, trop ridicule pour qu'il ait jamais été conçu. Il vouloit, dit-on, réunir les Protestans à l'Eglise Romaine, & renverser ensuite la Puissance Ottomane qui menaçoit de temps en temps l'Italie. » Il imagina que les
» querelles, que la rivalité qui divisoit les

» Maisons de Bourbon & d'Autriche fai-
» soit naître, étoient l'obstacle qu'il
» devoit le plus s'attacher à surmonter,
» s'il vouloit exécuter avec succès ce
» grand projet. Il crut applanir toutes
» les difficultés, s'il venoit à bout de
» ruiner totalement l'une ou l'autre de
» ces deux Puissances. » Suivant ce plan
absurde, l'une de ces deux Maisons
donnant des loix à toute l'Europe &
étant devenue maîtresse souveraine de
l'Occident, devoit regarder comme le
moyen le plus assûré de se maintenir,
celui de ne point tolérer des Religions
différentes dans ses Etats, &, par une
conséquence nécessaire, les Protestans
devoient peu à peu rentrer dans le sein
de l'Eglise; la Puissance Ottomane ne
pouvant opposer des forces égales aux
forces réunies de l'Occident, devoit être
encore une fois repoussée au-delà du
Mont-Caucase. Le Pape, nous parlons
d'après l'auteur, se décida donc en fa-
veur de l'Empereur, & voulut bien,
ajoûte-t-on, lui faire présent de la Mo-
narchie universelle de l'Europe. Il en-
tra dans la Ligue contre la France. On
prétend que ce Pontife envoya une
somme considérable d'argent au Prince

d'Orange pour le mettre en état d'envahir l'Angleterre, parce que *Jacques II* avoit toujours voulu rester fidèle à *Louis XIV*.

Le Prince *d'Orange*, usurpateur du Trône d'Angleterre, regna sous le nom de *Guillaume III*. La Paix de *Riswick* concilia les deux Puissances Angloise & Françoise. *Guillaume*, qui prétendoit avoir été joué par le Roi d'Espagne *Charles II*, excitoit avec ardeur la grande alliance contre la Maison *de Bourbon*. Il mourut avec la douleur d'apprendre que *Louis XIV* avoit reconnu le fils du Roi *Jacques* pour Roi d'Angleterre après la mort de son père arrivée à Saint-Germain-en-Laye le 16 Septembre 1701. L'Historien représente les malheureux événemens qui semblèrent fermer le Trône au Prétendant. Il nous explique ce que l'on entend si souvent répéter dans les Histoires Angloises par les noms de *Toris* & de *Whigs*. La première dénomination caractérise les opposans aux délibérations de la Cour, & celle de *Whigs* ses partisans. » Ce fut vers ce temps que *Ro-*
» *bert Walpool* Ecuyer commença à fi-
» gurer dans la Chambre-Basse, & qu'il

» acquit la réputation de grand Ora-
» teur. Il descendoit d'une ancienne
» Maison noble établie dans le Comté
» de Nortfolk, & qui prétendoit te-
» nir son origine d'un de ces Guerriers
» Saxons qui avoient autrefois, par leurs
» exploits militaires, contribué à la con-
» quête de l'Angleterre. Il fut élu en
» 1700 Membre de la Chambre-Basse
» pour le Bourg de *Kingslinn* situé dans
» ledit Comté. » Définition des deux Chambres. Le Parlement d'Angleterre est divisé en Chambre-Haute & en Chambre-Basse que l'on appelle la Chambre des Communes. Les Evêques & Pairs du Royaume ont séance & voix délibérative dans la première. La dernière se forme des Députés des cinquante-deux Comtés, dont le Royaume d'Angleterre est composé, & des Députés d'environ deux cens Villes & Bourgs qui sont en possession du privilège d'en envoyer au Parlement. Ces deux Chambres constituent ce qu'on appelle l'assemblée des Etats d'Angleterre. Ce sage établissement est un des ouvrages des Rois Saxons. Les Communes furent instituées par *Edouard I* qui vouloit opposer un rem-

part à la puissance de la Chambre Haute, dont le poids accabloit le Trône. Mais il est arrivé de cette Chambre ce qui dans la Fable nous est représenté sous l'apologue du cheval recourant à l'homme pour se venger du cerf. Cette même Chambre est devenue redoutable à l'autorité Royale, & souvent elle lui a porté des coups dangereux. Le Chevalier *Walpool*, appellé en 1705 au Conseil du Prince *George de Dannemarck* Grand Amiral d'Angleterre, est nommé en 1707 Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre.

On trouve dans cet ouvrage une anecdote singulière qui ne sert qu'à prouver que les grands événemens dépendent presque toujours de petites causes. Les Ecossois mécontens avoient appellé le Prince *Jacques*; il étoit attendu à Edimbourg à bras ouverts, quand le Comte *de Forbin*, qui commandoit l'Escadre, différa le débarquement sous des prétextes frivoles, & donna le temps à la Flotte Angloise d'arriver. Le Comte *de Forbin* à son retour fut disgracié, malgré tout le crédit de Madame *de Maintenon*. Cette Dame s'étoit intéressée au sort des *Stuarts*; elle entretenoit

une correspondance suivie avec la Reine-Douairière d'Angleterre. Cette Princesse écrivit à Madame *de Maintenon* des Lettres remplies de protestations d'amitié, & même de reconnoissance. Madame *de Maintenon* va lui faire une visite à Saint-Germain-en Laye. La Reine la reçoit avec hauteur. Madame *de Maintenon* piquée rendit sa visite extrêmement courte; elle dit à haute voix en descendant l'escalier, que *la Reine ignoroit encore la politesse Françoise, mais qu'elle avoit l'air de rester assez en France pour avoir tout le temps de l'apprendre.* » C'est ainsi, dit l'écrivain, » que la hauteur déplacée de la mère » ruina les affaires du fils, & que cette » imprudence mit la France à deux » doigts de sa perte par la continuation » d'une guerre ruineuse. »

La Reine *Anne* ayant perdu son mari & son fils unique le Duc *de Glocester*, sent revivre en elle les sentimens d'une sœur pour son frère le Prince *Jacques*; entourée de la faction des *Whigs*, elle ne s'ouvre sur ce dessein qu'à une Demoiselle de beaucoup d'esprit qui approchoit de sa personne; cette confidente entre dans ses vûes, & l'encou-

rage à préférer son frère à une Maison étrangère. Un Docteur nommé *Sacheverel*, animé par les *Toris*, prêche en faveur de l'obéïssance passive que les peuples doivent à leurs Souverains légitimes & héréditaires. Ses discours échauffent les esprits; il s'élève des partis pour & contre *Sacheverel*; ce qui produisit une révolution. La Reine se délivre de la faction des *Whigs*. *Bolingbrooke* & le Comte *d'Oxford* sont à la tête du Ministère. *Walpool* est entraîné dans la disgrace de ses amis les *Whigs*; il est accusé de malversations dans sa Charge de Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre. Son parti s'efforce de le justifier, & cependant le regarde comme une victime immolée à la Cour.

Bataille de Denain. Les affaires de France changent de face. La mésintelligence divise les deux Ministres, le Comte *d'Oxford* & le Vicomte *de Bolingbrooke*. Les intérêts particuliers de la Reine en souffrent. *Walpool* reparoît sur la scène. Il parle avec tant de véhémence & d'énergie en faveur de la liberté de l'Imprimerie, qu'il s'établit parmi les *Whigs* une réputation de po-

pularité qui contribua beaucoup à son avancement. Il fait paroître un zèle ardent pour la Maison de *Hanover*. On prenoit des mesures en France pour rétablir le Prétendant. La Reine *Anne* meurt. *Walpool* se déclare pour l'Electeur d'Hanover, & lui procure toutes les voix de la Chambre Basse. Le Ministère d'*Anne* est recherché par un Comité secret auquel présidoit *Walpool* que nous avons vû accusé, condamné, chassé de la Cour. Proscription des *Toris*. Le Chevalier est comblé de dignités & d'honneurs par le Roi regnant; mais, fâché de ce que la Nation avoit accordé un subside au Roi, il se retire mécontent de la Cour. Détails des revenus de l'Angleterre & de sa législation, ainsi que de ses finances & de la dette nationale. Combien les engagemens de la Banque sont sacrés; elle garde l'argent qui y est déposé sans exiger aucun droit; aussi aucun particulier en Angleterre n'a-t-il son argent chez lui. » Cette con-
» fiance est si bien & si généralement
» établie, qu'un grand Seigneur qui part
» pour la Campagne laisse à la Banque
» ou chez son Banquier, non - seule-
» ment tout l'argent comptant dont il

» n'a pas besoin, mais encore sa vaisselle d'argent, ses diamans, ses bijoux, & même les titres de ses terres & de ses maisons. La Banque & les Banquiers particuliers s'en chargent *gratis*. » L'auteur s'élève contre les Agens de Change; il les appelle des chenilles qui rongent insensiblement le Commerce. Il y a trois Compagnies en Angleterre, la *Caisse de la Banque*, la *Compagnie du Roi* & celle des *Indes Orientales*. *Walpool* fait des opérations courageuses relatives à ces Compagnies. Ce fut lui qui proposa de réduire à cinq l'intérêt de six pour cent que le Gouvernement avoit toujours payé, & de rembourser le principal à ceux qui ne voudroient point accepter cette proposition. Démêlés entre la Banque & la Compagnie. Cette dernière n'a plus qu'autant de crédit qu'il en faut pour ne pas tomber entièrement. *Walpool*, en ruinant le crédit de cette dernière Compagnie, n'oublia point sa fortune ni celle de ses parens. » Etant dans le Secret, il ne lui étoit pas difficile de » faire l'agiotage, manœuvre toujours » indigne d'un Ministre, & encore plus » infâme lorsque l'on négocie aux dé-

» pens de la fortune des sujets, des pa-
» piers dont on sçait quel doit être le
» sort. »

Conspiration contre le Roi. Le Conseiller *Lager* l'avoit tramée. Au moment de l'exécution, il fait part de son projet à sa maîtresse qui le trahit, & va tout révéler au Ministre. Le chef fut arrêté & perdit la tête sur un échaffaut. Le Duc *de Warthon*, le Lord *North* & *Gray* se réfugièrent en France, & de-là en Espagne. L'Evêque de Rochester (*Atterbury*) qui étoit aussi du complot, fut condamné à un bannissement perpétuel de l'Angleterre. Il est mort à Paris en 1732.

Traité d'alliance défensif entre l'Empereur & le Roi d'Espagne. Il avoit été négocié entre les deux Couronnes par le Duc *de Riperda*. Ce Traité excita des plaisanteries & des pasquinades. On afficha à la porte du Père *Ascanio*, résident à Florence en qualité de Ministre : « Celui qui pourra faire voir dans le
» Traité de Vienne un seul article avan-
» tageux & un peu honorable à Leurs
» Majestés Catholiques, n'aura qu'à
» s'adresser au Révérend Père *Ascanio*,
» qui a ordre de lui donner cent pisto-

» les pour récompense d'une découverte
» si honorable. »

Vous observerez, Monsieur, que l'auteur, en nous traçant le systême politique de l'Angleterre, fait marcher de front tous les intérêts de l'Europe; ce qui présente sans cesse un tableau aussi utile qu'il est amusant. Démêlés entre les Cours de Madrid & de Londres; la première étoit unie à celle de Vienne. *Walpool*, de son côté, ne faisoit que resserrer les nœuds qui attachoient l'Angleterre & la France. Le Roi d'Angleterre est aggresseur dans la guerre contre l'Espagne. Il se trouvoit à Londres des mécontens qui blâmoient *Walpool* sur son exactitude & ses soins à entretenir une étroite alliance entre sa Cour & la nôtre. Il paroît des écrits pour & contre. Voici un passage d'un des écrits favorables au Ministre : « Ce n'est ni à l'Empereur, ni
» aux Rois de France ou d'Espagne, ni
» à quelqu'autre Potentat que nous de-
» vons constamment nous attacher, &
» ce n'est aucun de ces Souverains que
» nous devons constamment appuyer
» & secourir. La puissance est entre les
» Princes de l'Europe, comme un flux &

» reflux continuel ; lorſque nous la
» voyons monter avec trop de rapidité
» vers un endroit, & ſur-tout qu'elle
» menace nos droits & nos privilèges,
» voilà où eſt notre ennemi ; le chercher
» ailleurs, c'eſt manquer à notre but ;
» c'eſt là qu'eſt le ſujet de nos inquié-
» tudes & de nos allarmes ; parce que
» nous avons ſecouru & relevé *Charles*
» *VI*, s'enſuit-il de-là que nous ſoyons
» obligés de le voir tranquillement s'é-
» lever auſſi haut qu'il voudra aux dé-
» pens & ſur les ruines de notre Na-
» tion ? »

Les Cours de Vienne & de Londres s'aigriſſent de plus en plus par des écrits qui bleſſoient même la Majeſté Royale. » Ces ſortes de mécontente-
» mens ne devroient jamais avoir des
» témoins ; c'eſt obſcurcir la ſplendeur
» du Trône que d'y répandre les nua-
» ges des injures. Les ſujets ſont tou-
» jours aſſez portés par la nature même
» de leur état à jouir malignement des
» foibleſſes des Rois, qui, par la nature
» de leur rang, ne ſont expoſés au grand
» jour que pour éclairer la terre de leurs
» grandes actions. On vient de voir, par
» les Mémoires qui échappèrent aux

» deux Cours, que les hommes font pour
» le moins autant hommes sur le Trône
» que dans les cabanes. » En effet, ces *Mémoires*, rapportés tout au long dans l'original, ne servent qu'à confirmer les réfléxions de l'auteur.

Le siège de Gibraltar allarme les Anglois; cependant leurs craintes paroissoient peu fondées aux Politiques, & à ceux qui connoissoient la place & la difficulté de s'en saisir.

Libelles répandus contre le Chevalier *Walpool*. On voit que la Cour de France, liée d'intérêts avec celle d'Angleterre, l'avoit empêchée, par ses négociations secrettes, de faire autant de mal à l'Espagne qu'elle le pouvoit. Le Cardinal *de Fleury* est le médiateur entre Londres, Madrid & Vienne. Articles préliminaires pour l'affermissement de la Paix générale, signée à Paris le 31 Mai 1727 de la part de l'Empereur, du Roi de France, de Sa Majesté Britannique & des Etats-Généraux. Mort du Roi d'Angleterre. Le Cardinal *de Fleury* écrit une Lettre très-forte au nouveau Monarque Anglois en faveur de *Walpool*. La Cour d'Espagne raccommodée avec celle de Londres, le

siège de Gibraltar est levé. Le nouveau Roi ne fait aucun changement dans le Ministère. Le Chevalier *Walpool* est continué dans tous ses emplois, ainsi que le Duc *de Newcastle*. Le Cardinal *de Fleury* n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit produit tout l'effet qu'il souhaitoit, que, s'intéressant sincèrement & avec chaleur au sort du Chevalier *Walpool*, il crût devoir témoigner au Monarque Anglois sa reconnoissance en ces termes :

SIRE,

» Les alliés de Votre Majesté n'ont
» pu voir qu'avec un contentement qui
» tient de l'admiration qu'elle adopte
» les principes du feu Roi son père de
» très-glorieuse mémoire. La sagesse
» d'une telle conduite confond les en-
» nemis de l'alliance de Hanover ; leurs
» espérances se sont dissipées comme
» la fumée. La harangue que Votre Ma-
» jesté vient de faire à son Parlement
» renverse leurs desseins. Ils voient dans
» la fidélité que Votre Majesté garde
» dans les engagemens du feu Roi un
» frein à leur ambition. Votre sagesse
» enfin les étonne & les rend immobi-

» les. Je suis pénétré, Sire, de la plus
» respectueuse reconnoissance, si la Let-
» tre que Votre Majesté a daigné rec
» voir de moi par son Ambassadeur p
» de mon maître, a influé sur la
» bonté que vous avez eue de co
» nuer dans les emplois M. Walp ,
» dont la politique éclairée & lian a
» conduit à bien toutes les affaires d t
» le feu Roi votre père l'avoit cha .
» Votre Majesté, Sire, verra que, t
» que l'Angleterre & la France auro
» des intérêts communs & seront inti-
» mement unies, aucune Puissance de
» l'Europe ne prévaudra sur elles. Le
» Roi mon maître est si convaincu de la
» vérité de ce principe qu'il ne s'en écar-
» tera jamais, & qu'il employera mê-
» me tous les moyens possibles pour la
» conservation de cette intimité qui est
» si propre à contenir les desseins des
» Puissances trop entreprenantes. Pour
» moi, j'en ferai, tant que mon Maî-
» tre m'honorera de sa confiance, l'ar-
» ticle le plus important du Code de
» mon administration, persuadé qu'en
» tenant une telle conduite, je me ren-
» drai agréable aux deux Puissances les
» plus respectables de l'Europe. Je suis

» si convaincu que leur union est l'ame » d'une paix générale, que, si l'on pou» voit se promettre qu'il n'arrivera ja» mais de discussion d'intérêts entr'elles » ou de changement de Ministres, j'o» serois assûrer que toute l'Europe joui» ra d'une tranquillité inaltérable. Si » Rome & Carthage avoient été aussi » unies que le sont aujourd'hui les alliés » de Hanover, ces deux grandes Puis» sances qui ont étonné l'Univers, & » par leur grandeur & par leur haine, » seroient encore aujourd'hui les arbi» tres du sort de toutes les Puissances de » l'Univers. »

Je suis, SIRE, &c.

Congrès de Soissons. Il est rompu ns qu'on ait rien décidé. » Ce Congrès, si desiré par le Cardinal & qui étoit pour Son Eminence une occasion fa» vorable de faire briller sa capacité & » d'acquérir par-là une célébrité singu» lière, ne répondit point à ses espé» rances. Jamais en effet Congrès ne » produit si peu d'effet, ni n'occupa » moins les Plénipotentiaires. On s'a» musoit beaucoup; on s'invitoit réci» proquement à des repas splendides;

» on s'y diſtinguoit enfin par l'éclat de
» l'opulence & par le tumulte des plai-
» ſirs bruyans, beaucoup plus que par
» les diſcuſſions politiques qui avoient
» engagé les Puiſſances intéreſſées à ſe
» raſſembler. »

La France, l'Angleterre & l'Eſpagne négocient lentement un Traité d'alliance qui eſt conclu & ſigné le 9 Novembre 1729 par les Miniſtres Plénipotentiaires des trois Puiſſances. Articles de ce Traité. M. *Walpool* trompe M. le Cardinal *de Fleury* ſon bienfaiteur; mais on ne ſe pique en politique ni de reconnoiſſance, ni de vérité. Il y eut beaucoup d'écrits à ce ſujet, dont on trouve les extraits dans l'original.

Hiſtoire de la guerre de 1733. M. *Walpool* voit un parti s'élever contre lui parmi les anti-Royaliſtes; il a recours à des écrits, reſſource employée ſouvent avec ſuccès par le Miniſtère Anglois. Il faut lire tous ces écrits pour ſe mettre au fait de l'eſprit politique qui eſt l'ame de cet ouvrage. Enfin, les adverſaires de M. *de Walpool* ont le deſſus. » La plus grande partie de la Cham-
» bre des Communes ſe déclara contre
» le Miniſtre, & réſolut de l'accuſer
» de

» de malversations dans son Ministère ;
» mais heureureusement pour ce *grand*
» homme, il appartenoit à un *grand*
» Roi qui, pénétré des *grands* services
» que son fidèle serviteur lui avoit ren-
» dus pendant sa longue & pénible ad-
» ministration, le créa Pair du Royaume
» & Grand Trésorier. Sa Majesté ne
» borna pas-là sa généreuse reconnois-
» sance ; pour le mettre à couvert de tout
» ressentiment, elle calma celui de ses
» plus puissans ennemis, en donnant aux
» uns des emplois lucratifs, & des di-
» gnités aux autres. Ce fut par une
» conduite si digne d'un *grand* Mo-
» narque, cependant si rare dans les
» Princes, qu'il vint à bout de souf-
» traire son fidèle Ministre à la persé-
» cution de la Chambre-Basse. C'est
» ainsi que ce *grand* homme fut obligé
» de quitter le Ministère, regretté de
» son Roi, abandonné de ses plus
» *grands* amis, & emportant encore
» avec lui la confiance de son Souve-
» rain, puisqu'il en étoit toujours le
» conseiller secret ; c'est ainsi qu'il se
» retira après avoir gouverné l'Angleter-
» re pendant l'espace de vingt ans. »

Il faut convenir, Monſieur, que cette production, quoique le ſtyle en ſoit peu ſoigné, eſt très-utile pour les perſonnes qui veulent être inſtruites de la Politique de nos jours. L'auteur mérite les éloges dûs au ſçavoir & à l'intelligence dans ces ſortes d'objets; étude ſi néceſſaire à tout citoyen qui veut apprécier ce qui peut ſervir ou nuire au bonheur de ſa Patrie. On trouve des exemplaires de cet ouvrage à Paris chez *Durand* rue du Foin.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Juin 1764.

LETTRE II.

Lettre à M. Fréron ſur la manière dont les Indiens Orientaux font la guerre.

JE vous envoie, Monſieur, la traduction d'un morceau curieux que je viens de lire dans une Gazette Angloiſe. Je préſume que ce détail ne déplaira point à vos Lecteurs, ſur-tout dans les

circonſtances préſentes où les affaires de la Compagnie des Indes, & les guerres que nous avons eues à ſoutenir dans cette partie du monde, ſont le ſujet des converſations.

Rien ne paroît ſi difficile à nos Militaires que de pouvoir faire ſubſiſter des armées auſſi conſidérables que celles que les Aſiatiques mettent ordinairement ſur pied. Mais, s'il y a lieu d'être ſurpris qu'on puiſſe faire marcher un ſi grand nombre de combattans, combien le ſera-t-on davantage lorſque l'on ſçaura que chaque Cavalier a deux valets, l'un pour avoir ſoin de ſon cheval, l'autre pour lui procurer ſon fourrage; qu'ils ſont tous accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, & qu'il y a toujours à la ſuite du Camp un nombre prodigieux de boutiques où l'on trouve tout ce que l'on peut ſouhaiter, de même que dans les Villes; que de plus, le Roi & les grands Officiers mènent avec eux leurs ſerrails avec le nombre immenſe d'eſclaves néceſſaires pour le ſervice des femmes, & pluſieurs centaines d'éléphans pour la pompe ſeulement; car toutes les fois que le Souve-

rain se met en campagne, il est plus occupé d'une vaine montre de splendeur & de magnificence que de l'objet de la guerre, & il est flaté de voir ses sujets abandonner la Capitale pour augmenter son cortège. Pour fournir tout ce qui est nécessaire à une si grande multitude, tout le pays est en mouvement; on donne les ordres les plus sévères pour faire apporter au Camp toutes sortes de provisions. Par-là toutes les Villes les plus proches, de même que les plus éloignées, se trouvent épuisées pendant que le Camp pour l'ordinaire est très-abondamment pourvû.

Voici la façon dont ils se procurent le fourrage. Le valet, que ce soin regarde, est continuellement employé à couper le gazon dont il lave les racines; ce qui fait une meilleure nourriture pour le cheval que l'herbe seule. Une ondée de pluie fournit souvent, peu de jours après, une nouvelle récolte. Si la sécheresse continue, on transporte le Camp dans une plaine plus favorable. Ils nourrissent aussi leurs chevaux dans les champs de ris; & lorsque la viande est abondante, ils font bouillir les boyaux, & tout ce qui est de rebut, jus-

qu'à ce que le tout soit presque dissous; ensuite ils le mettent avec du beurre & différente sorte de grains, & ils en forment des boules qu'ils font avaler à leurs chevaux. Lorsqu'il y a disette de provisions, ils leur donnent de l'*opium* qui fait le même effet sur ces animaux que sur les hommes; car en même temps qu'il appaise leur faim, il les rend capables de supporter la fatigue. Les chevaux du pays sont naturellement si vicieux qu'on ne peut les rompre au manège, ni les accoutumer à marcher en ordre, comme nos Escadrons de Cavalerie. Les chevaux de Perse sont plus doux & plus dociles; aussi les estime-t-on beaucoup, & souvent ils se vendent mille guinées; ceux de l'Inde se vendent depuis cinquante jusqu'à cent guinées. Il y a beaucoup de peuples de l'Inde qui s'abstiennent totalement de toute espèce de nourriture animale; la plus grande partie fait usage du ris ordinaire; c'est presque leur unique subsistance; ils ont une si grande vénération pour les vaches qu'il leur est défendu par leur Religion de tuer aucun animal de cette espèce; de sorte qu'il se trouve suffisamment de viande pour

les soldats Mahométans, & le petit nombre d'Européens qui sont dans ces pays. Pour diminuer la surprise des plus exacts calculateurs, on doit supposer que des armées aussi nombreuses demeurent rarement quelque temps en campagne sans perdre beaucoup de soldats par la famine. Quelque considérable que soit cependant cette perte, on s'en apperçoit à peine, & on y fait peu d'attention. Une famine n'a rien d'extraordinaire chez les Indiens; le souvenir de ce fléau n'empêchera jamais de rassembler une autre armée aussi nombreuse qui se trouvera bientôt exposée aux mêmes inconvéniens. Il faut compter encore les pertes considérables qu'ils souffrent en hommes, en bêtes de charge, & en tous les attirails de guerre, toutes les fois qu'ils marchent dans des routes difficiles ou dans des défilés, & sur-tout dans leur manière de traverser les grandes rivières; car ces rivières, lorsqu'elles ne sont pas guéables, deviennent des torrens dans la saison des pluies; elles s'enflent si prodigieusement, & elles sont si rapides qu'on ne peut les traverser que très-obliquement, l'endroit où l'on aborde étant très-souvent plusieurs milles au dessous de celui où

l'on s'eſt embarqué ; ce qui rend inutiles les vaiſſeaux peſans conſtruits de charpente ; car il n'eſt pas poſſible de les faire remonter contre le courant. Pour y ſuppléer, ils conſtruiſent avec des branches entrelacées des bateaux fort larges qu'ils recouvrent de peaux ; il y a toujours un grand nombre de peaux dans le Camp ; ces bateaux ſont légers & faciles à conduire ; ils peuvent contenir cinquante chevaux ; & ils ſont en état de tranſporter la plus peſante artillerie.

C'eſt au peu de connoiſſance des mœurs des peuples de l'Aſie qu'il faut attribuer l'idée de pluſieurs perſonnes qui penſent qu'ils ne peuvent jamais devenir de bons ſoldats. On doit à la vérité convenir qu'ils ne le deviendront jamais tant que le mauvais gouvernement ſous lequel ils vivent ſubſiſtera, & qu'ils auront toujours autant d'éloignement pour toute eſpèce de nouveautés. Mais ce ſeroit ſe tromper beaucoup que d'attribuer la crainte qu'ils ont des armes à feu, & ſur-tout du canon, à une lâche & invincible timidité.

La véritable raiſon eſt le peu d'expérience de leurs Chefs, qui n'ont jamais compris l'avantage de la diſcipline, &

qui ont toujours tenu leur Infanterie sur un trop bas pied. Leur Cavalerie, qui, parmi eux, est un Corps très-respectable, & qui est bien payé, quoiqu'elle ne soit point lente à combattre avec le sabre, ne se détermine pas cependant volontiers à exposer ses chevaux à la portée de notre canon; de sorte que leurs Cavaliers ne refusent pas un combat par la crainte d'y perdre la vie, mais plutôt par celle d'y perdre leur fortune qui consiste particulièrement dans les chevaux qu'ils élèvent. Pour donner un exemple de l'affection qu'ils ont pour des animaux si utiles, *Morarow*, Général des Marattes, ayant eu son cheval favori tué d'un coup de canon, en porta le deuil pendant trois jours à leur manière, c'est-à-dire, qu'il fut tout autant de temps sans mettre son turban.

Ceux des naturels du pays qui ont été disciplinés & exercés par les Européens, & dont on a formé un Corps d'Infanterie régulière sous des Officiers de leur Nation, & qui sont généralement connus sous le nom de *Cipayes*, se sont familiarisés eux-mêmes avec les armes à feu, & se comportent très-bien à la défense d'une Place; & lorsque nous leur

donnons des Sergens pour les conduire, ils font une fort bonne contenance dans le Camp.

Rien n'eſt ſi préjudiciable à leurs affaires militaires que la fauſſe idée généralement adoptée parmi eux, & ſurtout parmi leurs Chefs, au ſujet de l'artillerie. Ils ſont effrayés de celle de l'ennemi, & mettent follement leur confiance dans la leur; &, ce qui eſt encore une erreur plus fatale pour eux, c'en qu'ils comptent particulièrement ſur leurs plus grandes pièces, qu'ils ne ſçavent ni diriger, ni mettre en mouvement. Ils donnent à ces pièces des noms pompeux & ſonores; de même que les Italiens en donnent à leurs canons. Lorſque nous marchons à eux avec nos légères pièces de campagne, & qu'ils ſont obligés de remuer ces maſſes énormes, leurs buffles qui ſont des animaux preſque toujours intraitables, deviennent tout à fait indomptables au premier coup de canon qui vient à les frapper; & comme ils ſont très-mal harnachés, il ſe paſſe beaucoup de temps avant qu'on puiſſe débarraſſer les autres de ceux qui ſont tués ou qui ſe ſont emportés.

Dans les guerres que nous avons avec

les Asiatiques seuls, notre plus grand avantage vient plutôt de leur attachement à leurs anciens usages qu'à leur manque de bravoure. Non-seulement le Prince lui-même, mais aussi chaque *Raja* qui a le commandement de toutes les troupes qu'il a pu mettre en Campagne, paroît toujours monté sur un éléphant, & il est en même temps le Général & l'Enseigne de ce Corps. Si ses troupes cessent de le voir un moment, elles concluent que tout est perdu. C'est ainsi que nous voyons qu'*Aureng-Zeb* * gagna deux batailles par la trahison de ceux qui conseillèrent à ses deux frères qui étoient victorieux de descendre de leurs éléphans & de monter à cheval pour poursuivre les vaincus. Comme cette pratique est encore en usage à présent, nos Ingénieurs ont une belle occasion de décider du sort de tout un détachement par une volée de

* Grand Mogol; il emprisonna son père en 1660, fit mourir & chasser ses frères, & se vit paisible possesseur d'un Empire immense. C'étoit un Prince belliqueux; il conquit les Royaumes de Décan, du Visapour, de Golconde & de Carnate. Il mourut en 1707 âgé de près de cent ans.

canon de six livres de balles bien dirigée; aussi ces bêtes énormes ne paroissent à présent amenées en campagne que pour servir de but à notre artillerie. On dit qu'ils commencent à sentir tout le danger de cette pratique; mais sûrement il y a long-temps qu'ils auroient dû s'en appercevoir; car, avant l'usage de l'artillerie, le Général ainsi, distingué, se trouvoit exposé aux flèches de toute une armée, & cependant on le voit toujours dans une position aussi dangereuse. Les auteurs rapportent que *Porus* fut percé de neuf flèches, & qu'il tomba de son éléphant tout couvert de blessures.

Il paroît assez probable que ce n'est pas tant l'attachement à leurs anciennes coutumes que la facilité de maintenir leurs troupes ensemble par ce signal qui les détermine à suivre toujours ce même usage. On en peut sentir la nécessité par les succès d'*Aureng Zeb*; lorsqu'il s'appercevoit que son armée commençoit à plier & à se débander, il ordonnoit d'attacher des chaînes aux jambes de son éléphant, pour convaincre ses troupes que ce ne seroit point lui qui leur donneroit l'exemple de la fuite, &

treprise considérable, sur - tout leurs Chefs étant aussi superstitieux qu'ils le sont; mais il leur arrive très-souvent de rencontrer de très-grands obstacles, & de voir leurs desseins déconcertés par des gens qui se servent habilement de ces moyens. Pour en donner une preuve convainquante, je donnerai ici l'extrait d'une Lettre du Colonel *Lawrence* au Gouverneur du Fort Saint-George.
» Nous avons fait une marche très-près » de l'ennemi, & notre intention étoit » de nous poster aujourd'hui sur le che» min qui est entre Wandewash & Pon» dichery; mais nous avons été préve» nus par un accident qu'il n'étoit pas » possible de prévoir. Depuis quelques » jours les Noirs qui nous accompagnent » étoient attaqués de maladies graves; » il en mouroit tous les jours quelques» uns, & cela presque subitement; on at» tribuoit cet accident en partie à la saison, » mais plus encore aux mauvaises eaux. » Un Bramin, selon toutes les apparen» ces employé par nos ennemis, vint » dans notre Camp, & se disant inspi» ré, il rassembla autour de lui une fou» le de Malabares; il les menaça de la » vengeance de leurs Dieux s'ils conti-

» nuoient à rester dans le Camp, & il
» leur insinua artificieusement que la
» maladie qui regnoit alors étoit une
» juste punition que leur Dieu leur en-
» voyoit, parce qu'il étoit offensé de ce
» qu'ils restoient avec les Anglois. Après
» cette harangue, ils désertèrent tous. »

Mais ce qui s'oppose le plus à ce qu'ils deviennent un peuple militaire, est que ceux qui ont eu une fois quelque succès à l'armée, qui leur a mérité le titre d'heureux, étant regardés par-là comme invincibles, sont bien aises d'épargner les dépenses immenses d'une armée. C'est pourquoi il y a très-peu de vétérans parmi eux; la plûpart de leurs armées ne consistent que dans un assemblage de différens peuples ramassés à la hâte de différens côtés; de sorte qu'il n'est pas possible d'établir une discipline parmi eux, sans laquelle la bravoure des soldats devient inutile, & leur nombre embarrassant.

Quoiqu'il leur soit souvent arrivé d'être surpris pendant la nuit par les Européens, & qu'ils aient beaucoup souffert à ces attaques, il n'est pas possible de leur faire établir de l'ordre & de la vigilance dans leur Camp, & lorsqu'ils

combattent avec nous comme alliés, on ne peut, quelques repréſentations qu'on leur faſſe, les déterminer à être ſuffiſamment ſur leur garde, ſur-tout lorſqu'ils ſont dans le voiſinage des François; on ne peut auſſi les engager à quitter leur Camp à la pointe du jour, pour ſe joindre à nous & nous aider à ſurprendre l'ennemi.

Dès que la nuit eſt venue, chaque ſoldat mange une quantité inconcevable de ris, & la plûpart prennent après quelques eſpèces de drogues ſoporifiques; enſorte que vers minuit toute l'armée eſt plongée dans un ſommeil profond; il n'eſt pas difficile d'appercevoir le danger de cet uſage; mais, malgré cela, il paroîtroit fort étrange à un Monarque de l'Orient qu'on cherchât à lui perſuader que la ſûreté de ſon Trône dépend de régler la nourriture ordinaire de chaque ſoldat. Il ſeroit encore plus difficile de lui faire comprendre qu'il devroit s'abſtenir de l'uſage trop fréquent de l'*opium*, qui ne doit ſervir qu'à l'enflammer, ſi l'on peut le dire, de l'ardeur militaire pour un jour d'action. Ce qui doit remplir l'ame d'un ſoldat Européen de courage, d'ardeur

& en même temps de mépris, c'est de voir une multitude de ces pauvres créatures seulement animées par un transport momentanée, entassée sur une brèche, & qui, par leurs habillemens & par leurs fureurs impuissantes, ressemblent plutôt à une troupe de femmes frénétiques.

Il y a certainement un air de mollesse efféminée dans les habits des peuples de l'Orient; ce qui dans tous les temps a beaucoup contribué à donner aux Européens une foible opinion de leur caractère militaire. En effet, quelle étrange idée doivent se faire les Européens, lorsqu'ils voient un Corps de Cavalerie habillé avec des robes de soie ou de coton? Ce que je viens de dire suffit pour démontrer qu'une Nation, dans de pareilles circonstances, ne peut jamais devenir un peuple militaire. Cependant il n'y a point de caractère dont ils soient plus entêtés que de celui de guerriers; &, comme ils n'ont nulle autre idée de gouvernement, ils ont été de temps immémorial continuellement en guerre les uns contre les autres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Police sur les Mendians.

Il paroît un ouvrage intitulé *Police sur les Mendians, les Vagabonds, les Joueurs de profession, les Intrigans, les Filles prostituées, les Domestiques hors de maison depuis long-temps, & les gens sans aveu :* une Brochure *in*-12 chez *Dessain Junior* Libraire Quai des Augustins. Voici ce qu'on lit dans l'*Avant-Propos :* » Je me suis d'autant » plus volontiers déterminé à deman- » der au Conseil un nouveau réglement » contre les Mendians, les Vagabonds » & les autres garnemens qui nous dé- » vorent, qui inquiètent, qui vèxent » & mettent à contribution, quelque- » fois même au pillage, & à sac nos » Villes, nos Bourgs, & plus souvent » nos Villages, nos Hameaux & nos » Fermes, que l'un des plus grands Mi- » nistres que la France ait eus, m'a dit » qu'il étoit informé & sensiblement » touché de tous les désordres qui ré- » sultoient de la mendicité, du vaga- » bonnage & de l'oisiveté, & qu'aussi- » tôt que ses occupations immenses lui » en donneroient le loisir, il employe-

» roit tout son crédit pour occuper uti-
» lement ces fainéans, & pour les em-
» pêcher de commettre les brigandages
« dont on les accusoit à juste titre dans
» nos Provinces. C'est sur cet espoir,
» qui ne peut pas être vain, puisque j'ai
» pour garant le cœur citoyen de ce
» grand homme d'Etat, que j'ai com-
» mencé par cette matière. Le plan de
» Police que je présente moins au Pu-
» blic qu'au Gouvernement contre cette
» indigne canaille, tend à engager les
» citoyens dont le zèle peut égaler le
» mien à *combiner* mon ouvrage, à le
» corriger, à le perfectionner par des ré-
» fléxions prudentes & lumineuses, à
» donner les idées qu'ils peuvent avoir
» sur cet objet, & à mettre nos Minis-
» tres à portée de les *combiner* avec les
» miennes, afin de prendre plus sûre-
» ment un parti salutaire. » L'auteur, qui paroît réunir une grande probité à des lumières pour tout ce qui peut contribuer au bonheur de ses concitoyens, prend plaisir à faire l'éloge d'un ouvrage dans le goût du sien, qu'il nous annonce être la production d'un Magistrat respectable ; il l'invite à le rendre public.

Les Hôpitaux font ici regardés comme un très-bel établissement qui fait honneur à l'humanité & à la France. Les Ordonnances rendues contre les fainéans & les vagabonds, font trop douces, selon l'écrivain. Observations critiques sur les Maréchaussées, dont l'institution est dûe à *Charles VII*. Nouvelle loi que l'on propose qui remédiera à tous les maux qu'a produits le peu de sévérité contre les Mendians, Libertins, Fainéans, &c. » Il faut 1° que la nouvelle » Ordonnance que Sa Majesté rendra » enjoigne de nouveau aux Mendians » estropiés, décrépits, infirmes, comme à ceux en santé qui en font le métier par paresse, aux vagabonds, aux » Chevaliers d'industrie, aux joueurs » de profession, aux gens sans aveu, » aux domestiques anciennement hors » de condition, & aux autres escrocs & » bandits, de se retirer dans le délai de » deux mois dans le lieu de leur naissance ou du domicile de leurs parens, » à peine d'être ceux en état de servir » le Roi dans ses armées, engagés de » plein droit après l'expiration du délai, & de punition corporelle contre » ceux qui seroient décrépits ou inva-

» lides de l'un & de l'autre sèxe, si
» mieux les uns ou les autres n'aimoient
» s'engager sur leur route dans des mai-
» sons conventuelles, dans des Hôpi-
» taux où chez des particuliers pour y
» travailler ; mais dont en ce cas les
» Supérieurs des Communautés & les
» particuliers qui les recevroient don-
» neroient leurs certificats. 2° Il est né-
» cessaire que la même Ordonnance pro-
» cure des occupations aux hommes &
» aux femmes, même aux filles pros-
» tituées, qui les mettent en état de se
» vêtir, eux & leurs enfans. Quant à
» ceux qui sont en état de travailler,
» lesquelles occupations seront analo-
» gues à la force, à l'adresse, à l'intel-
» ligence, à la foiblesse ou à la mal-
» adresse des sujets ; comme aussi qu'el-
» le procure la subsistance, le vêtement,
» le logement & les commodités indis-
» pensables à ceux de ces sortes de su-
» jets qui seront, par leur vieillesse,
» par leurs infirmités, ou par leur inva-
» lidité, dans l'impossibilité de faire au-
» cun travail. »

L'auteur entre dans des détails. L'éxécution de cette nouvelle Ordonnance seroit confiée à une personne en consi-

dération; Sa Majesté feroit délivrer aux bannis de Paris & des autres principales Villes une route en forme par les Lieutenans de Police des Villes de leur départ, & Elle leur feroit fournir l'étape & le logement de la même manière que cela se pratique pour les troupes, avec la différence que leur logement seroit assigné dans des granges ou dans des écuries avec de la paille. Le Gouvernement leur fournira les moyens de se retirer chez eux, d'y chercher de l'ouvrage, & d'y en trouver; car il n'est pas un seul canton dans le Royaume où les terres ne manquent de bras pour les cultiver, où les Manufactures ne périssent faute d'ouvriers. Les hommes vigoureux seroient occupés aux chemins, aux canaux, aux chaussées des rivières, &c. Ce que l'on pourroit tirer du service des invalides, feroit infiniment au-dessus des dépenses qu'on seroit obligé de faire pour la nourriture, l'entretien, les pansemens & les soins qu'exigent les malades, les estropiés & les vieillards.

Tableau des maux qu'ont faits & que font à la France la mendicité & le vagabonnage; je me sers des expressions

de l'auteur. Il dépeint sous des traits, qui sont ceux de la vérité, les intriguans, joueurs de profession, escrocs de Paris & des Villes Capitales. Vous serez peut-être curieux de voir quelqu'exemple du style de l'écrivain.
» Vampires de l'Etat, (il parle des filoux) plus dangereux que les sauterelles le furent autrefois en Egypte, » que les lions & les léopards le sont » dans les déserts Africains; ils rongent » & dévorent également la ville & les » champs; poids énormes pour Paris, » strangurie pour les Provinces, ils » rendent la vie chère & souvent di» setteuse aux habitans de la Capitale » que le Commerce, les Arts, leurs » emplois, leurs affaires, leur état y » attachent, & ils réduisent les Pro» vinces à l'impossibilité de fournir à » leur consommation, parce qu'elle est » très-considérable & en pure perte pour » l'Etat qui ne reçoit aucun retour des » denrées qu'il leur fournit. » On voit que l'auteur est rempli de chaleur pour l'honnêteté & le bonheur de ses concitoyens. Il prend la plume de *Juvenal* pour gourmander tous les vices rassemblés dans cette espèce d'aventuriers, si

communs à Paris. » Ces espèces, con-
» tinue l'auteur avec un enthousiasme
» qui décèle ses bonnes vûes, ces es-
» pèces plus dangereuses que les vo-
» leurs de grands chemins, font tou-
» tes sortes de métiers infâmes pour
» parvenir à leurs fins. Ce sont de vrais
» *Mercures*; ils ont de jolies filles &
» de petites maisons en leur disposi-
» tion; leurs prépatatifs sont singuliè-
» rement recherchés; chère délicate,
» vins fins, liqueurs délicieuses, l'élé-
» gance des petits soupers, la bonne
» mine empruntée de ces *Amphitrions*,
» leur enjoûment, les commodités,
» les agrémens, tout s'y trouve; cha-
» cun est libre dans ces parties fines,
» dont ils font communément les frais,
» & ils ont le talent d'émousser & de
» satisfaire les goûts, les sens & les ca-
» prices de leurs convives; le souper
» fini, ils font évader les filles, & font
» venir des cartes ou dez; c'est pour
» lors que la scène change, & que la
» tragédie la plus sanglante succède au
» comique badinage & aux ris; c'est
» pour-lors que la salle du festin est
» transformée en une forêt noire &
» épaisse propre aux plus grands for-
» faits;

» faits ; c'eſt-là où ces ſcélérats, qui
» ſembloient ne reſpirer que les amuſe-
» mens les plus enfantins & les plus
» doux, égorgent leurs malheureuſes
» victimes, & ſucent juſqu'à la der-
» nière goutte de leur ſang ; c'eſt là où
» le plus riche héritier de la Cour & de
» la Ville devient le plus pauvre & le
» plus malheureux. Telle eſt la ſuite
» des ébats que les jeunes gens ont pris
» avec les filles de débauches qu'on
» leur a procurées ; tel eſt l'effet du vin
» & des liqueurs qu'on leur a fait boire
» à outre meſure ; une nuit ſuffit à ces
» coquins pour conſommer leur crime.»

L'écrivain légiſlateur étend ſes vûes ſur les domeſtiques hors de condition. Il rappelle un Arrêt du Conſeil de *Louis XIII* qui ordonne aux Maîtres de congédier les domeſtiques ſurabondans qu'ils avoient, & de ne conſerver que ceux qui leur étoient abſolument néceſſaires. On ne peut qu'être du ſentiment de l'auteur pour ce tas de valets qui ne font qu'entretenir la pareſſe & l'engourdiſſement de l'opulence, au lieu de travailler à cette circulation de travaux & de ſoins réunis, ſi néceſſaire à la Société.

Il y a un Chapitre consacré à exposer les dommages causés à la population par les filles de débauches. L'auteur voudroit qu'il y eût plus de filles employées au service domestique ; ce qui empêcheroit l'oisiveté de multiplier ces victimes de la dissolution.

N'attendez pas de moi, Monsieur, que je vous rende compte de toutes les vûes de l'auteur ; elles me paroissent émanées d'un amour patriotique, ardent & pur ; c'est à ceux qui occupent les premières places de juger de la bonté & de l'utilité de ces observations ; elles annonçent de la réfléxion, du zèle & de la chaleur dans l'ame. Peut-être que l'auteur eût pu s'épargner un ton de déclamation assez inutile lorsqu'on présente la vérité ; mais on sçait qu'il écrit d'après son cœur, & que c'est l'amour du bien public qui a conduit sa plume.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Juin 1764.

LETTRE III.

Apologues Orientaux.

LA lecture du Dictionnaire d'*Herbelot* & le goût de la morale ont inspiré à M. *de Sauvigny*, que vous connoissez par la Tragédie de *Socrate*, un ouvrage intitulé : *Apologues Orientaux*. Il est dédié à Monseigneur LE DAUPHIN, ce Prince fait pour protéger & juger à la fois les Lettres & les Arts.

Je vais mettre sous vos yeux l'*Avertissement* qui est très-court, mais qui ne vous éclairera pas moins sur le plan de cette production. » *Amed Ben Mohamed*, » auteur de ces *Apologues*, avoit été » Bacha sous le dernier Sultan. On » ignore la cause pour laquelle il fut » disgracié. Il passa les six dernières an» nées de sa vie en exil dans les Isles de » l'Archipel : ce fut-là qu'il composa ses » *Apologues*. Quoiqu'il fut grand admi» rateur de *Locman* & de *Pilpay*, il crut » devoir prendre une autre route qu'eux. » Il est certain que le titre de *Fable* n'é-

» xige point qu'on fasse toujours parler
» les arbres & les plantes, les quadru-
» pèdes & les oiseaux. Pourquoi des
» *Apologues* où les hommes jouent les
» premiers rôles, ne seroient-ils pas
» aussi utiles que les autres, quand il
» en résulte des vérités aussi grandes ?
» L'exemple d'un homme ne peut-il
» point instruire aussi bien les hommes
» que l'exemple d'un loup ou d'un
» chien ? Le grand point est de rendre
» l'action d'une façon piquante, afin
» que le but moral s'en présente aisé-
» ment, & qu'il puisse se graver pro-
» fondément dans la mémoire. *Esope*
» chez les Grecs, *Pilpay* chez les In-
» diens, *Phèdre* chez les Romains, &
» l'inimitable *la Fontaine* chez nous,
» ont, par quelques-unes de leurs Fa-
» bles, autorisé le genre des *Apologues*
» d'*Amed Ben Mohamed* ; aussi doit-il
» être, de ce côté, à l'abri du reproche.
» Je dirai plus, il a dû peut-être choisir
» de préférence le genre qu'il a pris.
» *Mohamed* vouloit donner un plan
» suivi d'éducation à ses enfans, dont
» plusieurs étoient déja parvenus à l'âge
» d'adolescence, & qui pouvoient pré-
» tendre à devenir Bachas. Quelle mo-

» notonie eût regné dans ce plan sui-
» vi, s'il eût mis constamment un lion
» pour un Roi, un singe pour un Cour-
» tisan, un tigre pour un Aga, un re-
» nard pour un Visir, & un rat pour un
» homme de Finance ? J'ose croire que
» ces *Apologues* eussent fait moins
» d'impression sur l'esprit de ses enfans ;
» il lui fallut intéresser, remuer, cap-
» tiver le cœur dans un âge où ce cœur
» ne respire que l'ivresse & la vanité
» des grandeurs. Afin de jetter une va-
» riété plus grande dans son ouvrage,
» *Mohamed* est venu puiser quelquefois
» parmi nous ses exemples vrais ou
» faux ; il a souvent mis bas ses échasses
» Orientales pour imiter notre style :
» chose que nous ne sçaurions condam-
» ner sans injustice, puisque beaucoup
» de nos écrivains prennent le style des
» Orientaux, sans que ceux-ci y trouvent
» à redire. »

L'ouvrage est distribué en quatre Livres qui contiennent environ chacun quinze ou dix-huit *Apologues*. L'auteur, en général, s'est proposé de prendre l'esprit & le vernis Oriental ; vous conviendrez, Monsieur, qu'il y a parfaitement réussi.

Apologue I en forme d'introduction. Amed Ben Mohamed à sa femme.

» Déja la jeune avant-courière du » jour, d'un vol imperceptible, s'élève » de la profondeur des ténèbres & vient » se reposer sur la cime du Mont At» las.

» De la couronne qui brille sur son » front partent des rayons doux & in» sinuans, qui semblent pousser devant » eux les ombres incertaines de la » nuit.

» O Terre, tu lui souris ; oiseaux, vous » la saluez. C'est toi qui l'annonces à » tous les êtres, tendre rosée du ma» tin ; tu descends pour hâter le réveil » de la Nature.

» O ma bien aimée ! Sens-tu qu'elle » vient humecter tes paupières ! Sens-tu » qu'elle répand sur tous tes charmes une » fraîcheur qui les embellit !

» De quelles couleurs vives & bril» lantes elle peint tout ce qui nous en» vironne ! Vois comme elle forme sur » ces tapis de verdure & dans ces loin» tains fleuris mille diamans étince» lans !

» Roses purpurines, rendez-lui hom-
» mage de votre éclat, & vous, verds
» orangers, c'est à son suc nourrissant
» que vous devez la saveur délicieuse
» de vos pommes dorées.

» C'est ainsi que, paré des couleurs
» brillantes de l'allégorie, l'Apologue
» attire nos regards, ouvre nos cœurs,
» s'y insinue, & y verse l'amour de la
» vertu qui fait naître les fleurs de l'en-
» joûment & les fruits de la sagesse.

» Chère moitié de moi-même, que
» ces paroles soient pour toi comme un
» miel pur & bienfaisant; que cette
» vérité se grave dans ton ame, com-
» me ton image est gravée dans mon
» cœur.

» Le Père immortel de tous les êtres
» a versé sur notre couche nuptiale la
» rosée de ses faveurs; il nous donne
» une famille nombreuse; songeons
» que nos enfans ne nous doivent en-
» core que la vie.

» C'est au doux aliment que ton sein
» leur prodigua qu'ils doivent la cons-
» titution saine & vigoureuse dont ils
» jouissent; fais pour l'esprit ce que tu
» as fait pour le corps. » *Mohamed* en-
gage sa femme par cet *Apologue* à don-

ner elle-même à ses enfans des leçons
» de sagesse & de vertu. » Les fictions
» de l'*Apologue* les effaroucheroient
» dans ma bouche ; elles les enchante-
» ront dans lat ienne, la tienne qui sur
» leurs lèvres a cueilli les prenmiers
» baisers. »

Ce début doit vous plaire, Monsieur ; il est intéressant ; mais ce qui vous attachera sur-tout dans ces petits ouvrages, c'est le sentiment. En voici de nouveaux exemples. Je les prends au hasard.

Apologue VI.

LES DEUX SOUHAITS.

» Malheur à vous, Grands de la ter-
» re, si vous ne sentez pas tout le prix
» d'un favori qui ose vous dire la vé-
» rité !

» Le Kalife *Nasser* faisant jetter de
» l'or dans une citerne, s'écria : Fasse le
» Ciel que je vive assez pour la rem-
» plir ! A ces mots son favori frémit
» d'indignation, & veut s'éloigner. Le
» Kalife l'arrête : Où vas-tu, lui dit-
» il ? Pardonnez-moi, Seigneur, ré-
» pond le favori ; je me suis ressouvenu

» d'avoir accompagné votre ayeul en ce » même lieu. La citerne étoit pleine. » En la voyant, il soupira, des larmes » coulèrent de ses yeux, & il dit : O » Dieu de *Mahomet*, faites-moi vivre » assez pour employer ces richesses à » rendre mes sujets heureux ! »

Apologue XVIII.

LA MONTAGNE ET L'HOMME DU VALLON.

Il faut, avant que de vous parler de cet *Apologue*, vous dire qui étoit *Chin-nong*. Il vivoit dans les premiers siècles de l'Empire de la Chine ; de simple citoyen il monta au Trône sans avoir été conquérant, fourbe, enthousiaste ou politique, mais parce qu'il inventa les rames, ainsi que les instrumens nécessaires à l'Agriculture, & qu'il apprit à s'en servir. Etant Empereur, il éprouvoit des remèdes sur lui-même, dans l'intention de parvenir aux connoissances d'un Art utile à ses sujets, & de les guérir. C'est depuis ce Prince que les Empereurs ont un champ qu'ils cultivent de leurs mains. On lui donna

un nom dont il se trouvoit flaté, c'est celui de *Laboureur Céleste*. Revenons à l'*Apologue*. » C'étoit loin de la pompe » des Cours & du tumulte des Villes » que le sage *Chinnong* aimoit à re- » cueillir son ame ; il les fuyoit ces » Grands qui l'ennuyoient par leurs fa- » deurs & leurs faussetés.

» Il les fuyoit, & il venoit goûter un » repos délicieux parmi les habitans de » la campagne. Leurs mœurs pures, » leur gaîté piquante & vraie, & leurs » plaisirs innocens, ouvroient son cœur à » une joie douce qui n'est sentie que par » la vertu.

» Que faites-vous parmi des hommes » vils & grossiers ? Que ne venez-vous » plutôt habiter nos Palais, disoit à » *Chinnong* un Grand qui mettoit sa » gloire à persécuter les habitans des » campagnes ? *Chinnong* eut la noble » fermeté de l'interrompre par cet *Apo-* » *logue*.

» Une montagne invitoit un hom- » me à venir habiter ses hauts som- » mets : Pourquoi restes-tu dans ce val- » lon, lui disoit-elle ? Comment peux- » tu t'abaisser à ramper dans des ma- » rais ? Ose plutôt t'élever jusqu'à moi ;

» tu marcheras environné des étoiles, » & tu verras du haut de ma cime les » nues rouler sous tes pieds.

» Un si haut degré d'élévation, ré» pond l'homme, ne tente point mon » cœur; on diroit, il est vrai, que le » *Grand-Tout* vous a confié le soin de » soutenir l'immense poids des Cieux, » tant s'élève dans les airs votre tête al» tière.

» Mais toujours la foudre & les vents » grondent autour d'elle; toujours ce » front superbe est caché sous la neige, » & tout hérissé de rochers & de préci» pices. Abaissez vos regards sur ce val» lon.

» Que d'épis dorés le couronnent! » Que d'arbres touffus qui, sous le poids » des fruits les plus savoureux, cour» bent leurs nombreux rameaux! Avec » quelle volupté la vûe s'égare sous ces » berceaux toujours verds, sur le cristal » ces fontaines, & sur l'émail de ces prai» ries!

» Enfin c'est de ce vallon, l'objet de » vos dédains, que vos habitans eux» mêmes tirent leur subsistance; & c'est » lui qui m'a fait trouver l'innocence » & le plaisir, l'abondance & la paix.

» Grands, qui n'êtes sur la terre
» qu'un fardeau superbe & inutile,
» pourquoi jettez-vous sur les Cultiva-
» teurs un coup d'œil méprisant ? Est-
» ce parce qu'ils vous font vivre ? Et
» vous, de quoi tirez-vous vanité ? De
» la noblesse de vos ancêtres ? Non,
» vous les imiteriez. De vos vertus ?
» Où sont-elles ? C'est donc de vos
» vices, sur-tout de votre oisiveté.
» Ainsi parla *Chinnong* au plus altier
» des hommes. » Les Grands s'en cour-
» roucèrent ; les Courtisans le blâmè-
» rent ; mais l'innocence opprimée lui
» rendit des actions de graces ; la vertu
» courageuse lui applaudit, & l'im-
» muable vérité grava sur l'airain les
» paroles de *Chinnong* qu'elle ordonna
» au Temps destructeur de respecter. » On
ne peut rien lire de plus philosophique.

L'*Apologue du Grand Mogol & de son Gouverneur* est encore une leçon qui devroit être toujours sous les yeux des Souverains. On y voit combien les flateurs sont dangereux, & en même temps combien un Monarque est estimable lorsqu'il sçait punir les lâches Courtisans qui abusent de sa confiance.

Dans *Salaeddin* & *Fatmé*, on prend plaisir à suivre toutes les nuances d'un amour délicat & vertueux. D'ailleurs, cet *Apologue* est une espèce d'Histoire qui a ses gradations & son dénoûment. Le but est de nous faire voir que tôt ou tard le malheureux innocent est vengé, & qu'il obtient un dédommagement de ses peines.

Voici un *Apologue* qui est bien le tableau fidèle de la vicissitude de ce qu'on appelle la Fortune, & de la justice l'Etre Suprême qui punit tôt ou tard le crime.

LES DEUX SULTANS.

» Un Sultan venoit de faire prisonnier son frère qui lui avoit disputé l'Empire. Il le fit enfermer dans une cage de fer aux pieds de son Trône, & il insultoit à son malheur. Le même jour il fut à la chasse : la chaleur l'obligeant de chercher l'ombre, il se couche sur l'herbe, met un mouchoir rouge sur son visage, & s'endort.

» Un oiseau de proie en traversant les airs est trompé par la couleur du mouchoir ; d'un vol rapide il fond dessus, &, avec son bec & ses ongles,

» il déchire le visage du Sultan, & lui
» crève les yeux.

Ce Prince, réveillé en sursaut, pousse
» des cris horribles; l'oiseau effrayé
» s'envole; on accourt de toutes parts;
» on méconnoît le Sultan; tous ses traits
» étoient défigurés; deux ruisseaux de
» sang couloient de ses yeux: en cet
» état il eût dû exciter la compassion
» de ses sujets; mais son indignité en-
» vers son frère & l'orgueil que lui
» avoit inspiré sa prospérité, avoient
» formé dans leurs cœurs le levain de
» la haine; ils le conduisent à la cage de
» fer, & en font sortir son frère.

» Celui-ci l'arrosant de ses pleurs lui
» rendit sa liberté; mais réfléchissant sur
» les vicissitudes du Sort, il s'écria:
» Nourrissons de la Fortune, nous su-
» çons durant quelques momens *le lait*
» *de la prospérité qui coule de ses ma-*
» *melles*; mais ne nous glorifions ja-
» mais de notre bonheur, tandis que
» nous sommes encore dans le berceau
» suspendu & branlant de la vie. » Cette
dernière image, bien différente de l'au-
tre, a de la nouveauté & de la hardiesse;

LE GÉNÉRAL ET SON ROI.

» Un Général Européen, revenant de » l'Amérique, rapportoit à un Roi pro» digue du sang de ses sujets le discours » qu'un Chef Sauvage lui avoit tenu.

» Ton eau-de-vie est bonne. Fournis» nous-en toujours de pareille ; nous » combattrons pour toi, nous mourrons » même, s'il le faut, avec joie. La seule » grace que nous te demandons, si nous » venons à mourir, c'est que tu fasses » mettre sur nos corps un peu d'herbe » pour les garantir des mouches.

LE ROI.

» Voilà des Sauvages bien simples ! » La vie cependant est quelque chose. » Comment peuvent-ils la donner à si » vil prix ?

LE GÉNÉRAL.

» Vous les trouvez simples ! Que pen» sez-vous donc de vos sujets qui re» noncent à leurs femmes, à leurs en» fans, à leurs amis, à tout ce qu'ils » ont de cher enfin, & qui vont aux ex-

» trémités de la terre sacrifier leur vie
» pour aggrandir vos Etats de quelques
» roches inaccessibles ou de quelques
» plaines inhabitables.

LE ROI.

» Mes sujets sont faits pour m'obéir.

LE GÉNÉRAL.

» Oui, Sire, ils doivent marcher au
» moindre signe de votre volonté; mais
» souvenez-vous que Dieu vous ordon-
» né d'être avare du sang des hommes.
» La première vertu d'un sujet, c'est l'o-
» béïssance à son Roi; la première vertu
» d'un Roi, c'est l'obéïssance à Dieu. »

L'*Apologue* suivant devroit être éternellement devant les yeux de tous les gens en place, qui souvent, par malheur pour l'humanité, sont au-dessus des autres hommes, & soumettent la Nature à leurs caprices & à leur aveuglement. Puissent-ils se pénétrer de cette leçon si bien exprimée!

LE DOCTEUR ET LE CADI.

LE DOCTEUR.

» Vous allez donc sur la foi de deux » témoins condamner un homme à per» dre la vie ?

LE CADI.

» Oui, dans l'instant.

LE DOCTEUR.

» Les témoins sont-ils de la même Re» ligion que l'accusé ?

LE CADI.

» Oui ; mais d'un parti différent.

LE DOCTEUR.

» N'avez-vous discerné nulle semence » de haine, nulles traces de fanatisme » dans l'un & dans l'autre parti ?

LE CADI.

» Je n'en ai vû que trop.

LE DOCTEUR.

» Et vous allez prononcer tranquille-
» ment cette sentence de mort ?

LE CADI.

» Eh, mais que faire ? Que me con-
seillez-vous ?

LE DOCTEUR.

» Je vous conseille d'écouter l'exem-
» ple que je vais vous rapporter.

» Un jour l'Iman de *Hérat* interrom-
» pit ses fonctions sacrées pour adresser
» ces paroles au peuple : Faut-il s'éton-
» ner, ô mes Frères, si la Religion Mu-
» sulmane ne pousse dans cette Ville que
» des rameaux sans sève & sans fruit ?
» Le *Pirée* des Idolâtres efface en éclat
» & en magnificence la Mosquée des Fi-
» dèles. Quel sera le bras généreux qui
» renversera ces tours audacieuses, ces
» tours qui osent insulter au Temple du
» vrai Dieu, & braver la loi de son
» Prophète ? Dès que l'Iman eut parlé,
» le *Pirée* fut réduit en cendres. Les Ma-
» ges firent monter leurs plaintes jus-

» qu'au Trône du Kalife. Les plus nota-
» bles habitans comparurent ; ils étoient
» au nombre de six mille, tous Mahomé-
» tans. Ils firent serment que jamais dans
» *Hérat* il n'avoit existé de *Pirée*. Le Ka-
» life les crut, & punit les Mages com-
» me calomniateurs. Bientôt il sçut
» qu'ils étoient innocens ; mais ils
» étoient morts. Je vous entends, ré-
» pondit le Cadi, & je mettrai à profit la
» faute du Kalife. »

Ce qu'il y a de plus affreux, Monsieur, c'est que ce fait, tout incroyable qu'il paroît, est attesté par tous les Historiens Orientaux. J'en resterai à cet excellent *Apologue*. Vous pouvez juger, Monsieur, que cet ouvrage doit faire honneur à M. *de Sauvigny*. Son cœur partagera les suffrages qui seront accordés à son talent. On sent que l'amour du vrai, le pur Patriotisme, cette morale, la règle invariable de tous les hommes, a conduit sa plume.

Ses *Apologues Orientaux* se trouvent chez *Duchesne* Libraire rue Saint-Jacques.

Liqueurs.

Le ſieur *Sauvel*, Marchand Epicier & Diſtillateur à Paris, rue Neuve des Petit Champs au coin de la rue Neuve des Bons-Enfans, ne ſe contente pas, Monſieur, de faire venir des Pays Etrangers les Liqueurs les plus renommées, telles que le Maraſquin de Zara, le Roſolio de Boulogne, &c, &c, &c; il en fait lui-même avec un ſuccès qui prouve ſon habileté dans ce genre. L'eſſence des fleurs les plus ſuaves, des fruits les plus délicieux & des plantes les plus ſalutaires, entre dans ſes compoſitions; l'Orange, le Citron, l'Œillet, le Jaſmin, l'Anis, l'Angélique, le Cédra, le Caffé, la Canelle, la Framboiſe, la Coriandre, la Fenouillette, &c, &c, &c. On n'a pas beſoin de chercher quelle fleur, quel fruit ou quelle plante forme la baſe de ſes extraits chimiques; l'odorat le moins fin & le palais le plus groſſier en diſtinguent d'abord l'odeur & le goût. Ces Liqueurs ſouffrent le tranſport dans les pays les plus éloignés & ſous les climats les plus froids & les plus brulans. Mais leur plus grand mérite, ſelon

moi, est qu'elles sont très-flateuses & très-agréables, sans être malfaisantes. Le sieur *Sauvel* vient d'en imaginer une nouvelle qu'il appelle *l'Hébé*, & qui, s'il est permis de jouer sur le mot, mériteroit en effet d'être versée à la table des Dieux par les mains de cette Déesse du bel âge; elle obtiendra certainement les éloges des Gourmets. On trouve dans le même Magasin des Sirops de toutes les espèces, des eaux de senteur simples & spiritueuses, des Chocolats de santé & à la vanille, &c, &c, &c: tout cela dans un degré de perfection qui n'est pas commun.

Ode sur un Incendie par une tête chaude du temps présent.

Il faut bien aimer la plaisanterie pour mettre un pareil titre à la tête d'un ouvrage sur un des plus tristes événemens de nos jours. Il s'agit de l'Incendie du Palais-Royal. La première strophe répond à ce titre, & quand l'auteur auroit voulu se moquer des faiseurs d'Odes, il n'auroit pas mieux réussi.

Que vois-je ?..... Où ſuis-je ?...... Quel ſpectacle !....

Les Muſes, le ſacré vallon !.....

Phæbus !.... Et ſon ſaint Tabernacle !....

Ah, ſi c'eſt toi, grand *Apollon*,

Viens.... Tu fus toujours mon oracle;

Dis-moi le beau fichu miracle

Q[illegible] le Dieu *Vulcain* opéra,

Quand, par les feux qu'il ſçut répandre;

Ses mains réduiſirent en cendre

Le globe entier de l'Opéra.

Je dois cependant rendre cette juſtice à l'auteur, c'eſt qu'il s'apperçoit lui-même que ce début eſt trop bouffon & trop peu décent. *Apollon* lui ordonne de prendre un ton plus ſérieux; il obéit & peint l'ame ſenſible de M. le Duc *d'Orléans*,

Tu dis...., (chacun ſe le rappelle)

Tu dis au triſte meſſager

De cette effrayante nouvelle :

Mon fils n'eſt-il point en danger ?....

Senſible au cri de la Nature,

L'on te répond, l'on te raſſûre;

Déja tu sçais de tous côtés
Qu'au milieu des cris, des ruines,
Coupant aux flammes leurs racines,
Du moins les feux sont arrêtés.

Alors, ton ame tendre & bonne,
Du destin des tiens s'allarmant,
Demande en tremblant si personne
N'a péri dans l'embrasement?
Non, Prince, personne;.... & ta bouche
Dit de ce ton noble & qui touche:
» Je ne perds point de serviteurs;
» Pour moi la perte est donc petite....
» Pour de l'argent, l'on est quitte;
» Ce ne sont point-là des malheurs. «

On lit au bas de la page cette note essentielle. » L'on s'est bien gardé de » parer cette dernière strophe des » vains ornemens de la Poësie. L'on » a rendu mot pour mot les expres» sions de sentiment qui sont échap» pées à Monseigneur le Duc *d'Or*» *léans*; l'éloquence du cœur est au» dessus de tous les ornemens. »

*Ode à M. Braſſant par M*** qu'il vient de guérir de la fiſtule par les Cauſtiques : à Paris chez Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire rue S. Jacques.*

Dans cette *Ode* compoſée de huit ſtrophes, je n'ai trouvé que celle-ci qui m'ait paru digne de vous être citée.

Ainſi, par la douleur cuiſante,
Trop inſtruit d'un deſtin fâcheux,
J'appelle d'une voix tremblante
Braſſant, l'eſpoir du malheureux.
Il n'a point un regard farouche ;
Un mortel affligé le touche ;
Il eſt tendre, compatiſſant ;
Son cœur répugne à l'habitude
D'être inſenſible par étude ;
Il prend la foudre en frémiſſant.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Juin 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Histoire de la Maison de Montmorenci.

CEtte Histoire, qui paroît chez *Desaint* & *Saillant* rue Saint-Jean-de-Beauvais, *Duchesne* rue Saint-Jacques, & dont l'auteur est M. *Désormeaux*, est distribuée en 5 volumes *in*-12. Dans les trois premiers on nous donne une idée des plus illustres personnages de la Maison de *Montmorenci*; les deux derniers volumes contiennent une Histoire en forme du célèbre Maréchal *de Luxembourg*, l'égal des *Turennes* & des *Condés*, & dont M. *de Voltaire* a dit dans la *Henriade*:

Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit *toute* la terre.

Ces deux vers reparoissent dans cette Histoire au bas d'un portrait du Maréchal. » L'éclat de la Maison de *Montmorenci* est tel, dit l'Historien dans » une *Introduction*, que son nom seul » fait son éloge. On ne la voit sortir de » la nuit des temps que pour remplir » les plus éminentes dignités de l'Etat » & pour s'allier à presque toutes les » Maisons Souveraines de l'Europe. » C'est cette grandeur attestée, & sou- » tenue sans nulle interruption depuis » *Hugues Capet* jusqu'à nos jours qui dé- » termina dans le siècle passé le sçavant » *André Duchesne* à donner l'Histoire » Généalogique de cette grande Mai- » son, ouvrage qui a toujours passé pour » un chef d'œuvre. C'est en effet la Gé- » néalogie la plus authentique, la plus » claire, la mieux prouvée que l'on con- » noisse après celle de la Maison Roya- » le. Il la commence à *Bouchard I* en- » viron l'an 950 de l'Ere Chrétienne & » l'amène jusqu'en 1624, c'est-à-dire, » jusqu'à *Pierre de Montmorenci II* du

x Luxembourg fait trembler l'empire et l'angleterre/.

» nom Marquis *de Fosseux* bisayeul de
» M. le Baron *de Montmorenci* ; jusqu'à
» *François de Montmorenci* Comte *de*
» *Bouteville*, bisayeul de M. le Maré-
» chal *de Luxembourg* (qui vient de
» mourir) ; jusqu'à *Jean de Montmo-*
» *renci* Comte *d'Esterre*, depuis Prince
» *de Robeque*, bisayeul de M. le Prince
de Robeque ; jusqu'à *Guillaume de Mont-*
» *morenci* Vicomte *de Roullers*, bi-
» sayeul de M. le Prince *de Montmo-*
» *renci* ; jusqu'à *Gui-Urbain de Mont-*
» *morenci Laval*, Marquis *de Laval-*
» *Lezai* ; bisayeul de M. le Duc *de La-*
» *val* ; enfin, jusqu'à *Gabriel de Mont-*
» *morenci-Laval* Baron *de la Faigne*,
» cinquième ayeul de M. le Comte *de*
» *Laval*, petit-fils du dernier Maréchal
» *de Montmorenci*. Ces six Seigneurs sont
» les chefs des six branches actuelle-
» ment existantes de la Maison *de Mont-*
» *morenci*. »

M. *Desormeaux* n'auroit point entrepris, d'après l'excellent ouvrage de *Duchesne*, de donner une nouvelle Histoire de cette Maison, si ce dernier écrivain ne s'étoit plus attaché à la généalogie & aux alliances des *Montmorencis* qu'à leurs actions. L'auteur, en vrai Phi-

losophe qui pese les vertus & non les grandeurs, nous annonce qu'il se seroit donné de garde de publier cet ouvrage, s'il n'avoit eu à nous offrir dans les *Montmorencis* que de grands Seigneurs ; mais il a été flaté de rappeller à la Nation les *Montmorencis*, dignes Chevaliers, Nobles soutiens du Trône & de l'Etat, les délices & l'amour de tous leurs concitoyens. Voilà le grand tableau que cet auteur expose aux regards des François, pour qui le nom de *Montmorenci* est le plus cher après celui de leurs Rois. L'écrivain répète ces vers de *Ronsard*, qui en parlant de cette Maison, disoit :

Cette race est sur toute *la* plus belle,
Race héroïque & antique, laquelle,
De père en fils Guerrier victorieux,
A porté son renom jusques aux Cieux.

» La Maison de *Montmorenci* se perd » dans l'obscurité des temps. On a tou» jours cru, non-seulement en France, » mais dans toute l'Europe, qu'elle des» cend du premier des Francs qui em» brassa la Religion Chrétienne ; les » uns attribuent son origine à *Lisoie*

» Général de *Clovis*, qui reçut le Bap-
» tême après son Maître ; d'autres la font
» remonter encore plus haut. Ils préten-
» dent que *Lisbius*, le plus noble & le
» plus puissant des Gaulois qui habi-
» toient la Province qu'on appelle au-
» jourd'hui *l'Isle de France*, converti
» à la Foi Chrétienne par l'Apôtre S.
» Denis & honoré avec lui de la palme
» du Martyre, est l'auteur de cette il-
» lustre Maison. » Au reste, M. *Desor-
meaux* ne traite ces systêmes que de con-
jectures. » Il faut avouer cependant,
» dit-il avec raison, qu'ils donnent une
» idée bien respectable de la Maison de
Montmorenci. » Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'un Héros très-versé dans la connoissance des Antiquités Françoises écrivoit il y a plus de quatre cens ans sous le regne de *Philippe le Bel* comme un fait connu de toute la Nation : *Montmorenci premier Chrétien de France, premier Baron de France, premier Seigneur de Montmorenci que Roi en France*. Un célèbre écrivain du dernier siècle (le Père *de la Rue*) disoit en parlant des *Montmorencis* : *La Couronne n'est pas plus ancienne sur la tête de nos Rois que la noblesse dans le sang de ces*

Héros. C'eſt un avantage preſqu'unique à la Maiſon de *Montmorenci* de pouvoir prouver par les Chartres de nos Rois, par les monumens de l'Hiſtoire, par les titres enfin les plus authentiques une filiation de Héros, d'hommes illuſtrés honorés depuis plus de ſept cens ans des premières dignités de l'Etat. Nos Hiſtoriens les plus anciens ne parlent qu'avec de grands éloges de la nobleſſe des *Montmorencis* : telle étoit dans les temps les plus reculés la ſplendeur de cette puiſſante famille que les Chefs s'intituloient *Sires de Montmorenci par la grace de Dieu.*

Au reſte, ce ne fut qu'en 1390 que *Jacques I*, *Sire* de *Montmorenci*, prit la qualité de *Premier Baron de France*; mais il ne s'intitula ainſi qu'après avoir prouvé au Parlement qu'il étoit le plus ancien Baron du Royaume. Depuis cette époque nos Rois n'ont jamais ceſſé de leur donner ce titre. *Henri II*, en érigeant la terre de *Montmorenci* en Duché Pairie, reconnoît que c'eſt la première Baronie de ſon Royaume. *François I* & *Henri IV*, en élevant *Anne* & *Henri I de Montmorenci* à la dignité de Connétable, leur donnent

le titre de *Premier Baron de France*.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette brillante Généalogie, dans laquelle on a oublié N........ *de Montmorenci* Abbesse de Berthaucourt (entre Amiens & Abbeville) tante de M. le Prince *de Montmorenci* & de Madame la Duchesse *de Boufflers*. Dans ce même détail Généalogique on fait mourir en 1748 le dernier Duc *de Boufflers*. Il est mort le 12 Septembre 1751.

Je vous donnerai, Monsieur, une idée rapide des Héros les plus renommés qui ont ajoûté leur éclat personnel à la splendeur du nom de *Montmorenci*. *Bouchard I* en 955 paroît avoir été très-attaché à *Hugues le Grand* Duc de France, Comte de Paris, père du Roi *Hugues Capet*.

Guy, Comte *de Rochefort* de la branche puînée de *Montmorenci*, connu sous le nom de *Montlheri*, gouverna le Royaume en qualité de *Grand Sénéchal*. Cette Charge, la première de l'Etat, donnoit à celui qui en étoit revêtu la même puissance qu'aux Maires du Palais. Il avoit le commandement suprême des Armées; il tenoit le premier rang à la Cour; l'administration de la

Juſtice & des Finances dépendoit de ſon autorité. Le pouvoir énorme attaché à cette dignité la fit depuis ſagement ſupprimer par *Philippe Auguſte*. C'eſt ſur les débris de cette Charge que ſe ſont élevées celles de Connétable, de Grand Maître & de Chancelier de France. *Philippe I*, au retour de la Paleſtine, où il avoit porté ſes armes contre les Sarraſins, accompagné du Comte *de Rochefort*, permit au Grand Sénéchal d'aſſocier à ſa dignité *Hugues*, Sire *de Creci* ſon fils. Le Roi fit épouſer à ſon fils aîné *Louis* qui portoit conjointement avec lui le titre de Roi des François *Luciane* fille de ce Comte. Vers le même temps *Eliſabeth de Montlheri*, ſa petite-nièce, épouſa *Philippe* ſecond fils du Roi. Le mariage de *Luciane* n'eut point lieu, attendu que le Roi & la fille du Comte *de Rochefort* étoient parens au ſixième degré; elle épouſa *Guichard* Seigneur *de Beaujeu*.

Mathieu I, Seigneur *de Montmorenci*, eſt un des Seigneurs de ſon temps (1126) qui eut plus de part au gouvernement du Royaume & à la faveur des Rois; ſa valeur, ſes ſervices, ſa ſageſſe lui méritèrent l'épée de Connétable. *Alin de*

Savoye, Reine-Douairière de France, épousa *Mathieu* qui étoit veuf.

Bouchard V, Sire *de Montmorenci* (1156), parut à la Cour avec plus d'éclat qu'aucun de ses ancêtres; sa suite étoit presqu'aussi nombreuse que celle du Roi. Au courage de ses pères, *Bouchard* allioit la magnificence, la galanterie, l'adresse & la piété; il étoit compagnon d'armes de ce fameux *Raoul de Couci*, dont les amours avec la Dame *de Fayel* sont si touchans & si tragiques. » La naissance & la réputation » du Sire *de Montmorenci* lui méritèrent » l'alliance de *Laurence de Hainault*, fille » de *Baudoin III* Comte de Hainault, & » *d'Alix de Namur* descendue en droite » ligne de *Charlemagne* par *Ermengarde*, » Comtesse *de Namur*, fille de l'infor» tuné *Charles* de France Duc de Lor» raine, exclus du Trône par *Hugues Ca-* » *pet*. C'est par cette alliance que tous » les *Montmorencis* ont l'honneur de » descendre de *Charlemagne*. Quelque » temps après *Louis VII* fit épouser à » *Philippe* son fils & son héritier *Yo-* » *lande de Hainault*, nièce de *Lau-* » *rence*. »

Mathieu de Montmorenci, Sire *de*

Marly, &c, se distingua dans la seconde Croisade prêchée par *Foulque de Neuilly*, successeur de *Pierre l'Hermite* dans l'art d'émouvoir les hommes, & de les entraîner au delà des mers. On fut obligé, avant que de combattre les Sarrasins, d'assiéger Constantinople. *Mathieu de Montmorenci* acquit une gloire immortelle dans cette fameuse expédition. Mais les fatigues du siège abrégèrent ses jours; il mourut dans le sein même de la victoire à la veille de partager avec les autres Chefs les débris de l'Empire Grec, qui fut misérablement déchiré & démembré. L'armée victorieuse regarda la mort de *Mathieu* comme une des plus grandes pertes qu'elle pût faire. C'est ainsi que *Geoffroy de Ville-Hardouin* Maréchal de Champagne, à qui ses exploits dans cette guerre valurent la Couronne d'*Achaïe*, s'exprime sur la mort de *Mathieu* : *Lors avint une moult mésaventure dans l'Ost* (l'armée) *que Mahius de Montmorenci qui ere* (est) *un des meillors Chevaliers del Royaume de France, & des plus prisiés, & des plus amés fu mors, & ce fu grant diels & grant dommages, un des greignors* (plus grands malheurs) *qui aveinst en l'ost d'un sol homme.*

Mathieu II, Sire *de Montmorenci*, devint le favori de *Philippe Auguste*. C'est de ce *Mathieu de Montmorenci*, de *Simon* Comte *de Montfort* & de *Guillaume des Bares*, réputés les trois plus braves Chevaliers du Royaume, qu'un auteur contemporain (*Guillaume Breton*) disoit, *que la valeur avoit rendu les noms recommandables à perpétuité, qui ne redoutoient en combattant ni la mort ni la prise de leurs corps, & desquels la seule vertu avoit tellement dédié les cœurs à sa demeure qu'ils n'en détournoient jamais la pensée.* L'épée de Connétable fut la récompense de la valeur & des exploits de *Mathieu*. Cette Charge, qui n'étoit alors que celle de *Grand Ecuyer* & la 3e de la Cour, devint entre ses mains la première de l'Etat. Depuis *Mathieu* les Connétables ont toujours été en France les Chefs des Conseils & des Armées, représentant dans tout le Royaume la personne du Roi. Ce fut ce Seigneur que *Louis VIII* mourant conjura les larmes aux yeux de prendre son fils (*Louis IX*) sous sa garde. Les Rois depuis *Hugues Capet* se défiant de l'ambition des Grands, avoient eu la

précaution de faire ſacrer & couronner de leur vivant leurs ſucceſſeurs. *Louis VIII*, dans le court eſpace d'un regne de trois ans, n'avoit pu ſuivre cet exemple. *Mathieu de Montmorenci* ſervit, en quelque ſorte, de père au jeune Monarque, & ſçut triompher de toutes les factions qui s'élevèrent pour diſputer le ſceptre aux enfans de *Hugues Capet*. On a conſervé de *Mathieu Montmorenci* un trait qui donne une haute idée de ſon déſintéreſſement & de ſa modération : moyennant une légère redevance, il affranchit tous ſes vaſſaux des corvées, des tailles & des impoſitions que les Barons étoient alors en droit d'exiger d'eux. Ce bienfait étoit immenſe; car de ſa ſeule Baronnie de *Montmorenci* dépendoient plus de ſix cens Fiefs. » Cette action, dit l'Hiſtorien philoſophe, eſt ſans doute moins brillante » que des victoires; mais elle eſt plus » intéreſſante aux yeux de l'humanité. » Le moindre des titres du Connétable eſt d'avoir été grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu & petit-fils de deux Empereurs, de ſix Rois, & allié de tous les Souverains de l'Europe. On diſoit de lui que ſa parenté s'étendoit d'une

mer à l'autre ; il prenoit, comme ses ancêtres, la qualité de *Sire de Montmorenci par la grace de Dieu.* Toutes les Têtes couronnées de l'Europe sont descendues de ce grand homme par le mariage de *Jeanne de Laval*, une de ses petites-filles avec *Louis de Bourbon* Comte *de Vendôme*, trisayeul de *Henri IV*. *Mathieu de Montmorenci* avoit près de 55 ans & trois fils d'une 1ere femme lorsqu'en 1221 il épousa *Emme* héritière de *Laval*, veuve de *Robert* Comte d'Alençon & de Seez. On prétend que cette Maison *de Laval*, l'une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume, descendoit en droite ligne de *Charlemagne*.

Mathieu IV Sire *de Montmorenci*, Amiral & Grand Chambellan de France, surnommé *le Grand*, égala la gloire de ses plus illustres prédécesseurs. Le Roi fut si content de ses services qu'il lui assigna une pension de mille livres, somme alors très-considérable.

Telle étoit la puissance de la Maison de *Montmorenci*, que l'aîné servoit nos Rois dans toutes leurs guerres avec trente Chevaliers sous sa bannière. *Phi-*

lippe de Valois (en 1320), depuis Roi de France, n'en avoit que quarante.

Jacques de Montmorenci, élevé avec *Charles VI*, auroit joui d'une fortune brillante à la Cour, sans la maladie & les malheurs qui accablèrent le Roi, ou plutôt la France qui languissoit & se mouroit avec son Maître. Ce Seigneur n'abandonna jamais la personne de *Charles VI*. » C'est lui qui, après avoir » prouvé en 1402 au Parlement par le » ministère de *Jean Galli* célèbre Avo- » cat, que la Baronnie de *Montmoren- » ci* étoit la première & la plus ancien- » ne du Royaume, prit dans ses titres » la qualité de premier Baron de Fran- » ce. Depuis ce temps-là nos Rois, les » Etats-Généraux, les Souverains Etran- » gers ont toujours reconnu ce titre dans » les aînés de la Maison. »

Je ne fais, Monsieur, que jetter un coup d'œil sur les *Montmorencis* qui ont plus d'éclat & de réputation, & je ne m'asservis ni à l'ordre des temps ni à celui de la Généalogie. Le Parlement de Paris donna en 1525 au Baron *de Montmorenci* une marque bien glorieuse de confiance & d'estime. Aussitot après qu'on eut reçu la nouvelle de la

perte de la bataille de Pavie & de la prise du Roi, cette auguste Compagnie ordonna qu'on inviteroit le Baron *de Montmorenci* à se rendre dans la Capitale pour rassûrer par sa présence les habitans consternés, & maintenir la paix, l'ordre & la tranquillité. Le généreux vieillard (il avoit alors plus de soixante & quinze ans), donna en effet de si bons ordres, & contint tellement par sa vigilance & ses soins les mauvais citoyens dont le Parlement croyoit avoir lieu de craindre l'audace & les brigandages, qu'on n'apperçut ni dans Paris ni dans le reste du Royaume la plus légère fermentation. » Quoique » ce Seigneur n'ait jamais commandé les » Armées en Chef, il étoit si chéri & si » estimé de la Noblesse qu'elle le choi- » sissoit presque toujours pour juge dans » les pas d'armes & les tournois qui » faisoient encore alors ses délices. Au » reste, ses lumières ne s'étendoient pas » seulement à la science de la guerre, » de la Chevalerie & de la Politique; » c'étoit le Seigneur du Royaume le » plus versé dans la connoissance du » Droit féodal, au point que le Parle-

» ment avoit souvent recours à lui pour
» s'éclaircir de ces matières épineuses
» & difficiles. »

Je ne puis mieux vous peindre *Anne de Montmorenci* qu'en mettant sous vos yeux le portrait que M. *Désormeaux* en a tracé lui-même. » *Anne de Montmorenci* est un des hommes les plus cé-
» lèbres de l'Histoire moderne. Sa vie
» offre un spectacle aussi varié qu'inté-
» ressant. Elevé par son courage, son
» génie & ses talens à un degré de puis-
» sance & de fortune qui ne laissoit que
» le Trône au-dessus de lui, on le verra
» disgracié, exilé par ce même Prince
» dont il avoit sauvé le Royaume.
» Bientôt après rappellé avec gloire de
» son exil, il gouverne pour la seconde
» fois le Royaume avec une autorité
» absolue ; mais la fortune lui vend
» cher ses faveurs. Au milieu de ses suc-
» cès, il est vaincu & pris dans les plai-
» nes de Saint-Quentin. Il ne sort de sa
» prison que pour être témoin de la
» mort déplorable de son Roi. Relégué
» de nouveau dans ses Terres, dépouil-
» lé de l'administration des affaires par
» des rivaux pleins de courage, de ta-

» lens & d'ambition, la fortune le ra-
» mène sur le théâtre des événemens,
» & dans un âge où les autres hommes
» ne respirent plus qu'après le repos, il
» combat avec le courage le plus intré-
» pide, & jusqu'à la dernière extrémité
» pour le culte de ses pères & l'autori-
» té Royale. Tantôt vaincu, tantôt vain-
« queur; mais toujours le plus fier des
» hommes. C'est au milieu de cette al-
» ternative singulière de succès & de re-
» vers, de faveurs & de disgraces, de
» défaites & de victoires qu'il termine
» une carrière, dont une partie eût suffi
» pour illustrer d'autres hommes. Au
» reste, quoique le Connétable *de Mont-*
» *morenci* ait souvent éprouvé l'infortu-
» ne, quoiqu'on lui ait reproché des
» défauts, ses vertus, ses talens, son
» courage & sa réputation ont surpassé
» ses malheurs. Il eut la gloire de gou-
» verner sa patrie, de la sauver, & de
» mourir pour elle. » Je ne crois pas, Monsieur, que les Anciens nous offrent un tableau d'une plus grande manière; point d'antithèses, point de bel-esprit; ce sont de ces beautés belles par elles-mêmes.

Anne de Montmorenci, revêtu de la

lez-vous croire ces marauts qui ne sont que menteurs & bavards ! Faites-moi jetter cela au feu : Pourquoi, reprit le Roi, *ils disent quelquefois vrai : d'ailleurs, j'aimerois autant mourir de ce genre de mort que d'un autre, pourvû que je meure de la main d'un brave homme.* En même temps, sans égard au conseil du Connétable, il ordonna à M. *de Laubespine* Secrétaire d'Etat de lui conserver son horoscope.

Catherine de Médicis est Régente. Les *Guises* ont le dessus. *Montmorenci* est disgracié de nouveau. Il se retira une seconde fois à Chantilly, âgé de soixante-six ans. Animé du desir de sauver la Religion de ses pères des excès & des innovations de l'hérésie regnante, il se réconcilie avec les *Guises*. Il perd la bataille de Dreux, & il est fait prisonnier. Libre, il se hâte de se retirer à Chantilly. Il en ressort pour aller prendre le Havre sur les Anglois. Bataille de Saint-Denis. Le Connétable se voit lâchement abandonné. » Déja il avoit » reçu sept blessures à la tête & au visa- » ge. Pour comble de malheur, il ve- » noit de rompre son épée dans le Corps » d'un Gendarme ennemi ; mais com-

» me si l'indignation eût encore ajoûté
» à son courage & à ses forces, investi
» de toutes parts, il combattoit tou-
» jours avec une vigueur étonnante. En-
» fin, *Robert Stuart* le joint, & lui pré-
» sentant le pistolet à la gorge, il lui cria
» de se rendre : *Me rendre*, répondit le
» Connétable, *tu ne me connois pas :*
» *c'est parce que je te connois*, lui répon-
» dit le Seigneur Ecossois, *que je te porte*
» *celui là.* Il lui lâcha en même temps
» son coup que le Connétable reçut
» dans les reins. *Montmorenci* se retour-
» ne, & quoique blessé mortellement,
» il donna un si furieux coup du pom-
» meau de son épée rompue dans le vi-
» sage de *Stuart* qu'il lui fit sauter trois
» dents. Tous les deux tombent en mê-
» me temps de cheval, le Connétable
» évanoui & mourant. » Le Connéta-
ble, revenu de son évanouissement,
apprend que l'armée du Roi est maî-
tresse du champ de bataille. *Mon cousin*,
dit-il s'adressant à M. *de Sanzai*, hom-
me de qualité & son parent, *je suis*
mort ; mais je bénis le Ciel de mourir
ainsi pour ma Religion, mon Roi & ma
Patrie. Dites à Sa Majesté que j'ai été en-
fin assez heureux pour trouver la mort que

j'avois cherchée tant de fois pour le service de son père & de ses ayeux. » En même temps il prend son épée, dont le » pommeau étoit fait en forme de croix » qu'il baise sans cesse, recommandant » son ame à Dieu. Sur ces entrefaites ar» rivent ses enfans qui se jettent sur lui, » l'embrassent, & l'exhortent à avoir bon » courage, en l'assûrant, avec tous ceux » qui étoient présens, qu'il guériroit de » ses blessures. Mais le Connétable, qui » se sentoit frappé à mort, vouloit ex» pirer sur le champ de bataille. Enfin, » il se laissa transporter à Paris. » On sçait ce qu'il répondit en mourant à un Cordelier qui l'exhortoit dans les derniers momens : *Ah, mon Père*, lui dit le Connétable, *croyez vous qu'un homme, qui a sçu vivre près de quatre vingt ans avec honneur, ne sçache pas mourir un quart-d'heure.* Il eût été enterré à Saint-Denis, s'il n'avoit ordonné lui-même par son Testament qu'on l'inhumât dans l'Eglise de Saint-Martin *de Montmorenci*, où sa veuve & ses enfans lui ont fait élever un des plus superbes mausolées qu'il y ait en France. Le discours que tint, au nom de Sa Majesté, le Gentilhomme envoyé par le Roi pour

inviter le Parlement à ses obsèques, est noble & touchant.

François I Duc de Montmorenci Maréchal de France, &c, se montra digne du Connétable son père ; il devint amoureux de Mademoiselle *de Piennes*, Fille d'honneur de la Reine. Le Connétable, qui avoit d'autres vûes, traversa ces amours. Les deux amans ne se laissèrent point ébranler par les sollicitations & les menaces. *Henri II* vouloit que *Montmorenci* épousât sa fille *Diane* légitimée de France. Enfin, le Roi rendit un édit fameux contre les mariages clandestins. Après bien des combats & des larmes, *Montmorenci* forcé d'obéir à son père, à son maître, donna sa main à la Duchesse *de Castro* ; *Diane* avoit été mariée en premières nôces à *Horace Farnèse* Duc *de Castro*. *Catherine de Médicis* avoit juré la perte de la Maison *de Montmorenci* ; le Maréchal est mis à la Bastille. *Henri III*, successeur de *Charles IX*, n'est pas plutôt arrivé en France que tous les parens & les amis de *Montmorenci* sollicitent son élargissement. » La Duchesse sa femme fit tout » ce qu'on pouvoit attendre de son

» amour pour attendrir le cœur du nou-
» veau Roi sur le sort d'un époux qui
» passoit pour le plus homme de bien
» du Royaume ; elle alla au-devant de
» *Henri* jusqu'à Lyon. Un jour que ce
» Prince devoit paroître en public, elle
» l'attend sur son passage en longs ha-
» bits de deuil, accompagnée de ses
» femmes vêtues d'une manière aussi lu-
» gubre ; elle se jette aux genoux du
» Roi qu'elle arrose de ses larmes, en
» le conjurant d'avoir compassion de
» son époux retenu dans une étroite pri-
» son, où sa santé s'altéroit, sans qu'il
» fût accusé d'aucun crime. Le Roi,
» qui ne s'étoit pas attendu à ce specta-
» ble, parut ému ; il releva sa sœur avec
» tendresse, & lui promit d'avoir égard
» à sa douleur. » Cependant les larmes
de cette femme respectable étoient res-
tées sans effet. *Henri* & sa mère avoient
pris la résolution de faire étrangler
Montmorenci dans son lit. Ce Héros se
douta du coup qu'on vouloit lui porter ;
il fit dire par un des siens à *Catherine*
qu'il n'ignoroit pas le sort qu'elle lui
préparoit ; qu'il ne falloit pas tant de
façons ; qu'elle lui envoyât seulement
l'Apothicaire

l'Apothicaire du Chancelier *Birague*, & qu'il prendroit tout ce qu'il lui présenteroit. Mais l'exécution du crime fut confiée à *Gilles de Souvré* Grand-Maître de la Garderobe, auquel on promit une partie des dépouilles du prisonnier. *Souvré*, homme vertueux, eut horreur de la proposition; il feignit cependant de s'en charger dans la crainte qu'elle ne fût commise à un Courtisan moins honnête homme; il différa, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Le Roi rétracta son ordre sanguinaire. Enfin, au moment où *Henri III* honoroit le plus de sa confiance le Maréchal, il est frappé d'apopléxie, & va mourir à Ecouen âgé de quarante-neuf ans. *Henri III* fut inconsolable de sa mort; mais jamais il ne fut plus sensible à cette perte que les dernières années de sa vie. En proie aux attentats de la Ligue, poursuivi par des sujets ingrats & rebelles, il s'écria plusieurs fois en soupirant: *Que François de Montmorenci eut été le seul homme capable par sa sagesse, son autorité & son génie de sauver le Roi & la France également menacés du plus terrible naufrage.* Il em-

porta au tombeau le glorieux titre du *dernier des François*. M. *de Thou*, dont *François de Montmorençi* fut le Héros, a consacré à la mémoire de ce grand homme les deux vers suivans;

Ultimus Hectoridum pietate insignis & armis,
FRANCISCUS jacet hoc quo Gallia tota sepulcro.

Henri premier du nom Duc de Montmorenci, second fils du Connétable *Anne de Montmorençi*, illustra le nom de *d'Amville*, sous lequel il fut connu pendant la vie de son père. » La Nature » lui avoit prodigué tout ce qui attire » les regards de la multitude, le grand » air, les graces, la force; c'étoit le » plus bel homme de l'armée à cheval, » & le plus adroit; il n'y avoit person» ne, quelque robuste qu'il fût, qui pût » soutenir son choc ou qui ne fût ébran» lé de ses coups. Les qualités de l'ame » répondoient à celles du corps; *d'Am*» *ville* étoit galant, magnifique, poli, » affable, & si généreux, que tout l'ar» gent qu'il tiroit des bienfaits du Roi » ou du Connétable, l'homme le plus

» riche de la Nation, étoit consacré à
» l'entretien d'un grand nombre de pau-
» vres Officiers. Enfin, le Duc *de Ne-*
» *mours*, *d'Amville* & le *Vidame de*
» *Chartres* passoient pour les trois Che-
» valiers les plus accomplis du Royau-
» me. C'étoit, dit *Brantome* en parlant
» des deux premiers, *les deux Paran-*
» *gons pour-lors de toute la Chevalerie.* »
Il épousa *Antoinette de la Marck*, petite-nièce de la Duchesse *de Valentinois.* Ce Seigneur si aimable eut dans la suite l'ame remplie de la plus forte passion pour la Reine *Marie Stuart.* Il la contint dans les bornes du respect tant que vécut le Roi. Mais *François II* n'eut pas plutôt payé le tribut à la Nature, qu'il laissa éclater ses feux. La Reine n'étoit point insensible au mérite de *d'Amville*; elle lui eût fait l'honneur de l'épouser, si elle eût été libre. On prétend qu'un vil Courtisan ayant pénétré le secret de la Reine, osa conseiller à *d'Amville* d'empoisonner sa femme, & qu'il lui offrit même son ministère pour un crime aussi atroce. *D'Amville* rejetta avec horreur les offres de ce scélérat, & rompit sans ménagement avec

lui. Ce Seigneur ſuivit *Marie Stuart* lorſqu'elle repaſſa en Ecoſſe. Enfin, il la quitta pour revenir en France ſe rendre à ſon devoir ; il partit l'ame déchirée, laiſſant à la Cour d'Ecoſſe *Chaſtelard*, un de ſes Gentilshommes, petit-fils par ſa mère du célèbre Chevalier *Bayard*, pour ménager ſes intérêts auprès de ſa Reine. Mais *Chaſtelard*, jeune, adroit, bien fait, brave, plein d'eſprit & de feu, devint lui-même paſſionnément amoureux de la Reine. Il eſt vrai que cette tendreſſe lui fut fatale. Il eut la témérité de ſe gliſſer deux fois ſous le lit de la Reine lorſqu'elle alloit ſe coucher; il fut ſurpris ; *Marie Stuart* lui pardonna la première fois ; mais la ſeconde elle l'abandonna à l'indignation des Grands de ſa Cour qui lui firent trancher la tête.

Il faut lire dans M. *Deſormeaux* toutes les belles actions de *d'Amville*. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire ; à peine pouvoit il ſigner ſon nom. *Henri IV* le plaiſantoit ſouvent ſur ſon ignorance ; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſa ſagacité & ſon génie naturel : *Avec*

mon compère qui ne ſçait pas lire, diſoit-il, *& mon Chancelier qui ne ſçait pas le Latin, il n'y a rien que je ne ſois en état d'entreprendre.* Il faut obſerver qu'il fut élevé à la dignité de Connétable. Il mourut le premier Avril 1614, âgé de ſoixante-dix-neuf ans; il voulut être enterré en habit de Capucin; cette mode (car tout eſt mode) a duré long-temps parmi nous, & ſubſiſte encore en Eſpagne.

M. *Deſormeaux* nous parle encore de *Charles de Montmorenci Duc d'Amville Amiral de France*, &c. Il fut un des premiers Seigneurs qui reconnut *Henri IV. L'Etoile* dans ſon *Journal* & *Brantome* dans ſes *Hommes Illuſtres*, rapportent que l'Amiral *d'Amville* paſſoit pour le plus digne homme & la meilleure tête du Conſeil.

Avec quel intérêt l'Hiſtorien remet ſous nos yeux la vie brillante de *Henri II du nom de Duc de Montmorenci*, & ſa fin malheureuſe! C'étoit l'unique rejetton mâle de la nombreuſe poſtérité du Connétable *Anne. Henri IV* lui deſtinoit Mademoiſelle *de Vendôme* ſa fille naturelle; il ne l'appelloit jamais que

son fils. *Voyez*, disoit il un jour à Mrs *de Villeroi* & *Jeannin*, *voyez mon fils Montmorenci comme il est bien fait ; si jamais la Maison de Bourbon venoit à manquer, il n'y a point de famille dans l'Europe qui méritât si bien la Couronne de France que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue, & même augmentée au prix de leur sang.* On sçait que le Duc fut entraîné à prendre les armes contre la Cour, & que ce fut en gémissant qu'il leva l'étendart de la rébellion. Mais ce qui paroîtroit peu vraisemblable à des yeux qui n'ont pas développé tous les replis sombres du cœur humain, c'est la haine implacable du Cardinal *de Richelieu* qui vouloit perdre ce Seigneur, & la dureté inouie de *Louis XIII* qui vit toute sa Cour en larmes à ses pieds implorer la grace de *Montmorenci*, & qui eut la barbarie du tyran le plus féroce pour repousser la pitié. L'Historien fait verser un torrent de pleurs en nous peignant les derniers momens du malheureux *Montmorenci*, & il nous pénètre d'admiration en nous représentant la sublime douleur de la Duchesse. Cette femme adorable aima

& pleura toujours son époux. Elle ne mourut qu'en *1666* auprès des cendres qu'elle avoit si long-temps arrosées de ses larmes; mais, avant que de rendre le dernier soupir, elle eut la joie & la consolation de voir le grand nom de *Montmorenci* porté avec éclat par *François Henri de Montmorenci Duc de Luxembourg*. La vie de ce grand homme remplit les deux derniers volumes de cet ouvrage. Je me réserve à vous en parler, ainsi que du mérite de l'auteur. Tout ce que je puis dire d'avance, c'est qu'il a eu l'art de lier l'Histoire générale avec l'Histoire particulière des *Monrmorencis*, & qu'il a traité chaque vie comme s'il n'en avoit pas eu d'autre à nous présenter. On voit qu'il s'est formé sur les grands modèles; mais ce qu'on ne sçauroit trop estimer dans M. *Desormeaux*, c'est cet amour de la vérité qui ne lui fait jamais couvrir d'un voile complaisant & lâche les fautes de ses Héros.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Juin 1764.

LETTRE V.

Les Métamorphoses. Poëme.

DEpuis quelques années, Monſieur, les Allemands marchent à grands pas dans la carrière de la belle Poëſie. Mrs *Haller*, *Geſſner*, *Gellert*, *Klopſtok*, &c, ſe ſont fait connoître en France par des ouvrages qui les mettent, ſans contredit, dans la claſſe de nos meilleurs Poëtes. On vient de nous donner un Poëme Héroï-Comique traduit de l'Allemand de M. *Zacharie*, intitulé *Les Métamorphoſes*; il ſe trouve à Paris chez *Fournier* Libraire rue de Hurepoix. Le Traducteur dédie ſon travail à M. *Zacharie* lui-même. Nous liſons dans la *Préface* que M. *Zacharie* avoit à peine dix-huit ans lorſqu'il publia ſes *Métamorphoſes*. » Il a paru dans le *Journal Etranger* divers morceaux de ſes » ouvrages, nommément le *Phaëton*, » Poëme Héroï-Comique, le *Matin*, » extrait des *Quatre Parties du Jour*, » & pluſieurs de ſes *Odes*. M. *Zacharie*,

» loin d'approuver ces traductions, se
» plaint de leur peu de fidélité. »

Ce Poëme est divisé en quatre Chants ou quatre Livres. L'auteur commence ainsi : » Ma Muse, essaye de chanter les
» *Métamorphoses* que mit en usage un
» Sylphe pour se faire aimer de *Sélinde*,
» & pour rendre plus supportables sous
» d'autres formes des Petits-Maîtres ri-
» dicules par leur fatuité ; cependant
» *Sélinde* ne devint point sensible, chan-
» gée en statue, le marbre retint avec sa
» forme son air fier & farouche. A quoi
» lui sert à présent d'avoir effacé l'éclat
» d'une foule de rivales ! Belles, crai-
» gnez que la fierté ne vous fasse éprou-
» ver un sort semblable. »

L'auteur invoque *Arminde* : » Toi,
» qui d'un coup d'œil donnes aux fleurs
» le sentiment & la vie aux astres ; toi
» qui exerces sur les jolies femmes un
» empire sans bornes, qui dépouilles de
» la forme humaine, & fais prendre à
» ton gré celle des êtres les plus vils ou
» les plus bisarres, *Arminde*, fais cou-
» ler dans mes veines une étincelle de
» ce feu céleste qui anima *Ovide* ! Il ne
» manque à ta gloire que d'être connue
» des mortels. Puisse ta main féconde

» en prodiges prêter à mes foibles ac-
» cens la dignité & les graces de l'Epo-
» pée. »

Description d'une toilette. *Sélinde* couloit ses jours dans l'indifférence; insensible aux agaceries des Petits-Maîtres, sans connoître l'amour, elle jouissoit tranquillement du temps où déjà l'on aime, quoiqu'on refuse à ce penchant le nom d'amour. » La vivacité
» qui brilloit dans ses yeux étoit l'em-
» preinte de la Nature; ils triomphoient
» sans le sçavoir, & sans effort. *Sélinde*
» soumettoit les cœurs; elle fuyoit le
» monde, & inspiroit même en fuyant
» le desir de vivre sous ses loix. » Cependant *Sélinde* portoit dans son cœur le germe de la coquetterie, & à mesure que l'âge resserra les liens qui l'attachoient au monde, elle prit insensiblement le jeu & les minauderies des coquettes. Une Françoise surannée donne des leçons de l'art de plaire à *Sélinde*. Elle lui tient un discours digne de cette maîtresse dans l'art le plus frivole. Le Dieu de la Poudre, le gracieux *Zéphis*, descend sur un nuage de poussière dans l'appartement de *Sélinde*. » Les Des-
» tins ont confié à ce Génie le pouvoir

» de sauver de l'opprobre les chevelures » les plus choquantes. Il étoit de la race » des Sylphes, tendre & enjoué ; il se » flatoit d'acquérir les droits de l'im- » mortalité par l'amour d'une jolie » femme, qui, cédant à ses desirs, lui » accorderoit les prémices de son cœur. » L'esprit agité tour-à-tour par la crain- » te & par l'espoir, il fendoit l'air assis » sur le nuage, & attachoit sur *Sélinde* » des yeux avides. » Description du Dieu de la Poudre. Il est étonné de voir les cheveux de *Sélinde* sans poudre ; il en conçoit un violent dépit. Il s'approche de *Sélinde*, & lui donne un baiser enchanteur. *Sélinde* imagine que c'est un Zéphir qui badine sur ses lèvres. *Zéphis* vole vers un antique Château, le séjour de la terrible *Arminde*, qui d'un clin d'œil règle le sort des mondes. » Ceux » d'entre les mortels qui doivent un » jour éprouver les effets de sa puissan- » ce, voltigent sous leur première for- » me dans des espaces illimités, & ceux » qui ont été autrefois transformés pa- » roissent encore immobiles dans les ro- » chers, ou végètent dans les arbres. » On y voit *Daphné* cachée sous une dure écorce, la timide *Syrinx* & d'autres

métamorphoses de la Fable. En un mot, tout ce qu'ont imaginé les Poëtes pour imprimer la terreur ou pour amuser l'esprit existe en réalité dans ce Château, & forme un amas confus de figures diverses qui se mêlent les unes aux autres sans rang & sans ordre. *Zéphis* arrive dans le bocage enchanté, & perce sans crainte à travers la foule de ces spectres.
» A peine eut-il atteint la troupe errante
» des Fantaisies que le Palais d'*Arminde*
» s'offrit à sa vûe. Il n'a d'autre accès que
» l'antre où regne une éternelle nuit.
» Mille lampes suspendues à sa voûte
» y répandent une lumière tremblante,
» dont le lugubre éclat présente aux yeux
» des fantômes effrayans. Une quantité
» prodigieuse de coquilles de couleurs
» différentes, forme par son bizarre as-
» semblage une espèce de lambris qui
» décore l'intérieur du rocher. Jamais
» les rayons du Soleil n'en ont pénétré
» l'obscure profondeur; la terreur le
» couvre de ses noires aîles. *Arminde* est
» assise sur un trône de cristal, dont les
» brillantes nuances, par une variété
» infinie, éblouissent les yeux qui le fi-
» xent; la peau mensongère d'un Ca-
» méléon en fait le dais. Une draperie

» éclatante où des rubans magiques
» imitent artistement dans leurs nœuds
» les replis tortueux du serpent, flote ma-
» jestueusement sur les épaules de la
» Déesse. Un nouveau trait de lumière
» semble à chaque instant en peindre
» la trompeuse étoffe, & l'on voit fuir
» déja les dernières nuances qu'elle a
» tracées, tandis que les premières
» achèvent d'expirer, semblables à cel-
» les qui se jouent sur la gorge d'une
» colombe lorsque le Soleil frappe de
» ses rayons son inconstant plumage.
» Son sceptre puissant tient l'Univers
» sous sa loi ; elle parle : les sphères
» tremblent, & la Nature change de
» forme. » Le Génie s'incline devant la Déesse, & dans un discours fort long, il la conjure de répondre à ses vœux, qui sont que *Sélinde* mette de la poudre sur ses cheveux noirs. » Sans être poudrée,
» dit-il à la Déesse, *Sélinde* a l'orgueil
» de croire qu'elle est jolie ; cependant
» je l'aime, & sa conquête est l'objet de
» mes plus ardens desirs ; mais comment
» trouverai-je le moyen de la rendre sen-
» sible à mon amour ? Comment serai-
» je visible, si tu ne remplis les vœux
» d'un Sylphe passionné ? »

Arminde détache de ſon front un ruban couleur de feu qu'elle-même avoit tiſſu d'un fil enchanté. » Prends ce ru-
» ban, dit *Arminde* ; tout cède à ſon
» charme redoutable. Les corps qui en
» ſeront touchés ceſſeront d'être ce
» qu'ils ſont pour paroître ſous telle
» forme que tu voudras. S'il touche
» cette mortelle, qui eſt l'objet de tes
» feux, elle poudrera ſes cheveux ; toi-
» même tu pourras, par ſa vertu, te
» transformer à ton gré. Si tu veux fi-
» xer ſes regards ſous les traits piquans
» d'un Petit-Maître, tu n'as qu'à deſirer,
» & elle verra un Petit-Maître. »

Le Génie entrelace, autour de ſon corps d'albatre, le céleſte ruban, part comme un éclair, & regagne la région terreſtre. Déja la poudre avoit blanchi les toilettes, lorſque *Balamir* étoit encore en deshabillé devant ſon miroir :
» le beau *Balamir*, dont le front lar-
» ge, élevé, arrondi avec tant de gra-
» ce, eſt ſi vuide de ſens ; il ſçait ſe
» taire à ſon avantage, & trouve, quoi-
» que ſot, le ſecret de paroître aima-
» ble aux Dames. » Il feuilletoit d'énormes volumes ; des tas de Romans pleins de fadeurs & d'amoureux déſeſ-

poirs s'élevoient en pyramide autour de lui ; il a le dessein de se plonger dans ces lectures. *Brama*, dont les yeux toujours fixés sur les Petits-Maîtres, veillent à ce que leur ame ne se livre point à de trop pénibles travaux, s'apperçoit du projet de *Balamir*, & lui parle à l'oreille ; il lui tient un discours touchant pour lui faire quitter ses Livres, & pour l'engager à ne s'occuper que du soin de sa parure, & de tout ce qui peut l'embellir aux yeux de *Sélinde* qui l'attend le soir même. *Balamir* appelle ses gens ; ils l'habillent. Description de sa frisure ; enfin, ses porteurs l'ont enlevé pour le conduire chez *Sélinde*. » Cependant » le Dieu de la Poudre voltigeoit au-» tour de *Sélinde*, attentif à saisir le » moment de faire usage de son ruban. » A peine ce charme invisible eut-il » touché la Belle qu'elle en ressentit le » pouvoir, & que, courant à une boëte, » elle couvrit ses cheveux de poudre. » *Zéphis* en est transporté de joie. L'étonnement de *Florise* lorsqu'entrant dans l'appartement de *Sélinde*, un nuage de poudre couvre son visage. Cette *Florise* est le nom de la Françoise qui avoit instruit *Sélinde* dans l'art de plaire. Cette

Françoise engage son écolière à faire un choix entre *Balamir* & *Caramund.* » Je » me range du parti qui se distingue par » ses largesses. Cependant pour ne con» sulter que votre avantage, je serois » d'avis que vous les prissiez tous deux. » Quel que fût alors le vainqueur chéri, » j'en aurois une joie égale. » Voilà, Monsieur, une confidente bien respectable, & qui figure noblement dans un Poëme! *Zéphis* entend le discours de *Florise* du haut d'un miroir de toilette où il étoit assis; les noms de *Caramund* & de *Balamir* avoient allumé sa colère; il ne respire que la vengeance; il prend l'essor pour aller porter le trouble chez ces Petits-Maîtres, & rompre leurs desseins par le pouvoir de son ruban. *Caramund* étoit à sa toilette. Le Génie malin & jaloux trouble les yeux du Perruquier; il est cause qu'une des boucles de *Caramund* est brulée. Désespoir de *Caramund.* Ses amis accourent pour le consoler. *Zéphis* prend les traits & les habits de *Caramund*, & va se présenter aux yeux de *Sélinde.* Il s'en falloit peu qu'elle n'eût perdu sa liberté. » Com» ment résister plus long-temps aux ta» lons rouges de *Balamir*! Ils ont tou-

» ché son cœur altier ; ses yeux, son » air, tout concourt à trahir son goût » pour lui, quoiqu'elle s'efforce de ne » le regarder encore que comme un » homme qui n'est point haïssable. » Le Sylphe pénètre d'un regard jusqu'au fond de son ame. Il vit *Balamir* ardent à profiter de ses avantages, & la Belle sur le point de se rendre. Le Génie *Brama*, qui avoit entendu les menaces de *Zéphis* irrité, & qui veilloit sur *Balamir*, lui dit à l'oreille de fuir. *Balamir* quitte *Sélinde* d'un air affligé. *Zéphis*, transporté de fureur & de jalousie, suit ses pas sous la figure de *Caramund* jusques dans l'anti-chambre, & reprenant alors la forme du Dieu de la poudre, il lui dit d'un ton terrible : « Téméraire, » qui oses depuis long-temps nourrir » pour *Sélinde* un coupable amour, » sçais-tu que ton audace m'offense ! » Sçais tu que le Génie dont tu entends » la voix, l'aime avec plus de tendresse » que n'en ont jamais prouvé tes frivo» les hommages ? Beau *Balamir*, tu ex» pieras à mes pieds sous la forme d'une » bête ton imprudente victoire ; va & » sois désormais l'objet de ses caresses. » *Balamir* touché du fatal ruban est chan-

gé en doguin. » Il ne lui reste de tout » son ajustement qu'un ruban noir, qui » formoit un nœud sous son menton. » *Zéphis* veut bien qu'il serve encore » de parure à son col, & s'approchant » avec un sourire moqueur, il lui en » fait un collier, & disparoît. » Le doguin reste couché devant la porte de sa Belle; il gratte, on lui ouvre; il s'élance vers *Sélinde*, & d'un air caressant s'efforce de lui apprendre sa disgrace. » Mais la Belle n'entend que des aboye» mens inintelligibles. Elle prend le joli » animal sur ses genoux en lui prodi» guant des caresses; elle dénoue son col» lier noir, & lui en met un couleur de » rose; il devint plus tranquille dans son » état. *Sélinde* l'aima; son petit dogue » prenoit le thé avec elle; son petit do» gue l'éveilloit le matin à l'heure du » caffé; des bombons étoient sa nourri» ture, & son lit un coussin de ve» lours. »

Livre II. *Sélinde* monte dans son carrosse suivie de deux Frêles [Demoiselles de condition.] Leur conversation frivole & ridicule. Elles arrivent aux portes d'un Palais, l'objet de leur voyage. *Zéphis* erroit de côté & d'autre dans le bocage

désert qui touchoit au Château ; il se flatoit d'obtenir les faveurs de *Sélinde*, & desiroit d'être vû. *Zéphis* se plaint dans un monologue de se voir entouré d'un nombre de rivaux, plus heureux peut-être dans les hommages qu'ils rendent à *Sélinde* qu'un Sylphe ne l'a jamais été. Il alla s'appuyer contre un chêne ; il étoit plongé dans une douloureuse rêverie. *Caramund* en habit de chasse vient s'arrêter au pied du même arbre ; il porte souvent d'un air triste la main à ses cheveux, qui déja se reproduisoient à l'aide des essences dont il les parfumoit. *Alis*, le Génie de *Caramund*, lui disoit de s'ensevelir dans les forêts jusqu'au moment que ses cheveux renaîtroient pour retomber en boucles. Cependant paroît *Sélinde* accompagnée de ses deux amies. *Caramund* transporté vole auprès d'elle, & lui baise la main. *Sélinde* le plaignoit. Le Petit-Maître s'apperçut de sa victoire, & ses regards triomphans volèrent de dessus *Sélinde* pour hâter la défaite de ses compagnes. Il sourit à *Doris*, jette un coup d'œil à *Célimène*, & jure à *Sélinde* qu'il est fidèle en amour ; son bonheur offense *Zéphis* ; il veut s'en venger. Il s'appro-

che de son heureux rival; & pour punir *Sélinde* de lui avoir fait un accueil si gracieux, il l'épouvante en sortant des buissons sous la forme de *Caramund*. *Sélinde* pâlit, & reste sans mouvement; elle saisit la main de ses compagnes, & veut fuir; mais la frayeur roidit leurs membres, & *Sélinde* tombe évanouie. *Caramund* est étonné d'envisager un autre *lui*, pour me servir des termes d'*Amphytrion*; il veut faire un effort & considérer cet autre *Caramund*; la peur glace ses sens. *Zéphis*, ne pouvant plus retenir sa colère, lui parle : » Puisque » tu as toujours porté rapidement d'un » objet à l'autre tes hommages incons» tans, vole, & va caresser le feuillage; » tu aimois comme aiment les Zéphirs; » sois donc un Zéphir..... Ainsi parla le » Dieu de la Poudre, & *Caramund* dis» parut. Ce ne fut pourtant que son » corps, ce tissu terrestre, qui se per» dit dans l'air. En le transformant, le » Sylphe lui donna des membres plus » déliés; son agréable visage conserva » l'éclat de la jeunesse & sa peau déli» cate. Une vapeur légère que ce Dieu » fit élever des fleurs du bocage se roula » en forme de boucles autour de sa tête;

» un plumage, naissant de ses épau-
» les, s'étendit le long de son dos; il
» ouvrit les lèvres pour faire des priè-
» res & des menaces; mais sa bouche
» ne rendit aucun son, & les plaintes
» qu'il tenta de faire encore à *Sélinde*
» se changèrent en un souffle léger que
» l'air emporta. » Cette métamorphose
est extrêmement agréable, & revêtue
d'un brillant coloris. Tout ce que *Zé-
phis* ajoûte est plein d'un badinage
frais & gracieux. » Sous la forme d'un
» Petit-Maître tu aimois à papillonner
» autour d'une jolie figure. Devenu Zé-
» phir, tu peux goûter encore les mê-
» mes délices; que ta douce haleine ba-
» dine légèrement sur les ondes d'une
» élégante frisure, qu'elle folâtre sur
» une gorge arrondie par l'Amour;
» qu'elle porte sur ses joues échauffées
» une agréable fraîcheur........ Nouveau
» Zéphir, si tu tiens la conduite que ma
» voix te prescrit, je te mets entre les
» mains des Poëtes; que tu auras de
» plaisir à recevoir leurs ordres! Le
» soir tu seras le messager des soupirs;
» ils t'enverront dans des bocages légè-
» rement agités, & n'exigeront de toi
» qu'un voluptueux murmure; &, pour

» prix de tes soins complaisans, tu bai-
» seras plus souvent que le Poëte mê-
» me la charmante bouche dont il sol-
» licite les faveurs dans sa plaintive
» élégie. Mais si tu oses enfreindre la
» loi que je t'impose, attends-toi au
» plus cruel traitement. Touché de ce
» ruban, tu deviendras aquilon, & tou-
» tes les fois que tu voudras badiner
» dans de beaux cheveux qui flateront
» tes desirs, ton souffle farouche les hé-
» rissera aussitôt; tu siffleras en hyver
» autour des nez rougis par le froid, &
» tu badineras sur les longues fourrures
» des vieilles femmes. »

Caramund en Zéphir va planer sur les fleurs; il conserve son caractère inconstant & volage. *Sélinde* étoit toujours évanouie; ses compagnes feignent d'être désolées, & de pleurer. *Zéphis*, indigné de leur fourberie, les métamorphose en ceps de vigne : « Enfoncez-» vous, dit-il, dans la terre, & ver-» dissez. » La métamorphose s'accomplit. *Sélinde* reprend l'usage de ses sens; elle appelle ses amies; elle voit des ceps de vigne qui rampent tristement vers elle, & s'efforcent de l'approcher; elle s'enfuit du fatal bocage. *Zéphis* pré-

cipite son vol vers l'Empire des Songes. Vous ne serez pas fâché de voir cette description après celle d'*Ovide* que vous pourrez rapprocher. » Il est un vallon » merveilleux dont deux Puissances se » partagent l'Empire ; la nuit regne » d'un côté, & le jour altier remplit » l'autre de l'éclat de son sceptre d'or. » Jamais aucun mortel n'a pénétré dans » cette contrée qu'embellit une éter- » nelle verdure. D'ombrageux tilleuls, » dont le sommet toujours fleuri pré- » sente de loin l'image d'une chaîne de » montagnes couvertes de neige, éten- » dent à l'entour leurs sombres rameaux, » & forment une épaisse enceinte qui ca- » che aux yeux du voyageur un étroit » sentier. Au fond du vallon s'élève un » superbe Palais. La moitié des ap- » partemens est plongée sans cesse dans » une épaisse obscurité ; le Soleil éclaire » l'autre de ses rayons. *Morphée* habite » la partie que la nuit enveloppe de son » crêpe noir, *Morphée*, qui par de rian- » tes images met si souvent le comble » aux desirs des Bergers. La Déesse, qui » fait goûter aux humains dans le mi- » lieu du jour les douceurs du som- » meil, réside avec sa Cour dans celle

» *qui jouit de la lumière.* Le silence en
» garde l'entrée, le doigt sur la bouche;
» une tranquillité profonde regne dans
» toute la contrée, & jamais le plus
» léger souffle n'agite le feuillage du bois
» épais qui la couvre. La Fantaisie, une
» femme qui d'un air gracieux promet à
» tous du bonheur, sans rendre personne
» heureux, erre à l'entour des songes dont
» c'est-là le séjour, & danse avec la
» fausse joie, ou rit avec l'espérance qui
» est vêtue d'une gaze légère. Plus d'un
» noir songe, de ceux qui, dans le cal-
» me d'un doux sommeil, viennent
» nous inspirer leurs sombres fureurs,
» voltige dans les avenues du Palais, ar-
» mé de poisons & de poignards. On y
» voit aussi des songes agréables qui, te-
» nant en main des sceptres & des cou-
» ronnes, sont prêts à partir au premier
» ordre pour charmer les maux réels par
» des plaisirs fugitifs. Ils nous prodi-
» guent dans leurs flateuses illusions le
» contentement, l'or & les plus déli-
» cieuses faveurs de l'Amour. »

Zéphis fait quelques pas dans l'ombre du bocage; il se fait jour à travers une multitude de songes, & parvient à l'appartement de la Déesse. » Dans
» un

» un galant négligé elle étoit étendue
» nonchalamment fur un fopha parfe-
» mé de rofes. Sa gorge découverte laif-
» foit appercevoir une douce émotion,
» & fa robe à demi-relevée offroit aux
» yeux la plus belle jambe. *Zéphis* refta
» quelque temps extafié de tant d'ap-
» pas. » Revenu enfin à lui-même, il baife fa main d'albâtre, & lui demande le fecours de fes preftiges. Il avoue que *Sélinde* ne fent pour lui ni haine ni amour; que fon cœur conferve la plus tranquille indifférence. Il ajoûte que, fi un fonge préfentoit à fes yeux la figure du Dieu de la Poudre, *Sélinde* ne pourroit lui réfifter, & que l'amour enflammeroit fon cœur. La Déeffe lui accorde fa prière, & lui dit d'aller choifir un fonge. *Zéphis* prit le fonge qui vient frapper nos yeux fous les traits de notre maîtreffe. Ce dernier va trouver *Sélinde*, répand autour d'elle un parfum d'ambre, & offre à fes yeux le Dieu de la Poudre. Le faux *Zéphis* appuye d'un air tendre fes lèvres fur la main de *Sélinde*; il lui fait l'aveu de fa paffion. *Florife* entre dans la chambre en chantant, & trouble par le bruit qu'elle

fait, le ſilence qui y regnoit. Le ſonge s'enfuit. *Zéphis* tranſporté de fureur s'élance ſur *Floriſe*, & la touchant du fatal ruban la change en perroquet. Les premières paroles que l'oiſeau profère ſont une ſuite de l'habitude que *Floriſe* avoit de tourner en ridicule les mœurs des Allemands.

Livre III. Sélinde vole à un bal maſqué. Deſcription de la ſalle du bal. *Zéphis* ſuit l'objet de ſon amour; une traînée de poudre odoriférante marque ſes traces & parfume la ſalle. » De même » que l'ambroiſie trahiſſoit autrefois les » Dieux, ce parfum fait auſſi diſtinguer » le Sylphe dans la foule. » Epiſode bas & dégoûtant d'un Poëte, qui s'appercevant que *Zéphis* danſoit ſouvent avec *Sélinde*, s'offre à faire pour l'amant une élégie qu'il ne veut vendre que deux florins. Vous jugerez, Monſieur, de la fineſſe de la plaiſanterie. » Le Dieu de » la Poudre le remercia, & lui répon» dit avec un ſouris obligeant : Mon» ſieur, peut-être aurai-je beſoin de l'é» légie. Pour gagner les florins, le ri» meur s'inclina juſques ſur les flots de » ruban qui nouoient ſes chauſſures, & » *Zéphis* rentra dans la foule. »

Le Dieu de la Poudre prend querelle avec deux originaux qui lui propoſent un défi. Sa réponſe eſt de les métamorphoſer en deux gros vilains ours. Autre épiſode d'un agréable Allemand qui s'appelle *Ronald*, dont vous ſerez peut-être curieux de voir le portrait. » C'étoit » un joli homme du bon ton, fort ai- » mable à ſon avis, téméraire & ſot, » avec un viſage gracieux & rond. Il » n'avoit garde de donner dans le ridi- » cule de ceux qui s'amuſent à penſer ; » rêveur à la Comédie, folâtre & l'air » diſſipé à la Tragédie, il ſortoit du » foyer pour papillonner d'une loge à » l'autre autour des femmes qui l'admi- » roient ; fat & audacieux vis-à-vis des » hommes, il prétendoit leur perſuader » ſes bonnes fortunes & ſes forfante- » ries à force de menaces & par les ju- » remens qu'il inventoit ; le Diable ſur- » tout étoit appellé le long du jour, » quoiqu'il en eût peur la nuit. » Ce *Ronald* court au bal déguiſé en Nègre. *Sélinde*, emportée par ſa coquetterie, veut l'agacer. *Zéphis* jaloux change le Nègre en poupée. Le Dieu de la Poudre ſe montre encore dans un ſonge à *Sélinde*. Il voit que le diſcours qu'il lui tient lui

déplaît ; il a recours à son Poëte, & M. *Zacharie*, d'un pinceau qu'il croit léger & qui est pesant, décrit ainsi l'habitation du rimeur : » Dans un coin de l'Hô-» tellerie, sous le toît d'un cinquième » étage, étoit un galetas voisin du So-» leil & de la Lune ; c'est-là qu'habi-» toit le Poëte en liaison avec les rats » qui y avoient fixé depuis long-temps » leur principal domicile. Le miaule-» ment des chats, qui, pour la commo-» dité de leurs amours, s'y donnoient » aussi de fréquens rendez-vous, & les » cris perçans des hiboux charmoient » son repos ; il goûtoit alors sur son gra-» bat un sommeil aussi doux que s'il eût » été couché sur le duvet.... Comme Syl-» phe, *Zéphis* vit des essains de formes » étranges, qui, semblables à des insectes, » voltigeoient autour du Poëte. Un long » Madrigal s'approcha d'abord, & d'un » ton emphatique lui fit un compliment » sur sa venue. Un Quolibet vint en ram-» pant baiser nombre de fois la basque » de son habit, & du coin le plus obs-» cur sortit une Elégie funèbre, l'air » pâle & défait : Hélas, M. le Baron, » dit-elle, quand viendra le jour for-» tuné où un chaland pitoyable me dé-

» livrera de ma prison ? Déja la vétusté
» efface mon titre. Il y a des années en-
» tières que je suis étendue-là, sans
» que personne ait jusqu'ici daigné me
» tirer de la poussière. Elle achevoit ces
» mots lorsque, s'avançant d'un pas su-
» perbe, un Sonnet jetta sur le Dieu
« de la Poudre un regard plein de fierté;
» son farouche visage sembloit brulé
» par les chaleurs de l'Italie, & à ses
» côtés pendoit une épée sans pointe.
» Ce spectre fixoit l'attention du Sylphe
» quand tout-à-coup il sentit quelque
» chose semblable à un ouragan siffler à
» travers ses cheveux. Il lève les yeux,
» & reconnoît l'Ode, qui, suivant son
» récit, arrivoit du pôle étoilé, & par-
» loit du bruit des bombes & de la fu-
» mée des canons. » Le Dieu de la Pou-
dre fait peu de cas des vers que lui vend
le Poëte; il n'y voit que des extrava-
gances. Il les jette au nez du rimeur qui
se met en fureur. *Zéphis* impatienté ap-
proche le fatal ruban de l'énergumène;
il devient une étoile volante: méta-
morphose assez analogue à un rimailleur
plein d'une sotte vanité. Le Génie, fort
content de sa vengeance, retourne chez
Sélinde. *Nérine*, sa femme de chambre,

ſa digne confidente, lui apportoit une Lettre galante qu'avoit remiſe entre ſes mains le laquais d'un Petit-Maître. Le faiſeur de Métamorphoſes, qui avoit pris goût à ces traveſtiſſemens ſinguliers, change *Nérine* en éventail. » L'éventail » ne conſerva que ſon empreſſement à » ſervir *Sélinde*; ſous la forme d'une jeu- » ne fille, *Nérine* lui rapportoit les ſou- » pirs des Petits-Maîtres; ſous celle » d'un éventail elle les porte encore à » ſes oreilles avec l'air qu'elle agite. Au- » trefois, lorſque la ſolitude donnoit de » l'humeur à *Sélinde*, elle ſçavoit, en » l'amuſant, diſſiper ſon ennui, & elle » eſt encore à préſent le paſſe-temps de » ſa maîtreſſe. » Le laquais n'eſt pas plus épargné; il prend la forme d'un papier que l'on emploie en Allemagne à des Lettres galantes.

Livre IV. *Sélinde* ſe promenoit au clair de la Lune. *Degenfeld*, jeune Officier des Cuiraſſiers, portoit vers elle ſes pas, » homme auſſi redoutable, dit » le Poëte, dans l'appartement d'une » jolie femme que ſur le champ de ba- » taille. » Il s'avançoit avec cet air altier que donne l'uniforme. A ſon aſpect le Dieu de la Poudre trembla. *Sélinde* ne

put défendre son cœur d'une tendre émotion, & ses yeux la trahirent. Le Guerrier parut voler dès qu'il eut apperçu la figure d'une femme; mais *Zéphis* n'attendit pas qu'il fût assez près pour lui expliquer ses desirs. Un épais nuage de poudre se répandit autour d'elle. Le Génie présente au Militaire une fausse *Sélinde.* Il se précipite dans ses bras. *Zéphis* n'en reste pas à cette vengeance. Il donne à cet infortuné la figure d'un cerf volant. *Sélinde* épouvantée se retire dans le Château.

Il faut, Monsieur, que vous ayez une idée de *Narcisse*, non de celui de la Fable, mais du *Narcisse*, tel que le Poëte Allemand l'imagine. » A peine *Sélinde* eut » paru dans le sallon, & fait avec grace » quelques révérences à l'assemblée, que » *Narcisse* accourut pour faire briller à » ses yeux son joli ajustement. *Mon Ange*, que dites-vous de cet habit? *Le » Diable m'emporte*, c'est un coup de » Génie que d'avoir placé cette taille » comme elle l'est; mon Tailleur ne me » l'a envoyé que d'hier, & *sacrebleu* ce » *goût* y est prodigué. Je défierois qu'on » trouvât dans tout Paris un Tailleur » qui entende mieux à relever l'éclat

» d'un habit que le *Diable d'homme* qui » a fait le mien. » *Narcisse* alloit triompher de la coquette *Sélinde*. Il est touché du funeste ruban. On ne voit plus qu'un papillon.

Cependant le Sylphe, désespérant de vaincre *Sélinde*, va retrouver *Arminde*. » Déesse, à quoi me serviroit ce ruban contre la fierté d'une beauté indifférente, contre une résistance qui ne » se conçoit point ? Le Dieu de la Poudre revient sans succès du globe terrestre. *Sélinde* ne se laisse point toucher aux tendres soupirs. La coquetterie, par ses trompeuses illusions, a » séduit son cœur. Inutilement ai-je » épuisé les moyens sur lesquels je devois le plus compter. Une légion de » Petits-Maîtres a changé de forme par » le pouvoir de ton ruban ; mais il en » reste encore pour mon tourment une » foule innombrable qui peut-être dans » ce moment sont autant de rivaux. O » Déesse, dis moi, comment soustraire » mon cœur à tant de peines ? Qu'elles » me sont injurieuses, les chaînes de » cette mortelle altière ! Cependant je » l'aime. N'est-il donc, *Arminde*, au» cun charme qui puisse attendrir le

» cœur de cette orgueilleuse Beauté? »
Il ne parle plus, & la Déesse lui répond en ces termes: » Je suis touchée de tes » maux; mais le pouvoir de mon charme ne s'étend point sur les cœurs. Le » Petit-Maître s'admire encore sous le » plumage varié du papillon, & le sot » est encore sot sous la forme de la Poupée. Pourquoi, *Zéphis*, ne pas tirer plus » d'avantage de ton expérience? Pouquoi ne pas te montrer avec plus de » faste & d'éclat que *Balamir* même? » Un plumet, un habit d'or triomphe » souvent sans beaucoup de peine du » cœur le plus fier & le plus indifférent. Reprends courage, & va paroître sous la forme d'un jeune élégant. Le succès de cet expédient facile justifiera, mieux que le pouvoir » insuffisant de mes charmes, mon zèle » à servir ton amour. Il n'est rien qui » flate autant les yeux de *Sélinde* qu'un » habit qui ait l'air nouveau. Cours, » vole à cette Ville fameuse, qui dès » bords de la Seine dicte à l'Univers » les règles du bon goût; & rapportes-en » la dernière mode; elle fait souvent » plus de conquêtes que le mérite. »

Le Dieu de la Poudre vole à Paris;

il y vient trouver un Tailleur, dont la Renommée publioit la gloire dans toutes les contrées du Nord. Il s'appelloit *la Motte*, & formoit seul les jeunes Barons Allemands. » Semblable à un Dieu » puissant, il créoit chaque jour, au gré » de son caprice, tantôt une longue basque & tantôt une courte taille, ou » une manche étroite. On pouvoit dans » son attelier se pourvoir d'esprit & de » bon sens. Sa coupe ingénieuse sçavoit » développer dans un jeune Seigneur » des qualités qu'il n'eut point acquises » par la lecture des plus profonds Philosophes, & dont l'adroit *la Motte* trou» voit le germe dans la boutique d'un » Marchand. »

Zéphis prend un visage de Baron, & va chez *la Motte*. » *La Motte* ne le » voyoit point; immobile devant son » établi, & concentré en lui-même, ses » yeux fixes déceloient les efforts que fai» soit son génie. Il alloit mettre la derniè» re main à un Marquis; mille objets » étranges frappèrent la vûe du Sylphe. » Ici pendoit un Comte de l'Empire » rayonnant d'or; là étoit étendu un » Abbé à demi-achevé. Sur l'Ambassa» deur brilloit un Secrétaire plus habile,

» & plus loin on voyoit un Commissai-
» re des Comptes couché près d'un
» Juif ; les Barons se trouvoient pêle-
» mêle avec les laquais, & les habits
» de gala étoient offusqués par des ha-
» bits de livrée. » Ce tableau du Tailleur est neuf & me paroît assez plaisant. Le Dieu de la Poudre lui adresse un discours qui est dans le même esprit. *La Motte* lui fait un habit. Le Dieu retourne en Allemagne très-content du succès de son voyage.

Matador, le Génie de *Sélinde*, découvre dans ses porcelaines un malheur qui menace la belle ; il ne peut cependant le dévoiler assez pour le prévenir. Il se contente de pénétrer au lit de *Sélinde*, & lui annonce qu'elle est à la veille d'éprouver une disgrace. Le Génie s'approchant ensuite de la gorge de *Sélinde*, épie les mouvemens de son cœur ; elle soupire ; il est surpris. » Comment, s'écrie-t-il, seroit-
» elle amoureuse ! Ah, *Sélinde*, si tu
» aimes, je tremble ; mille dangers,
» dont il n'est aucun esprit aérien qui
» puisse garantir ton repos, s'offrent à
» mes yeux allarmés. La sage Prêtresse
» de l'*Eternité* des amoureux m'éclaire

» peut-être sur le sort qui te menace. »

Description du Temple de l'*Eternité*. » Dans le Sanctuaire du Temple » est un autel de marbre. On y voyoit » bruler autrefois les cœurs d'innombra- » bles amans qui s'étoient eux-mêmes » arraché la vie. La Déesse recevoit fré- » quemment de pareils sacrifices; mais » aujourd'hui les amans mêmes redou- » tent le trépas, & il y a long temps que » son autel manque de victimes. A pré- » sent, lorsque deux mortels se prennent » de goût l'un pour l'autre, ils vien- » nent à la vérité s'y jurer une éternelle » foi; mais ce n'est plus qu'un vain cé- » rémonial. Cette foi éternelle se garde » quelquefois huit jours entiers. Quelle » durée! Il en faut bien moins pour ef- » facer jusqu'au plus léger souvenir » d'un pareil serment. » Le Génie approche du Temple d'un air religieux; il se prosterne devant le siège de la Prêtresse; les portes du Temple s'ouvrent; une voix de tonnerre fait retentir la voûte. » Approche, *Matador*, que » vois-tu?...... La plus belle statue qui » ait jamais décoré les jardins s'offre à » mon œil étonné. Un Génie est pros- » terné à ses pieds, pâle, & l'empreinte

» du désespoir sur le front ; il semble
» accablé par la perte du bien le plus
» essentiel à son bonheur. J'apperçois
» aussi une Magicienne dont l'œil ja-
» loux & le visage enflammé.... Arrête,
» tu en as vû assez, interrompit cette
» voix de tonnerre, Le tonnerre re-
» double, & le Génie effrayé s'en-
» fuit. »

Zéphis est l'entretien & l'admiration des Petits-Maîtres de l'Allemagne. Il se fait présenter à *Sélinde* ; elle avoit été invincible jusqu'à ce moment ; mais comment se défendre contre un aussi bel habit ! Son cœur cède, & peu s'en faut qu'elle n'avoue sa défaite. *Zéphis* enfin s'égare dans les bosquets avec *Sélinde*. Les Dames en tirent des conjectures. Il alloit triompher lorsqu'imprudemment il découvrit ce qu'il étoit, & fit succéder tout-à-coup la frayeur à la tendresse. Il avoue à *Sélinde* toutes les métamorphoses qu'il a produites. Elle lui demande le ruban ; il a l'imprudence de le lui confier ; elle le touche, & aussitôt elle est immobile ; enfin, elle est transformée en belle statue. *Zéphis* désespéré a recours à *Arminde* ; mais elle ne peut retirer *Sélinde* de l'enchantement. « La

» nouvelle ſtatue embellit le jardin, &
» ſembla recevoir, avec une ſorte de
» complaiſance, les éloges de ſes admi-
» rateurs; elle fut flatée de plaire en-
» core; les connoiſſeurs la virent, & ſa
» gloire ſe répandit dans tout l'univers.»

Il eſt inutile, Monſieur, de vous faire obſerver que ce Poëme eſt une copie d'un agréable modèle, je veux parler de la *Boucle de cheveux enlevée* de *Pope*, mais copie très-inférieure à l'original. L'imitateur n'a ni les graces, ni le goût, ni l'invention du Poëte Anglois. Il eût fallu que les *Métamorphoſes* euſſent été mieux amenées, qu'elles euſſent produit des effets plus heureux; il n'y a point d'action; la plaiſanterie en eſt lourde, & ſans ſel. J'ai fait une remarque, c'eſt que la plûpart des Poëtes Allemands s'obſtinent à tout peindre, bien différens en cela des Anciens. Il faut convenir néanmoins qu'il y a dans cet ouvrage de la poëſie & de l'imagination. Le Traducteur nous aſſûre que M. *Zacharie* a répondu aux eſpérances qu'on en avoit conçues. Il nous promet la traduction d'autres écrits de ce Poëte. On peut s'en rapporter à ſes talens pour la traduction. Il paroît bien

connoître la langue Allemande, & il la rend avec une fidélité qui ne fait point tort à l'élégance Françoiſe ; il y a cependant quelques traits que le goût lui ordonnoit expreſſément de ſupprimer.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 17 *Juin* 1764.

LETTRE VI.

Lettre à M. Fréron.

MONSIEUR,

PArmi les événemens extraordinaires, qui amuſent ou qui intéreſſent le Public, on peut compter ſans doute celui de l'apparition ſubite d'un *Charbonnier Médecin*, devant lequel tous les maux diſparoiſſent ; trois jours ſuffiſent à ce grand *Eſculape* pour détruire les maladies les plus anciennes & les plus rebelles : oui, Monſieur, *dans trois jours il faut que tout part*, c'eſt-là ſon expreſſion favorite ; c'eſt en ces termes qu'il promet la guériſon à ſes malades ; la Renommée a divulgué

ses miracles & l'a déja annoncé chez nos jolies femmes & chez les gens du très-bon ton.

Mon admiration redoublant chaque jour au récit de ses merveilles, j'ai demandé à un malade qui est entre ses mains, par quel charme il opéroit ces cures étonnantes : « Ne soyez point » surpris, m'a-t-il répondu, il doit ses » prodiges à des simples ; les Médecins » ne les connoissent point ; ils en igno- » rent les vertus. » J'aurois voulu prouver, j'aurois voulu démontrer l'assertion contraire ; mais peut-on disserter dans l'extrêmement bonne compagnie ? & c'est elle qui raffole de cet homme.

Néanmoins, comme la raison peut se montrer dans quelques intervalles, j'ai profité de l'occasion qui s'est offerte à moi, de connoître le pouvoir & le faire du Médecin des Simples ; j'instruirai les élégants, qui voudront bien me lire, de la considération qu'ils doivent aux profondes connoissances de nos Médecins sur les plantes & sur leur efficacité.

La Botanique, ainsi que les autres parties de la Médecine, n'est pas une production de l'esprit humain ; c'est la

fille du Temps & de l'expérience; non de l'expérience bornée de la vie d'un homme, mais de celle de tous les siécles précédens; ce n'est pas non plus celle d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, c'est celle de tout l'Univers. L'époque la plus ancienne d'une guérison opérée par les Simples, est celle des filles de *Prétus*, roi d'*Argos*, que *Mélampe* guérit de la folie par l'usage de l'Ellébore; ce Roi regnoit cent ans après *Moyse*. On sçait que l'Armoise porte le nom de la Reine *Artémise*.

La Gréce nous a fourni de vastes connoissances sur les vertus des plantes; elles sont consignées dans les ouvrages d'*Hippocrate*, de *Crathère* & sur-tout de *Théophraste*; le moins ancien de ces auteurs a vécu plusieurs siécles avant l'Ere Chrétienne.

Quand, après la défaite de *Mithridate*, *Pompée* eut fait traduire par son Affranchi plusieurs recettes que l'on trouva dans la cassette de ce Prince qui avoit fait des recherches très-curieuses sur les plantes, on vit naître successivement à Rome plusieurs Traités sur cette matière, entr'autres, ceux de *Dioscoride* de Césarée, qu'on croit

avoir été Médecin de *Marc-Antoine* & de *Cléopatre*. *Columelle* ſous *Néron*, *Pline le Naturaliſte*, *Galien* ſous *Antonin* & tant d'autres, ont conſervé, rédigé, diſcuté les richeſſes que la Nature offre à l'art, pour que l'eſprit humain qui ſe trouve doué de la ſagacité convenable uſe de l'obſervation, relativement aux maladies, à leurs variétés, à leurs complications, à l'âge, aux tempéramens des malades, & aux ſaiſons.

Les Arabes ont auſſi enrichi la Botanique. Si cette ſcience eſt ancienne, les Médecins ne l'ont point vû déroger; elle doit ſa ſplendeur aux Modernes: l'ordre, la méthode brillent dans les ſyſtêmes de ces derniers qui les ont claſſées de façon que chacune a ſa famille. *Geſner*, *Céſalpin*, *Gaſpard*, *Moriſon*, le divin *Boerhave*, *Ray*, *Linnæus*, &c ſe ſont immortaliſés dans ce genre. Des voyages dans les quatre parties du monde faits à ce deſſein, & plus de deux mille ans d'expérience ne rendent point inutiles ni ces jardins renommés que la libéralité du Roi entretient, ni cette collection de plus de douze mille plantes que l'on voit raſſemblées dans celui de

cette Capitale, où tous les ans un *Juſſieu*, un *le Monier* ſont entourés d'une foule d'Elèves intelligens & appliqués qui recueillent les leçons que dictent ces ſçavans Médecins d'après l'expérience de leurs contemporains, de la leur propre & de celle de tous les ſiécles écoulés depuis *Hippocrate*.

Que de ſecours pour faciliter ces étutudes! Quel nombreux catalogue d'auteurs de Botanique! *Tournefort*, à la fin du dernier ſiécle, a donné un Traité de Plantes qui croiſſent aux environs de Paris; il a indiqué leur vertu médecinale; *ce Tournefort* qui a ſi bien mérité des Botaniſtes & de la France, qui a parcouru à travers mille dangers les contrées les plus déſertes & les plus éloignées; lui dont l'émulation courageuſe l'a entraîné, pour admirer la nature, dans la fameuſe grotte d'Antiparos, c'eſt-à-dire, dans trois ou quatre abymes affreux qui ſe ſuccédoient; lui qui a enrichi la Botanique de mille trois cens cinquante-ſix eſpéces de plantes qu'il a rapportées de ſes voyages. On a fait depuis peu une nouvelle édition du Livre utile de l'hiſtoire des Plantes uſuelles de *Chomel*. M. *Adanſon* vient cette an-

née d'augmenter encore les bons Livres de Botanique. A Trianon (cette anecdote est précieuse à l'art) des mains sçavantes élèvent sous les yeux d'un grand Roi toutes les richesses végétales de la nature.

Je crois, Monsieur, que j'ai rempli mon objet, & qu'il faudroit renoncer au sens commun pour ne pas avouer que les Médecins connoissent les simples, puisque c'est-là le mot. Mais je touche aux difficultés de ma Lettre; je reviens au Charbonnier. Je sens que je me suis élevé un peu au-dessus de lui, il faut se mettre à son niveau; il faut le peindre. Irai-je le chercher dans les bois de Lorraine? Sa naissance, son éducation, son emploi, son esprit, son sçavoir intéresseroient peut-être; mais ma plume se refuse à ces détails. Sçachons seulement que dans sa patrie il a travaillé dès l'enfance au chauffage des hommes; qu'à Paris il les guérit; que quelqu'un, ennuyé du régime que son estomach foible exige & sçachant que notre Héros en dispense, a voulu s'y soustraire par son secret; que sa recette ou plutôt que ses simples m'ont

te remises en nature par ordre de cette personne, & devant elle à son Médecin. Je vais rendre public ce judicieux assortiment ; il en compose une prisanne & un topique ; les Médecins & tous ceux qui connoissent les simples en riront ; & je pense qu'après la lecture de sa recette, il faudra, pour en user, plus que la foi du Charbonnier.

Noms des plantes employées. On s'est contenté de désigner ici la vertu dominante de chacune, c'est-à-dire, celle qu'elle opère de préférence sur le corps humain.

Feuilles de verveine...... Ophtalmique, ou pour les maladies des yeux.

Senné...... purgatif.

Sanicle..... vulneraire astringent.

Véronique. } vulnéraires apéritifs.
Vergedor.

Mauve. } émollientes.
Violettes.

des gens voulant pratiquer plus d'une eſpèce de culture dans leurs jardins. L'ouvrage eſt diviſé en dix-ſept Chapitres, dont on nous trace, en quelque ſorte, les ſommaires. La deſcription des fleurs qu'on place ordinairement dans les compartimens des parterres, les plantes *vivaces*, l'ornement des plattes-bandes, les *annuelles*, celle qu'on a coutume de mettre dans des pots, les arbriſſeaux qui produiſent des fleurs, la culture variée de ces fleurs & de ces plantes; la deſcription d'un certain nombre de fleurs qui parent les campagnes, les plantes céphaliques & aromatiques, enfin, les fruits, les légumes, & le Journal du Jardinier : voilà, Monſieur, ce qui conſtitue cet ouvrage inſtructif & amuſant. Je vous invite à le lire, c'eſt-à-dire, à vous promener à travers les fleurs & les fruits. Avec un pareil livre à la main, on peut faire à la campagne un cours de culture des fleurs & de quelques arbres fruitiers. Je n'entrerai point dans ces détails qui ne ſouffrent point d'extrait; je me borne à vous annoncer l'ouvrage.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 *Juin* 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Histoire d'Ecosse.

CEtte *Histoire d'Ecosse sous les regnes de Marie Stuart & de Jacques VI, jusqu'à l'avénement de ce Prince à la Couronne d'Angleterre, avec un Abrégé de l'Histoire d'Ecosse dans les temps qui ont précédé ces époques, par M. Guillaume Robertson, Docteur-Ministre de Lady-yester à Edimbourg*, vient d'être traduite de l'Anglois en François: trois volumes *in*-12 dont on trouve des exemplaires chez les frères *Etienne* rue Saint-Jacques.

La *Préface* du Traducteur annonce ses talens; on voit un homme qui possède sa matière, qui s'est pénétré de l'es-

prit de son auteur, & qui, en sentant toutes ses beautés, n'a pas craint d'avouer ses défauts. Il y a aussi à la tête de l'ouvrage une *Préface* de M. *Robertson* lui-même. Comme il s'est écarté en plusieurs endroits de la route qu'ont suivie les Historiens qui l'ont précédé, il se justifie à cét égard. Il a sçu distinguer en Philosophe le caractère des divers écrivains qui ont tracé les événemens du regne de *Marie*. Animés les uns contre les autres de la haine la plus forte, aigrie par le zèle de Religion ou par des intérêts de Politique, ils ont donné naissance à deux partis, entre lesquels doit marcher un homme jaloux de dévoiler la vérité, & de l'exposer aux regards d'autrui ; c'est ce qu'a fait M. *Robertson*.

Le premier Livre est consacré à un abrégé de l'Histoire d'Ecosse avant la mort de *Jacques V*. M. *Robertson* n'a point recours à ces chimères dont presque tous les peuples de la terre ont décoré leurs foibles commencemens. M. *Robertson* nous donne une raison évidente de l'obscurité particulière attachée à l'*Histoire d'Ecosse*. *Edouard I* Roi d'Angleterre, vers la fin du treizième siècle

entreprenant de révoquer en doute l'indépendance de l'Ecosse, allégua que ce Royaume étoit un Fief de la Couronne d'Angleterre, & soumis à tous les devoirs de vassalité. Pour établir cette prétention, il s'empara des Archives publiques, fit piller les Eglises & les Monastères, se saisit par force ou par supercherie de plusieurs monumens d'Histoire qui tendoient à prouver, les uns l'ancienneté, d'autres la liberté du Royaume d'Ecosse; il en emporta un grand nombre en Angleterre, & ordonna qu'on brulât le reste; il n'y a eu que quelques Chroniques imparfaites qui aient échappé au Monarque Anglois. Des écrivains étrangers avoient recueilli quelques faits des plus importans relatifs à l'Ecosse, & une tradition non suspecte conservoit le souvenir des événemens les plus récens. *Jean de Fordun* qui vivoit dans le quatorzième siècle, rassembla avec un zèle industrieux ces fragmens épars, & il en tira des matériaux dont il forma une Histoire suivie. C'est-là le premier ouvrage qui ait paru sur l'Histoire d'Ecosse. *Jean Major* & *Hector Bæthius* ont aussi travaillé sur ce sujet, ainsi que *Buchanan*, qui, s'il

avoit pu ajoûter à ses talens l'impartialité, eût été peut-être un des meilleurs Historiens.

L'*Histoire d'Ecosse* se divise en quatre périodes. La première, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au regne de *Kenneth II*; la seconde, depuis la conquête de *Kenneth* sur les Pictes jusqu'à la mort d'*Aléxandre III*; la troisième va jusqu'à la mort de *Jacques V*, & la quatrième continue jusqu'à l'avénement de *Jacques VI* au Trône d'Angleterre. M. *Robertson* se borne dans cet ouvrage à tracer l'Histoire de la quatrième époque; mais, avant que de s'y arrêter, il nous donne une *Introduction* également nécessaire aux étrangers & aux Ecossois qui veulent s'instruire de l'Histoire de leur pays. La période depuis la mort d'*Aléxandre III* jusqu'à la mort de *Jacques V*, contient environ deux cens cinquante ans, depuis l'année 1286 jusqu'en 1542.

La scène s'ouvre par la fameuse contestation au sujet de l'indépendance de l'Ecosse. Avant la réunion des deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse, cette question étoit très-importante. Si l'une des deux Couronnes avoit été re-

gardée comme feudataire & vassale de l'autre, le Traité d'union n'auroit pas pu être fait de pair à pair ; & les avantages donnés au Royaume dépendant auroient été regardés comme une concession faite par un Souverain à son vassal. M. *Robertson* traite admirablement bien cette fameuse question ; il expose avec beaucoup de netteté les prétentions de *Bruce* & de *Baliol*. Je vous invite, Monsieur, à lire ce premier Livre qui fait voir toute l'étendue des lumières de M. *Robertson* dans les connoissances, non-seulement de son Histoire, mais de celle de toute l'Europe.

Je passe au second Livre où les traits deviennent plus particuliers & plus intéressans pour le général des lecteurs. *Marie Stuart* étoit née peu de jours avant la mort de *Jacques V* son père ; on peut dire qu'elle nâquit dans le sein des troubles & des divisions. « Une » guerre contre l'Angleterre avoit été » entreprise sans nécessité & continuée » sans succès. Plusieurs personnes du » premier rang étoient tombées entre » les mains des Anglois dans la déroute » malheureuse près du Golfe de Solwey, & ils étoient encore prison-

» niers à Londres. Ce qui restoit de
» Nobles avoit des vûes différentes &
» des intérêts opposés. Les disputes de
» Religion, occasionnées par les nou-
» velles opinions des Réformateurs,
» devenoient plus vives de jour en jour,
» & augmentoient encore la fureur des
» factions. » Elles étoient encouragées
par la perspective d'une longue mino-
rité qui amène avec soi la foible admi-
nistration & l'espérance de l'impunité.
Le Cardinal *Beatoun* & le Comte *d'Ar-
ran* se disputent la Régence. Le dernier
l'emporte. Leurs portraits. Jugez, Mon-
sieur, du talent de l'auteur Anglois pour
cette partie du genre historique.

» Le Cardinal étoit né avec une am-
» bition sans bornes. Une longue expé-
» rience lui avoit donné de la finesse &
» de la dextérité. Accoutumé à réussir
» dans toutes ses entreprises, il pous-
» soit la hardiesse jusqu'à l'insolence.
» La place éminente qu'il occupoit dans
» l'Eglise lui frayoit le chemin aux plus
» grands emplois; l'étendue de ses con-
» noissances le rendoit capable de tout,
» & il n'en croyoit aucun au-dessus de
» ses forces. Comme il devoit toute
» son élévation à Rome, il étoit son

» zélé défenseur. Attaché de bonne heu-
» re au maniment des affaires publi-
» ques, il étoit peu instruit sur les
» points de doctrine & de controverse
» agités dans ce siècle. Cependant, lorsqu'il s'élevoit quelques disputes sur
» ces matières, il donnoit sa décision
» avec une légèreté, une violence &
» une dureté que tous les Historiens du
» temps rapportent avec indignation.
» Le caractère du Comte *d'Arras* étoit,
» dans presque tous les points, opposé
» à celui de *Beatoun*. L'amour du plaisir avoit éteint en lui toute sorte d'ambition; la douceur de ses mœurs le
» préservoit du vice de la cruauté. La
» timidité & l'irrésolution étoient ses
» défauts les plus marqués; l'une étoit
» l'effet de son tempérament, l'autre
» provenoit du témoignage intérieur
» de sa conscience qui lui représentoit
» la disproportion de ses talens avec les
» fonctions importantes qu'il avoit à
» remplir. Ces dispositions mettoient
» de l'enjoûment & des graces dans sa
» vie privée; mais dans la conduite des
» affaires publiques, on ne voyoit en lui
» ni courage, ni grandeur, ni stabilité.
» Toujours esclave de sa timidité, il étoit,

» l'instrument perpétuel de ceux qui
» trouvoient leur avantage à le prendre
» par son foible. »

Démêlés entre le Régent & le Cardinal *Beatoun*. Le dernier, par ses intrigues, par ses cabales, par l'ascendant de son génie, s'empare de la direction de toutes les affaires; il exerce l'autorité de Régent, dont le nom étoit abandonné à son foible rival Une troupe de seize factieux se rend au Château de *Saint-André*, où habitoit le Cardinal; ils parviennent jusqu'à sa chambre, & le font tomber mort à leurs pieds. Je passe sur une infinité de détails qui sont peu curieux pour le fond.

La jeune Reine est envoyée en France pour épouser le Dauphin, fils aîné de *Henri II*, depuis *François II*. Elle n'avoit alors que six ans. Voici ce que M. *Robertson* dit à notre sujet : » Les Fran-
» çois étoient alors ce qu'ils sont encore
» aujourd'hui, l'une des Nations les
» plus polies de l'Europe; mais on a re-
» marqué que dans toutes leurs expédi-
» tions aux pays étrangers, soit vers le
» Midi, soit vers le Nord, leurs mœurs
» se sont toujours trouvées singulière-
» ment incompatibles avec celles des

» autres peuples. Les Barbares sont at-
» tachés fortement à leurs coutumes &
» à leurs usages, parce qu'ils manquent
» de goût & de discernement pour ap-
» percevoir ce qu'il y a de judicieux &
» de convenable dans ceux des autres
» Nations. Les peuples qui tiennent le
» premier rang parmi les Nations les
» plus civilisées, sont très souvent par
» orgueil aussi entêtés des usages qu'ils
» ont adoptés. Les Grecs étoient dans
» leur temps ce que les François sont
» dans le nôtre, toujours contens d'eux-
» mêmes, jaloux d'être imités par leurs
» voisins, accoutumés à regarder leurs
» modes comme la règle du bon goût
» & de l'élégance, dédaignant de se con-
» traindre, & refusant de se prêter à
» tous les usages différens des leurs.
» Cette conduite a dans tous les temps
» rendu les François insupportables dans
» les pays étrangers, & leur a souvent
» beaucoup nui. » C'est une remarque
générale que j'ai faite sur les écrivains
étrangers. A la bonne heure qu'ils nous
reprochent nos défauts, qu'ils les grossissent même ; mais qu'ils emploient
des expressions plus modérées ; qu'ils
imitent, j'ose le dire, cette politesse

Françoise qui souvent est l'objet de leurs railleries, politesse qui appartient aux mœurs & à l'humanité.

Je ne vous parlerai point d'un grand morceau de cette Histoire qui a pour objet la Réformation. M. *Robertson* s'y livre aux excès d'une partialité indigne d'un homme de Lettres. Ce n'est pas à un Historien qui doit être le juge des autres hommes, à embrasser ces chaleurs de parti qu'on abandonne au vulgaire aveugle. Qui peut nier que ce ne soit la vengeance & le libertinage qui ayent animé *Luther*, l'Apôtre de la Réformation? Que le Cardinal *Beatoun* ait eu une fille naturelle, comme le lui reproche l'auteur; ce trait n'appartient pas à la Réformation, & n'a nulle force contre la Religion Romaine.

Je ne m'arrête pas non plus à un grand nombre de circonstances intéressantes alors pour le Gouvernement Ecossois, mais qui ne forment point de ces grands tableaux, dont l'esprit humain est éternellement frappé; voilà ce qui répand un intérêt si vif sur les Histoires Grecque & Romaine. Toutes nos Histoires modernes manquent de ce grand ressort. Je passe donc au moment où *Ma-*

rie Stuart, veuve de *François II*, reprend le chemin de l'Ecosse. Ce fut pendant les préparatifs qu'elle faisoit de son voyage que s'élevèrent entr'elle & *Elisabeth* ces semences de discorde & de jalousie, qui furent si funestes dans la suite à l'infortunée *Marie Stuart*. M. *Robertson* éclaircit ce point d'Histoire qu'il faut lire dans son ouvrage. Il suffit de sçavoir que *Cécil*, ce Ministre habile d'*Elisabeth*, eut l'adresse d'engager les Ambassadeurs François, non-seulement à reconnoître que les Couronnes d'Angleterre & d'Irlande appartenoient de droit à *Elisabeth* seule; mais encore à promettre qu'à l'avenir *Marie* s'abstiendroit de prendre les titres & les armes de la Grande Bretagne. La ratification de cet article auroit été de la plus fatale conséquence pour *Marie*. La Couronne d'Angleterre étoit un objet digne de son ambition. Les prétentions qu'elle y avoit lui donnoient beaucoup d'importance & de dignité aux yeux de toute l'Europe. Plusieurs écrivains croient même que son droit étoit mieux fondé que celui d'*Elisabeth*. *Marie* refusa cette ratification; de là cette haine qui la conduisit sur l'échaffaut. Une rivalité d'une

autre espèce animoit le cœur d'*Elisabeth*. M. *Robertson* en fait l'aveu avec beaucoup d'Historiens. » *Elisabeth*, douée » de ces qualités extraordinaires, égales » ou même supérieures à celles de tou» tes les personnes de son sèxe, & qui » lui firent un si grand nom, étoit éprise » d'une folle admiration de sa person» ne, & elle la poussoit à un tel point » que des femmes ordinaires, sujettes » à la même foiblesse, auroient cru de» voir s'en guérir ou du moins la cacher » avec prudence. La recherche dans ses » ajustemens, son affectation à déployer » tous ses charmes, son goût pour les » adulations étoient portés à l'excès, & » ces défauts ne se bornèrent point à ce » temps de la vie où ils paroissent le plus » pardonnables; dans l'âge même le plus » avancé, la femme la plus sage de son » temps & peut-être de tous les autres » siècles, prenoit un soin particulier de » sa parure, cherchoit à se donner tous » les agrémens de la jeunesse. *Elisabeth* » qui possédoit bien plus que *Marie* la » science de la politique & l'art de gou» verner, lui étoit très-inférieure pour » les graces & la beauté de la personne, » & elle avoit cependant la foiblesse de

» se comparer à la Reine d'Ecosse.......
» Pour juger des procédés d'*Elisabeth*
» envers la Reine d'Ecosse & de la
» manière dont elle la traita dans la
» suite, il ne faut pas toujours la consi-
» dérer comme Reine; on doit quelque-
» fois la regarder comme une femme
» maîtrisée par sa jalousie. »

Marie demande un sauf-conduit à *Elisabeth* pour aller de France en Ecosse. Il lui est refusé. Vous aimerez, Monsieur, la peinture du départ de *Marie*, & de sa douleur. » *Marie*, après avoir
» fait de tristes adieux à ses serviteurs,
» l'ame accablée de chagrins, les yeux
» baignés de larmes, quitta le Royau-
» me, le seul théâtre, où, pendant tout
» le cours de sa vie, la Fortune l'avoit fa-
» vorisée d'un sourire qui ne dura qu'un
» instant. Elle fixa ses yeux sur les côtes
» de France, & elle ne cessa point d'y
» porter ses regards aussi long-temps
» qu'elle put les appercevoir. Plongée
» dans la mélancolie, elle méditoit sur
» ces événemens qui la faisoient dé-
» cheoir de ce haut degré de fortune;
» elle prévoyoit peut-être cette longue
» suite de malheurs qui répandirent
» tant d'amertume sur le reste de ses

» jours. La voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrioit : *Adieu, France, adieu, pays chéri, que je ne reverrai jamais*. Elle ne permettoit pas même aux ténèbres de la nuit de lui cacher cette terre de délices. Elle ne voulut point se retirer dans sa chambre ; elle refusa de prendre aucune nourriture, & elle ordonna qu'on portât son lit sur le tillac. Elle attendit-là avec la plus grande impatience le retour de la lumière. La Fortune en cette occasion seconda ses desirs. La Galère où elle étoit fit peu de chemin pendant la nuit. A la pointe du jour, les côtes de France s'offrirent encore à sa vûe, & de si loin qu'elle put les appercevoir, l'accablement & la douleur lui arrachèrent ces mêmes expressions de regret. A la fin il s'éleva un vent frais qui se soutint pendant quelque temps. Ensuite à la faveur d'un brouillard épais, *Marie* échappa à la poursuite des vaisseaux Anglois qui croisoient pour l'arrêter dans la traversée, & le dix-neuf Août, (1561) après une absence de près de treize années, elle aborda heureusement dans son Royaume & dans le pays de sa naissance. »

Marie n'avoit pas encore dix-huit ans lorsqu'elle retourna en Ecosse. Les Graces & les Ris l'avoient suivie dans sa Cour; elle étoit une des plus belles personnes de son sèxe; mais sa présence ne put adoucir l'esprit des Nobles qui s'étoient accoutumés à une féroce indépendance. Conspiration du Comte *de Huntly*. Il prend les armes; il perd une bataille, y est tué; un de ses fils est décapité. *Marie* demande une entrevûe à *Elisabeth* qui la lui refuse. Négociations pour le mariage de cette Princesse, veuve de *François II*. La plûpart des Princes de l'Europe la recherchent. *Elisabeth* redoutoit cette union; elle eût même desiré que *Marie* se fût, comme elle, soumise aux loix du célibat. *Marie* la satisfit en partie; elle renonça à toute alliance étrangère. Il faut observer que, quoique les deux Reines s'accablassent d'amitiés & de confiance par leurs Ambassadeurs, il n'y eut (selon *Melvil* qui applique cette remarque » à *Elisabeth*) entre les deux Souveraines, ni droiture, ni sincérité; il n'y » eut que craintes, que jalousies & une » grande dissimulation. » L'amour acheva ce que la politique avoit commencé.

Marie devint en effet amoureuse du Lord *Darnly* qu'elle épouse. Il se montra le plus glorieux, le plus insolent, & le plus emporté des hommes; il fit un tort infini à *Marie* en perdant dans son esprit le plus fidèle de ses serviteurs, & celui à qui elle devoit plus de reconnoissance, le Comte *de Murray*. Ce malheureux Seigneur fut obligé de prendre les armes à la tête d'une troupe de rebelles. Sa mauvaise fortune le contraignit à fuir devant la Reine, & à se retirer en Angleterre.

Histoire de ce misérable Italien, si connu sous le nom de *Rizio*. Cet homme, vraie peste de Cour, acheva de gâter la petite âme du nouveau Monarque si peu fait pour porter la Couronne. Il ne marchoit que d'imprudences en imprudences, au point que *Marie* qui avoit été séduite par sa figure, commença à se dégoûter de son époux, qui de son côté n'avoit pas pour la Reine toute la reconnoissance, ni même toute la tendresse qu'elle méritoit. *Rizio* est assassiné par des Lords dans la chambre de la Reine, sous ses yeux. M. *Robertson*, comme Philosophe & comme un homme éclairé, se récrie contre l'atrocité

de ces assassinats, qu'alors on se permettoit dans presque toutes les Cours. Ce malheureux, tant il avoit excité la rage de ses ennemis, tomba mort percé de cinquante-six coups.

Darnly devenoit de jour en jour plus odieux à *Marie*; il se plongeoit dans les débauches les plus outrées; bientôt il fut l'objet du mépris général. Le Comte *de Bothwell* s'insinue dans les bonnes graces de la Reine; il prend à la fois du crédit sur son esprit & de l'ascendant sur son cœur. Cette Princesse accouche d'un fils qui fut dans la suite *Jacques VI*. *Elisabeth* est troublée à cette nouvelle; elle sentoit tout l'avantage & toute la supériorité que la naissance d'un Prince donnoit sur elle à sa rivale.

Bothwell avoit rendu une infinité de services à sa Souveraine; il nourrissoit dans son cœur un projet qui fut enfin couronné par l'exécution. On remarquera que la Reine étoit tendre & sensible; indignée de l'ingratitude & des brutalités d'un sujet que l'amour avoit élevé sur le Trône, elle feint de se raccommoder avec lui. Il étoit malade; on l'amène dans une litière à une maison de campagne près d'Edimbourg.

Quelques jours après cette maison saute par l'effet d'une mine. On court à l'endroit d'où venoit le bruit; on trouve le corps du Roi & celui d'un domestique couchés dans la même chambre, étendus morts dans un jardin voisin qui étoit en-dedans des remparts de la Ville. Les corps n'étoient point endommagés par le feu; ils n'avoient pas la moindre contusion; on n'y appercevoit même aucune marque de violence. Le Roi avoit vingt & un ans. L'Historien trace son portrait avec un pinceau vigoureux, & conduit par la vérité. Il le fait voir sans talent, sans esprit, chargé de ridicules & de vices, ingrat & digne du plus profond oubli; il n'y a que la cruauté de sa destinée & cette commisération que l'on accorde à tout être, dont la fin est si terrible, qui ait pu porter son souvenir jusqu'à nous. Tous les soupçons se tournent contre *Bothwell* & la Reine. Il est prouvé que le premier est coupable, & M. *Robertson* ne dissimule pas qu'il croit que la Reine fut son complice. *Bothwell* marche de crimes en crimes. Le père du Roi mort veut l'accuser du meurtre de son fils; mais le favori corrompoit tout ce qui l'entou-

roit, & les démarches de ce père infortuné furent inutiles. Le Comte ose se saisir de la personne de la Reine. L'Historien nous dit que c'étoit l'effet d'une convention secrette entr'elle & son amant. Il consume à la fin tous ses forfaits par son mariage avec la Reine. Ce fut-là le premier pas qui entraîna cette Princesse dans l'abyme immense des malheurs où nous allons la voir tomber. Tout fut accordé à *Bothwell*, à l'exception du titre de Roi. *Marie* l'avoit donné à *Darnly*; mais elle avoit senti les inconvéniens de cette démarche imprudente. Son nouvel époux essaye de se rendre maître de la personne du jeune Prince; le Comte *de Mar*, à la fidélité duquel la Reine l'avoit confié, rejetta toutes ses sollicitations, & sa généreuse résistance fit l'éloge de son courage & de sa dextérité. La conduite de la Reine excite une indignation générale; il se fait une conjuration. La plûpart des rebelles se soulèvent, composent une armée, & cherchent à combattre la Reine & son époux. Il est obligé de s'enfuir. *Marie* se remet entre les mains de ses sujets révoltés. Les Chefs la reçurent avec le respect qui lui

étoit dû ; mais les soldats la traitèrent avec insolence. » Par tout où elle por-» toit ses regards, on lui présentoit une » espèce d'étendard, sur lequel étoit » peint le corps du feu Roi étendu sur la » terre, & tout auprès le jeune Prince » à genoux proférant ces mots : *Juge & » venge ma cause, ô Seigneur !* Marie » détournoit les yeux de ce spectacle » horrible & insultant pour elle ; elle » déploroit amèrement son malheureux » sort ; elle versoit un torrent de larmes ; » on pouvoit à peine la soutenir sur son » cheval, & l'empêcher de succomber » entièrement à sa douleur. » Excédée de fatigue, couverte de poussière, baignée dans ses larmes, c'est ainsi que conduite à Edimbourg, elle servit de spectacle & de jouet à ses propres sujets.

Les Nobles s'assemblent & délibèrent ; ils lui proposent de casser son mariage. La Reine aimoit *Bothwell* plus que jamais ; elle fut sourde à tout, & ne put jamais se déterminer à abandonner un homme à qui elle avoit déja fait tant de sacrifices. Elle est constituée prisonnière dans un Château. *Elisabeth* veut employer sa médiation ; les

rebelles ne se rendent point. Ils obligent leur maîtresse de se démettre du Gouvernement. Cette action est accompagnée de circonstances cruelles & outrageantes pour l'illustre prisonnière. Son fils, qui n'étoit encore âgé que d'un an, est placé sur le Trône sous le nom de *Jacques VI*, *Murray* est déclaré Régent. Il a une entrevûe avec *Marie*, qu'il traite avec la dernière dureté, au point de lui arracher un torrent de larmes.

Quelle triste fin que celle de *Bothwell*, & qu'elle démontre un vengeur suprême qui tôt ou tard s'arme contre les méchans! Il est forcé de quitter l'Ecosse, de fuir d'Isle en Isle, de faire le métier de pirate. Il est pris en cette qualité. On découvre qui il est; sa dignité le préserve de la mort infâme qu'on fait souffrir à ses associés; mais elle ne lui procure ni la liberté ni aucun adoucissement dans les fers. Il languit pendant dix années dans cet état de misère. La mélancolie & le désespoir lui font perdre l'esprit. Il termine à la fin ses jours sans laisser aucuns regrets à ses concitoyens, & sans avoir pu obtenir aucun secours de la part des étrangers. » On » voit peu d'hommes qui soient parve-

» nus à l'exécution de leurs projets am-
» bitieux par de plus indignes moyens,
» & qui en ait retiré moins d'avantages.
» Il passa les premières années de sa vie
» dans le trouble & l'agitation. Conti-
» nuellement occupé de quelque nou-
» velle entreprise, toujours au milieu
» des dangers & des alternatives de
» bons & de mauvais succès. La gran-
» deur à laquelle il étoit parvenu au
» prix de tant de crimes, fut d'une
» courte durée, & le peu de temps qu'il
» passa dans cette élévation ne fut
» qu'une suite de chagrins, d'amertu-
» mes & d'inquiétudes. Dans ses der-
» nières années, réduit au comble de
» la misère, il fut accablé de malheurs
» réservés aux criminels ordinaires, &
» que les personnes élevées à un aussi
» haut rang éprouvent rarement. »

Succès de la Régence de *Murray*. La Reine trouve moyen de s'évader. Elle arrive à Hamilton, & lève une armée nombreuse. Le Régent se conduit avec beaucoup de sagesse; il rassemble ses partisans. Bataille donnée. *Marie* la perd; elle se détermine à se réfugier en Angleterre. Cette imprudence met le comble à ses malheurs. Elle deman-

de à voir *Elisabeth* qui lui refuse cette entrevûe, prétextant que la Reine d'Ecosse étant chargée d'un crime aussi énorme que l'assassinat de son mari, elle ne pouvoit, sans faire tort à sa réputation, l'admettre en sa présence. Elle écrit à *Elisabeth* une lettre remplie de noblesse & de chaleur. Je vous renvoie, Monsieur, à l'ouvrage même pour suivre toutes les trames horribles d'*Elisabeth*.

Le Comte *de Murray* est assassiné. L'auteur, qui a du talent pour les portraits, fait celui du Régent. Ses défauts & ses vices nous sont offerts avec la même candeur qu'on expose ses talens & ses vertus. Désordres qu'occasionne la mort du Régent. *Lennox* remplit cette place. Il fait mourir l'Archevêque *de Saint-André*. Il essuye un échec. Il est tué. Le Comte *de Mar* est élu Régent. *Norfolk*, à qui *Elisabeth* avoit déja pardonné, rentre dans de nouvelles intrigues relatives à *Marie*. Il est découvert & puni du supplice des traîtres. Le nouveau Régent meurt de chagrins. Il aimoit sa patrie & il la voyoit déchirée par les plus cruelles factions. *Morton* lui succède.

Jacques VI entre lui-même dans une

cabale contre *Morton*, qu'on force de se démettre de la Régence. Deux favoris s'emparent de l'esprit du jeune Roi. *Morton* est jugé & condamné à mort. *Jacques* bientôt après se trouve exposé à la fureur de ses sujets. Il est retenu prisonnier par les Nobles, qui le forcent de se séparer de ses deux favoris. L'un d'eux, le Duc *de Lennox*, banni par les conjurés maîtres de la personne du Roi, se retire en France où il meurt en arrivant d'une fièvre ardente causée par ses chagrins. Ce qui fait honneur à *Jacques*, c'est que la mort même ne put altérer ni refroidir la tendre amitié qu'il avoit pour *Lennox*. Il se délivre de son esclavage, traite cependant les conjurés avec modération, & a la foiblesse de revoir son autre favori (*Arran*) le plus vicieux des hommes qui devient premier Ministre.

La Reine d'Ecosse sentoit de jour en jour s'appesantir ses fers. Les rigueurs d'une prison de dix-sept années avoient beaucoup altéré son tempérament; sans égard pour la foiblesse de son sexe & de sa constitution, on l'avoit renfermée dans une chambre mal saine, à peine habitable au cœur de l'été, par la rigueur du froid

froid qui s'y faisoit ressentir. Elle essuyoit encore le plus grand des malheurs, l'ingratitude de son fils. Elle écrivit en ces termes à l'Ambassadeur de France : » Je n'ai donc tant souffert que » pour conserver à cet homme un hé» ritage auquel j'ai des droits si légiti» mes ; je suis bien éloignée de lui en» vier son pouvoir en Ecosse ; je ne de» sire d'y avoir aucune autorité ; je n'au» rois jamais remis les pieds dans ce » Royaume que pour embrasser encore » une fois ce fils que j'ai aimé jusqu'ici » avec une affection trop tendre ; tout » ce qu'il a, tout ce qu'il peut espérer, » il le tient de moi, & je n'ai reçu de » lui ni assistance, ni secours, ni bien» fait d'aucune espèce. » Elle finit cette lettre par le déshériter, si, par un prompt repentir, il n'appaise son juste ressentiment.

Je ne vous parle pas, Monsieur, des conspirations tramées contre *Elisabeth*, la plûpart en faveur de *Marie*, & toutes sans effet. *Arsan* est dépouillé de ses emplois, & retombe au sein de l'obscurité. *Elisabeth* nomme des Commissaires pour juger *Marie*, voulant donner un

air de dignité & de repréſentation à cet acte inoui d'atrocité. La Reine d'Ecoſſe refuſa d'abord de reconnoître cette Juriſdiction. A la fin, elle conſentit à s'y ſoumettre. Elle répondit à ſes Juges avec cette majeſté qu'elle étendit juſques ſur ſon éloquence; c'étoit celle de l'ame même, d'une Reine qui depuis dix-neuf ans gémiſſoit dans la plus cruelle priſon. Quel ſpectacle! Liſez, Monſieur, ſon diſcours admirable & pathétique dans l'Hiſtorien; rien de plus digne, de plus noble & de plus intéreſſant. M. *Robertſon* convient de l'irrégularité des procédures intentées contre cette Princeſſe. Les Commiſſaires déclarèrent tous d'une voix que *Marie avoit inventé pluſieurs choſes tendantes au détriment, à la mort & à la deſtruction d'Eliſabeth.* C'eſt-là qu'on reconnoît la méchanceté ſourde & la noirceur d'*Eliſabeth*, qui depuis long-temps fomentoit le deſſein d'anéantir la Reine d'Ecoſſe. Le Parlement Anglois a l'injuſtice de confirmer la Sentence prononcée par la Commiſſion. Il préſenta à ce ſujet une Adreſſe à *Eliſabeth* qui dans ce moment ſe couvre de cette profonde diſſimulation dont *Tibère* s'enveloppoit. Elle finit ſa ré-

ponse à cette Adresse » par prier les » deux Chambres de lui sauver la peine » & le deshonneur de livrer au supplice » une Reine qui étoit sa plus proche » parente ; & d'examiner s'il ne seroit » pas possible de pourvoir à la sûreté pu- » blique, sans la forcer à tremper ses » mains dans le sang d'une Tête cou- » ronnée. » On comprit aisément le véritable sens de la réponse de la Reine. *Jacques* s'intéresse enfin, mais inutilement au sort de sa mère, avec toute la tendresse d'un fils allarmé. *Elisabeth* presse l'exécution de la Sentence. *Marie* est dépouillée de quelques marques de Royauté qu'elle avoit conservées jusqu'alors. Le dais de parade qui étoit dans sa chambre fut ôté. La Reine d'Ecosse écrit une lettre à *Elisabeth* qui auroit dû faire rentrer la nature dans son cœur. Que *Marie* dans cette situation est intéressante ! Qu'elle excite d'attendrissement, & même d'admiration ! L'arrêt est signifié à la malheureuse victime de la barbarie d'*Elisabeth*. Elle proteste toujours qu'elle est innocente. Elle demande à se faire assister par son Aumônier ; cette grace lui est toujours re-

fusée. Les domestiques de la Reine se jettent à ses pieds ; en laissant couler des torrens de larmes avec eux, elle n'est occupée qu'à les consoler & à modérer leur douleur. Elle se prosterne entourée de ces fidèles serviteurs. La plume me tombe des mains, Monsieur ; quoique la fin de cette Princesse soit si connue, elle se fait toujours sentir avec toute la force de la douleur. Voir périr ainsi une Reine, une belle femme, quel tableau, & qu'*Elisabeth* est horrible ! On perd de vûe toutes ses grandes qualités ; on n'envisage qu'un monstre, qu'un bourreau. Lisez, Monsieur, dans l'Historien ce morceau si tragique, où il a répandu toute son ame, & sans doute ses pleurs. Elle mourut attachée à sa Religion, à la France. » Fais mes complimens à mon » fils, dit-elle au Chevalier *André* » *Melvil*, dis-lui que je n'ai rien fait » de préjudiciable à son Royaume, à » son honneur, à ses droits. Je prie le » Seigneur de pardonner à tous ceux » qui ont été altérés de mon sang. » Elle mourut âgée de quarante-quatre ans & deux mois, après dix-neuf années de captivité.

Il n'est pas possible, Monsieur, d'offrir un tableau plus pathétique. Je vous ai fait voir assez le plan de l'Histoire de M. *Robertson* pour que vous lui donniez tous les éloges qui lui sont dûs; noblesse de style, profondeur de jugement, netteté dans le dessin & dans l'expression: voilà ce qui frappe le plus dans cet ouvrage. Cependant, Monsieur, il a beaucoup de Critiques en Angleterre & en Ecosse; mais le plus grand défaut de l'auteur est sans doute la partialité, lorsqu'il s'agit de la France, de la Religion Romaine & de la Protestante.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Juin 1764.

LETTRE VIII.

Essai sur le Luxe.

CEt *Essai*, Monsieur, est un des meilleurs ouvrages qui aient paru dans ce genre. C'est une Brochure d'environ 80 pages petit *in-8°*. On en trou-

ve des exemplaires chez *Pissot* Libraire Quai de Conti à la descente du Pont-Neuf. L'auteur définit ainsi le Luxe : » Le Luxe est l'usage qu'on fait des ri- » chesses & de l'industrie pour se pro- » curer une existence agréable. Le Luxe » a pour cause première ce méconten- » tement de notre état, ce desir d'être » mieux, qui est & doit être dans tous » les hommes. Il est en eux la cause de » leurs passions, de leurs vertus & de » leurs vices. Ce desir doit nécessaire- » ment leur faire aimer & rechercher » les richesses. Ce desir de s'enrichir en- » tre donc & doit entrer dans le nom- » bre des ressorts de tout Gouverne- » ment, qui n'est pas fondé sur l'égalité » & la communauté des biens. Or le » premier objet de ce desir doit être le » Luxe : il y a donc du Luxe dans tous » les états, dans toutes les sociétés. Le » Sauvage a son hamac qu'il achette » pour des peaux de bêtes ; l'Européen » a son canapé, son lit ; nos femmes » mettent du rouge & des diamans ; les » femmes de la Floride mettent du bleu » & des boules de verre. » Le Luxe a été de tous les temps le sujet des déclamations des Moralistes qui l'ont censuré

avec plus de morosité que de lumières.

L'écrivain, en homme de génie, fait un tableau rapide de toutes les diverses sottises que l'on a dites sur cette matière; il se sert même, pour nous les rappeller, d'un tour assez plaisant. *Ils ont dit que le Luxe contribuoit à la population.* L'Italie, selon *Tite-Live*, dans le temps du plus haut degré de la grandeur & du luxe de la République Romaine, étoit de plus de la moitié moins peuplée que lorsqu'elle étoit divisée en petites Républiques, presque sans luxe & sans industrie. *Ils ont dit que le Luxe enrichissoit les Etats.* L'auteur cite pour exemple du contraire le Portugal accablé d'un grand luxe & bien moins riche que la Hollande qui n'a pas les mêmes avantages. *Ils ont dit que le Luxe facilitoit la circulation des monnoies.* La France est affligée d'un défaut de circulation dans les monnoies qui passent des Provinces dans la Capitale, sans refluer également de la Capitale dans les Provinces. *Ils ont dit que le Luxe adoucissoit les mœurs; & qu'il répandoit les vertus privées.* Il y a beaucoup de Luxe au Japon, & les mœurs y sont toujours barbares. Il y avoit plus de vertus pri-

vées dans Rome & dans Athènes, plus de bienfaisance & d'humanité dans le temps de leur pauvreté & de leur simplicité que dans le temps de leur luxe. *Ils ont dit que le Luxe étoit favorable aux progrès des connoissances & des Beaux-Arts.* Quel progrès les Beaux-Arts & les connoissances ont-ils fait chez les Sybarites, les Lydiens & les Tunquinois? *Ils ont dit que le Luxe augmentoit également la puissance des Nations & le bonheur des Citoyens.* Les Perses sous *Cyrus* avoient peu de luxe, & ils subjuguèrent les riches & industrieux Assyriens. Les Perses livrés au luxe furent à leur tour subjugués par les Macédoniens, peuple pauvre. Ce sont des Sauvages qui ont renversé ou usurpé les Empires des Romains, des Califes, de l'Inde & de la Chine, &c. Ces réflèxions, si profondes & si lumineuses, font voir combien les vûes sont différentes & souvent contredites par l'expérience.

Les Censeurs du Luxe ne trouvent pas plûs de grace aux yeux de l'auteur philosophe; il entre dans l'examen de tout ce qu'ils ont pu dire. Il en résulte qu'ils ont dit beaucoup de sottises; ce qui ar-

rive à tous les écrivains qui veulent généraliser les sujets qu'ils traitent. » Les Philosophes les plus modérés qui » ont écrit contre le Luxe, ont prétendu qu'il n'étoit funeste aux Etats que » par son excès, & ils ont placé cet excès dans le plus grand nombre de ses « objets & de ses moyens, c'est-à-dire, » dans le nombre & la perfection des » Arts à ce moment des plus grands progrès de l'industrie qui donne aux Nations l'habitude de jouir d'une multitude de commodités & de plaisirs, & » qui les leur rend nécessaires. Enfin, » ces Philosophes n'ont vû les dangers » du Luxe que chez les Nations les plus » riches & les plus éclairées; mais il n'a » pas été difficile aux Philosophes, qui » avoient plus de logique & d'humeur » que ces hommes modérés, de leur » prouver que le Luxe avoit été vicieux » chez des Nations pauvres & presque » barbares, & de conséquence en conséquence, pour faire éviter à l'homme les » inconvéniens du Luxe, on a voulu le » replacer dans les bois, & dans un certain état primitif qui n'a jamais été, & » ne peut être. Les Apologistes du Luxe » n'ont, jusqu'à présent, rien répondu

» de bon à ceux qui, en ſuivant le fil
» des événemens, les progrès & la dé-
» cadence des Empires, ont vû le Luxe
» par degré s'élever avec les Nations;
» les mœurs ſe corrompre, & les Em-
» pires s'affoiblir, décliner & tom-
» ber. »

L'auteur s'élance, ſi l'on peut le dire, dans le ſein de ſon ſujet, & le développe par une ſçavante diſcuſſion. Il eſt étonné qu'aucun Philoſophe n'ait vû que dans les commencemens des Nations on eſt & on doit être plus attaché aux principes du gouvernement. Dans les Sociétés naiſſantes, toutes les loix, tous les réglemens ſont chers aux membres de cette Société, ſi elle s'eſt établie librement; & ſi elle ne s'eſt pas établie librement, toutes les loix, tous les réglemens ſont appuyés de la force du Légiſlateur, dont les vûes n'ont point encore varié, & dont les moyens ne ſont diminués ni en force ni en nombre. Dans le commencement des Nations la raiſon, l'eſprit, l'induſtrie ont fait moins de progrès. Il y a moins de richeſſes, d'arts, de luxe, moins de moyens de ſe procurer par le travail des autres une exiſtence agréable. Il y a néceſſairement

de la pauvreté & de la simplicité. Comme il est dans la nature des hommes & des choses que les Gouvernemens se corrompent avec le temps, il est aussi dans la nature des hommes & des choses qu'avec le temps, les Arts se perfectionnent, & le Luxe augmente.

Arrêtez-vous, Monsieur, à ce morceau : » Les anciens Perses, vertueux & » pauvres sous *Cyrus*, ont conquis l'A- » sie ; ils ont pris le Luxe, & se sont » corrompus ; mais se sont-ils corrom- » pus pour avoir conquis l'Asie ou pour » avoir pris son Luxe ? N'est-ce pas l'é- » tendue de leur domination qui a chan- » gé leur mœurs ? N'étoit-il pas impos- » sible que dans un Empire de cette » étendue, il subsistât un bon ordre, » ou un ordre quelconque ? La Perse » ne devoit-elle pas tomber dans l'aby- » me du despotisme ? Or par-tout où » l'on voit le despotisme, pourquoi » chercher d'autres causes de corrup- » tion ? Là le despotisme est le pouvoir » arbitraire d'un seul sur le grand nom- » bre par le secours d'un petit nombre ; » mais le despote ne peut parvenir au » pouvoir arbitraire, sans avoir corrom- » pu ce petit nombre. Athènes, dit-on,

» a perdu sa force & ses vertus après la
» guerre du Péloponèse, époque de ses
» richesses & de son luxe. Je trouve une
» cause réelle de la décadence d'Athè-
» nes dans la puissance du peuple, &
» l'avilissement du Sénat. *Périclès* per-
» dit Athènes, non en édifiant les théâ-
» tres, mais en abaissant l'Aréopage. »
Quelle justesse de raisonnement, quelle sagacité de vûe dans toutes les preuves dont l'écrivain s'appuye ! L'exemple de l'ancienne Rome cité avec tant de confiance par les Censeurs du Luxe, ne lui en impose point. » Je verrois d'abord
» les vertus de Rome, la force & la
» simplicité de ses mœurs naître de son
» gouvernement & de sa situation; mais
» ce gouvernement devoit donner aux
» Romains de l'inquiétude & de la tur-
» bulence; il leur rendoit la guerre néces-
» saire, & la guerre entretenoit en eux
» la force des mœurs, & le fanatisme
» de la patrie; je verrois que dans le
» temps que *Carnéades* vint à Rome,
» & qu'on y transportoit les statues de
» Corinthe & d'Athènes, il y avoit dans
» Rome deux partis, dont l'un devoit
» subjuguer l'autre, dès que l'Etat n'au-
» roit plus rien à craindre de l'Etranger;

» je verrois que le parti vainqueur dans
» cet Empire immense devoit nécessai-
» rement le conduire au despotisme ou
» à l'anarchie, & que, quand même
» on n'auroit jamais vû dans Rome ni
» le luxe & les richesses d'*Antiochus* &
» de *Carthage*, ni les Philosophes & les
» chefs-d'œuvre de la Grèce, la Répu-
» blique Romaine n'étant constituée que
» pour s'aggrandir sans cesse, elle seroit
» tombée au moment où elle seroit par-
» venue à sa grandeur. »

Si, pour prouver les dangers du Luxe, on cite encore l'Asie plongée dans le Luxe, dans la misère & les vices, l'auteur demanderoit qu'on lui fît voir dans l'Asie (la Chine exceptée) une seule Nation où le Gouvernement s'occupe des mœurs & du bonheur du grand nombre de ses sujets; quiconque, pour prouver que le Luxe corrompt les mœurs & affoiblit les courages, présenteroit le tableau de l'Italie moderne qui vit dans le Luxe, & qui en effet n'est pas guerrière, l'auteur répondroit que, si l'on fait abstraction de l'esprit militaire qui n'entre pas dans le caractère des Italiens, ce caractère vaut bien celui des autres Nations. » Vous ne verrez nulle

» part plus d'humanité & de bienfai» sance; nulle part la Société n'a plus » de charmes qu'en Italie; nulle part » on ne cultive plus les vertus privées. » ...... Les hommes ni les nations n'ont » que foiblement les vertus qui leur sont » inutiles.... Située entre quatre grandes » Puissances, telles que le Turc, la Mai» son d'Autriche, la France & l'Espagne, » l'Italie ne pourroit, quelles que fus» sent ses mœurs, résister à aucune de » ces Puissances..... Ce n'est donc pas le » Luxe, mais la situation & la nature » de ses Gouvernemens qui empêchent » l'Italie d'avoir des mœurs fortes & les » vertus guerrières. »

Le Luxe, selon tout ce que l'auteur nous a dit jusqu'ici, pourroit bien n'avoir pas été la cause de la chute ou de la prospérité des Empires & du caractère des Nations. Il examine après cela si le Luxe ne doit point être relatif à la situation des peuples, au genre de leurs productions, à la situation & au genre des productions de leurs voisins. Le même esprit de profondeur & de netteté éclate dans cette espèce de seconde Partie de l'ouvrage; il fixe, en quelque sorte, les divers caractères de

légiſlation de tous les peuples qui nous entourent, & qu'ils doivent conſerver pour leur intérêt & leur durée. Voici ce qu'il penſe ſur la France : » Si jamais » ſon Luxe étoit exceſſif, relativement » au produit de ſes terres & de ſes ma» nufactures de première & ſeconde né» ceſſité, ce Luxe ſeroit un remède à » lui-même. Il nourriroit une multitu» de d'ouvriers de mode, & retarde» roit la ruine de l'Etat. De ces obſer» vations & de ces réfléxions, je con» clurois que le Luxe eſt contraire ou » favorable à la richeſſe des Nations, » ſelon qu'il conſomme plus ou moins » les produits de leur ſol & de leur in» duſtrie, ou qu'il conſomme les pro» duits du ſol & de l'induſtrie de l'E» tranger, & qu'il doit avoir un plus » grand ou un plus petit nombre d'ob» jets, ſelon que ces Nations ont plus » ou moins de richeſſes. Le Luxe eſt à » cet égard pour les peuples ce qu'il eſt » pour les particuliers. Il faut que la mul» titude des jouiſſances ſoit proportion» née aux moyens de jouir.

Les paſſions qui inſpirent le luxe, & le luxe même, ſelon le ſyſtême de l'habile écrivain, peuvent être avantageux à la

population & à la richesse des Etats. » Je
» ne vois pas comment ce luxe & ces
» passions doivent être contraires aux
» mœurs; je ne puis cependant me dis-
» simuler que dans quelques parties de
» l'Univers il y a des Nations qui ont
» le plus grand commerce & le plus
» grand luxe, & qui perdent tous les
» jours quelque chose de leur popula-
» tion & de leurs mœurs. » Dans les Gouvernemens de Sparte, de Crète, & de quelques peuples qu'on nomme Sauvages, le desir de s'enrichir n'y auroit pu être innocent. Quiconque y eût desiré de rendre sa fortune meilleure que celle de ses concitoyens, auroit déja cessé d'aimer les loix de son pays, & n'auroit plus eu la vertu dans le cœur. Dans les Gouvernemens modernes, la constitution de l'Etat & des loix civiles encourage & assûre les propriétés.
» Dans nos grands Etats où il faut des
» richesses pour maintenir leur grandeur
» & leur puissance, il semble que quicon-
» que travaille à s'enrichir soit un hom-
» me utile à l'Etat, & que quiconque
» étant riche veut jouir soit un homme
» raisonnable. Comment donc conce-
» voir que les citoyens, en cherchant à

» s'enrichir & à jouir de leurs richesses,
» ruinent quelquefois l'Etat, & perdent
» les mœurs? Il faut, pour résoudre
» cette difficulté, se rappeller les objets
» principaux des Gouvernemens. » Ils
doivent assûrer les propriétés de chaque
citoyen; mais comme ils doivent avoir
pour but la conservation du tout, les
avantages du plus grand nombre, en
maintenant, en excitant même dans les
citoyens l'amour de la propriété, le desir
d'augmenter les propriétés & celui
d'en jouir, ils doivent y entretenir, y
exciter l'esprit de communauté, l'esprit
patriotique; ils doivent avoir attention
à la manière dont les citoyens veulent
s'enrichir, ou à celle dont ils peuvent
jouir; il faut que les moyens de s'enrichir
contribuent à la richesse de l'Etat,
& que la manière de jouir soit encore
utile à l'Etat. Chaque propriété doit
servir à la communauté; le bien être
d'aucun ordre de citoyens ne doit être
sacrifié au bien être de l'autre; enfin,
le luxe & les passions qui mènent au
luxe doivent être subordonnés à l'esprit
de communauté, au bien de la communauté.
Les passions qui mènent au
Luxe ne sont pas les seules nécessaires

dans les citoyens ; elles doivent s'allier à d'autres, à l'ambition, à l'amour de la gloire, à l'honneur. Il faut que toutes ces passions soient subordonnées à l'esprit de communauté ; il faut encore qu'aucune de ces passions ne détruise les autres, & que toutes se balancent. » Si » le Luxe avoit éteint ces passions, il » deviendroit vicieux & funeste, & » alors il ne se rapporteroit plus à l'es- » prit de communauté. » Quand le Luxe est vicieux, que le desir des richesses & leur usage deviennent contraires aux mœurs & au bien de l'Etat, l'auteur ne doute pas que ce ne soit une faute de la législation. Coup d'œil sur les Gouvernemens qui sont tombés dans cette faute si dangereuse. » Il ne faut pas de » Luxe pour éteindre l'amour de la pa- » trie ; on la fait haïr au citoyen mal- » heureux ; on apprend aux autres qu'elle » est indifférente à ceux qui la condui- » sent, & c'est assez pour que personne » ne l'aime plus avec passion, dès que » les principaux de la République pa- » roissent ne posséder leurs charges ou » leurs biens que pour leur propre avan- » tage. » Chacun ne fait plus d'usage de sa fortune que pour lui-même, &

dé-là les abus dans l'usage des richesses & dans le Luxe. » Les hommes dans la » Société se comparent continuellement » les uns aux autres; ils tendent sans cesse » à établir dans leur propre opinion, » & ensuite dans celle des autres l'idée » de leur supériorité. Cette rivalité de- » vient plus vive entre les hommes qui » ont un mérite du même genre. Or il » n'y a qu'un Gouvernement qui ait » rendu content celui de *Sparte*; les ri- » chesses inutiles, où les hommes puis- » sent ne pas se faire un mérite de leurs » richesses. Dès qu'ils s'en font un mé- » rite, ils doivent faire des efforts pour » paroître riches. Il doit donc s'intro- » duire dans toutes les conditions une » dépense excessive pour la fortune de » chaque particulier, un Luxe qu'on ap- » pelle de bienséance; sans une immen- » se superflu, chaque condition se croit » misérable. » Quelle raison a produit dans l'Europe cette émulation de paroî- tre riche, & la considération pour les ri- chesses? Que l'on grave, Monsieur, sur la table éternelle des Gouvernemens ces observations sublimes. » Quand l'extrê- » me cupidité remue tous les cœurs, les » enthousiasmes vertueux disparoissent

» Cette extrême cupidité ne va point » sans l'esprit de propriété le plus ex- » clusif. L'ame s'éteint alors ; car elle » s'éteint quand elle se concentre. Le » Gouvernement embarrassé ne peut » plus récompenser que par des sommes » immenses ceux qu'il récompensoit par » de légères marques d'honneur. » Le ressort de l'honneur récompensé est sans contredit le plus noble & le plus puissant des ressorts de la machine législative. Il faut lire & méditer ces excellentes réfléxions. » Les impôts multipliés se mul- » tiplient encore, & pesent sur les fonds » de terre & sur l'industrie nécessaire » qu'il est plus aisé de taxer que le Luxe, » soit que par ses continuelles vicissi- » tudes il échappe au Gouvernement, » soit que les hommes les plus riches » aient le crédit de s'affranchir des im- » pôts. Il est moralement impossible » qu'ils n'aient pas plus de crédit qu'ils » ne devroient en avoir. Plus leurs for- » tunes sont fondées sur des abus, & ont » été excessives & rapides, plus ils ont » besoin de crédit & de moyens pour en » obtenir. Ils cherchent & réussissent à » corrompre ceux qui sont faits pour les » réprimer. Dans une République ils

» tentent les Magiſtrats, les Adminiſ-
» trateurs ; dans une Monarchie ils
» préſentent des plaiſirs & des richeſſes
» à cette Nobleſſe, dépoſitaire de l'eſ-
» prit national & des mœurs, comme
» les Corps de Magiſtrature ſont dépo-
» ſitaires des Loix. Un des effets du
» crédit des hommes riches, quand les
» richeſſes ſont trop inégalement parta-
» gées, c'eſt des effets faſtueux des ri-
» cheſſes, un effet du beſoin qu'on a des
» hommes riches, de l'autorité qu'ils
» prennent, des agrémens, de leur ſo-
» ciété : c'eſt la confuſion des rangs. »

Ce que l'auteur nous dit ſur les diſ-
tinctions, ſur les rangs, eſt d'une égale
force de vérité. Juſqu'à quel point on
doit reſpecter les bienſéances. Il eſt
moralement néceſſaire que l'uſage des
richeſſes ſoit contraire au bon ordre &
aux mœurs, quand les richeſſes ſont ac-
quiſes ſans travail ou par des abus.
« Après avoir ſacrifié la vertu & la ré-
» putation de probité au deſir de s'en-
» richir, on ne s'aviſe guères de faire
» de ſes richeſſes un uſage vertueux ;
» on cherche à couvrir ſous le faſte &
» ſous les décorations du Luxe, l'origi-
» ne de ſa famille, & celle de ſa for-

» tune; on cherche à perdre dans les
» plaiſirs le ſouvenir de ce qu'on a fait
» & de ce qu'on a été. » Quelle raiſon
frappante a entraîné la chute de Rome,
& l'a enſevelie ſous ſes propres débris!
Tableau des déſordres qui ſont les effets
néceſſaires de l'extrême opulence unie à
l'oiſiveté.

Tableau des diverſes claſſes du peuple
victime de ces abus crians. » Le Lu-
» xe déſordonné ſe détruit lui-même;
» il épuiſe les reſſources, il tarit ſes ca-
» naux. » Ce ne ſont point les effets du
Luxe qu'il faut anéantir; ce ſont ſes
abus; & comment peut-on les détruire
ces abus? Que vous trouverez ce mor-
ceau digne de l'eſprit mâle & patrioti-
que qui a dicté cet ouvrage! » L'éloquen-
» ce reçoit des ſentimens d'un peuple
» bien gouverné, ſa force & ſes char-
» mes; elle rallumeroit les ſentimens
» patriotiques dans les momens où ils
» ſeroient prêts à s'éteindre. La Philo-
» ſophie, qui s'occupe de la nature de
» l'homme, de la politique & des
» mœurs, s'empreſſe à répandre des
» lumières utiles ſur les principaux de-
» voirs, à montrer aux ſociétés leurs
» fondemens ſolides que l'erreur ſeule

» pourroit ébranler. Ranimons encore
» en nous l'amour de la patrie, de l'or-
» dre, des loix, & les Beaux-Arts cef-
» feront de fe profaner en fe dévouant
» à la fuperftition & au libertinage; ils
» choifiront des fujets utiles aux mœurs,
» & les traiteront avec force & nobleffe.
» L'emploi des richeffes dicté par l'efprit
» patriotique ne fe borne pas au vil in-
» térêt perfonnel, & à de fauffes & pué-
» riles jouiffances. Le Luxe alors ne s'op-
» pofe pas aux devoirs de père, d'é-
» poux, d'ami & d'homme. Le fpec-
» tacle des deux jeunes gens pauvres
» qu'un homme riche vient d'unir par
» le mariage, quand il les voit contens
» fur la porte de leur chaumière, lui fait
» un plaifir plus fenfible, plus pur, &
» plus durable que le fpectacle du grou-
» pe de Salmacis, & d'Hermaphrodite
» placé dans fes jardins. Je ne crois pas
» que dans un Etat bien adminiftré, &
» où par conféquent regne l'amour de
» la patrie, les plus beaux Magots de
» la Chine rendent auffi heureux leurs
» poffeffeurs que le feroit le citoyen qui
» auroit volontairement contribué de
» fes tréfors à la réparation d'un chemin
» public. »

L'estimable écrivain nous trace une peinture des extravagances du Luxe mal entendu chez toutes les Nations. » Puis-» que le luxe est un bien, & que par lui-» même il ne fait aucun mal, il ne faut » donc, ni comme Philosophe, ni com-» me Souverain, attaquer le Luxe en » lui-même. »

Il faudroit, Monsieur, mettre tout l'ouvrage sous vos yeux, pour que vous puissiez lui rendre le tribut d'éloges qui lui est dû. On n'a point encore écrit sur cette matière avec plus de clarté, de force & de chaleur sans enthousiame; c'est une ame sensible que guide un jugement vaste & sûr. Voilà, Monsieur, de ces écrits qui ne peuvent trop se multiplier pour le bien de l'humanité & pour les progrès de cette vraie Philosophie qu'il ne faut pas confondre avec ce charlatanisme orgueilleux qu'on ne sçauroit trop étouffer.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Juin 1764.

LETTRE

LETTRE IX.

Histoire des loix & usages de la Lorraine & du Barrois dans les matières Bénéficiales, suivie d'une Dissertation sur la manière d'accommoder ces loix & usages à l'Indult du Pape Clément XII de 1740, & aux ordonnances & maximes de France, & d'un Pouillée de tous les bénéfices de ces deux Duchés de Patronage ou Collation royale; par M. François-Timothée Thibaut, *Chevalier Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, son Procureur Général en la Chambre des Comptes de Lorraine, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nanci*, 1 *vol.* in-fol. imprimé à Nanci, & dont on trouve des exemplaires chez *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais.

CE grand Ouvrage, dont je vous annonçai le Prospectus lorsqu'il parut, vient d'être exécuté, Monsieur,

à la satisfaction de tous les Sçavans. Les matières importantes qu'il embrasse y sont traitées avec une profondeur & une clarté qui ne laissent rien à désirer. L'auteur remonte jusques vers le milieu du quatrième siécle, époque de l'établissement de la Religion Chrétienne dans la Lorraine & dans le Barrois. Ces deux provinces faisoient partie du royaume de France sous la première & au commencement de la seconde race de nos Rois; ainsi les loix Ecclésiastiques étoient pour elles les mêmes que pour la France. M. *Thibaut* développe la progression de ces loix.

Après avoir donné une notion générale des principaux bénéfices de la Lorraine & du Barrois, & de la manière dont on y pourvoyoit, il détaille les abus qui s'introduisirent à cet égard par les droits de *Dépouille*, de *Procuration* & de *Déport*, que les Evêques & les Archidiacres se formèrent. Il marque la quantité prodigieuse de fondations qui furent faites en Lorraine dans les onzième & douzieme siécles. » Quelle » profusion plus grande de bienfaits en » faveur de l'Eglise, la crainte des pei- » nes éternelles ne fit-elle pas éclore

» au douzième siécle, en France & » dans les Etats voisins? Si par rap- » port à l'ignorance du Clergé séculier, » les colonies de Moines qui se répan- » dirent dans la Lorraine & le Barrois » peuvent être comparées à la lumière » qui chasse les ténébres, elles ne doi- » vent l'être pour le nombre qu'aux » Goths & aux Lombards, quand ils » vinrent du Nord & de l'Orient fon- » dre dans les Etats du Midi & de l'Oc- » cident. Vingt Abbayes..... vingt-un » Prieurés... cinq Eglises Collégiales » & une Commanderie... furent les » fruits que produisit, en moins d'un » siécle, la prédication des trois plus » sçavans hommes de l'Eglise & de » leurs disciples dans deux Provinces » qui n'ont pas cent lieues de circon- » férence. » L'auteur fait observer dans une note que le Cardinal *Baronius* a prétendu que saint *Bernard* seul avoit fondé pendant sa vie cent-soixante Monastères.

Les élections aux Archevêchés, Evêchés & Abbayes, & l'investiture par les Souverains avoient lieu alors. M. *Thibaut* trouve la cause de l'atteinte don-

née aux droits des Electeurs & Collateurs dans l'adresse des Officiers de la Cour de Rome, aidée de l'ambition des Ecclésiastiques & de la protection des Souverains, qui vouloient placer dans les bénéfices ceux de leurs sujets qui leur étoient plus agréables. Cette partie historique est extrêmement curieuse. Les Ducs de Lorraine y figurent d'abord comme s'opposant avec vigueur aux entreprises Ultramontaines ; mais des vûes personnelles leur firent adopter quelquefois ce qu'ils avoient rejetté auparavant, & trois Cardinaux de leur maison Légats *à Latere* du saint Siège, avec *Indults* étendus sur les trois Evêchés & la Lorraine & le Barrois, commencerent à y ouvrir la porte à une partie des régles de la Chancellerie Romaine. Cependant le cours en fut interrompu, & les usages anciens rétablis de tems à autre, quant à la Jurisdiction & au droit de ne laisser exécuter aucune Bulle ou Rescrit de Rome sans la permission des Ducs. L'investiture du temporel leur fut même conservée, ainsi que la faculté de nommer des Commissaires pour procéder aux élections. Ces usages sont détaillés & justifiés par les Or-

donnances des Souverains & la Jurisprudence de leurs Tribunaux. Enfin, lorsque STANISLAS LE BIENFAISANT prit possession de la Lorraine, il y trouva les Loix & Usages de cette Province en pleine vigueur, & assez conformes aux maximes de France, pour les y assimiler toujours de plus en plus.

Ce Prince & Sa Majesté Très Chrétienne firent solliciter auprès du Saint Siège en 1740 un Indult pour nommer aux Bénéfices Consistoriaux de la Lorraine & du Barrois, pareil à celui que LOUIS LE GRAND avoit obtenu de *Clément IX* pour les Trois Evêchés; il est accordé à perpétuité à nos Rois & à STANISLAS, pour tout le temps qu'il sera Duc de Lorraine. En conséquence de cet *Indult*, Sa Majesté Polonoise prétendit avoir droit de nommer aux Prieurés collatifs en tout temps, ou tout au moins pendant huit mois dans les Diocèses de Toul, de Verdun, & pendant six mois dans ceux de Trèves & de Metz, où le Concordat Germanique est étendu à cet égard. Sa Majesté Très-Chrétienne prit connoissance de cette affaire, que le Roi de Pologne l'avoit prié de décider, & par un arrêté du 19

Avril 1748, le Roi & son Conseil des Dépêches la jugèrent en faveur des collateurs. M. *Thibault* fut envoyé à Versailles pour y soutenir les droits des deux Rois ; il rapporte sa négociation & toutes les raisons qu'il avoit rassemblées pour procurer à Leurs Majestés un succès favorable ; cette question intéressante est ici traitée à fond. A la suite de cette affaire viennent tous les Edits, Ordonnances, Déclarations & Arrêts que STANISLAS a donnés pour fixer le droit Lorrain dans les matières bénéficiales, toujours en se réglant sur le droit François. L'exposition historique renferme une infinité d'autres matières curieuses qu'un extrait ne peut comporter.

La seconde Partie n'est pas moins instructive. Elle consiste principalement en une Dissertation composée de vingt-cinq Chapitres. Dans le premier l'auteur demande si la Lorraine est un pays d'obédience ou d'usages ; il commence par diviser les Etats Catholiques par rapport à la Cour de Rome en quatre classes. *Pays de liberté*, *pays de concordat*, *pays d'obédience*, *pays d'usages*. Il rapporte les raisons sur lesquelles se sont

appuyés les Ultramontains, pour tâcher de prouver que la Lorraine est un *pays d'obédience*; celles qu'il oppose, pour détruire ce systême, sont si victorieuses qu'elles ne laissent rien à desirer, pour la conviction qu'elle est un *pays d'usages*. Dans le second Chapitre est traitée cette autre question : *Si la Lorraine participera aux privilèges & libertés de l'Eglise Gallicane*. M. *Thibault* opine pour l'affirmative qu'il établit solidement par l'Histoire du pays qui faisoit autrefois partie de la Gaule Belgique, dans laquelle, après sa division les Souverains particuliers ont exercé la même autorité sur les Bénéfices que celle que les Rois de France, de Lorraine & d'Austrasie avoient exercée. Dans le 3ᵉ Chapitre, il explique l'Indult de *Clément XII*. Dans le 4ᵉ, il éclaircit les concessions particulières de la première clause de cet Indult, & le combinant toujours avec le Concordat, il en tire la conséquence que, quoique plusieurs Abbayes de la Lorraine fussent électives lors de la cession de la Lorraine, elles ne sont pas moins affectées aujourd'hui à la nomination Royale. Il excepte les quatre Abbayes séculières des Dames il-

lustres de Remiremont, Epinal, Bouxières & Poussay, & les trois Abbayes régulières Bénédictines de Vergaville, Létanche & Sainte-Hoilde, sur l'éligibilité desquelles il propose les moyens pour & contre, après lesquels on trouve une Déclaration du Roi de Pologne STANISLAS donnée au mois de Janvier 1761, dans laquelle ce Prince a conservé les premières dans leur droit d'élire, & a restreint les preuves de Noblesse, pour y avoir accès, à huit degrés paternels, & à pareil nombre de degrés aussi paternels du côté de la mère de l'aspirante.

Un certain usage s'étant introduit dans ces quatre Eglises Nobles de n'y recevoir que la Noblesse Militaire, quoique leurs Statuts homologués ne distinguent point les genres de Noblesse, l'auteur prétend que celle de robe ne doit pas moins y avoir entrée que celle d'épée.

» En effet, dit-il, la balance de la » Justice n'est-elle pas, autant que l'é» pée, l'appui des Couronnes & des » Etats ? Ne faut-il pas dans ces deux » conditions honorables des talens, des » études, du travail, & cette grandeur » d'ame inaccessible à tous sentimens

» bas & roturiers ? Le préjugé, ce ty-
» ran de la raison, tombera, sans doute,
» à la vûe d'une Déclaration qui ne dis-
» tingue pas les genres de Noblesse qui
» auront accès à nos Chapitres Nobles.
» Le plus beau lustre de l'ancienne No-
» blesse tire son origine de l'administra-
» tion de la Justice. La qualification de
» *Haut & Puissant Seigneur* dérive de la
» seule qualité de *Haut-Justicier*, dans
» un temps où chaque Seigneur rendoit
» lui-même la Justice dans son terri-
» toire. Avant la création d'un Parle-
» ment en Lorraine, ces célèbres Assi-
» ses, qui jugeoient souverainement des
» affaires du pays, n'étoient composées
» que de la Noblesse, qui se dit aujour-
» d'hui Militaire. Les fonctions de Ju-
» dicature qu'exerçoient les Gentils-
» hommes, leur donnoient une autorité
» dont ils faisoient assez de cas, pour
» l'avoir réclamée long-temps, & pour la
» desirer encore. Si le partage de leurs
» anciens droits, avec un autre ordre de
» Noblesse, n'ôte rien à leur premier
» éclat, à cause de la gloire attachée
» aux armes, la partie qui leur a été
» ôtée ne peut que rendre ceux qui en
» ont été investis, d'une condition éga-
Liv

» le, lorsque s'étant soutenus avec dis-
» tinction dans cet état, ils auront ac-
» quis une Noblesse de race aussi reculée
» que la leur. Loin que le mêlange de
» toutes deux dans les Chapitres doive
» révolter la Noblesse Militaire, il ré-
» sultera de la réunion de ces deux or-
» dres de Noblesse, dans un même
» corps, l'avantage inestimable des ser-
» vices mutuels qu'ils ne se rendront
» jamais, tant que l'orgueil sera le prin-
» cipe d'une discorde éternelle entre
» eux. Il n'y a point de guerre plus
» cruelle que celle de l'injuste dédain,
» & de l'amour-propre offensé. » Dans
le 5e Chapitre, on fait l'énumération
des Bénéfices exceptés de la nomina-
tion Royale dans la seconde clause de
l'Indult. Dans le sixième on propose si
la *Régale*, *l'Economat*, *le droit de joyeux
avénement*, *de serment de fidélité*, *de
première entrée dans les Eglises*, *& de
placer des oblats dans les Monastères*,
auront lieu en Lorraine, à sa réunion à
la Couronne. L'auteur définit chacun
de ces droits; il en donne l'origine, &
développe cette matière si clairement,
qu'on juge d'un coup d'œil de ce que
la Lorraine supportera & ne supportera

pas de ces droits à l'avenir. Dans le Chapitre septième est traitée la question, si les Induits accordés au Roi pour son Chancelier, & Garde des Sceaux, son Parlement de Paris, les Requêtes de l'Hôtel, & aux fameuses Universités du Royaume, s'étendront sur la Lorraine & le Barrois. Dix-huit pages sont employées dans cette sçavante discussion. Dans le Chapitre 8e sont rappellés tous les Bénéfices principaux de la Lorraine. Dans le 9e les qualités nécessaires pour les posséder. Dans le 10e la manière d'y pourvoir. Dans le 11e il est traité de la possession. Dans le 12e du droit de patronage. Dans le 13e de la vacance des Bénéfices. Dans le 14e des démissions, résignations, permutations, pensions & regrés. Dans le 15e des élections & postulations. Dans le 16e des unions & désunions. Dans le 17e des dévoluts. Dans le 18e des Bulles & Brefs. Dans le 19e des Appels des Jugemens Ecclésiastiques. Dans le 20e du pécule Monacal & des Moines ou Religieux devenus Evêques, ou en titre, ou *in partibus infidelium*. Dans le 21e des aliénations de biens d'Eglise. Dans le 22e des Immunités Ecclésiastiques.

Dans le 23e des obligations & charges des Bénéficiers. Dans le 24e des Monitoires. Dans le 25e & dernier de la Jurisdiction Ecclésiastique.

Je n'ai pu, Monsieur, que vous indiquer les objets des sçavantes & curieuses recherches de l'auteur. Tout ce que je puis vous dire, d'après plusieurs Jurisconsultes auxquels j'ai demandé ce qu'ils pensoient de cet ouvrage, c'est qu'il est solide, profond & bien écrit. L'auteur a eu le talent de le rendre intéressant & nécessaire pour la France même, & pour tous les temps. » Tout y est » à sa place ; les objets en sont piquans, » & l'érudition immense ; les limites » des deux Puissances y sont fixées avec » un ton de vérité qui ne peut déplaire » ni à l'une ni à l'autre ; le droit y est » distingué de l'abus. » Enfin, Monsieur, c'est sans contredit un des meilleurs ouvrages de ce siècle. Il est dédié au Roi de Pologne *Stanislas*. J'ose dire que ce Prince, qui a reçu les hommages de tant d'écrits décorés de son auguste nom, en a vû paroître sous ses auspices bien peu d'aussi utiles & d'aussi propres que cette Histoire à étendre les connoissances de ses sujets, & par conséquent leur bonheur.

Extrait de la Gazette du Commerce.

J'ai oublié, Monſieur, de vous parler dans le temps d'une Brochure qui a paru dans les premiers mois de cette année, & qui mérite d'être connue; elle eſt intitulée : *Extrait de la Gazette du Commerce, concernant la Société des Souſcripteurs de Londres, & celle qui ſe forme à Paris; pour l'encouragement de l'Agriculture, des Manufactures & du Commerce.* M. *le Rebours*, qui a rédigé juſqu'ici la Gazette du Commerce, s'eſt donné la peine de réunir tout ce qu'il y avoit inſéré ſur la Société Patriotique de Londres, & ſur celle qu'il a eu l'avantage de faire naître parmi nous. Il a dédié cet ouvrage à M. le Duc *de Praſlin*, Miniſtre & Secrétaire d'Etat. Son *Epître Dédicatoire* eſt courte, ſimple & digne du Miniſtre éclairé à qui elle eſt écrite.

Pour vous donner une idée de cette Brochure, je ne peux rien faire de mieux que de vous tranſcrire quelques morceaux de l'*Avertiſſement* de M. *le Rebours* : » Nous nous ſommes déter-
» minés à donner au Public cet extrait

» de la Gazette du Commerce, parce » que nous avons pensé qu'il pouvoit » être utile de réunir tout ce qui s'y » trouve épars sur la Société Patrioti- » que de Londres, & sur celle qui se » forme à Paris..... Il est difficile qu'on » lise de suite les sujets multipliés des » prix proposés à Londres, sans que » l'on fasse des vœux pour voir de sem- » blables encouragemens offerts à l'in- » dustrie Françoise. »

Il nous apprend ensuite qu'il ne fut point arrêté par les réflexions décourageantes que lui proposèrent quelques personnes lorsqu'il forma le projet, à l'occasion des prix proposés à Londres, d'exciter les François à en proposer de pareils à Paris. On doit lui sçavoir gré d'avoir eu une assez bonne opinion de notre Nation pour la croire tout aussi capable qu'une autre des mouvemens & des actes de Patriotisme. » L'Ordre » Ecclésiastique, dit M. *le Rebours*, » qui, dans tous les temps, a donné » des preuves de son zèle & de son » amour pour la gloire de nos Princes » & la prospérité de la France, ne se » fera-t-il pas un devoir de se distin- » guer dans cette occasion ? Est-il un

» Prélat François, un Titulaire de Bénéfice un peu considérable, une maison dotée de Religieux qui ne se soumette à une médiocre contribution annuelle ? La Noblesse, jalouse parmi nous de donner l'exemple des actions auxquelles l'honneur est attaché, prodigue de son sang & de ses richesses pour le service de ses Rois & de sa Patrie, ne fournira-t-elle pas une multitude de Souscripteurs ? La classe des Magistrats, si éclairée sur les véritables sources de la puissance de l'Etat & si attentive à en conserver la pureté, ne donnera-t-elle pas un grand nombre de généreux Patriotes ? Tous les hommes opulens par leurs places ou par leur patrimoine, tous les riches Négocians & Manufacturiers, tous les Amateurs des Beaux-Arts, ne s'empresseront-ils pas de faire mettre leurs noms sur la liste des bienfaiteurs de la Patrie ? Quel spectacle intéressant pour la Nation, lorsqu'elle verra une portion des citoyens de différens ordres assemblés pour déterminer quels sont les genres de travaux qu'il nous est

» le plus important d'encourager & de
» récompenser !

» L'abondance en tout genre de pro-
» ductions augmentée, la population
» accrue, le travail plus aimé, les Ma-
» nufactures multipliées & plus soi-
» gnées, le Commerce mieux connu
» & plus généralement, les Arts con-
» duits plus rapidement à leur perfec-
» tion, ne sont pas les seuls avantages
» qui doivent résulter nécessairement
» d'un pareil établissement. Le goût
» pour l'honnête & pour l'utile n'en
» sera-t-il pas aussi une suite infailli-
» ble? Les bonnes mœurs n'y gagne-
» ront-elles pas considérablement? Cet
» esprit d'ensemble & d'harmonie qui
» donne tant de force aux Etats, ne se
» communiquera-t-il pas insensible-
» ment à toutes les têtes Françoises?
» Les connoissances économiques &
» politiques n'en seront-elles pas plus
» universellement répandues? Les hom-
» mes véritablement utiles ne jouiront-
» ils pas de toute la considération qui
» leur est dûe? Et ceux qui languissent
» dans une honteuse inaction, ne ver-
» ront-ils pas le mépris s'attacher sur

» leurs pas, & les forcer de sortir de » leur indolence ? Quel François un » peu aisé sentira le prix de tant d'heu- » reux effets, & ne concourra pas à les » produire par un léger sacrifice de sa » fortune! » C'est par-là que M. *le Rebours* termine son *Avertissement*, où vous voyez qu'il développe des sentimens qui font honneur à son cœur, & tels qu'il seroit à souhaiter que beaucoup de François en eussent de semblables.

En parcourant, Monsieur, la Brochure dont je vous ai parlé, vous remarquerez que la *Gazette du Commerce Province* est continuellement citée. Cette Feuille Périodique fut d'abord divisée en *Gazette du Commerce Province* & en *Gazette du Commerce Paris.* M. *le Rebours* rédigeoit la première, & c'est d'elle qu'il a tiré l'extrait que je vous annonce. Vous y trouverez une multitude de prix proposés à Londres sur toutes sortes d'objets utiles; vous y observerez les bonnes réfléxions que M. *le Rebours* faisoit à mesure qu'il exposoit les sujets de ces prix. Vous serez enchanté des efforts réïtérés que ce

bon citoyen a faits pour faire naître en France une association semblable à celle d'Angleterre, où plus de trois mille citoyens contribuent annuellement chacun de deux guinées (environ deux louis d'or) pour faire des fonds destinés à récompenser tous les travaux utiles. Cette Brochure vous attachera singulièrement depuis la page 40 jusqu'à la fin. Vous y verrez avec le plus grand plaisir que le zèle de M. *le Rebours* a été couronné par le succès le plus flateur pour un bon citoyen. Vous lirez une liste de François de tous les états qui se sont soumis à une contribution volontaire & annuelle de deux louis d'or, pour encourager parmi nous l'Agriculture, les Manufactures & le Commerce. Si une pareille association se soutient & s'étend, comme il y a lieu de le penser, M. *le Rebours* méritera à juste titre la reconnoissance de la Nation. Sa Brochure se vend à Paris chez *Valleyre* père, rue S. Séverin

Mémoire sur le Passage de Vénus qui s'observera en 1769, par M. de la Lande.

On a beaucoup parlé du passage de *Vénus* sur le disque du Soleil observé en 1761. Toutes les Nations sçavantes s'intéressèrent à cette fameuse observation; la France, l'Angleterre, la Suède, la Russie; le Dannemarck envoyèrent des Observateurs dans toutes les parties du monde pour profiter des avantages de chaque situation; cependant les Astronomes n'en ont pu tirer toutes les conséquences qu'ils en espéroient; le mauvais temps, la guerre; & d'autres causes qu'on ne doit pas révéler, ont fait échouer plusieurs des entreprises que l'on forma pour l'observation de 1761; la plûpart des voyages qu'on entreprit ont été inutiles; les autres ont donné des résultats peu d'accord entr'eux. Nous sçavons cependant, par le moyen de l'observation de M. *Pingré* faite à l'Isle Rodrigues & de celle de M. *Mason* faite au Cap de Bonne-Espérance, que la parallaxe du Soleil est d'environ 9 secondes & sa dis-

tance de 33 millions de lieues, (chacune de 2282 toises) mais il y a environ un 10e d'incertitude.

Le passage de *Vénus* que l'on attend pour 1769, réparera avec avantage ce qui nous a manqué en 1761. Il nous fera connoître avec moins de travaux & par des voyages plus faciles la véritable distance du Soleil & de toutes les Planètes par rapport à la terre, leurs grandeurs réelles, & tout ce qui en dépend, avec une exactitude dix fois plus grande que nous ne l'avons actuellement; mais aussi ce passage est le dernier que nous ayons à espérer; il se passera 105 ans avant que *Vénus* reparoisse sur le Soleil, & aucun autre phénomène ne pourra tenir lieu de celui-ci. Il est donc important de s'y préparer de bonne heure. M. *de la Lande* a composé sur ce sujet l'ouvrage le plus instructif & le plus détaillé qu'il fût possible de donner. On voit d'abord sur une Carte générale de la terre la distinction entre les pays où l'on verra l'entrée de *Vénus* sur le Soleil, ceux où l'on verra la sortie, ceux où l'on verra les deux phases, & ceux où l'on ne verra rien du tout de ce célèbre passage. Par exem-

ple, à Paris nous n'en verrons que le commencement pendant une demi heure; mais au Nord de l'Europe, un peu au delà de Péterſbourg, on le verra tout entier, ou pendant près de ſix heures.

On voit auſſi ſur la Carte de M. *de la Lande* des cercles qui déſignent l'heure à laquelle chaque pays verra l'entrée & la ſortie, & au bas de la Carte toutes les circonſtances du paſſage calculées ſur de nouvelles tables que M. *de la Lande* s'eſt faites des mouvemens de *Vénus*. Cette Carte eſt accompagnée d'un Mémoire qui en contient l'explication; M. *de la Lande* y explique d'une maniere élémentaire & intelligible pour tout le monde, par quel effet & pour quelle raiſon ces paſſages de *Vénus* ſur le Soleil ont l'avantage ſingulier de nous faire connoître les diſtances du Soleil & de toutes les planètes à la terre, pourvû qu'on les obſerve à la fois dans des pays très-éloignés les uns des autres, & dans des ſituations convenables.

Les pays les plus avantageux pour l'obſervation de 1769 ſeront d'un côté la Ruſſie, un peu au Nord de Péterſbourg, de l'autre le Méxique & toute la

partie Occidentale de l'Amérique Septentrionale ; deux Observateurs placés, l'un vers Pétersbourg, l'autre vers México, trouveront une différence de 18 minutes de temps entre leurs observations, indépendamment de celle qui vient de la longitude, & qui est de plus de 7 heures ; c'est cette différence qui leur fera connoître la distance de *Vénus* & celle du Soleil par rapport à la distance qu'il y a entre Pétersbourg & México. Ce sera donc un avantage considérable pour l'Astronomie, si l'on peut obtenir de la Cour d'Espagne la permission d'aller au Méxique observer ce passage ; la Géographie & l'Histoire Naturelle gagneront également à ce voyage ; le Méxique n'a été jusqu'ici habité par aucun Astronome ni par aucun Naturaliste qui aient pu nous le faire connoître, comme le Pérou, la Caroline, &c.

L'ouvrage de M. *de la Lande* est terminé par un détail des observations qui ont été faites sur le passage de *Vénus* arrivé en 1761, des voyages qu'il a fait entreprendre, des calculs & des résultats qu'on en a tirés ; nous remarquerons seulement qu'à l'occasion de

l'observation faite à Vienne en Autriche, M. *de la Lande* a oublié de parler de celle de M. *Cassini* qui avoit été envoyé à Vienne par le Roi, & qui y a fait une observation très-complette. M. *de la Lande* rapporte les résultats qu'il a tirés des observations, tant pour la théorie des mouvemens de *Vénus* que pour la distance du Soleil & des Planètes à la terre; il annonce que les théories & les méthodes nouvelles dont il s'est servi à cette occasion se trouveront expliquées plus au long dans un grand Traité d'Astronomie. Cet ouvrage important est actuellement sous presse, & nous en parlerons avec plaisir aussitôt qu'il paroîtra. La Carte ou *figure du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil en* 1769 se trouve avec le Mémoire à Paris chez *Lattré* Graveur rue Saint-Jacques, près de la Fontaine Saint-Séverin, à la Ville de Bordeaux.

Avis sur quelques Exemplaires du Journal des Sçavans.

La veuve *Quillau* Libraire - Imprimeur, rue du Fouarre près la Place

Maubert, ayant résolu de se défaire de son fonds de Librairie, avertit qu'elle possède un certain nombre d'exemplaires du *Journal des Sçavans*, tant *in*-4° qu'*in* 12; sçavoir, les années 1746, 1747, 1748, 1749, 1750, 1751, 1752, 1753, 1754, 1755. Elle les délivre à raison de 5 livres chaque année, au lieu de 14 livres que l'on payoit ci-devant; elle prévient que l'on ne jouira de cet avantage que jusqu'à la fin de Septembre prochain; passé lequel temps l'on ne doit plus s'attendre à pouvoir en acquérir aucun exemplaire.

L'on trouve aussi chez la même veuve des exemplaires de la belle Edition du *Bocace*, 5 volumes avec figures. Le prix est de 48 liv. le François, & 54 liv. l'Italien.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Juin 1764.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire du Maréchal de Luxembourg.

QUoique les deux derniers volumes de l'*Histoire de la Maison de Montmorenci*, par M. *Desormeaux*, soient une suite de ceux dont je vous ai déja rendu compte, ils doivent être regardés, en quelque sorte, comme un ouvrage particulier & indépendant des autres Tomes; ils contiennent la vie de *François-Henri de Montmorenci Maréchal Duc de Luxembourg*, Comte *de Boutteville*. Il nâquit à Paris le 8 Janvier 1628, environ six mois après la mort de son père. *Charlotte Marguerite de Montmorenci Princesse de Condé* le

produisit de bonne heure à la Cour. Toute la France retentissoit alors des victoires du Prince *de Condé*, qui bientôt distingua le mérite naissant de son jeune parent ; celui-ci répondit aux bontés du Prince par un attachement invariable. L'Historien, ami de la vérité, dit : » Il fut toute la vie son » compagnon d'armes & de fortune ; il » lui sacrifia tout *jusqu'à son devoir.* » Le Comte *de Boutteville* débuta par les plus brillans succès dans la carrière de la gloire. *Condé*, au retour d'une de ses plus éclatantes Campagnes, le présenta à la Reine-mère, qui, à l'âge de vingt ans, le décora de la dignité de Maréchal de Camp. Les nuages de la guerre civile vinrent obscurcir ces premiers beaux jours de la fortune du Comte. Malheureusement il fut engagé dans le parti opposé à la Cour, non qu'il fut séduit par l'ambition, mais son amitié l'entraînoit par-tout où se trouvoit le Prince *de Condé*.

M. *Desormeaux* nous donne une idée très bien esquissée de l'origine des troubles qui vinrent déchirer la France. On sçait que les Duchesses *de Longueville*, *de Chévreuse*, *de Montbazon* & *de Cha-*

villon la Palatine, par la beauté, les graces, la naissance & l'esprit, étoient les Héroïnes des différens partis qui divisoient le Royaume. Les unes soutenoient la querelle de *Condé*; les autres étoient à la tête des *Frondeurs*, qui n'avoient point d'autres Chefs que les amans de ces femmes célébres. *Boutteville*, apprenant qu'on avoit arrêté le Prince *de Condé*, monte seul à cheval, parcourt les principaux quartiers de Paris, en criant : *Au secours, Messieurs, on arrête M. le Duc de Beaufort*. Son dessein étoit d'exciter un trouble général, à la faveur duquel il espéroit avoir le temps d'assembler quelques amis, de fondre sur l'escorte des Princes & de rompre leurs fers. Le Duc *de Beaufort* étoit l'idole des Parisiens. » Déja le » peuple furieux voloit aux armes. On » étoit à la veille de nouvelles barrica- » des, lorsque le Coadjuteur de Paris, » le plus vigilant & le plus dangereux » des ennemis de *Condé*, s'appercevant » d'une erreur si funeste aux vûes de la » Cour, va prendre le Duc *de Beaufort*, » & le conduit dans tous les quartiers » de la Ville. A son aspect les armes » tombent des mains des citoyens, &

» l'air retentit d'acclamations d'autant
» plus vives qu'on ne sçavoit quels
» éloges donner à la conduite de la Cour
» pour avoir fait arrêter *Condé*; car telle
» étoit alors la haine que Paris portoit
» à un Prince qui avoit sauvé l'Etat, qu'il
» célébra son malheur avec transport.
» Toute la Ville fut éclairée pendant la
» nuit par des feux de joie allumés par
» la folie & l'ingratitude. »

Boutteville, toujours animé du desir de briser les fers des Princes, va se joindre au grand *Turenne*. Ils livrent une bataille au Maréchal *du Plessis Praslin*. *Boutteville* fait des prodiges de valeur. Abandonné des soldats, il est enveloppé, blessé & pris. Le Cardinal *Mazarin*, qui avoit été spectateur de cette fameuse journée, conçut dès-lors du Comte *de Boutteville* la plus-haute idée. Il le traita avec de grandes marques de distinction, & lui envoya les Officiers de sa maison pour le servir. *Boutteville* continua, malgré toutes les offres du Ministre, de rester attaché au Prince *de Condé*. Il le suivit à Bruxelles. Quoique le penchant qui l'entraînoit à la volupté fut très-vif, il ne s'abandonnoit pas tellement à son goût qu'il ne

s'occupât beaucoup des Sciences, surtout de celles qui concernent la guerre; il lut tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit sur un Art si grand & si funeste, & perfectionnant les connoissances qu'il puisoit dans des sources peut être trop négligées aujourd'hui, par l'expérience & par la conversation de *Condé* qu'il ne quittoit pas plus dans la vie privée que dans les combats; il acquit en peu de temps une telle capacité que les Espagnols le regardoient comme le Général le plus capable de remplacer un jour ce Prince.

Le Comte *de Boutteville*, pendant qu'il fut à Bruxelles, fit exactement sa cour au Roi d'Angleterre, dont il n'avoit tenu qu'à sa sœur qu'il ne devînt le beau frère. Ce trait intéresse trop la gloire de la Maison de *Montmorenci* & le Héros de cette Histoire, pour ne pas trouver ici sa place. » Après le funeste » succès de la bataille de Worcestre, » *Charles*, vaincu sans ressource, étoit » venu chercher un asyle en France au- » près de *Louis XIV* son cousin-ger- » main. Il vit la Duchesse *de Châtillon*, » l'un des plus beaux ornemens d'une » Cour féconde en beautés. Les graces

» de la jeune veuve, sa délicatesse, son » esprit, les charmes de son entretien, » touchèrent si sensiblement le cœur du » Monarque Anglois, qu'oubliant ses » infortunes & sa situation, il la pressa » d'accepter sa main. Il n'étoit guères pos- » sible à la Duchesse d'être insensible à la » passion & aux offres d'un Roi, qui à » beaucoup de courage joignoit une fi- » gure & un esprit séduisant; mais » Mad^e *de Châtillon* s'élevant au-dessus » d'elle-même, fit envisager à son amant » la nécessité d'une alliance assez puis- » sante pour le rétablir sur le Trône. » *Tel fut*, ajoûte Mylord *Clarendon* » témoin oculaire des amours de *Char-* » *les, le suprême effort de vertu de cette* » *jeune veuve qui ne voyoit que le Trône* » *au-dessus d'elle, & qui en étoit digne* » *par sa naissance & son mérite; mais* » *elle s'en montra encore plus digne en le* » *refusant; c'est pourtant cette femme* » *illustre qui depuis épousa le Duc de* » *Meckelbourg, dont un écrivain satyri-* » *que a pris plaisir à déchirer la réputa-* » *tion par les traits les plus sanglans.* »

Boutteville soutint l'éclat de sa naissance & de sa réputation à la fameuse bataille des Dunes donnée contre *Turenne*

par *Condé* & les Espagnols. Le Comte, après avoir déployé toute son ame héroïque, fut trahi par la Fortune, fait prisonnier, & échangé dans la suite contre le Maréchal *d'Aumont* qui venoit d'être pris en tâchant de surprendre Ostende.

Le mariage de *Louis XIV* avec l'Infante *Marie-Thérèse* fit cesser tous les troubles, & rendit *Condé* & *Boutteville* à la France. Ils furent présentés au Roi. » Ce Prince les assûra d'un ton plein de » clémence & de bonté qu'il avoit tout » oublié & pardonné. *Boutteville*, tou» ché de la générosité du Roi, ne cher» cha plus, le reste de sa vie, qu'à expier » une faute dont l'amitié avoit été le » principe; son épée ne fut plus teinte » désormais que du sang des ennemis » de la France. » Au reste, il est si vrai qu'il n'avoit été emporté si loin de son devoir que par le sentiment de la reconnoissance, que le Roi d'Espagne lui ayant envoyé soixante mille écus, comme une foible récompense des services importans qu'il lui avoit rendus, il les refusa avec une noble fierté : *Je n'ai jamais entendu*, dit-il, *être au service d'Espagne, & je ne recevrai jamais de bienfait.*

que de la main de mon Roi. Le Comte n'étoit pourtant pas riche, & il avoit devant les yeux l'exemple de tous les gens de qualité du même parti qui acceptèrent sans scrupule les présens que leur avoit destinés le Roi d'Espagne.

Le Comte épousa Mademoiselle *de Luxembourg*. Elle descendoit, du côté maternel, d'une Maison qui a donné cinq Empereurs à l'Allemagne, des Rois à la Hongrie & à la Bohême, des Reines à tous les Trônes de l'Europe, quinze Souverains aux Duchés *de Luxembourg* & de *Limbourg*, & plusieurs Connétables de France : du côté paternel elle étoit issue de la Maison de *Clermont-Tonnerre* qui a produit une Reine d'Arragon, une Reine de Naples, & qui, par son ancienneté & son illustration, ne le cède qu'aux Maisons Souveraines.

Le Duc *de Luxembourg* passa les années qui s'écoulèrent depuis le Traité des Pyrénées jusqu'à l'invasion de la Flandre, à Paris ou à Ligny en Barrois. La guerre se ralluma contre l'Espagne. *Louis XIV* révendiquoit les Pays-Bas & la Franche-Comté sur le jeune Roi son beau-frère. *Condé* eut la douleur de

voir son génie & sa valeur enchaînés. *Turenne* lui fut préféré. *Luxembourg*, qui avoit suivi la destinée de ce Prince, ne fut point employé. Alors il prit la résolution de servir en qualité de Volontaire; ce qui fut très agréable au Roi. Le Duc *de Luxembourg* se lia d'amitié avec le Marquis *de Louvois*, fort jeune alors, & qui dans la suite devint son ennemi implacable. Vous serez charmé, Monsieur, de voir de quelle façon M. *Desormeaux*, en grand Peintre, nous a représenté ce Ministre. » *François-Michel le Tellier*, Marquis *de Louvois*, » étoit né avec tous les talens capables » de seconder les vûes ambitieuses d'un » Roi conquérant. Son génie étoit étendu, son application infatigable, son » activité prodigieuse. Nul Ministre ne » connut, avant lui & comme lui, l'art » de pourvoir à la subsistance des plus » grandes armées, & de les faire agir » avec plus de secret, de rapidité & de » succès. Il porta la science des détails » & des combinaisons jusqu'au plus » haut degré. Ferme, sévère, libéral, » plein de prévoyance, ne respirant que » la discipline & l'ordre, sans lesquels » la conduite d'une armée & l'adminis-

» tration d'un Empire deviennent des
» fardeaux accablans. Tels sont les ta-
» lens sublimes qui distinguent le Mar-
» quis *de Louvois* de la foule des Mi-
» nistres de ce siècle ; heureux, si la prosf-
» périté, de brusque, impérieuse, ar-
» dente qu'elle étoit, n'eût rendu son
» ame dure, jalouse & despotique ; plus
» heureux encore, si sa politique encou-
» ragée par le succès n'eût enfanté guer-
» re sur guerre. Car enfin quels fruits sa
» patrie & lui-même retirèrent-ils de
» tant de travaux ? La France fut épui-
» sée d'hommes & d'argent. *Louvois*,
» ce Ministre si puissant, si envié, si re-
» douté, emporta au tombeau la haine
» du Roi, celle de la France & de toute
» l'Europe. On se déchaîna contre sa
» mémoire, on exagéra ses défauts, on
» poussa l'injustice jusqu'à lui refuser,
» non-seulement les vûes étendues &
» profondes, mais encore l'esprit d'or-
» dre & la science des détails ; & si la
» génération présente plus éclairée lui
» assigne un des premiers rangs parmi
» les grands hommes de ce siècle ; elle
» gémit avec raison de l'aveuglement
» d'un François, qui, sans être touché
» du bien de l'Etat, sacrifia tout à la

» gloire particulière de son Maître : le» çon mémorable qui doit apprendre » aux Ministres, qui ont le plus de gé» nie & de grandeur dans l'ame, que » le seul moyen de laisser une mémoire » chère & respectable est la voie de la » justice, de la modération & de la bien» faisance. »

Luxembourg vole à la conquête de la Franche Comté. Le Roi, revenant en France, lui confie le commandement général de l'armée qui entra dans la Province dont notre Héros portoit le nom. *Luxembourg* parcourt un vaste champ de conquètes. Il se distingue audessus de tous les autres braves Capitaines dans l'entreprise sur la Hollande. De quelle façon il défend la Ville de Voerden. *Louis XIV*, sensible au mérite de ce grand homme, lui donne la Charge de *Capitaine des Gardes du Corps*, & y ajoûte celle de *Maître de la Garderobe.* » L'élévation du Duc ré» pandit beaucoup de joie à la Cour & » à la Ville. La Nation applaudit aux » victoires & à la fortune d'un homme » qui, après avoir éprouvé tout ce que » l'adversité a de plus accablant, loin » de se laisser abattre par la destinée

» qui sembloit le poursuivre, avoit sçu,
» jusques dans le sein de l'exil & de la
» proscription, se couvrir de gloire, &
» acquérir des talens qui le rendoient
» nécessaire à l'Etat. »

Luxembourg, en prenant possession du Gouvernement d'Utrecht, avoit formé le dessein de traiter le peuple conquis avec modération. Sa conduite fut blâmée. Le Marquis *de Louvois*, dans la plûpart des Dépêches, lui reproche d'avoir adouci les ordres de la Cour. Il lui recommande, il lui ordonne, même de la part du Roi, dont il emprunte la voix, d'employer les voies de la rigueur la plus décidée. » Je vous
» conjure, lui écrivoit-il dans une des
» Dépêches, de vous défaire de ces sor-
» tes de tendresses qui vous portent à
» ménager les peuples; coupez toutes
» les écluses; c'est le moyen de désoler
» les Hollandois. » Sont-ce des hommes qui parlent ainsi? *Luxembourg* fit voir que sa sagesse & son habileté égaloient son intrépidité. Sa retraite admirable de la Hollande suffiroit seule pour l'immortaliser. L'Historien peint avec des traits de feu le mémorable & triple combat de *Senef*, de *Saint-Ni-*

colàs aux Bois & du *Fay*. Il dura dix-sept heures, & coûta la vie à plus de vingt-sept mille hommes, dont près de la moitié François. Dans la Relation que *Condé* envoya à la Cour de cette action sanglante, il donna de si grands éloges à la valeur & à la conduite du Duc *de Luxembourg*, que le Roi se crut obligé de lui écrire de sa propre main pour le féliciter & le remercier. » Si » vous n'aviez pas déja mérité toute » mon estime par les services que vous » m'avez rendus en tant d'actions (lui » dit ce Prince reconnoissant), je ne » pourrois la refuser aux marques de » courage & d'habileté que vous venez » de témoigner en ce dernier combat. » Je suis charmé que mes Gardes se » soient autant distingués qu'ils l'ont » fait. »

Turenne meurt. *Luxembourg* reçoit le bâton de Maréchal de France. Il succède au grand *Turenne* dans le commandement de l'armée d'Alsace. Il est forcé de laisser reprendre Philisbourg. M. *Desormeaux* démontre très-clairement qu'on ne pouvoit attribuer cette perte au Maréchal. *Louis XIV* & *Louvois* en ont toujours été persuadés; mais Paris,

le séjour de l'ignorance, de cette méchanceté qu'enfantent l'oisiveté & l'envie, retentit d'Epigrammes & de Chansons contre *Luxembourg*. Les ingrats oublioient ou ne vouloient pas sçavoir que le Maréchal, par la sagesse de ses dispositions & la fierté de sa contenance, avoit sauvé l'Alsace & la Lorraine.

Campagne de 1677. Luxembourg investit Valenciennes. La Place est emportée d'assaut. C'est dans l'auteur même qu'il faut suivre tous les détails de cette action. *Luxembourg* s'y montre par-tout grand, de sang froid, maître de la victoire, & modéré dans le succès. Prise de Cambrai. La bataille de Cassel dûe autant à la prudence & au génie de *Luxembourg* qu'à la bravoure de *Monsieur*. Le Maréchal poursuivoit ses conquêtes. *Louvois*, au nom du Roi, vient l'arrêter dans sa carrière de gloire, & *Luxembourg*, en frémissant de voir qu'on lui arrachoit une victoire sûre, cède aux ordres de son Maître. Origine de la haine du Ministre de la Guerre contre le Maréchal. De jeunes gens de qualité Volontaires, de retour à Paris, disent tout haut que M. *de Louvois* avoit empêché M. *de Luxembourg* de vaincre les.

all:ës. Ces plaintes allèrent jusqu'aux oreilles du Roi qui en marqua quelque mécontentement à son Ministre ; celui-ci fait des reproches à *Luxembourg* qui se justifie ; mais sa justification n'est pas reçue ; & depuis ce moment, *Louvois*, qui, jusqu'alors avoit paru son ami, devient son plus mortel ennemi. Le tableau des conquêtes rapides de *Louis XIV*, que l'on peut nommer la plus brillante époque de sa gloire, est rendu dans l'Historien avec une chaleur & une vivacité de coloris qui doit le distinguer du peuple des écrivains. Bataille de Saint-Denis, où *Luxembourg* force la victoire à se déclarer pour nous. L'Historien, en terminant son quatrième volume, nous prépare à l'enchaînement des disgraces qu'essuya M. *de Luxembourg*. » Tels furent les événemens & la fin d'une » guerre, au succès de laquelle on a vû » que le Maréchal *de Luxembourg* eut » une part insigne. En attendant de nou- » velles occasions de signaler son zèle, » il ne lui restoit plus qu'à jouir tran- » quillement de la considération & des » bienfaits du Prince qu'il avoit si bien » servi. Mais s'il conçut cet espoir, il » fut bientôt détruit par la plus horri-

» ble persécution ; non-seulement la
» haine de ses ennemis le priva de l'a-
» mitié du Roi, juste & glorieuse ré-
» compense de tant de travaux & d'ex-
» ploits ; mais confiné dans une affreuse
» prison, accusé de crimes également
» atroces & absurdes, il ne tint pas à la
» calomnie qu'il ne perdît l'honneur
» avec la vie. C'est un mystère d'ini-
» quité peu connu jusqu'à présent qu'il
» s'agit d'approfondir. Il paroîtroit in-
» croyable si la haine & la vengeance
» n'offroient de temps en temps dans
» l'Histoire des Nations les plus poli-
» cées des scènes aussi affligeantes pour
» l'humanité. Au reste, le Maréchal *de*
» *Luxembourg*, réservé à de plus hautes
» destinées que celles qu'il avoit rem-
» plies, non-seulement ne succomba
» pas, quoiqu'abandonné de tous les
» hommes, mais il triompha par la
» seule force de son innocence, du
» crédit, de la prévarication & de l'im-
» posture armées pour le perdre. La sa-
» gesse, la modestie, la dignité avec
» lesquelles il se conduisit dans une af-
» faire si terrible, en faisant connoître
» son caractère, pourront servir de mo-
» dèle à tous les hommes qui, comme

» lui, se verroient exposés aux traits em» poisonnés de la noirceur, de l'envie & » de l'iniquité. » L'Historien prend ici, Monsieur, un caractère qui lui devient particulier. Il remplit le rôle sublime de vengeur de la vérité. On voit qu'il est enflammé de la noble passion de dévoiler aux yeux des hommes cette vérité sacrée, si souvent cachée dans les nuages de la calomnie & de l'absurde prévention.

On voit paroître en France l'usage des poisons, appuyés des prétendus secrets de la magie, cette absurdité des temps d'ignorance, consacrée à tromper les foibles & à servir la rage des méchans. Horreurs de la Marquise *de Brinvilliers*. On arrête *la Voisin*, *la Vigoureux*, également célèbres par leurs crimes & leurs impiétés ; elles accusent quantité de personnes considérables de la Cour & de la Ville. Il est vrai que des femmes, & sur-tout des femmes de qualité, avoient été chez ces malheureuses, conduites la plûpart par une aveugle curiosité. Quelques-unes, après l'avoir satisfaite sur les destinées de leurs époux, de leurs amans, de leurs amis, avoient été assez imprudentes

pour faire des questions sur la vie du Roi, sur celle de ses maîtresses & de ses Ministres. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle du Marquis *de Louvois*. Ce fut par ses soins que la Commission, pour examiner ces crimes, fut établie à l'Arsénal. Sur les dépositions de *la Voisin* & de *la Vigoureux*, une multitude de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe, est citée à ce Tribunal; les uns se présentent, les autres sont arrêtés & conduits à la Bastille, à Vincennes; plusieurs s'enfuient dans les pays étrangers. La Comtesse *de Soissons* est du nombre des derniers; elle n'étoit pas plus criminelle que les autres; mais elle craignoit de succomber sous la haine de ses ennemis. L'Historien met entre nos mains le fil de ce labyrinthe d'intrigues monstrueuses, tramées pour perdre le Maréchal. Il n'y a point de détails qu'il faille négliger; on doit pour cet effet recourir à l'auteur. On ne sçauroit sans indignation, que dis-je, sans verser des larmes, voir un aussi grand homme que *Luxembourg* aux prises avec la calomnie, avec la bassesse, avec toute la rage de l'envie. On voit avec horreur un

Ministre qui ne respiroit que la gloire de sa Nation, employer les voies les plus viles, pour écraser le Héros qui étoit le bras de cette même Nation. Un Magistrat, *la Keynie*, se prête à ces indignités. Il faut que la méchanceté soit bien stupide. Ne devoit-on pas rougir de penser seulement que le Maréchal eût pu se souiller de ces coupables inepties abandonnées à l'imbécillité de la plus infecte populace. Tout ce morceau, Monsieur, rend palpable la justification de M. *de Luxembourg*. Enfin, le Maréchal sortit de la Bastille, déclaré innocent, il eut pourtant la douleur d'être exilé deux mois. Ses ennemis, ne sçachant plus de quoi l'accuser, firent entendre au Roi que *Luxembourg* n'étoit pas dévot. On ne doit pas perdre de vûe que la maxime de *Louis XIV* étoit de soutenir ses Ministres en tout & contre tout.

Luxembourg n'étoit point employé. Qu'on juge de sa surprise, lorsque le Roi, au commencement de 1690, l'ayant appellé dans son cabinet, lui annonça qu'il avoit jetté les yeux sur lui pour commander son armée de Flandre; le Maréchal fut si étonné qu'il recula deux ou trois pas. » Moi, SIRE,

» commander votre armée de Flandre?
» Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi à
» ce choix? Eh, qu'a-t-il donc qui doi-
» ve vous surprendre, répondit ce Prin-
» ce inquiet de sa résistance? N'avez-
» vous pas déja commandé mes armées
» en chef? Et n'êtes-vous pas encore ca-
» pable de me rendre les mêmes servi-
» ces? SIRE, reprit *Luxembourg*, je suis
» prêt à verser pour vous jusqu'à la
» dernière goutte de mon sang. Mais
» vous n'ignorez pas la haine dont M.
» *de Louvois* est prévenu contre moi. Il
» s'opposera à mes projets, ou bien il
» les fera échouer...... Je vous réconci-
» lierai avec lui..... Non, SIRE, la ré-
» conciliation est désormais impossible.
» Si vous me l'ordonniez, je me ver-
» rois forcé de désobéir à vos ordres.
» Je ne prétends pas, répondit le Mo-
» narque, contraindre vos sentimens;
» mais j'obligerai *Louvois* de sacrifier,
» au bien de mon service, la haine qu'il
» a pour vous. SIRE, s'écria le Maré-
» chal, je me rends, je me soumets à
» vos ordres; cependant j'ai encore une
» grace à demander à Votre Majesté,
» c'est qu'il me soit permis, dans les
» affaires importantes, de ne m'adres-

» ſer qu'à Votre Majeſté, ſans paſſer » par le canal de M. *de Louvois*, » Le Roi y conſentit ; il entretint avec lui pendant toute la guerre un commerce de Lettres. Le Marquis *de Louvois* fit ſolliciter *Luxembourg* de lui rendre ſon amitié ; celui-ci répondit qu'après les outrages qu'il avoit reçus de ce Miniſtre, il ne pouvoit le regarder comme ſon ami ; mais que, par amour pour l'Etat, il vivroit bien avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour rendre au Marquis *de Louvois* toute ſon animoſité.

Les choſes changent de face. Toute l'Europe ſe ligue contre *Louis XIV*. Ce tableau eſt très-bien préſenté dans M. *Deſormeaux*. *Luxembourg* commandoit une armée de trente-cinq mille hommes ; il fait voir plus que jamais la grandeur de ſon génie dans ſes opérations. Bataille de Fleurus, une des plus éclatantes & plus complettes que la France ait jamais gagnées. La Cour ne ſçut pas profiter de cette victoire. Par des intrigues qu'on ne ſçauroit encore pénétrer, les Généraux recevoient ordre de ne rien entreprendre. Bataille de Leuze. Que ne puis-je, Monſieur, mettre ſous vos yeux toutes les habiles

manœuvres du Maréchal, & ces dévelopemens qui constituent le grand homme de guerre.

Mort de *Louvois*. Le Maréchal, quoiqu'il fut son ennemi & qu'il dut l'être, eut la noblesse d'ame d'avouer que c'étoit une perte pour l'Etat; il ajoûtoit qu'il eût été à souhaiter, pour le bien de la France, qu'il ne fût jamais né ou qu'il ne fût pas mort sitôt.

Siège de Namur. Dans une rencontre on prit un Capitaine Espagnol qui ne rendit les armes qu'après avoir fait des prodiges de valeur. On le présenta au Maréchal, qui, se plaisant à honorer le courage jusques dans ses ennemis, le traita avec beaucoup de distinction, & le retint à dîner avec lui. A la fin du repas, il lui parla ainsi: » Je sçais que » vous autres Espagnols, vous faites la » guerre en honnêtes gens; je veux la » faire de même avec vous. Vous êtes » libre, Monsieur; promenez-vous » dans mon Camp, & allez rendre » compte à M. le Prince *d'Orange* de » tout ce que vous aurez vû. » *Luxembourg*, dans les circonstances les plus critiques, conservoit sa tranquillité, & même sa gaîté. Aussi Madame *de Main-*

tenon disoit-elle de lui, » qu'il prenoit » des Villes & gagnoit des batailles en » badinant. » Namur capitule. *Guillaume* avoit été forcé d'en être le spectateur, quoiqu'il fût à la tête de cent mille hommes.

Bataille de Stinkerque. Quelles ressources, quelle activité, quelle profondeur du génie militaire il y déploye! Le Prince *de Conti*, après *Luxembourg*, eut le plus de part à cette victoire. Le Prince, aussi éclairé que brave, eut deux chevaux tués sous lui; en changeant pour la troisième fois de cheval, il disoit froidement : *Je vois bien que l'ennemi en veut à mon écurie.* Cette dernière journée ajoûta le dernier rameau aux lauriers qui couronnoient *Luxembourg*. Toute la France retentissoit de ses éloges. Des courtisans ingrats, seuls insensibles au mérite de ce grand homme, ou plutôt voulant étouffer l'éclat qui les éblouissoit, pour diminuer aux yeux du Roi le mérite du vainqueur, ne cessoient de répéter : *Mais enfin il a été surpris. Eh, qu'eût-il fait de plus*, s'écria le Roi indigné, *s'il eût surpris.* *Guillaume*, quoique toujours battu, étoit invincible. Son obstination dans le malheur le ca-

ractérise ; Héros malgré l'acharnement de la Fortune à trahir tous ses desseins & toutes ses espérances. *Luxembourg* auroit détruit entièrement *Guillaume* ; mais, par une fatalité qu'on ne peut concevoir, ses projets étoient d'abord adoptés par *Louis XIV*, & ensuite traversés. D'ailleurs, un autre inconvénient qui semble être attaché aux Cours, c'est que presque toujours les médiocres y dominent, source des malheurs & souvent de la chute des Empires.

La bataille de Nervinde est peut-être un des plus riches tableaux que l'esprit humain puisse concevoir. L'Historien combat, triomphe avec son Héros. Rien de plus héroïque, de plus enflammé ; il n'y a point de Poësie comparable à ce morceau. On suit *Luxembourg* de rang en rang ; on tremble pour sa vie ; le cœur s'élance de joie, lorsqu'il le voit repousser tous les périls, & sortir enfin victorieux de cette horrible mêlée. La perte des ennemis fut immense. Les uns la font monter à dix-huit mille hommes tués, noyés ou pris ; d'autres à vingt-deux mille. » Ce fut du champ » même de la bataille & au milieu de » trente mille morts ou mourans, que » le

» le Maréchal écrivit au Roi la nou-
» velle de cette victoire, l'une des plus
» grandes que la France ait jamais rem-
» portées. SIRE, lui mandoit-il, M.
» *d'Artagnan* dira à Votre Majesté
» comment tout s'est passé. Les enne-
» mis ont fait des merveilles; mais vos
» Troupes ont encore mieux fait. Les
» Princes de votre sang s'y sont surpas-
» sés. Pour moi, je n'y ai point eu d'au-
» tre part que celle d'avoir pris Hui,
» d'avoir donné le combat au Prince
» *d'Orange*, & de l'avoir battu, ainsi
» que Votre Majesté l'avoit expressé-
» ment ordonné. »

Que l'Historien, Monsieur, se rend estimable aux yeux du Sage & de l'honnête homme! Il ne tombe pas dans le défaut de ces écrivains froids enthousiastes, qui immolent tout à leur Héros, comme les Prêtres des Anciens immoloïent des victimes à leurs faux Dieux. M. *Desormeaux*, en faisant briller toute la gloire de *Luxembourg*, prodigue des éloges à *Guillaume*, & prend plaisir à nous montrer toute sa grande ame qui s'élève, si l'on peut le dire, au-dessus du monceau de désastres

qui l'environnoient. L'Hiſtorien rend auſſi juſtice à la magnanimité de ce grand homme qui oſoit faire à l'Electeur de Brandebourg l'aveu de ſa défaite en ces termes : *Je viens encore d'être battu par ce Duc qui eſt en poſſeſſion de me battre par-tout.* Il diſoit à des Officiers François : *Il faut avouer que M. de Luxembourg a un terrible aſcendant ſur moi. Guillaume* étoit inépuiſable en ſes reſſources. Il avoit raſſemblé une armée plus puiſſante que celle de *Luxembourg*, avant que *Louis XIV* ſe fût déterminé ſur la conquête dont il devoit aggrandir ſon Empire.

Emeute dans l'armée qui demande ſa paye. C'eſt-là qu'on vit le pouvoir que le Maréchal avoit ſur les Troupes ; par ſa bonté, par ſa douceur, par ſa bienfaiſance, il vint à bout de calmer ces flots qui annonçoient une défection totale des Troupes. Il emprunta dans la bourſe des Princes, des Officiers Généraux, des Colonels, ſatisfit les ſoldats, & fit condamner à mort les principaux Chefs de la révolte.

Priſe de Charleroi. Les éloges & les acclamations du Public étoient la ſeule récompenſe des travaux du Maréchal.

Sa gloire, ses services ne lui procuroient à la Cour ni plus de crédit ni plus de faveur. » Au retour de cette Cam» pagne (1693) qui excitoit l'admira» tion de toute l'Europe, loin de rece» voir du Roi l'accueil que méritoient » ses services, ce Prince ne lui parla » non plus que s'il étoit revenu d'une » de ses terres. » Le Maréchal essuya une infinité d'autres dégoûts, plus cruels les uns que les autres. Il étoit obligé d'entendre impunément que *Barbésieux*, furieux d'avoir reçu du Roi des reproches qu'il ne méritoit que trop, s'étoit emporté jusqu'au point de dire publiquement qu'il perdroit le Maréchal à la Cour, & jusques dans son armée. » C'est ainsi qu'un Ministre de » vingt-cinq ans, sans expérience, sans » application, traitoit un Général blan» chi sous les lauriers. » On ne peut s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'on entend un grand homme, le vengeur, l'appui de l'Etat, s'écrier : » J'ai » gémi dans une affreuse prison par la » haine & l'autorité d'un Ministre im» placable ; ma santé a été ruinée à la » Bastille, ma fortune à la tête des ar» mées. Après une disgrace injuste &

» éclatante, on me rappelle au Com-
» mandement sans que je l'aye sollici-
» té. La Fortune favorise mes efforts;
» j'ai gagné quatre batailles; j'ai soute-
» nu la gloire des armes Françoises;
» quelle satisfaction ai-je reçue? Des
» traitemens indignes qu'on m'a fait
» essuyer: quelles récompenses m'ont
» valu mes travaux? On me dénie la
» justice qu'on ne pourroit refuser au
» dernier des hommes; on me dépouille
» de mes biens; on refuse à mes enfans
» un rang qu'ils tiennent de la naissan-
» ce; on combat sans cesse mes vûes;
» enfin, dans le temps que toute la
» France paroît applaudir à mes succès,
» le Roi ne me donne pas seulement la
» consolation de me témoigner s'il est
» content ou non de ma conduite &
» de mes services. Dans la retraite, où
» me condamnent l'indifférence du Prin-
» ce, la haine du Ministre & le dépé-
» rissement de ma santé, je n'aurai à
» gémir que comme citoyen des mal-
» heurs qui menacent l'Etat. Les lau-
» riers dont la France est couronnée ne
» se flétriront point entre mes mains,
» & personne ne me reprochera de n'a-
» voir pas fait tout ce qui dépendoit

» de moi, pour prévenir des désastres » que je n'envisage qu'en frémissant. »

Luxembourg cependant est encore utile à son Maître dans la Campagne de 1694. Il commande sous les ordres de *Monseigneur*. Il fait échouer tous les desseins des Alliés, dont les forces sembloient renaître à la voix de la haine sombre & obstinée de *Guillaume*.

Enfin, *Luxembourg* vient mourir dans le sein de sa patrie d'une maladie qui l'emporte au tombeau le quatrième jour. Quelle remarque à faire sur ce cri du Héros expirant! Il dit : » Qu'il au» roit préféré à l'éclat de tant de victoi» res qui lui devenoient inutiles au » Tribunal du Juge des Rois & des Hé» ros, le mérite d'un verre d'eau don» né aux pauvres pour l'amour de l'E» tre Suprême. » Quelle grande leçon sur la bienfaisance, sur l'humanité!

L'Historien termine cette vie par le portrait de *Luxembourg* & par des détails sur son caractère. Je me bornerai à ce trait touchant. A la journée de Nervinde *Luxembourg* remarqua un soldat du Régiment des Gardes Françoises qui quittoit son Corps : *Où vas-tu*, lui dit le Maréchal? *Mourir à quatre pas*,

d'ici, lui répondit le ſoldat en ouvrant ſon habit pour lui faire voir une bleſſure mortelle : *Mais je bénis le Ciel d'avoir perdu la vie pour mon Prince, & d'avoir combattu ſous un auſſi digne Général que vous. A l'article de la mort où je ſuis, je peux bien vous aſſûrer qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne ſoit pénétré du même ſentiment.* Heureuſe la Nation qui produit de tels Héros, & ce grand homme n'étoit qu'un ſimple ſoldat.

On peut dire auſſi, Monſieur, heureux les grands hommes qui ont des Hiſtoriens comme celui des *Montmorencis*. On ne peut écrire avec plus de nobleſſe, de préciſion & de feu. M. *Deſormeaux* fait aimer autant qu'admirer M. *de Luxembourg*. Il ſçait varier ſes éloges. Jamais Hiſtorien ne donna plus de vie & d'intérêt à ſes batailles; il ſçait être grand ſans enflure, ſans hardieſſes contre le Gouvernement & la Religion; il adoucit les vérités dures, mais ne les montre pas moins. De tels écrivains, Monſieur, ne peuvent recevoir trop d'applaudiſſemens de la patrie. Ils en deviennent, s'il eſt permis de le dire, les Légiſlateurs, en

ſçachant embellir ces grands exemples de vertu, de nobleſſe d'ame, de talent & de génie qui devroient être éternellement ſous les yeux de nos concitoyens.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Juillet 1764.

LETTRE XI.

Du Plaiſir.

IL vient de paroître un ouvrage en deux Parties, intitulé : *Du Plaiſir ou du moyen de ſe rendre heureux*, *par M. l'Abbé H. C. A. H.* qui ſe trouve à Paris chez *Panckoucke*, rue & à côté de la Comédie Françoiſe. L'auteur nous dit dans l'*Avant-Propos* que la Comédie, dont le titre eſt *Le Plaiſir*, lui a fait naître l'idée de s'exercer ſur ce ſujet. Il rend compte du deſſein & de la marche de cet écrit. Il fait voir la mauvaiſe foi des hommes, quand ils diſent qu'ils ſont heureux. » Le bonheur eſt le premier & le plus important objet de nos vœux. On ne ſouhaite d'exiſter que pour arriver à ce

» but. En le manquant, tout eſt indiffé-
» rent, odieux, inſupportable, hor-
» mis la mort. La nature eſt auſſi ingé-
» nieuſe qu'avide d'en inſpirer les
» moyens; mais la raiſon veut qu'on
» les épure, & la Religion ordonne de
» les perfectionner. Que font les hom-
» mes? Ils corrompent leurs idées; ils
» tranſgreſſent les loix divines & hu-
» maines. De-là ces ennuis, ces dou-
» leurs, ces remèdes qui empoiſonnent
» leurs jours. Paſſerons-nous éternelle-
» ment la vie à définir un homme heu-
» reux & à ne l'être jamais? » Le mon-
de conſtitue le bonheur dans les ri-
cheſſes, les honneurs, &c. Le grand obſ-
tacle au bonheur eſt dans le foyer des
paſſions allumé par nos deſirs. On de-
mandoit à *Socrate* ce que c'étoit que le
Bonheur: Le Plaiſir, répondit-il, *qui
n'eſt ſuivi d'aucun repentir.* Vous ſen-
tez, Monſieur, que cet ouvrage eſt une
eſpèce de Cours de Morale ſur le véri-
table *Plaiſir*, ſur le *Plaiſir* innocent,
qui, loin de plonger l'ame dans une lé-
targie dégradante, en réveille la poin-
te, ſi l'on oſe le dire, & l'élève à la
contemplation ſublime de ſon auteur.

L'écrivain Philoſophe commence

ſon ouvrage par ce Chapitre : *Qu'eſt ce que le Plaiſir & de ſa néceſſité* ? Il eſt l'ame de la Nature. Sans le plaiſir, elle s'affaiſſeroit ſur elle-même. C'eſt le plaiſir qui lui donne le mouvement, la vie. On ne nous en donne ici aucune définition ; on ſe contente de dire : » Le » plaiſir me paroît être un ſentiment » agréable, excité par la réalité, ou l'ap» parence de quelqu'objet. » Le plaiſir eſt de tout âge, de tout pays, de toutes les conditions & ſituations de la vie. Tableau des effets de ce plaiſir, qui eſt, en quelque ſorte, l'agent méchanique de tout être animé. Vous aimerez cette définition de la volupté. » La volupté » proprement dite eſt le ſentiment ré» fléchi du plaiſir ; plus onctueuſe que » lui, elle pénètre l'ame d'un profond » ſentiment ; on pourroit l'appeller » *plaiſir aſſaiſonné*, dans le ſens qu'on » appelle l'eſprit *raiſon aſſaiſonnée*. »

A la volupté criminelle dont l'auteur peint les excès avec énergie, il oppoſe une autre ſorte de volupté » également » fille du plaiſir, mais digne d'être ſa » mère par l'avantage qu'elle a ſur lui ; » ſes principes ſont ſaints ; ils dérivent » de la vertu, ſans donner la moindre

» atteinte aux bonnes mœurs, ennemie « des folles passions qui engendrent les » regrets, les inquiétudes, les agita- » tions, les emportemens monstrueux; » elle se plaît dans la modération & le » calme du cœur....... Ses effets sont de » rajeunir l'ame sans la rendre inconsi- » dérée, de l'attendrir sans l'amollir, » de l'ébranler sans la déplacer de son » assiette, de l'élever au-dessus d'elle- » même sans l'*affoller*, de l'unir étroi- » tement à l'objet de ses desirs sans » l'ennuyer ni la dégoûter. Un Sçavant » en goûte les douceurs dans l'étude; » le bienfaisant dans des actes de géné- » rosité. »

Trois temps concourent différemment au plaisir. Le *passé* que la mémoire considère; le *présent* qui a son objet sous les yeux; l'*avenir* dont l'espérance se flate. Il faut suivre dans l'auteur les développemens de ces propositions. Je ne sçais si les Dames seront contentes de la façon de penser de l'anonyme. » Les femmes sont plus sensibles au » plaisir que les hommes, à cause de » la plus grande délicatesse de leurs fi- » bres. Si l'image des objets externes » réjaillit avec plus de vivacité sur leurs

» sens, l'effet en dure moins. De-là
» tant de choses pour lesquelles leur es-
» prit se passionne vîte, & dont il re-
» vient aisément; leur extrême sensi-
» bilité pour la vertu, en les armant
» d'une pudeur austère, combat contre
» leur forte inclination pour les plaisirs
» opposés à l'honnêteté des mœurs;
» tandis que les sentimens vertueux pré-
» valent, les sensations criminelles
» échouent contre leur sagesse, ainsi
» que des flots qui se brisent contre un
» roc; mais cette barrière, une fois ren-
» versée, leur cœur, tel qu'un coursier
» fougueux, s'abandonne à ses trans-
» ports effrénés, en confirmant, par les
» ravages qu'il cause, l'excès de leur pen-
» chant aux plaisirs sensuels. »

Des différentes sortes de plaisirs. Il résulte des raisonnemens de l'auteur que le plus heureux est celui qui a le plus de plaisirs vrais, & le plus malheureux celui qui a le plus de plaisirs faux. Le bonheur est la récompense de la vertu, & le malheur la punition du vice. Je parle d'après l'auteur. Je crois que si l'on vouloit discuter ces propositions, il seroit aisé de les combattre. Le sage écrivain a beau nous dire, après *Socrate*,

que *les gens de bien sont heureux & les méchans malheureux*. Ce sont-là de ces idées Platoniques qu'une trop malheureuse expérience contredit ; mais il est toujours très-louable de bâtir de pareils systêmes.

Portrait des plaisirs des sens, des plaisirs de l'esprit, des plaisirs du cœur ou du sentiment. » L'amitié qui unit » deux égaux, dont l'esprit & les mœurs » sont conformes, promet une consis» tance permanente, & ces délices du » sentiment que goûte une ame incor» porée dans une autre ; ils n'ont be» soin ni d'étude ni de fard pour s'en» tre-communiquer leurs tendres épan» chemens ; leur cœur voltige sur leurs » lèvres, & son langage intelligible en » toute occasion suffit. Jamais gênés, » toujours à leur aise, ils ne craignent » ni la censure ni le sarcasme que les » Grands dorent d'un clinquant de po» litesse, & qu'un sot reçoit humble» ment à titre de protection. Toujours » riches & puissans, parce qu'ils ne sont » qu'un ; rarement égarés, l'un sert de » soleil à l'autre dans les jours nébu» leux ; plus rarement abattus par des » revers de fortune, le plus fort com-

» muniquant de ses forces au plus foi-
» ble. Jamais de vuide, l'absent est
» remplacé par le présent ; dirai-je en-
» fin qu'ils sont immortels ? Oui, après
» que la mort a emporté l'un d'eux, le
» survivant représente le défunt. Cha-
» que fois qu'on le rencontre, on s'i-
» magine les voir encore tous deux, &
» le second n'est pas devenu sitôt la
» proie de la terre, que leurs ames,
» réunies dans le sein de la Divinité,
» recueillent les fruits éternels d'une
» union sainte & inviolable. »

Digression sur le plaisir du jeu de Cartes. On ne doit s'y proposer qu'un délassement honnête, en ne jouant ni trop souvent ni trop long-temps, risquer peu & choisir son monde.

Les Signes du Plaisir ouvrent la seconde Partie de cet ouvrage estimable. Rien n'est plus incertain que les signes du plaisir dans les animaux. Le rire qui leur a été refusé est dans les hommes le caractère parlant du plaisir.

Des moyens de parvenir au Plaisir. Il importe de prévenir dès la plus tendre jeunesse ce qui peut diminuer en nous ou dans autrui la somme des sentimens agréables. Les hommes ne sont-ils pas

nés pour concourir mutuellement aux moyens de se rendre, d'après les règles de la vertu, la vie heureuse? *Le Plaisir veut être diversifié. Il faut économiser le Plaisir. Les principaux obstacles au Plaisir. Le Plaisir doit être relatif à l'âge, au sexe, à la condition & aux circonstances de la vie. Quelle doit être la fin du Plaisir.* Tous ces Chapitres, Monsieur, sont traités avec beaucoup de sagacité. » La fin qui convertit le plaisir en mé» rite, loin d'y préjudicier, en aug» mente les avantages; on devient plus » éclairé sur le choix de l'objet & des » moyens. Rarement le préjugé & l'er» reur en imposent. Plus attentif à en » faire naître le moment, on en jouit » quand on veut; plus ingénieux à le » varier, le sentiment s'en renouvelle; » plus soigneux d'en ménager la mesu» re, il ne perd rien de sa vivacité; » plus habile à en prévenir les obsta» cles, il se conserve sans altération; » plus prudent pour en assortir l'espèce, » il n'expose ni au repentir ni au ri» dicule, parce que le plaisir, dirigé » vers un but méritoire, annonce la » sagesse du cœur & de l'esprit, dont » les égaremens sont le principe de nos » malheurs & de nos ennuis. »

Cet ouvrage eſt judicieux & reſpire la plus ſaine morale. Il ſeroit heureux pour l'humanité que la métaphyſique répandue dans ce Livre fût appuyée ſur des vérités pratiques. Il y a peu de neuf; l'expreſſion, en général, eſt élégante & noble.

Les Loiſirs & amuſemens de ma Sollitude.

Duchesne Libraire rue Saint-Jacques a des exemplaires d'une Brochure intitulée: *Les Loiſirs & Amuſemens de ma Solitude, ouvrage moral*, imprimé à Lauſanne. Ce ſont des réfléxions ſemées de traits d'Hiſtoire intéreſſans qui rendent le raiſonnement plus ſenſible, & lui prêtent une nouvelle force. L'ouvrage eſt diviſé par Chapitres.

DE LA FORTUNE.

» La modération dans les deſirs ſe» roit bientôt déſerter la Cour de la » Fortune; celui qui paſſe ſa vie à cou» rir après elle, cherche, ainſi qu'un » Chimiſte, la connoiſſance du grand » œuvre. » Voici une image allégori-

que dans le goût de *Balthasar Gratien*, qui vous attachera par les vérités qu'elle renferme.

» Une montagne escarpée & inculte » offre aux passans un Temple antique » à moitié ruiné; une Beauté modeste » en garde l'entrée ; ses yeux sont doux » & timides ; l'or & les pierreries ne » brillent point sur ses vêtemens; elle » est parée de ses seuls traits. Entrez, » dit-elle, je suis la vertu; la paix, la » candeur, la justice me servent de » compagnes ; les remords n'ont ja- » mais souillé l'air que je respire. En- » trez, vous jouirez du vrai bonheur. » Non, lui répondent les voyageurs, » non, nous cherchons la Fortune.

» Plus loin s'élève un édifice somp- » tueux. Diverses Nations de la terre » remplissent ses portiques ; quelques » personnes à l'écart, & en petit nom- » bre, n'approchent qu'en tremblant » du parvis; l'injustice, l'avarice, la » fraude ouvrent l'intérieur du Temple; » jadis le mérite en avoit seul la clef. » C'étoit au temps de l'âge d'or; ce » siècle ne reviendra jamais. La Fortu- » ne, une coupe à la main au fond du » Sanctuaire, présente une liqueur aux

» ambitieux ; à peine en ont-ils approché les lèvres qu'ils perdent le souvenir du passé. Celui-ci méconnoît son père ; celui là son ami, même son protecteur ; cet autre le maître dont la veille il se trouvoit l'esclave. »

DU BONHEUR.

Vous serez du sentiment de l'auteur qui est bien opposé à ces enthousiastes qui se sont récriés d'admiration sur la prétendue belle action de *Christine* qui descendit du Trône. » L'Empereur *Marc-Aurèle* sçavoit allier la Philosophie à la souveraine Puissance ; l'une mitigeoit l'autre ; austère dans ses mœurs, amateur de la gloire, l'étude ne l'éloignoit jamais du gouvernement de l'État. Si la Reine *Christine* de Suède avoit suivi l'exemple de ce sage & grand Prince, loin de descendre du Trône, elle y seroit restée pour faire le bonheur de ses sujets. L'étude de l'Histoire & des Belles-Lettres ne doit servir aux Souverains que de délassement ; ils sont appellés à des occupations plus utiles.

DE L'AMITIÉ.

Les traits ſuivans ſont d'autant plus inſtructifs que c'eſt la Morale en action. » Dès l'enfance, *Ariſte* eſt lié avec » *Arguant*. *Ariſte*, d'un caractère altier, » veut ſubjuguer ſon ami, Philoſophe » auſtère, il ne ceſſe de le condamner, » critique ſes moindres actions. Une » paſſion dominante triomphe d'*Ar-* » *guant*. *Ariſte* d'autorité veut l'en gué- » rir, ſans avoir égard aux foibleſſes » humaines, ſemblable à un Chirur- » gien, qui, loin d'employer des remè- » des doux & utiles à la guériſon d'une » plaie, couperoit la partie offenſée, & » cauſeroit la mort au malade.

» *Iphis* aime la vertu; mais il aime » encore plus *Cléarthe*; il ſert ſes paſ- » ſions, entre dans tous ſes goûts, & » leur applaudit. Il pourroit ramener » ſon ami à la ſageſſe; il a toute ſa » confiance; *Cléarthe* d'un naturel do- » cile ſuivroit de ſalutaires avis. *Iphis* « n'oſe les donner; il craint de cauſer » des peines à ſon ami, ou de refroidir » leur union.

» *Thélamon* pousse à l'excès son at-
» tachement pour *Cléambule.* Il vou-
» droit être le seul objet de ses pensées,
» de ses actions; la moindre négligence
» de la part d'un ami est un crime; ja-
» loux, soupçonneux, il exige sans cesse
» des sacrifices. *Ariste*, *Iphis*, *Théla-*
» *mon* ne connoissent point la vraie
» amitié. *Ariste* est trop dur, *Iphis* trop
» indulgent; *Thélamon* est dominé par
» l'amour-propre.

» Les joueurs se donnent des secours
» mutuels. On diroit qu'ils sont amis;
» mais, s'ils se prêtent de l'argent, c'est
» pour le jouer & le perdre.

» Les bonzes, de même que les fem-
» mes, sont implacables dans leurs hai-
» nes; mais ils n'ont pas leur sensibi-
» lité.

» Le trop grand luxe multiplie les
» besoins; il détruit l'amitié, & endur-
» cit les cœurs. »

Trait singulier de patriotisme & di-
gne des plus beaux jours de la Grèce &
de Rome. » Lors du Siège de Turin
» formé par l'armée Françoise, un Ser-
» gent des Gardes Piémontoises avec
» quelques soldats, gardoit le souter-
» rein d'un ouvrage avancé de la Cita-

» delle ; la mine étoit chargée ; il n'y » manquoit qu'un sauciſſon pour faire » ſauter pluſieurs Compagnies de Gre» nadiers qui s'étoient emparés de l'ou» vrage, & y avoient pris poſte. La perte » de l'ouvrage auroit pu accélérer la red» dition de la Place ; ce Sergent, avec » fermeté, ordonne aux ſoldats qu'il » commandoit de ſe retirer, les charge » de prier de ſa part le Roi ſon maître » de protéger ſa femme & ſes enfans, » bat un briquet, met le feu à la pou» dre, & périt pour ſa patrie. »

Que l'auteur nous a bien tracé le portrait de la plûpart de ces honnêtes gens du monde qui méritent, au premier coup d'œil, d'être éternel, & perdent tout leur prix au ſecond ! » *Argaſte* eſt » d'un caractère doux, ou, pour mieux » dire, *Argaſte* n'en a aucun. Il réfléchit » peu ; il ne ſe décide que par l'eſprit » des autres ; ſon amour naturellement » porté au bien eſt le jouet cependant » de toutes les impreſſions qu'on veut » lui donner. Il ne manque à *Argaſte* » que de la fermeté pour être la probité » même.

DES ACTIONS HUMAINES.

» Avant que de décider si une ac-
» tion est réellement bonne, il faut en
» connoître le principe. Si on faisoit cet
» examen à la rigueur, eh combien
» d'hommes y perdroient!

» Il se trouve des actions dont le pre-
» mier motif est vicieux, & que la ver-
» tu termine; d'autres que la vertu dé-
» cide, & qui finissent par être vicieu-
» ses; d'autres enfin qui sont un com-
» posé alternatif de vertus & de vi-
» ces. »

Je vous ai déja dit que cet ouvrage étoit semé de petites histoires, parmi lesquelles j'ai distingué celle-ci, intitulée : *Histoire d'Abdounadir*. Cet *Abdounadir* vivoit près d'Alep en Syrie; il étoit le plus riche des Maronites Montagnards, très-estimé par ses vertus, ses talens, & sur-tout par sa haute intégrité; c'étoit un cœur droit, pénétré de l'amour de l'humanité. Un jour traversant Alep, il apperçoit une jeune personne dans un sallon dont les jalousies étoient ouvertes; il en devient éperdûment amoureux, forme le dessein de

l'épouser, & la demande en mariage à son père qui étoit un Evêque Maronite. La jeune Beauté s'appelloit *Sophie*. Les offres d'*Abdounadir* sont acceptées. Un jeune Grec nommé *Andros* se présente en larmes aux yeux de l'époux futur de *Sophie*; il lui raconte le sujet de son désespoir; il a sauvé la vie à *Sophie* au moment qu'elle alloit tomber entre les mains de brigands. *Ipsicrate*, le père de *Sophie*, pour récompenser *Andros*, lui avoit promis la main de sa fille: » Vous allez posséder, lui dit » l'infortuné jeune homme, un bien » qui auroit fait ma félicité; jugez de » ma douleur; vous méritez *Sophie*; vos » vertus, vos richesses rendront son » sort heureux; soyez son époux; mais » ne me refusez pas la triste consolation » de lui faire mes adieux en votre pré» sence; je me retirerai ensuite dans un » de nos Monastères, où j'espère que » la mort m'affranchira bientôt de mes » maux. Mais, continue *Andros* en bai» sant la main d'*Abdounadir* qu'il arro» soit de ses larmes, ne me refusez pas, » Seigneur, de voir encore une fois *So*» *phie*. » *Abdounadir* lui répond que son affliction le touche; mais il ne lui

dissimule pas que son amour pour *Sophie* est aussi vif que le sien, & qu'il n'est plus le maître de renoncer à un hymen qui fait couler les pleurs d'*Andros*. » On vante, poursuit-il, ma ver-
» tu, la sagesse de mes conseils; j'ai
» la confiance du Prince, l'autorité sur
» ses sujets; mon nom est connu dans
» tout l'Empire. Qu'il est aisé de se
» faire une réputation! Ce sage *Ab-*
» *dounadir*, mon fils, est le plus foible
» des hommes; en proie à une passion
» toujours dangereuse, puisqu'elle trou-
» ble la tranquillité de l'ame, où la ver-
» tu seule doit regner: victime de cette
» cruelle passion, je fais une injustice,
» je sépare deux cœurs qu'unit une ten-
» dre sympathie, deux cœurs qui sem-
» blent avoir été formés l'un pour l'au-
» tre. » Il ajoûte qu'il veut adoucir son infortune en lui donnant sa nièce en mariage. *Andros* le refuse, & ne demande qu'à voir encore *Sophie* pour la dernière fois. Enfin, cet amant déguisé en esclave du consentement d'*Abdounadir*, voit sa chère *Sophi*. Au moment qu'il est près d'expirer de douleur aux pieds de sa maîtresse, le généreux *Abdounadir* dompte sa passion, engage le père

de *Sophie* à donner sa fille au jeune Grec; & pour que cet hymen ne soit pas rejetté, il fait présent à son rival d'une somme d'argent qui le met en état de recevoir la main de *Sophie*.

Il y a de l'intérêt, du jugement & de l'honnêteté dans cette bagatatelle littéraire. On nous annonce dans un *Avis* que cet ouvrage est le fruit des délassemens d'un Militaire qui met son plaisir tranquille à méditer sur la vie humaine. Plusieurs de ses pensées n'ont pas le saillant de la nouveauté; mais il n'y en a point qui ne soient dictées par un esprit droit & un cœur vertueux. Il seroit heureux pour l'humanité que les délassemens de la plûpart des hommes fussent tels que ceux de ce respectable Militaire! Ils seroient toujours assûrés de l'estime publique, & contribueroient à la sagesse des mœurs & aux progrès de cette saine raison qui rejette les fougues de l'audacieuse Philosophie, & la froide indifférence de cette misantropie qui fait tant de faux Sages.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Juillet 1764.

LETTRE

LETTRE XII.

Eloge de Charles III, dit le Grand Duc de Lorraine.

J'Ai reçu, Monsieur, un exemplaire d'une Brochure, dont le titre porte qu'elle a été imprimée à Francfort. C'est l'*Eloge de Charles III, dit le Grand Duc de Lorraine, Marchis, Duc de Calabre, Bar, Gueldres*, &c, &c, &c, par *Joseph-François Coster* de Nancy. L'*Avant-Propos* vous instruira de l'historique. » *Charles*, que quelques Histo-» riens appellent *Charles II*, parce qu'ils » refusent de regarder comme premier » Duc *de Lorraine Charles de France*, frè-» re du Roi *Lothaire*, que le plus grand » nombre d'après l'usage reçu de son » temps nomment *Charles III*, & qui » est connu en Lorraine sous le nom du » Grand Duc *Charles*, nâquit à Nan-» cy le 18 Février 1543; il étoit fils de » *François I* Duc de Lorraine, & de » *Christine de Dannemarck*, nièce de

» *Charles Quint*. Le Duc *François* mou-
» rut en 1545, laissant par son Testa-
» ment la Régence de ses Etats, pen-
» dant la minorité de son fils, à *Chris-
» tine de Dannemarck*, & à *Nicolas de
» Vaudemont* Evêque de Verdun. En
» 1559, *Charles III*, conduit à Paris dès
» son bas âge & élevé à la Cour de *Hen-
» ri II*, épousa *Claude de France*, fille
» de ce Monarque, morte le 21 Février
» 1574. *Charles III* eut de ce mariage
» neuf enfans; *Henri* qui lui a suc-
» cédé, & qui est mort sans enfans mâ-
» les; *François* Comte *de Vaudemont*,
» qui fut aussi Duc *de Lorraine*, & qui
» remit sa Couronne à *Charles IV* son
» fils; *Charles* Cardinal de Lorraine;
» *Christine* mariée au Grand Duc de
» *Toscane*; *Antoinette* mariée au Duc
» de *Clèves*; *Catherine* Abbesse de *Re-
» miremont*, & fondatrice des Dames du
» Saint Sacrement; *Elisabeth* mariée au
» Duc de *Bavière*; *Anne* & *Claude*
» mortes en bas âge. Il mourut à Nancy
» le 14 Mai 1608. En commençant par
» son éloge, ceux que je destine aux
» Princes de la Maison de Lorraine,
» j'ai voulu montrer comment il a mé-
» rité le nom de *Grand*. Si son auguste

» descendant daigne se faire lire mon » ouvrage, il voudra bien jetter un coup » d'œil sur le frontispice; c'est à lui que » s'applique ce qu'un Génie paroît y » dire de la Déesse de la guerre, de la » Sagesse & des Arts : *Hæc à te non* » *abludit Imago.* »

Je vais, Monsieur, vous citer les traits les plus saillans de cet *Eloge.* » Les contemporains de *Charles III* » l'ont décoré des beaux noms de *Bien-* » *Aimé*, de *Bienfaisant*, de *Bon*; la » Postérité l'a proclamé *Grand.* A quels » exploits, à quelles vertus a-t-elle dé- » cerné ce titre glorieux ? *Aléxandre* en » fut redevable à la grandeur de son cou- » rage, *Pierre Corneille* à la sublimité » de son génie; *Louis XIV* à l'éléva- » tion de son ame; *Henri IV* fut *Grand* » par la bonté de son cœur, & ce fut la » grandeur de *Charles III.* »

L'Orateur nous fait sentir adroitement la distribution des parties de son Discours par ce peu de mots : » Je vais » peindre un sage Guerrier, un Légis- » lateur profond, un homme vertueux. » La première Partie débute ainsi :

» *Horace* qui sçavoit louer, félicitoit » *Auguste* de ce qu'il défendoit l'Em-

» pire par les armes. *Auguste* cependant
» étoit le pacificateur de l'Univers ; il
» avoit fermé le Temple de *Janus* ;
» c'est qu'aux yeux de ce Poëte Philo-
» sophe, le Prince qui veille sur ses
» frontières est plus grand que celui qui
» cède à l'ambition de les étendre. »

Portrait de quelques qualités extérieures de *Charles*. Il étoit si bien fait, que tous les Princes de l'Europe vouloient avoir son portrait. *Amurat III*, Empereur des Turcs, se le faisoit apporter tous les ans. Dans un voyage qu'il fit en France à l'âge de 60 ans, une infinité de personnes se rendirent à la Cour pour le seul plaisir de l'y voir. *Charles* dans ces temps d'orage où notre patrie étoit dévorée du feu des factions, & livrée à toutes les fureurs du fanatisme, *Charles*, comme un ange de paix au milieu de cette troupe de Princes égarés dans leur cruelle politique, offre sa médiation à la Cour de France pour désarmer la haine des Protestans & les ramener à la soumission. Les Espagnols, les Allemands, les Anglois, les Suisses vendus à l'un ou à l'autre des partis aidoient les François à se détruire. *Charles* ne permet pas que ses sujets partagent

cette fureur; il leur défend de s'enrôler sans son consentement.

M. *Coster* suit les belles actions de son Héros avec une précision qui peut-être fait tort à la majesté de l'éloquence & à la profondeur du sentiment, mais qui distingue l'écrivain philosophe. Ce qu'il dit de *Henri IV* est noble & touchant: « O *Henri IV*, comment se rappeller les événemens de votre regne sans » éprouver, sans faire éclater les senti- » mens de vénération & d'amour que » votre nom seul inspire? Vous avez » conquis un Royaume que tous les » cœurs eussent dû s'empresser à vous » offrir; vos droits, comme vos vertus, » avoient été contestés, méconnus, » c'étoit l'injure du temps; vous l'avez » pardonné à vos sujets rebelles, à vos » voisins jaloux. Si *Mayenne* n'eût pas » été un Ligueur, *Charles* eût toujours » été votre ami, votre allié, & l'Histoire dépose qu'il étoit digne de l'être. »

Je passe, Monsieur, comme je vous ai prévenu, sur une infinité de détails que vous lirez dans l'original. C'est ainsi que l'Orateur, qui sçait apprécier la vé-

ritable grandeur, nous peint le Duc *de Lorraine* occupé du bonheur de ses sujets. » Instruit par-tout de ce qui s'est » passé sous ses yeux, il jette sur l'avenir un regard paternel. Il forme le » projet de ménager aux habitans de la » campagne un rempart pour leurs personnes, un asyle pour leurs biens contre les ravages de la guerre. Concevoir un projet vaste, en saisir tous » les rapports, l'exécuter rapidement » dans tous ses points, c'est la marche » du génie. *Charles* propose son idée » aux hommes à talens qui l'environnent. On en trouve toujours dans la » Cour des grands Princes. Le plan de » la Villeneuve de Nancy est proposé, » admis; & dans un très-court espace » de temps, la Lorraine voit dans son » centre s'élever la plus grande de ses » Villes & la meilleure de ses Forteresses. Peindre les maux qui, trente » ans après, firent sentir les avantages de » ce grand établissement, ce seroit charger & rembrunir un sujet agréable; » n'étudions que le siècle de *Charles*. Au » milieu d'une mer orageuse, les bords » escarpés d'une Isle *agréable* défendent » ses habitans de la fureur des flots &

» de la violence des tempêtes. Ainsi au » milieu d'un siècle de guerres & de di» visions, *Charles* veillant sur ses fron» tières, maintint ses Etats dans une » paix profonde. Des ennemis domes» tiques pouvoient la troubler ; au se» cours de ses armes, *Charles* ajoûta le » secours de ses loix. »

Charles représenté comme le suprême Législateur de la Lorraine. Détails à ce sujet. Ces détails offrent des lumières qui peuvent être utiles aux personnes que leurs emplois appellent à la réformation des loix.

Vous serez content, Monsieur, de cette espèce d'écart qui échappe à l'ame sensible de M. *Coster*. « O mère féconde de tous les êtres, seule dispensa» trice des véritables richesses, ton sein » flétri, desséché, laisse tes enfans dans » la langueur ; tes mains autrefois si » bienfaisantes sont fermées à leurs be» soins ; le triste cultivateur n'est plus » que le fermier appauvri d'un fonds qui » appartenoit à ses pères ; s'il sème, ce » sont les restes de sa subsistance ; » & quand il les aura arrosés de ses » sueurs, la récolte ne sera pas pour lui ; » ce qu'il pourra dérober au luxe absor-

» bant des Villes, mille autres causes
» de destruction viendront le lui dispu-
» ter........ Qu'il me pardonne ce triste
» écart. L'Orateur voudroit peindre le
» siècle de *Charles*; le citoyen s'est at-
» tendri sur les malheurs de son siè-
» cle. »

Tout ce que l'auteur nous dit sur l'Agriculture & les Arts annonce un esprit solide. Il décrit ainsi la Jurisdiction Consulaire, dont *Charles* fut le fondateur. « Si je proposois d'ériger un Tri-
» bunal, dont les membres parvenus
» sans brigue à l'honneur de Juges &
» d'Arbitres, en supportent le fardeau,
» sans murmure, quoique sans espé-
» rance & sans émolumens; &, après
» plusieurs années d'exercices, en abdi-
» quent la distinction sans récompense,
» comme sans regret; on me renverroit
» au beau siécle de *Regulus*; cependant
» ce phénomène existe au milieu de
» nous, & s'il n'étonne pas nos regards,
» c'est que sa lumière uniforme & pai-
» sible échappe aux yeux d'une Nation,
» toujours également frappée de l'éclat
» des Tribunaux supérieurs qui la régis-
» sent. Le Restaurateur de la Lorraine,
» *Charles*, a donné un commerce à ses

» Etats, & à ce commerce des Juges » commerçans. Dès l'année 1597, épo» que de sa création, la Jurisdiction » Consulaire, exercée sommairement » & gratuitement, faisoit triompher le » bon sens de toutes subtilités de la » chicane, défendoit par ses avis & ses » remontrances le commerce des entre» prises de la nouveauté. »

Vous verrez à ce propos, Monsieur, les idées de M. *Coster* sur le Commerce. Il paroît mettre *Sulli* beaucoup au-dessus de *Colbert*. Il entre même dans des discussions relatives à ce sujet, mais que je crois étrangères à l'éloquence. Il est vrai qu'un amateur du bien que les Grands peuvent faire aux hommes, verra avec plaisir le développement de l'ordre politique créé & fixé par le Héros de l'Orateur. On y admire le spectacle d'une administration dirigée par ce principe simple, mais sublime : *l'aisance du peuple fait la richesse du Prince.* La règle de l'auguste Souverain de Lorraine, règle éternelle sur laquelle est assise la base de tous les Empires, étoit que des bonnes mœurs des citoyens dépendoit le bonheur de la Société. » Je » parle de bonnes mœurs dans un siècle

» que mes contemporains accusent d'en
» méconnoître les avantages & d'en ou-
» blier jusqu'au nom. Je viens préco-
» niser des ordonnances contre l'usure
» dans un temps où nos prisons sont
» pleines de débiteurs véxés par l'usu-
» re, & ne renferment aucun usurier;
» laissons le soin de censurer nos mœurs
» à ceux qui sont chargés de les réfor-
» mer; chaque siècle à ses usages &
» leurs abus, ses maux & leurs remèdes,
» en un mot, son caractère & son es-
» prit. »

Tableau des héréśies & des révoltes qui en furent les suites. Le fer & la torche à la main, le Luthéranisme se présenta dans la Lorraine; il en fut repoussé par des victoires sanglantes & des Edits sanguinaires. *Charles* ne consulta que sa Religion sur les moyens de la maintenir. » A la politique qui
» compte les hommes, *Charles* préféra
» la sagesse qui les pèse; il ne laissa
» point à ses descendans le soin fâcheux
» de punir les enfans des fautes de leurs
» pères; il attaqua le mal dans sa raci-
» ne; il en prévint les progrès; ses loix
» interdirent la Lorraine aux Sectaires,
» aux Hérétiques, & leurs disputes, leurs

» conciliabules, & sur tout leurs Livres
» à ses sujets; elles soutinrent ceux qui
» chancelloient; elles rappellèrent ceux
» qui s'égaroient; ou si l'opiniâtreté
» d'un petit nombre les rendit sourds
» aux vœux de la Loi, ils arrachèrent
» à *Charles* des regrets, & non pas des
» cruautés. *Dubourg* à Paris, *Morus* à
» Londres, *Servet* à Genève expiroient
» sous le glaive du fanatisme, & *Char-
» les* disoit à ses sujets apostats : *Mes
» enfans; car la punition que vous arra-
» chez à mon cœur me fait sentir que je
» suis votre père; je dois vous exclure
» d'une famille dont vous rompez l'u-
» nion. Puisque les soins que prend pour
» vous votre patrie, vous aigrissent &
» vous soulèvent, portez librement sous
» un autre ciel votre argent, votre indus-
» trie; les biens, dont je vous abandonne la
» disposition, sont des titres suffisans pour
» être accueillis dans quelques Provinces
» qui vous tendent les bras; leur politi-
» que calcule déja ce que vous ajoûterez
» à leur puissance. Puisse le prestige qui
» vous séduit se dissiper bientôt! Puisse
» un sérieux repentir vous rendre à une
» patrie qui compte pour beaucoup la Re-
» ligion, les vertus & les bonnes mœurs.* »

Charles montre les mêmes lumières, le même amour de l'humanité pour étouffer les duels. M. *Coster* observe avec raison que *Henri II*, attristé de la mort *de la Châteigneraye* qu'il aimoit, avoit juré solemnellement de ne plus les permettre ; en assignant deux ans après à *Daguerre* un champ de bataille, il avoit immolé à cette frénésie la foi de son serment.

L'homme dans *Charles* n'est pas moins estimable que le Souverain. M. *Coster* nous a très-bien exprimé les transports de la tendresse filiale de son Héros ; cet amour si pur est récompensé lorsqu'il devient époux, lorsqu'il devient père d'une postérité nombreuse. » C'est dans » le sein de sa famille, c'est avec ses en-» fans que *Charles* vient oublier les fa-» tigues du Gouvernement. Heureux » père, il n'a point de foibles à leur ca-» cher ; il n'a que des fautes légères à re-» prendre ; il revit dans sa postérité ; il » jouit de l'avenir & de lui-même. Avec » les plus petits, il est enfant, il s'amu-» se ; il étudie, il raisonne avec les ca-» dets ; il combat, il regne avec les aî-» nés. »

Sa vie privée. Ses amusemens, ses

occupations, les Arts qu'il favorisoit. » L'amour de l'ordre, cette borne po- » sée par la justice & détruite par le » temps, entre le luxe qui absorbe & » la magnificence qui rend plus qu'elle » n'exige; l'amour de l'ordre, ce senti- » ment judicieux qui sçait allier la li- » béralité avec l'économie, & qui re- » garde l'aisance du peuple comme le » plus bel ornement du Trône; l'amour » de l'ordre fut pour *Charles* une source » plus abondante de richesses que pour » *Philippe III* les mines du Potose, & » pour *Médicis* toutes les inventions de » ses traitans Italiens. A la fin de chaque » semaine, il examinoit, il faisoit ac- » quitter sa dépense. » Dans les occa- sions où le Prince devoit en imposer, il sçavoit déployer cette magnificence que l'on aime lorsqu'elle est accompagnée de l'affabilité & de la générosité.

Il regna pour tous ses sujets. Ce trait, Monsieur, me paroît un des plus beaux & des plus flateurs. » Les Lorrains, tou- » jours dans le cœur de *Charles*, avoient » toujours eu les yeux sur lui; c'est le » caractère national. Son berceau avoit » été arrosé de leurs larmes; tous les mo- » mens de sa vie étoient marqués par

» les preuves de leur amour ; s'il par-» toit, mille de ses sujets l'accompa-» gnoient jusqu'à la frontière ; c'étoit » un jour de deuil. Quand il revenoit, » dix mille alloient à sa rencontre ; c'é-» toit un jour de triomphe. Dans les » fêtes, dans les occasions d'éclat, les » Nobles étoient son cortège ; un peu-» ple nombreux étoit sa Garde ; ses » plaisirs faisoient la félicité de tous ; » ses maladies étoient des calamités pu-» bliques. »

Mort de *Charles*, digne sans doute d'une si belle vie. » Sa grande ame n'é-» prouva point les foiblesses du corps » auquel elle alloit survivre ; elle vit » sans trouble le moment qui alloit l'en » séparer. Sa dernière pensée devoit être » pour Dieu ; l'avant dernière fut pour » son peuple : *Mon fils, je vais entrer* » *dans la voie de toute chair ; aimez &* » *craignez Dieu sur toutes choses ; con-* » *servez la concorde entre vos frères & les* » *Princes de votre Maison, & la paix* » *avec vos voisins. Je vous laisse un Etat* » *tranquille ; je vous le recommande.....* » *& mon pauvre peuple.* Ainsi devoient » se terminer les jours de celui qui n'en » perdit pas un. »

Cet ouvrage est suivi de notes instructives ; celle-ci mérite d'être citée. « L'amour pour les pauvres paroît héréditaire dans la Maison de Lorraine. Quelques malheureux attendoient un jour du Duc *Léopold* leur subsistance ordinaire ; le Prince *Clément* son fils fut si pénétré de leur misère qu'on l'entendit dire à son père avec transport : *Comment se peut il qu'il y ait des pauvres dans vos Etats* ? L'expérience n'avoit point encore enseigné au jeune Prince qu'il étoit absolument nécessaire que là où il y a des riches, il y ait aussi des pauvres ; il sentoit alors, il ne raisonnoit pas ; mais que ce sentiment est sublime ! »

Cet *Eloge*, Monsieur, est plein de noblesse & de philosophie ; on y desireroit plus d'éloquence, plus de chaleur, moins de proxilité, moins de détails, s'il étoit jugé comme un Discours oratoire ; mais à le regarder comme un morceau historique, M. *Coster* mérite des applaudissemens, & je ne doute pas que ce qu'il continuera de donner en ce genre, n'ait du succès parmi ses concitoyens, & même chez les étrangers.

Œuvres de M. le Chancelier Daguessau. Tome IV.

Hérissant Libraire rue S. Jacques vient de mettre en vente le quatrième volume des *Œuvres* de l'immortel Chancelier *Daguesseau*. Ce Tome contient les Plaidoyers prononcés au Parlement en qualité d'Avocat Général, depuis le mois d'Avril 1696 & dans les années 1697, 1698 & 1699. » Plus on avance dans le » Recueil de ses ouvrages, dit l'Editeur » dans un *Avertissement*, plus on y décou» vre ces principes qui lui méritèrent une » admiration générale dont il ne fut point » ébloui. Nous avons cru que le Public » nous sçauroit gré d'en tracer une idée » sommaire, en lui présentant un nou» veau Tome qui fera connoître de plus » en plus quels en ont été les fruits. » On entre dans ces détails qui appuient l'éloge si mérité que l'on donne ici à M. le Chancelier *Daguesseau*. Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici quelques traits du Panégyrique de ce grand homme. » Sçavant avant l'âge de la scien» ce, Jurisconsulte déja consommé, » Orateur & Dialecticien avec la clarté

» & la méthode du Géomètre ; il ne fit
» usage pendant trois ans de ces grandes
» qualités que pour discuter une multi-
» tude d'affaires, dont la plûpart avoient
» plus de difficulté que d'éclat ; aussi ap-
» pliqué à faire connoître la justice que
» peu empressé à se faire connoître lui-
» même. Ce ne fut qu'à la fin de l'an-
» née 1693, que pour remplir un
» autre devoir de son état, il fit pa-
» roître dans sa première harangue
» toute l'élévation de son éloquence
» aussi bien que de son ame.......... On
» sentira dans les Plaidoyers qui for-
» ment ce volume qu'au lieu d'user de
» l'autorité qu'il avoit acquise alors sur
» tous les esprits, il s'applique de plus
» en plus à éclaircir, à prouver, à con-
» vaincre. Si l'on peut s'appercevoir de
» quelque progrès dans ce qui sembloit
» ne pouvoir plus augmenter, c'est que
» maître de sa matière, il se perfec-
» tionne encore dans l'art de réduire à
» ses véritables termes la question qui
» faisoit comme un problême proposé
» à la justice, & de le résoudre par une
» démonstration aussi claire que préci-
» se, lorsque la décision ne dépendoit
» d'un seul point de droit.

On nous parle dans cet *Avertissement* de l'affaire du sieur *de la Pivardière*, qui, coupable de Bigamie, fut accusé d'imposture, lorsqu'il devint le défenseur de sa femme légitime. M. *Daguesseau*, après avoir présenté le tableau surprenant des circonstances effrayantes & des vicissitudes d'une affaire si singulière, se proposa de prouver d'abord qu'il falloit suspendre encore son jugement, & approfondissant les principes de l'instruction criminelle, il laissa ses auditeurs dans l'attente, & indiqua aux Juges une voie aussi sûre que régulière, pour éclaircir ce qui paroissoit si difficile à comprendre. Cinq mois après il en annonça le dénoûment par un second Plaidoyer.

Il n'est pas possible, Monsieur, d'entrer dans les détails de ces Plaidoyers; ces sortes d'ouvrages demandent une espèce particulière de Lecteurs. Je me contenterai d'indiquer quelques titres des Plaidoyers les plus intéressans.

» Dans la Cause du sieur *Odoard du* » *Hazey*, la Dame Marquise *du Fresnoy* & le sieur *Langlois : Si la preu-* » *ve par témoins peut être admise en cas* » *de fraude, même lorsqu'il s'agit d'une* » *adjudication faite en Justice.* »

» Dans la Cause *d'Anne-Henriette*
» *de Busseul* & *Henri François de Busseul*; *il s'agissoit de sçavoir si la condition* SI SINE LIBERIS étant exprimée *par rapport au premier degré de substitution*, & *marquée dans une clause générale du Testament*, *devoit aussi avoir effet par rapport au second degré.*

» Dans la Cause des Religieux Dominicains du Mans & de Frère *Julien Coutard*. 1° Si la profession tacite a lieu en France, ou si elle n'y est pas reçue, même à l'égard des Ordres dont les Constitutions l'admettent? «

» 2° Si, quoiqu'elle ne soit pas autorisée dans le Royaume, un Monastère est obligé d'admettre à la profession, ou de faire subsister un homme, qui, après avoir fait le Noviciat, a continué de vivre comme Religieux, & de porter l'habit Religieux, & s'il est exclus des successions & autres effets civils? «

» 3° Si l'Epilesie résout cette obligation, & si l'on doit regarder comme Epileptique celui qui a eu seulement quelques atteintes de ce mal pendant quelque

» temps ? » Cette dernière Cause est extrêmement intéressante. Je vous invite, Monsieur, à la lire ; elle offre un champ nouveau à la Justice & à la curiosité. La Cause du sieur *de la Pivardière* est encore de ces Causes dont la singularité, si l'on peut le dire, est poussée au merveilleux.

Il y a deux Plaidoyers sur cette matière ; le premier comporte, » 1° Si » le fait de l'existence d'un homme » que l'on prétendoit avoir été assassiné, & qui s'étoit représenté pendant qu'on instruisoit le procès sur » l'assassinat, doit être regardé comme un fait justificatif, dont la preuve ne puisse être admise qu'après » avoir achevé toute l'instruction, ou » comme un fait préalable qui détruit » le corps du délit, & dont on doit » ordonner la preuve sans attendre la » fin du procès. 2° S'il est à propos » d'ordonner que cette preuve sera » faite à la requête de la Partie publique, & de lui réserver de suivre » aussi l'instruction sur le prétendu délit. »

C'est de cette Cause que M. *Daguesseau* disoit dans la harangue qu'il

prononça à la rentrée du Parlement en 1699 » qu'il semble que le caprice » du Sort ait pris plaisir à nous of» frir les matières les plus illustres, » & des sujets véritablement dignes » de la plus sublime éloquence. Com» bien de Causes célèbres (ajoûtoit» il) renfermées dans le cercle étroit » d'un petit nombre d'années ? La Poë» sie a t elle jamais osé rien hazarder » de plus étonnant sur la scène que » ces révolutions imprévûes, ces évé» nemens incroyables qui ont excité » depuis deux ans l'attention & la » curiosité du Public ? La fable la plus » audacieuse n'auroit jamais eu la har» diesse d'inventer ce que la vérité » nous a fait voir, & le vrai a été » beaucoup au-delà du vraisembla» ble, »

Le dernier Plaidoyer de cette belle collection n'excite peut-être pas moins d'intérêt que la Cause *de la Pivardière*. » Il s'agissoit de deux questions » à l'occasion de plaintes respectives; » 1° Si le rapt de séduction est un » crime moins grave que le rapt de » violence, ou s'il mérite d'être pour» suivi avec autant de rigueur,

» 2° Si l'on doit avoir égard à une ac» cusation récimonctoire d'un prétendu assassinat prémédité, formée dans » la vûe de préparer des défenses à ce» lui qui a commis un autre crime. »

Je ne sçaurois mieux louer cet excellent ouvrage qu'en rapportant la fin de l'*Avertissement.* « Toute la suite » de ce Recueil pourra faire le même » effet sur les Lecteurs que la vûe de » ces collections dans lesquelles un » curieux a rassemblé tout ce qu'il a » sçu se procurer de tableaux de dif» férentes grandeurs, d'ébauches mê» mes, & de traits du crayon d'un » grand Peintre. Chacun de ceux qui » viennent les étudier, s'attache à ce » qui est le plus conforme à son goût, » ou qu'il espère le plus de pouvoir » imiter ; mais tous en remportent » une ardeur qui peut surpasser un » jour les premières espérances. C'est » ainsi qu'un grand homme, après avoir » travaillé pour son siècle, est utile » encore aux siècles suivans, & que » ses ouvrages peuvent y former des » hommes, en inspirant, avec une » sage défiance de soi même, l'amour » du travail qui peut seul conduire à la

» perfection dans l'accompliſſement de
» ſes devoirs. »

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Juillet 1764.

AVIS

Charles-Joſeph Panckoucke, Libraire, rue & côté de la Comédie Françoiſe au Parnaſſe, eſt actuellement chargé ſeul de la vente des ouvrages de l'Imprimerie Royale, dont voici la note :

Mémoires & Hiſtoires de l'Académie Royale des Sciences, 97 vol. *in-4°.* Les Tomes 1759 & 1762 ſont ſous preſſe, & paroîtront inceſſamment.

Mémoires & Hiſtoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, 28 vol. *in-4°.* Les Tomes 29 & 30 ſont ſous preſſe, & paroîtront inceſſamment.

Ordonnances des Rois de France, 10 vol. *in-fol.*

Catalogue des Livres imprimés & manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, 10 vol. *in-fol.*

Hiſtoire de S. Louis, par *Joinville*, 1 vol. *in folio.*

Gallia Chriſtiana, 11 vol. *in-fol* Le XIIe Tome eſt ſous preſſe.

L'Oriens Chriſtianus, 3 vol. *in-fol.*

Voyages de *Chabert*, *in*-4°.

Pyramides de *Quito*, *in*-4°.

Aurore Boréale, *in*-4°.

Aſtronomie de M. *Caſſini* & ſuite.

Géométrie de M. *de Fontenelle*, *in*-4°.

Mémoires des Sçavans Etrangers, 4 vol. *in* 4°.

Le 5e vol. eſt ſous preſſe.

Les Tomes 15 & 16 de l'Hiſtoire Naturelle, *in*-12, ſont achevés, & seront en vente le 25 de ce mois; les Tomes 17, 18, 19, 20 qui répondent aux Tomes 8, 9 *in*-4°, paroîtront au mois de Septembre ſans faute, & les Tomes 21 & 24 au mois de Mars 1765.

Meſure du Méridien, *in*-4°.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Contes de Guillaume Vadé.

M. *de Voltaire*, toujours fécond, toujours ingénieux, toujours fin dans ses plaisanteries, a trouvé très-piquant de faire paroître un gros ramas de prose & de vers sous ce titre : *Contes de Guillaume Vadé* : un volume *in*-8° de plus de 400 pages. Ce grand auteur, qui possède tous les secrets de l'esprit humain, attache depuis long temps un sel qui n'est goûté que de lui seul aux noms de Baptême des gens qu'il veut ridiculiser. Par exemple, il regarde comme un tour de force de son imagination d'avoir appellé le *Grand Pascal Blaise Pascal*. Moi-même, s'il m'est

permis de me citer, il pense m'avoir renversé de son souffle satyrique en me nommant *Jean Fréron*. Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre *Vadé* qu'il n'aille agacer dans le tombeau; il lui donne le nom de *Guillaume*, & non content de cette heureuse découverte, il met à la tête des *Contes* une Préface de *Catherine Vadé*, où il est question encore de *Jérôme Carré* son cousin *issu de germain*. Oh que cela est plaisant, *François-Marie Arouet de Voltaire*! Cette Préface débute par les larmes de *Catherine Vadé* sur la mort de son cousin *Guillaume Vadé*, *qui décéda, comme le sçait tout l'Univers, il y a quelques années*, qui ne s'est occupé qu'à faire des Chansons & des Opéra-Comiques depuis dix-huit ans jusqu'à trente, & qui n'eut jamais à soixante-dix ans publié des libelles diffamatoires & des cloaques d'ordure. Il faut se rappeller toutes ces particularités pour savourer l'excellent morceau de M. *de Voltaire* sur *Catherine Vadé*.

» Je courus chez les plus fameux Li-
» braires de Paris, je leur proposai d'a-
» cheter les œuvres posthumes de mon
» cousin *Guillaume*; j'y joignis même
» quelques belles Dissertations de son

» frère *Antoine*, & quelques morceaux
» de son cousin issu de germain *Jérôme*
» *Carré*. J'obtins trois louis comptant,
» somme que jamais *Guillaume* n'avoit
» possédée dans aucun temps de sa vie.
» Je fis imprimer des billets d'enterre-
» ment; je priai tous les Beaux-Esprits
» de Paris d'honorer de leur présence
» le Service que je commandai pour le
» repos de l'ame de *Guillaume*. Aucun
» ne vint. Je ne pus assister au convoi,
» & *Guillaume* fut inhumé sans que
» personne en sçût rien. C'est ainsi qu'il
» avoit vêcu; car encore qu'il eût en-
» richi la Foire de plusieurs Opéra-Co-
» miques qui firent l'admiration de tout
» Paris, on jouissoit des fruits de son
» génie, & on négligeoit l'auteur »
Mais où M. *de Voltaire* se surpasse,
c'est en appellant ce *Carré*, *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré*; c'est à ce trait *qu'il faut rire aux larmes*. Quelle gaîté charmante! Quelle vieillesse respectable!

Cette jolie Préface est suivie du Conte que vous connoissez, *Ce qui plaît aux Dames*, ouvrage mal imité de *Dryden*. Je me rappelle toujours ces vers du meilleur ton.

Je vous parois peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un *peu puante ;*
Cela n'est rien pour des Héros bien nés,
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.

L'éducation d'un Prince. Un jeune Prince regnoit dans Bénévent,

Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Elevé comme un sot & sans en rien sçavoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa Province.
Deux fripons gouvernoient cet Etat assez mince,
Ils avoient abruti l'esprit de Monseigneur.

Emon, honnête Militaire, qui est à la Cour d'*Alamon* (c'est le nom du Prince imbécille) est renvoyé, parce qu'il disoit la vérité. *Alamon* devient amoureux d'*Amide*. Les deux Ministres, par leurs brigues, parviennent à faire renvoyer la maîtresse. Des Musulmans surviennent, s'emparent de Bénévent, mettent tout aux fers, & font muletier le Souverain.

Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse
Son avilissement fit naître sa valeur.

Il voit sa maîtresse près d'être le partage du vainqueur; *Amide* obtient de son nouvel amant qu'il fasse donner deux cens coups d'étrivière aux Ministres de l'ancien Prince de Bénévent, & qu'elle soit promenée en litière par un muletier de son choix. Il se trouve que ce muletier est *Alamon*, qui, excité par *Amide*, forme un parti, chasse l'usurpateur, & reprend sa place. Il a la politesse de dire au Turc :

Allez brave *Abdala*, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit & mon cœur,
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous suis obligé; mais n'y revenez pas,
Soyez libre, partez, & si vos destinées
Vous donnent des frippons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher, j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

La belle chute & l'admirable dénoûment! Mais, pour juger jusqu'à quel point M. *de Voltaire* excelle dans les Contes, il faut lire *Les Trois Manières*, *Azolan*, *L'Origine des Métiers*.

À ces délicieuses bagatelles, succède *Le Blanc & le Noir*, Conte en prose. Vous sçavez que, lorsque M. *de Voltaire* vint au monde, la Fée *Reminiscence* lui passa plusieurs fois la main sur la tête; il s'est rappellé avec complaisance *Les Mille & une Nuits*. *Rustan*, fils d'un homme distingué dans la Province de Candahar, fait un rêve qu'il prend pour une vérité. Dans ce songe il a deux favoris qui se trouvent être son bon & son mauvais génie. Il arrive à *Rustan* mille aventures. Enfin, il se réveille & appelle son domestique qui lui apprend qu'il n'a dormi qu'une heure. Il est clair, dit ce domestique, que » tous les événemens, depuis le com» mencement du monde jusqu'à la fin, » peuvent arriver successivement en » beaucoup moins de temps que la » cent millième partie d'une seconde, » & on peut dire même que la chose » est ainsi. Je n'y entends rien, dit » *Rustan*. Si vous voulez, dit *Topaze*, » j'ai un perroquet qui vous le fera » aisément comprendre. Il est né quel» que temps avant le Déluge; il a été » dans l'Arche; il a beaucoup vû; ce» pendant il n'a encore qu'un an & de-

» mi ; il vous contera son histoire qui » est fort intéressante. Allez vîte chercher votre perroquet, dit *Rustan* ; il » m'amusera jusqu'à ce que je puisse » me rendormir. Il est chez ma sœur » la Religieuse, dit *Topaze* ; je vais le » chercher ; vous en serez content ; sa » mémoire est fidèle ; il conte simplement sans chercher à montrer de l'esprit à tout propos, & sans faire des » phrases. Tant mieux, dit *Rustan*, voilà comme j'aime les contes. On lui » amena le perroquet, lequel parla ainsi : *N. B. Mademoiselle Catherine Vadé* » *n'a jamais pu trouver l'histoire du perroquet dans le porte-feuille de feu son* » *cousin Antoine Vadé auteur de ce Conte.* » *C'est grand dommage, vû le temps auquel vivoit le perroquet.* » Que dites-vous, Monsieur, de la fin de ce Conte, & sur-tout de la note sur Mademoiselle *Catherine Vadé* ?

Jeannot & Colin, autre Conte, qui n'est qu'une mauvaise copie de la Fable de M. l'Abbé *Aubert* sur *Fanfan & Colas*. Mais tous ces chefs-d'œuvre s'évanouissent, Monsieur, devant *un Chant détaché d'un Poëme Epique de la composition de Jérôme Carré trouvé dans ses pa-*

piers après le décès dudit Jérôme. Ce Chant est un hors d'œuvre du noble & chaste Poëme de *La Pucelle.* En voici à-peu-près l'heureuse idée. Le Roi *Charles* avec sa maîtresse & sa troupe dorée cotoyoit la forêt d'Orléans; ils apperçoivent des Hoquetons Anglois qui conduisoient des prisonniers. *Jeanne* & *Dunois* fondent sur les soldats, les mettent en fuite, & délivrent ces malheureux.

Jeanne, aussitôt de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garottée;
Beaux Chevaliers que l'Anglois mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre,
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglois pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoise,
Montroient encore une face sournoise,
Baissoient les yeux. Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la *Pucelle* animoit les courages?
Ces Chevaliers étoient des garnemens
Qui dans Paris, connus pour leur mérite,
Alloient ramer sur le dos *d'Amphitrite*;
On les connut à leurs accoutremens.

Ce sont des Galériens. M. *de Voltaire* triomphe dans ces morceaux. Il

aime à marcher entouré d'Huissiers, d'Archers, de Sergens, de Records. Voyez dans L'*Enfant Prodigue* avec quel enthousiasme il traite ces nobles moyens. Ce grand Poëte fait dans ce Chant la peinture de quelques-uns de ces Galériens; l'un est un voleur; l'autre a commis des crimes de faux; l'autre *prend d'autrui les poches pour les siennes.* J'ai l'honneur, Monsieur, d'être du nombre de ces honnêtes galériens. En effet, je dois être condamné aux Galères, pendu même & brulé pour dire que M. *de Voltaire*, depuis 20 ans, après avoir mis à contribution la Littérature étrangère & celle de sa Nation, ne cesse de se répéter lui-même & toujours plus mal; que le Duc *de Foix*, *Tancrède*, *Zulime*, *Olympie*, *L'Ecueil du Sage*, &c, &c, &c, sont des Drames très médiocres; qu'il ne passera à la Postérité, seul juge équitable, sans passion, sans cabale, qu'à la faveur d'un très petit nombre d'ouvrages, &c, &c, &c, &c. Au reste, ce Chant héroïque des Galériens est encore une copie d'une pareille rencontre de forçats dans *Don Quichotte.*

Si j'étois sensible à ces grosses inju-

res de M. *de Voltaire*, je m'en consolerois avec mes concitoyens qu'il outrage dans son Discours aux *Welches par Antoine Vadé frère de Guillaume*. C'est-là que ce digne François a rassemblé toutes les plates déclamations dont il nous accable depuis trente ans ; rien de si indécent, de si absurde, de si ingrat, & qui dénote plus un esprit gâté par un mauvais cœur. On doit traiter la patrie comme ses parens, & loin de révéler ses défauts, les couvrir d'un voile officieux. M. *de Voltaire* prend les François jusques dans leur berceau ; il remonte au temps même des Gaulois. Voici le commencement de cette odieuse satyre contre sa Nation. » O *Welches* * mes compatriotes, si vous êtes supérieurs aux » anciens Grecs & aux anciens Romains, » ne mordez jamais le sein de vos nourrices ; n'insultez jamais à vos maîtres ; » soyez modestes dans vos triomphes, » voyez qui vous êtes & d'où vous venez. Vous avez eu l'honneur, il est » vrai, d'être subjugués par *Jules César* » qui fit pendre tout votre Parlement » de Vannes, vendit le reste des habi-

* *Welch* en Anglois signifie *Gallois*.

» tans, fit couper les mains à ceux du
» Quercy, & vous gouverna ensuite
» fort doucement. »

N'est-il pas bien honnête à un François de dire : » Remerciez bien Dieu
» de ce que les divisions de la Rose-
» Rouge & de la Rose-Blanche vous dé-
» livrèrent des *Angles*, & remerciez sur-
» tout de ce que les guerres civiles
» d'Allemagne empêchèrent *Charles-*
» *Quint* d'engloutir votre pays, & d'en
» faire une Province de l'Empire........
» Je veux bien convenir avec vous,
» mes chers *Welches*, que votre pays
» est la première contrée de l'Univers ;
» cependant vous ne possédez pas le
» plus grand domaine dans la plus pe-
» tite des quatre parties du Monde.
» Considérez que l'Espagne est un peu
» plus étendue, que l'Allemagne l'est
» bien davantage, que la Pologne & la
» Suède sont plus grandes, & qu'il y a
» des Provinces en Russie dont le pays
» des *Welches* ne feroit pas la quatriè-
» me partie. Je souhaite que vous soyez
» le premier Royaume de l'Univers par
» la fertilité de votre terrein ; mais de
» grace songez à vos quarante lieues de
» landes vers Bordeaux, à cette partie

» de votre Champagne que vous avez
» nommée si noblement *pouilleuse*, à des
» Provinces entières où le peuple ne se
» nourrit que de chateignes, & d'au-
» tres où il n'a guères que du pain d'a-
» voine...... Premier peuple de l'Uni-
» vers, songez que vous avez dans vo-
» tre Royaume de *Frankreik* environ
» deux millions de personnes qui mar-
» chent en sabots six mois de l'année,
» qui sont nuds pieds les autres six
» mois. Etes-vous le premier peuple de
» l'Univers pour le commerce & pour la
» marine, hélas! »

M. *de Voltaire* nous dit galamment : » Avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucidide*, *Xénophon*? » Quel auteur au-dessus du médiocre a » écrit jusqu'ici vos annales? » M. *de Voltaire* fait donc bien peu de cas de *Vertot*, de *Saint-Réal*, de *Rollin*, &c, &c, &c. Ecoutez les invectives qu'il répand contre l'illustre *Fénélon*, l'immortel objet de la jalousie de l'auteur de la *Henriade*, cette Histoire rimée. » Votre *Fénélon*, admirateur des Anciens » & même de leurs ouvrages, allume » sa bougie à leurs flammes immortel- » les; vous n'oserez pas prétendre que

» sa *Calipso*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile*. La froide & inutile passion de ce *Télémaque* que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes; & oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la Poësie d'*Homère* & de *Virgile* ? O mes *Welches* ! Qu'est-ce qu'un Poëme en prose, sinon un aveu de son impuissance? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix Tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvûe d'inversions, pauvre en termes poëtiques, stérile en coups hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles. »
Du temps des *Horaces*, des *Virgiles*, on faisoit les mêmes reproches à la langue Latine; les *Voltaires* de ce temps-là mettoient le Grec beaucoup au-dessus. Il faut croire que parmi les Grecs il y a eu les mêmes plaintes, & que beaucoup de gens de mauvaise humeur lui préféroient le langage Egyptien. A l'é-

gard du *Télémaque*, que M. *de Voltaire* ne dise point qu'il a perdu beaucoup de son prix ; cet ouvrage est devenu classique ; il vivra autant que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*. La passion de *Télémaque* pour cette charmante *Eucharis*, bien au-dessus de la froide & très-inutile *Gabrielle d'Estrées*, cache une allégorie très-ingénieuse. *Fénélon* qui raisonnoit en Poëte, c'est-à-dire, qu'il établissoit le précepte sur l'image, en faisant jetter *Télémaque* par *Mentor* dans la mer, a voulu nous faire entendre qu'il falloit recourir à de violens efforts pour dompter les grandes passions ; c'est peut-être un des plus beaux morceaux de ce Poëme immortel. *Télémaque*, *Mentor*, *Pygmalion*, *Astarbé*, *Adraste* nous offriront toujours des traits aussi sublimes, aussi instructifs qu'ils sont intéressans. C'est des aventures de *Télémaque* que l'on peut répéter d'après le *Tasse* : *C'est-là que l'art est caché sous la nature.*

Ce n'étoit pas assez d'insulter sa Nation ; M. *de Voltaire*, possédé de la rage de déchirer tous les grands maîtres qui l'ont devancé, tombe avec la même fureur sur l'inimitable *La Fontaine*. Vous

ne pourrez lire, Monsieur, sans indignation ce qu'il ose dire contre ce grand Poëte. » La plûpart de ses Fa-
» bles sont prises chez *Ésope* le Phry-
» gien & chez *Phèdre* le Romain. Il y
» en a environ cinquante qui sont des
» chefs-d'œuvre pour le naturel, pour
» les graces & pour la diction. Ce genre
» même est inconnu aux autres Na-
» tions modernes. J'aurois souhaité, je
» l'avoue, que dans le reste de ses Fa-
» bles, cet homme unique eût été
» moins négligé, qu'il eût parlé plus
» purement cette langue qu'il a rendue
» si familière aux peuples voisins, que
» son style eût été plus châtié, plus pré-
» cis; qu'en surpassant de bien loin
» *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé
» dans la pureté de l'élocution; je suis
» fâché de le voir débuter par une pe-
» tite dédicace à un Prince, dans la-
» quelle il lui dit:

Et si de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

» Voilà un plaisant honneur *d'entre-*
» *prendre d'agréer*, & qu'est-ce que le

» *prix d'agréer* ? *Phèdre* ne parle point » ainsi ; *Phèdre* ne fait point dire à la » fourmi, *ni mon grenier, ni mon ar-* » *moire ne se remplit à babiller*. Le re- » nard dit chez *Phèdre : Ils sont trop* » *verds*, & il n'ajoûte point : *Ils sont* » *bons pour des gougeats*. Je suis affligé » quand je vois *la cigale ayant chanté* » *tout l'été*, à qui la fourmi dit : *Vous* » *chantez, j'en suis bien aise, hé bien* » *dansez maintenant*. Le loup peut dire » au chien d'attache qu'il ne voudroit » pas de ses bons repas au prix de sa » liberté ; mais ce loup me fait de la » peine, quand il ajoûte : *Je ne vou-* » *drois pas même à ce prix un trésor ; cela* » *dit, maître loup s'enfuit & court en-* » *core*. Un loup n'a jamais desiré l'or & » l'argent. L'homme qui souffle dans » ses doigts, parce qu'il a froid, & sur » sa soupe, parce qu'elle est trop chau- » de, a très-grande raison ; il ne mérite » point du tout qu'on dise de lui :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

» C'est abuser d'un proverbe trivial » qui n'est pas ici appliqué avec justesse ;

» mais ces petites taches n'empêcheront » pas que les Fables *de la Fontaine* ne » soient un ouvrage immortel. » Admirez, Monsieur, avec quel art le Critique verse ses poisons. Il appelle ces défauts de *petites taches*; il blâme ce vers

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Ce vers est naturel & sans prétention.

Ni mon grenier ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

Ces expressions conviennent à la naïveté de la Fable, & la fourmi ne parleroit pas autrement, si elle parloit. *La Cigale ayant chanté tout l'été* est d'un naturel inimitable, manière qui n'appartient qu'au seul *la Fontaine*. Vous vous doutez bien que ses Contes ne sont pas plus ménagés que ses Fables. » Ce » mérite, *si c'en est un*, est inconnu à » l'antiquité Grecque & Romaine. » Il nous rapporte un Conte de *Passerat* pour nous faire entendre que *la Fontaine* a eu des modèles dans son style; il le dit même très-clairement: » Voilà le style » sur lequel *la Fontaine* se forma........»

» Le grand défaut peut-être des Contes » de *la Fontaine* est qu'ils roulent pref» que tous sur le même sujet. C'est tou» jours une fille ou une femme dont on » vient à bout ; le style n'en est pas » toujours correct & élégant. Les négli» gences, les longueurs, les façons de » parler proverbiales & communes, le » défigurent ; il paroît au-dessous de l'*A*» *rioste* dans les Contes qu'il a emprun» tés de lui, &c. » Le genre de Conte peut sans doute être plus étendu ; mais il est incontestable que personne ne saisira la manière de *la Fontaine* dans la partie de ce genre qu'il a choisie. L'*Arioste* a le mérite de l'invention ; mais a t il ces graces naïves, cette candeur, cette effusion de la nature même que nous admirons dans le Poëte François? Quand *la Fontaine* a voulu prendre le pinceau du sentiment, avec quel charme ne nous attache-t-il pas ? Le *Faucon*, la *Courtisanne Amoureuse* sont deux chefs-d'œuvre qui font couler des larmes. Continuez, Monsieur, à parcourir ce libelle. Arrêtez-vous à cette expression : *Votre Boileau*. M. *de Voltaire* vient à *Racine*, son Héros en ce moment-ci, & l'on en devine aisément

la raison. » J'imagine qu'*Euripide* seroit » honteux de sa gloire, qu'il iroit se » cacher, s'il voyoit la *Phèdre* & l'*Iphi-* » *génie* de *Racine*. » C'est parler avec un enthousiasme déplacé. C'est *Euripide* qui a donné l'idée du caractère de *Phèdre* à *Racine*, & l'auteur qui fait paroître *Phèdre* voilée quand elle déclare à sa nourrice son amour illégitime, cet auteur, dis je, ne peut avoir que des rivaux & non des maîtres. » Les Tragé- » dies de *Racine* & plusieurs Scènes de » *Corneille* sont ce que vous avez de » plus beau dans votre langue. » Ennemi des *Welches*, vous parlez en détracteur de *Corneille*, osez admirer *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*, les *Horaces*, &c. » Plus d'une Scène de *Quinault* est » admirable dans un genre que l'Anti- » quité ne connût pas plus que celui » des Contes de *la Fontaine*. » Le genre de *Quinault*, à quelque différence près, est la Tragédie Grecque.

Tout le monde adoptera cette observation du Critique : » Vous êtes mena- » cés d'un autre fléau. J'apprends qu'il » s'élève parmi vous une secte de gens » durs qui se disent solides, d'esprits » sombres qui prétendent au jugement,

» parce qu'ils ſont dépourvûs d'imagi-
» nation, d'hommes lettrés, ennemis
» des Lettres, qui veulent proſcrire la
» belle Antiquité & la Fable. Gardez-
» vous bien de les croire, ô François,
» vous redeviendriez *Welches*. »

M. *de Voltaire* a paſſé près de cinquante ans à crier miracle au ſujet des Anglois. Dans un article connu déja ſous le nom d'*Appel aux Nations*, & qui reparoît ici ſous le titre *Du Théâtre Anglois par Jérôme Carré*, il accable de ridicules *Shakeſpéar* qu'autrefois il a tant loué.

Dans le parallèle d'*Horace*, de *Boileau* & de *Pope*, M. *de Voltaire* fait l'éloge du *Journal Encyclopédique*, parce que le *Journal Encyclopédique* rappelle des vers adreſſés au Roi de Pruſſe, dans leſquels *Pope* a la préférence ſur le François & ſur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais *Pope* approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſûré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connoître.

Vous sçavez, Monsieur, que ces vers sont de M. *de Voltaire.* Aussi le *Journal Encyclopédique* qui en parle est-il *un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe.* Ce *parallèle* est pour nous dire que le grand *Rousseau* est un rimeur détestable, que *Pope* a travaillé d'après les plans des Lords *Shaftsburi* & *Bolingbroke.* M. *de Voltaire* revient à critiquer ce systême, *Tout est bien*, dont lui-même a été le Panégyriste. Il nous fait voir que *Pope*, dans ses autres Epîtres, est bien inférieur à *Horace.* Voilà peut-être pour la vingtième fois que M. *de Voltaire* nous redit au sujet des Epîtres de *Rousseau* : » Quel faux dans les » sujets, & quelles contorsions dans le » style ! Qu'elles excitent souvent le dé» goût & l'indignation ! Que veut dire » une Epître à *Marot*, dans laquelle il » prétend prouver qu'il n'y a que les sots » qui soient méchans ? Que ce paradoxe » est ridicule! »

Ce ramas de fanges & d'ordures est terminé par une *Vie de Molière avec de petits sommaires sur ses pièces.* On lit cet *Avertissement* : » Cet ouvrage étoit » destiné à être imprimé à la tête du » *Molière in* 4° édition de Paris. On

» pria un homme très-connu (cet hom-
» me très-connu est M. *de Voltaire* qui
» parle avec tant de modestie de lui-
» même) de faire cette *Vie* & les cour-
» tes analyses destinées à être placées au-
» devant de chaque pièce. M. *Rouillé*,
» chargé alors du département de la Li-
» brairie, donna la préférence à un nom-
» mé *la Serre*. C'est de quoi on a plus
» d'un exemple. L'ouvrage de l'infor-
» tuné rival de *la Serre* fut imprimé
» très-mal-à-propos, puisqu'il ne con-
» venoit qu'à l'édition du *Molière*. On
» nous a dit que quelques curieux de-
» siroient une nouvelle édition de cette
» bagatelle. Nous la donnons, malgré la
» répugnance de l'auteur écrasé par *la*
» *Serre*. » En effet, cette *Vie de Moliè-*
re parut, & personne ne l'acheta. Le ré-
sultat de cette *Vie de Molière* & des ju-
gemens sur ses pièces, c'est que », non-
» seulement il se trouve dans les ou-
» vrages de cet admirable auteur des
» vices de construction, mais aussi plu-
» sieurs mots impropres & surannés....
» (Dans *le Cocu Imaginaire*). Le dénoû-
» ment que fait *Villebrequin* est un des
» moins bien ménagés, & des moins
» heureux de *Molière*. (*Dans Dom Gar-*

» cie) *Molière* joua le rôle de *Dom Gar-*
» *cie*, & ce fut par cette pièce qu'il ap-
» prit qu'il n'avoit point de talent pour
» le sérieux, comme Acteur. La pièce
» & le jeu de *Molière* furent très-mal re-
» çus. Cette pièce, imitée de l'Espa-
» gnol, n'a jamais été rejouée depuis sa
» chute. La réputation naissante de *Mo-*
» *lière* souffrit beaucoup de cette dis-
» grace, & ses ennemis triomphèrent
» quelque temps. (Dans l'*Ecole des*
» *Femmes*) elle fut très-suivie & très-
» critiquée ; elle passe pour être infé-
» rieure en tout à l'*Ecole des Maris*, &
» sur-tout dans le dénoûment qui est
» aussi *postiche* dans l'*Ecole des Femmes*
» qu'il est bien amené dans l'*Ecole des*
» *Maris*. On se révolta généralement
» contre quelques expressions qui pa-
» roissent indignes de *Molière* ; on dé-
» sapprouva *le Corbillon*, *la Tarte à la*
» *Crême*, *les Enfans faits par l'oreille*.
» (Ici M. *de Voltaire* a raison.) (L'*In-*
» *promptu de Versailles*). Il eût été de la
» bienséance & de l'honnêteté publique
» de supprimer la satyre de *Boursault* &
» celle de *Molière*. Il est honteux que
» les hommes de génie & de talent s'ex-
» posent par cette petite guerre à être

» la risée des sots. (C'est M. *de Voltai-*
» *re* qui a écrit cela). Il ajoûte : Obser-
» vez ceci, Monsieur : *Il n'est permis*
» *de s'adresser aux personnes que quand*
» *ce sont des hommes publiquement des-*
» *honorés, comme Rolet & Wasp. Mo-*
» *lière* sentit d'ailleurs la foiblesse de
» cette petite Comédie, & ne la fit
» point imprimer. (*Le Mariage Forcé*).
» On y remarque plus de bouffonnerie
» que d'art & d'agrément. » J'en reste-
rai à ces exemples de la sévérité de M.
de Voltaire sur le compte de *Molière*.
» On demande pourquoi *Molière*, ayant
» autant de réputation que *Racine*, le
» Spectacle cependant est désert quand
» on joue ses Comédies, & qu'il ne va
» presque plus personne à ce même
» *Tartuffe* qui attiroit autrefois tout
» Paris, tandis qu'on court encore avec
» empressement aux Tragédies de *Ra-*
» *cine*, lorsqu'elles sont bien représen-
» tées ? C'est que la peinture de nos
» passions nous touche encore davanta-
» ge que le portrait de nos ridicules ;
» c'est que l'esprit se lasse des plaisan-
» teries, & que le cœur est inépuisable.
» L'oreille est aussi plus flatée de l'har-
» monie des beaux vers tragiques & de
» la

» la magie étonnante du ſtyle de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage » propre à la Comédie ; ce langage peut » plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient jamais au Spectacle que pour être ému. Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a » ni des intrigues aſſez attachantes, ni » des dénoûmens aſſez heureux, tant » l'art dramatique eſt difficile. »

Je ne vous ai donné qu'une très-légère idée de ce Recueil baſſement ſatyrique, où M. *de Voltaire* outrage le goût, l'honnêteté, ſa Nation, ſes maîtres, tous ſes compatriotes, les Anglois, la terre entière. Que ſignifient toutes ces fureurs ? C'eſt que M. *de Voltaire* eſt le premier des hommes pour le talent, l'eſprit, le génie ; c'eſt qu'il eſt fait pour donner des leçons à ſa patrie, au genre humain ; c'eſt que ſon Poëme eſt au-deſſus de tous les Poëmes, ſes Tragédies au-deſſus de toutes les Tragédies, ſes Contes au-deſſus de tous les Contes, ſes Hiſtoires au-deſſus de toutes les Hiſtoires ; c'eſt qu'il faut briſer toutes les images des préten-

dus grands écrivains qui ont paru avant lui, & sur cet amas de marbres mutilés élever la statue du sublime, de l'immortel, de l'honnête, du bienfaisant, du sensé, du judicieux *Voltaire*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Juillet 1764.

LETTRE XIV.

Considérations sur les Corps organisés.

M. *Bonnet*, si connu dans la République des Lettres par des ouvrages philosophiques, vient de faire paroître un nouvel écrit qui ajoûte beaucoup à sa réputation; son titre est: *Considérations sur les Corps organisés, où l'on traite de leur origine, de leur développement, de leur réproduction*, &c, *où l'on a rassemblé en abrégé tout ce que l'Histoire Naturelle offre de plus certain & de plus intéressant sur ce sujet : à Amsterdam*. L'auteur est des Académies d'Angleterre, de Suède, de l'Institut de

Bologne, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, &c.

M. *Bonnet*, dans sa *Préface*, nous dit qu'on ne présumera pas qu'il ait prétendu découvrir le mystère de la génération. » Il est encore voilé aux yeux des » plus grands Physiciens, j'ai seulement » cherché à ramener cette belle partie » de l'Histoire Naturelle à des principes » plus philosophiques que ceux qu'on a » tâché de leur substituer dans ces derniers temps. »

Les huit premiers Chapitres de ces *Considérations* sont la production de la jeunesse de l'auteur; il les a détachés d'un plus grand ouvrage qu'il avoit intitulé : *Contemplation de la Nature*, & qui n'étoit qu'une suite de méditations philosophiques sur la Nature. Ce grand ouvrage étoit fort avancé, lorsque l'auteur l'interrompit pour d'autres travaux. Lisez, dans cette *Préface*, une Lettre de M. *Bonnet* au célèbre *Haller*, & la réponse de ce dernier; avec quelle modestie ce grand homme parle de lui-même! Quelle différence, Monsieur, de cette hauteur insolente de nos petits pygmées philosophes qui croient que l'impudence est un titre de génie! M. *Bon-*

net s'applaudit d'avoir pensé & observé comme M. *Haller* sur les secrets de la génération, ce grand mystère de la Nature.

L'auteur n'a pas parcouru tous les auteurs qui ont écrit sur les Corps organisés; le nombre en étoit trop grand. Il s'est borné à consulter ceux qui lui ont paru les plus originaux, & il a rendu leurs observations avec toute l'exactitude & la précision dont un habile observateur, tel que lui, est capable. C'est ainsi qu'il parle lui-même à la fin de sa *Préface*. » J'ai eu un grand avantage ; » j'ai moi-même observé : cela m'a » donné plus de facilité à saisir & à ex- » traire les Naturalistes que je consul- » tois ; j'ai cru qu'on me permettroit de » faire usage de mes propres observa- » tions, & je l'ai fait lorsque j'y ai été » appellé. Je n'ai tiré des faits que les » conséquences qui me sembloient en » découler le plus naturellement ; j'ai » souhaité que mon Livre fût une es- » pèce de Logique. Je n'ai donc pas » mis les conjectures à la place des » faits ; mais j'ai fait ensorte qu'elles » résultassent des faits comme de leurs » principes. Ceux de mes Lecteurs qui

» ne voudront juger que de ma mar-
» che liront seulement le Chapitre XII
» du premier Tome, & les Chapitres
» I, II, VII, VIII du Tome second.
» Parmi les faits variés & multipliés
» qui s'offroient à mon examen, j'ai
» choisi ceux que j'ai jugés les plus cer-
» tains & les plus intéressans. Peut-être
» même qu'il n'a point encore paru
» d'ouvrage sur la génération qui en
» contînt davantage que celui-ci, &
» sur la vérité desquels on put élever
» moins de doutes. J'ai vû de bonne
» heure que mon livre seroit, en quel-
» que sorte, une Histoire Naturelle en
» racourci. Je n'ai pas craint qu'il fût
» moins goûté dans un siècle qu'on
» pourroit nommer le siècle des obser-
» vations. Si j'ai relevé quelques opi-
» nions hasardées, ç'a été assûrément
» sans aucune intention de choquer
» ceux qui les adoptent. Je n'ai voulu
» que prémunir mes Lecteurs contre
» l'impression de la célébrité. Je prie
» qu'on ne juge pas de mon travail sur
» la lecture des huit premiers Chapi-
» tres du premier volume. J'ai assez
» dit qu'ils ne sont que des ébauches,
» je les aurois même supprimés entiè-

» rement, si M. *Haller* ne les avoit ho-
» norés de son approbation ; ce que je
» ne sçaurois trop répéter, c'est que je
» serai toujours prêt à abandonner mes
» opinions pour des opinions plus pro-
» bables. Mon amour pour le vrai est
» sincère ; je n'aurai jamais de peine à
» avouer publiquement mes erreurs ;
» j'ai toujours pensé qu'un *j'ai tort* va-
» loit mieux que cent repliques ingé-
» nieuses. » N'est-ce pas-là, Monsieur, le ton du vrai génie ! C'est ainsi que les talens se font aimer ; & avec cette annonce il est bien difficile qu'ils excitent la fureur de l'envie. Pourquoi les gens de Lettres n'ont-ils pas cette façon de penser ? Ils conserveroient leur supériorité au-dessus des autres hommes, & seroient conséquemment des objets d'admiration & d'estime, au lieu qu'ils sont souvent de vils bouffons qui font rire à leurs dépens la plus ignoble populace.

N'attendez pas, Monsieur, que je vous fasse un extrait de cet excellent ouvrage qui demande qu'on le lise, qu'on l'étudie en entier. C'est un Recueil immense des observations les plus rares & les mieux faites. » La généra-

» tion, dit M. *Bonnet*, est un de ces
» secrets que la Nature semble s'être ré-
» servés ; je crois cependant qu'on le
» lui arrachera quelque jour ; j'en juge
» principalement par le nombre & la
» nature des découvertes dont on a déja
» enrichi cette matière. Les vérités phy-
» siques, fruits de l'observation & de
» l'expérience, se multiplieront & se
» perfectionneront sans cesse. Les véri-
» tés métaphysiques, plus indépendan-
» tes des sens & des machines & liées
» à un petit nombre d'idées abstraites,
» ne se multiplieront pas sans doute en
» même proportion. Une intelligence
» qui connoîtroit à fond les forces de
» l'esprit humain, pourroit tirer l'ho-
» roscope des Sciences, & prédire le
» degré de perfection où chacune d'el-
» les parviendra. Je serois fort porté à
» croire que la destruction de notre
» globe n'arrivera que lorsque les hom-
» mes auront épuisé la connoissance des
» productions qu'il renferme ; mais cet
» événement tient à d'autres qui ne pa-
» roissent pas plus prochains. » On se-
roit tenté de demander à M. *Bonnet*
quelle raison peut le déterminer à pen-
ser que la Nature sera dissoute lorsqu'elle

aura atteint le degré de la perfection. La main qui l'a créée & qui la fait passer de progressions en progressions, ne sçauroit-elle alors conserver son ouvrage dans son état parfait?

Dans le premier volume on trouve ces matières traitées par Chapitres: *Des germes principes des Corps organisés. De l'accroissement des Corps organisés en général. De la génération des Corps organisés. Des monstres & des mulets en général. Principes & conjectures sur leur formation.* Vous trouverez encore des réfléxions sur *la multiplication de bouture & sur celle par rejettons, sur les germes & sur l'économie organique, sur la putrition considérée relativement à la génération. Des Observations microscopiques sur les infusions de différentes espèces. Un nouveau systême sur la génération*, &c. Ce premier volume renferme encore d'autres matières, dont les argumens seuls seroient trop longs à rapporter.

Le second volume ne renferme pas des observations moins curieuses. M. *Bonnet* invite nos Physiciens à faire de nouvelles expériences sur les *vers de terre* pour perfectionner la théorie des répro-

ductions animales & celle de la génération. On a observé que les plus grands *Polypes* d'eau douce sont encore de bien petits insectes en comparaison des *vers de terre*. M. *Bonnet* a fait des expériences sur la réproduction de ces derniers. » Un ver de terre partagé transversalement en deux ou plusieurs portions ne meurt pas; mais si l'on a soin » de tenir chaque portion dans un lieu » convenable, elle s'y régénérera au » bout d'un temps plus ou moins long. » Souvent néanmoins il arrivera que » toutes ou presque toutes périront sans » avoir donné aucune preuve de régé- » nération. C'est ce que j'éprouvai en » 1743; & si je ne vis pas alors tout » ce que je desirois de voir, j'en vis » au moins assez pour être très-sûr que » le *ver de terre* se reproduit de *boutu- » re*. » Tout ce que nous dit M. *Bonnet* sur le *Polype* est aussi curieux qu'approfondi. La *force réproductrice* a beaucoup plus d'énergie dans le *Polype* que dans le *ver de terre*. Les *Abeilles* offrent encore dans M. *Bonnet* un spectacle intéressant. Au reste, toutes ces recherches sur la génération ne doivent peut-

être pas être exposées à tous les yeux. Ces lectures n'appartiennent qu'aux Sçavans & aux personnes sensées. Les amours du *Crapaud*, quelque dégoûtant que soit ce animal, présentent en Physique un tableau piquant par les singularités que cette Histoire contient. M. *Bonnet* remarque qu'il y a des insectes privés de *sexe* pendant une grande partie de leur vie. Tels sont tous les insectes qui subissent des métamorphoses. » Tandis que l'insecte est sous la forme » de *ver*, ou sous celle de *chenille*, il » n'est, à proprement parler, ni mâle ni » femelle; mais il sera mâle ou femelle » lorsqu'il aura pris sa dernière forme, » celle de *mouche* ou de *papillon*. C'est » sous cette dernière forme que l'in» secte est appellé à perpétuer l'espè» ce. »

Réfutation du sentiment de M. de Buffon sur les métamorphoses des Insectes. Voici ce que nous dit Monsieur *Bonnet* : » C'est à regret que je relève encore cet » auteur dont j'admire le génie & les ta» lens ; mais je dois prémunir mes lec» teurs contre l'impression trop ordi» naire d'une grande célébrité. Il avoue

» lui-même quelque part que sa théorie
» a précédé ses expériences, & l'on sçait
» combien la manière de voir dépend
» de la manière de penser. On retrouve
» dans le passage que je viens de citer
(de M. *de Buffon*) le principe favori
» de l'auteur ; qu'il me soit permis d'en
» faire une courte réfutation en oppo-
» sant simplement la Nature à son His-
» toire, & cet Historien à lui-même. »
Je vous renvoie, Monsieur, à la réfuta-
tion faite par M. *Bonnet*. C'est ainsi
qu'il la termine : » En général, M. *de*
» *Buffon* ne paroît pas posséder l'esprit
» d'analyse, ou, s'il le possède, son
» imagination ne lui a pas permis d'en
» faire une application heureuse. Trop
» prévenu d'une théorie que son génie
» fécond avoit sçu inventer, il n'a vû
» qu'elle dans les phénomènes, & la
» Nature qu'il aimoit lui a échappé. Il
» se seroit lui-même convaincu de l'in-
» suffisance de ses principes, s'il avoit
» pris la peine de les rapprocher les uns
» des autres, & d'en former une chaî-
» ne ; il auroit bientôt reconnu l'incohé-
» rence des chaînons, & sa raison au-
» roit triomphé de l'esprit de systême.

» Je pourrois appliquer ici à M. *de* » *Buffon* ce qu'il dit lui-même d'*Arif-* » *tote*, Hift. Natur. Tome II. pages » 87, 88 : *J'obſerverai qu'il m'a paru* » *que ce grand homme cherchoit exprès* » *les moyens de s'éloigner des ſentimens* » *des Philoſophes qui l'avoient précédé,* » *& je ſuis perſuadé que quiconque lira* » *ſon Traité de la génération avec atten-* » *tion, reconnoîtra que le deſſein formé* » *de donner un ſyſtême nouveau & diffé-* » *rent de celui des anciens, l'oblige à* » *préférer toujours & dans tous les cas,* » *les raiſons les moins palpables, & à* » *éluder, autant qu'il peut, la force des* » *preuves, lorſqu'elles ſont contraires à* » *ſes principes généraux de Philoſo-* » *phie.* »

L'explication de la *mouche-araignée* eſt remplie du même degré de connoiſſance que l'on admire dans les autres obſervations de M. *Bonnet*. *Découvertes microſcopiques de M. Needham*, & *Remarques ſur ces découvertes. Progrès de l'Hiſtoire Naturelle depuis l'année* 1740. M. *Bonnet*, dans ſes *idées ſur la manière dont la fécondation s'opère chez les animaux*, nous dit : » J'ai donné le

» précis du systême de M. *de Buffon*, « & j'ai montré qu'il péche par les fon- » demens des molécules organiques » renvoyées de toutes les parties du » corps aux organes de la génération, » parce qu'elles n'ont pu être admises » dans ces parties. Comment y auroient- » elles été *moulées* ? Quelle idée se faire » des moules *intérieurs* de notre auteur » & de cette force qui, selon lui, agit » comme la *pesanteur*, en pénétrant les » masses ? Je choquerois le Lecteur ju- » dicieux, si je m'arrêtois encore à » combattre ces sçavantes chimères » trop caressées par le célèbre Natura- » liste, & dont je m'étonne qu'il se soit » contenté. Je voudrois bien ne pas pu- » blier aussi des chimères ; on me ju- » gera sur la suite de mes principes & » de leurs conséquences. »

Considérations sur la formation des Monstres. Divers exemples de monstres. A ce propos on nous cite une famille de monstres qui se propagent. Ces observations sont dûes à M. *Godeheu de Riville* Commandeur de Malte, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, qui en a communiqué la

Relation à M. *de Réaumur*. Je le répéte, Monsieur, toutes ces observations ne peuvent souffrir d'extrait. Il faut qu'elles soient lues avec attention, & on n'en doit omettre aucune, parce que ce sont des espèces d'échellons des connoissances humaines dans cette partie de la Physique.

M. *Bonnet* sera compté parmi ces Sçavans, qui, loin d'être amoureux de leurs systêmes, cherchent à en découvrir les difficultés. C'est un Sage qui ne marche qu'aidé de l'expérience. Il est convaincu que le Physicien ne doit point avoir des aîles; il les abandonne à l'homme d'imagination, au Poëte; chaque pas qu'il fait le conduit à des vérités. On ne peut donc dire trop de bien de cette nouvelle production de M. *Bonnet*. C'est un de ces vrais Philosophes faits pour nous développer les anneaux de la grande chaîne de la Nature.

Mémoires sur l'Education des Vers à Soie.

Les amateurs des connoissances utiles liront avec autant de plaisir que d'instruction deux *in*-8° d'environ 300 pages chacun, annoncés sous ce titre : *Mémoires sur l'Education des Vers à Soie par M. l'Abbé Boissier de Sauvages, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, de l'Académie Impériale Physico-Botanique, & de celle des Georgefili de Florence, divisés en trois Parties, avec un Traité sur la culture des Mûriers, & un sur l'origine du Miel* : à Nismes chez *Gaude* Libraire.

L'auteur, dans sa *Préface*, se plaint que tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur les Vers à Soie, n'ont point approfondi la matière. Il rejette avec raison les erreurs de l'Antiquité sur les vers à soie, comme sur les abeilles. Il combat également quelques préjuges modernes. » Il est étonnant qu'on ait imprimé tout » récemment qu'il falloit interdire aux » femmes l'entrée de l'attelier des vers » à soie dans le temps d'une certaine

» évacuation propre à ce sexe ; de peur ,
» dit-on, que tous les cocons ne devinss-
» sent rouges comme du sang. »

M. *de Boissier* publie dans cette *Préface* la reconnoissance qu'il doit à deux hommes d'Etat-Citoyens. » Mon zèle
» étoit soutenu par les invitations de
» M. *Trudaine* Conseiller d'État & In-
» tendant des Finances, & celles de M.
» le Vicomte *de Saint-Priest*, Maître
» des Requêtes & Intendant du Lan-
» guedoc, qui protègent autant par in-
» clination que par la place qu'ils occu-
» pent, les talens utiles à la Société ,
» & à qui je suis redevable des secours
» qu'ils me firent fournir par l'Etat pour
» les dépenses qu'il me fallut faire, »
L'auteur nous rend un compte exact & fidèle de ses travaux & de ses soins. Il faut lire cette *Préface ;* elle prépare à l'instruction renfermée dans ces *Mémoires.*

Jérôme Vida, Evêque d'Albe, est le premier en Europe qui ait écrit sur les vers. *De la Couvée de la Graine ; Choix de la Graine, de ses transports.* On appelle *Magnaguier* le chef de l'éducation des vers à soie. Ce terme est formé

du Languedocien *magna*, ou de l'Italien *mignato ver à ſoie*, dérivé du verbe *magnare manger*. La grande voracité de cet inſecte lui a fait ſans doute donner ce nom.

On reconnut la néceſſité de la *Couvée artificielle* dès le commencement que les vers à ſoie & la manière de les élever paſſèrent d'Aſie en Europe. Les Hiſtoriens *Zonare* & *Procope* rapportent que les Moines, qui, du temps de l'Empereur *Juſtinien*, portèrent de la graine de vers à ſoie à Conſtantinople, la firent couver à la chaleur du fumier; ce qui probablement étoit l'uſage de Perſe, d'où ces Moines avoient apporté la graine. Long-temps après *Juſtinien* les œufs de ces inſectes & leur éducation furent portés de Conſtantinople d'un côté par les Arabes ſur les côtes d'Afrique en Eſpagne dont ils étoient maîtres, & de l'autre par des Italiens dans la Calabre. C'eſt de ce dernier endroit que des Gentilshommes du Dauphiné qui avoient ſuivi *Charles VIII* à la conquête du Royaume de Naples, firent venir en France d'abord du plant de mûrier, enſuite de la graine de vers à ſoie. Il

faut que ces graines jouissent d'un air qui soit renouvellé.

De la Manière de faire éclorre; du Thermomètre des Vers à Soie. Récapitulation du premier *Mémoire.* » 1° Avoir » de la graine de bonne couleur qui ait » été hyvernée dans un lieu tempéré où » elle n'ait pas été long-temps entassée, » & qu'on ait garantie des chaleurs qui » arrivent quelquefois à la fin de l'hyver » & au commencement du printemps. » 2° Ne mettre couver que vers le temps » où, années communes, il ne gêle plus. » 3° Ne mettre que peu de graine dans » chaque rouet, & qu'elle y soit au » large. 4° Ne pas presser la couvée; » quelqu'avancée que soit la feuillée, » & graduer la chaleur de façon qu'elle » aille à-peu-près de jour en jour pen» dant la durée de la couvée depuis en» viron le quinzième degré du thermo» mètre jusqu'au vingt huitième ou en» viron. 5° Enfin, éviter de donner à » la graine une chaleur étouffée; & pour » cet effet la remuer, la retourner de » temps à autre, ouvrir plus souvent » le rouet ou le linge à mesure que la » couvée avance, & sur-tout lorsque ces

» vers sont à la veille d'éclorre. »

Le second *Mémoire roule sur l'Education proprement dite des Vers à Soie, depuis leur naissance jusqu'à la grande frèze exclusivement.* Observation. Une fois que le ver à soie a touché la feuille du mûrier, il ne la quitte plus de sa vie, que dans deux ou trois occasions que M. l'Abbé *Boissier* nous marque, à moins qu'il ne soit atteint d'une maladie mortelle. » J'ai essayé, nous dit l'habile observateur, d'en exposer à un soleil brulant, » les uns sur un morceau de leur litière » ou des restes de leurs repas, les au- » tres sur une place nette ou sur la terre » nue. Ces derniers se mirent à fuir à » toutes jambes pour chercher un abri » contre la chaleur qui les incommo- » doit; leurs compagnons, au contrai- » re, paroissoient cloués sur le petit » morceau de litière où je les avois » mis; la chaleur les ayant fait deve- » nir rougeâtres, ils s'agitoient violem- » ment, & cherchoient à s'échapper en » étendant toute la longueur de leur » corps au-delà de cette espèce d'Isle; » mais il falloit pouvoir poser le pied » sur de la feuille de mûrier, sous

» quelle forme qu'elle put être, & rien » n'étoit à portée; retenus par un inſ- » tinct irréſiſtible, ou attirés puiſſam- » ment par la litière, ils ſouffroient & » s'expoſoient à périr plutôt que de l'a- » bandonner; on eût dit d'un charme » ou d'un ſort qu'on leur eût jetté......... » Nous avons une araignée des champs » qui enveloppe ſes œufs d'un très-beau » peloton de ſoie; mais on n'a rien con- » nu qui fût propre à fixer ces inſectes, » pour les élever pluſieurs enſemble. On » ſçait les tentatives de M. *de Réaumur* » pour tirer parti de cette découverte de » M. le Préſident *Bon*. Il eût été indiſ- » penſable d'enfermer ces animaux fa- » rouches dans des boëtes, pour les em- » pêcher de fuir, & ils ſe feroient en- » core dévorés entr'eux, ſi chacun n'a- » voit eu ſa priſon particulière. »

Il réſulte de ce *Mémoire*, 1° Donnez en tout temps à vos vers à ſoie la feuille la plus tendre, & ſur-tout dans leur première jeuneſſe. 2° Tenez chaudement vos vers pendant leur jeuneſſe; mais ne faites de feu en tout temps que ſous un plancher élevé ou percé, ou bien faites en peu pour éviter que la chaleur

ne se rabatte sur les vers, & qu'ils ne respirent un air étouffé. 3° Si la feuille est bien avancée à la couvée, de façon qu'elle ait acquis trop de consistance pour l'âge des vers qui s'en nourriront, poussez ceux-ci prudemment au moyen du feu, & de repas plus fréquens. 4° Que vos vers à soie ne manquent jamais de feuilles, lorsqu'ils ont chaud. 5° S'ils négligent la feuille, s'ils en laissent perdre, ils ont froid ou ils sont malades; il faut retrancher une partie de celles des repas; elle épaissiroit la litière, & une litière trop épaisse s'échauffe, pourrit, & rend les vers malades. 6° Tenez vos vers serrés dans leur jeunesse; éclaircissez-les à mesure qu'ils croissent; changez enfin la litière à la veille & au sortir de la mue.

Le troisième *Mémoire comprend ce qui a rapport au cinquième & dernier âge du Ver à Soie & à son état de chrysalyde & de papillon. Du Ver à Soie au sortir de la quatrième mue, cinquième & dernier âge. Du Ver à Soie dans sa plus grande croissance.* Il n'y a point d'observations, Monsieur, dans ces *Mémoires* qu'on ne doive examiner. C'est

peut-être ce que nous avons eu jusqu'ici de plus complet & de plus satisfaisant sur cette matière.

Les Observations du même auteur sur l'origine du Miel offrent autant de vûes & de connoissances dans l'étude pratique de la Nature. » Pour faire connoître d'où le » miel tire son origine, il suffira de dé» velopper celle d'un sel végétal doux » ou sucré, qui en est la matière, & qui » paroît sous une forme ou fluide ou » visqueuse & en petites gouttes con» nues sous le nom de miellée. » C'est souvent l'unique substance que cueillent les abeilles pour composer leur miel. La partie des fleurs que les Botanistes appellent *nectarium* ou *vase à nectar* est le réservoir le plus connu où les abeilles vont puiser une liqueur qui est au fond la même que la miellée. M. l'Abbé *Boissier* a observé deux sortes de miellée, la première espèce, la seule connue des agriculteurs, & qui passe pour une sorte de rosée qui tombe sur les arbres, n'est autre chose qu'une transudation ou une transpiration sensible de ce suc doux & mielleux, qui, après avoir circulé avec la sève dans les différentes

parties de certains végétaux, s'en sépare, & va éclorre tout préparé, soit au fond des fleurs, soit à la partie supérieure des feuilles. L'origine de la seconde miellée est produite par un insecte vil & hideux, le *puceron*. Il extrait cette liqueur, ou ce qui en fournit la matière, à travers l'écorce de certains arbres, sans leur nuire d'ailleurs. « C'est dans leur estomac (des pucerons) ou peut-être dans » les dernières voies que ce suc d'abord » âpre & retenu sous l'écorce, prend » une saveur douce toute pareille, à en » juger par le goût, à celle de la miel» lée végétale, tant celle qui transpire » des feuilles que celle qui naît dans » les vases à nectar ; & si cette dernière » a quelque chose de plus, c'est qu'elle » se mêle avec l'huile essentielle des » fleurs qui donne au miel ses différens » parfums. » Les *pucerons* sont les seuls animaux, selon M. *Boissier*, qui fabriquent réellement du miel ; les abeilles à qui l'on voudroit en faire honneur n'y ont de part qu'en qualité de manœuvres, dont l'emploi est de ramasser les différentes miellées ; elles la mettent, comme on sçait, en entrepôt dans une es-

pèce de jabot, qu'elles tiennent près de la bouche pour la reverſer de-là dans leurs alvéoles qui en ſont le magaſin, ſans y faire d'ailleurs de changement ou d'altération qui ſoit au moins ſenſible. L'auteur a obſervé deux eſpèces de *pucerons*, dont il nous donne une deſcription exacte. La génération de ces inſectes offre quelque choſe de bien ſingulier. La race puceronne ſe reproduit non-ſeulement de l'accouplement entre les deux ſèxes, mais les fémelles deviennent fécondes ſans avoir eu pendant pluſieurs générations de mère en fille la compagnie du mâle, ce ſont des *androgynes*, & ils le ſont beaucoup plus que les limaçons, qui, ayant chacun les deux ſèxes à la fois, ne laiſſent cependant pas de s'accoupler réciproquement; &, comme ajoûte notre auteur, ſi ce n'étoit pas avoir déja pouſſé la ſingularité aſſez loin, il ſemble qu'il ſoit indifférent aux pucerons d'être ovipares comme les oiſeaux, ou vivipares comme les quadrupèdes; ils pondent des œufs dans une ſaiſon, & mettent bas des petits dans une autre.

La Culture des Mûriers eſt le dernier ouvrage

ouvrage de cette riche collection. Le choix de la terre. La graine du mûrier franc est préférable, pour semer, à celle du mûrier sauvage qui est plus menue, & dont la mûre en contient moins. Il me seroit impossible de suivre M. l'Abbé *Boissier* dans ses excellentes observations sur les mûriers & sur la façon de les cultiver. Ces détails demandent à être lus en entier.

Cette *Culture des Mûriers est suivie du Catalogue des auteurs qui ont écrit sur les Vers à Soie & sur les Mûriers dont on a pu se procurer la connoissance.* On ne sçauroit trop applaudir aux lumières de M. l'Abbé *Boissier de Sauvages* dans cette partie de la Physique Expérimentale. Le Languedoc lui aura d'éternelles obligations, & dès ce moment il jouira de la gloire d'avoir été utile à cette Province & à sa patrie; ce qui en vérité est bien au dessus de cette frivole réputation de bel-esprit, la maladie épidémique de la Capitale.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Juillet 1764.

LETTRE XV.

Manuel d'Agriculture.

LEs amateurs de l'Agriculture distingueront de cette foule d'ouvrages qui ont paru sur ce sujet une excellente production en ce genre, intitulée : *Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, pour le Propriétaire & pour le Gouvernement, contenant les vrais & seuls moyens de faire prospérer l'Agriculture, tant en France que dans tous les autres Etats où l'on cultive ; avec la réfutation de la nouvelle méthode de M. Thull ; par M. de la Salle de l'Etang, Seigneur de Muyr, Tinqueux, ancien Député de la Ville de Reims.* A Paris chez *Lottin* l'aîné Libraire & Imprimeur rue Saint-Jacques, *Dessain Junior* Libraire Quai des Augustins.

Le but de cet ouvrage est de faire connoître les vrais moyens & même les seuls qu'on puisse mettre en œuvre pour parvenir à rendre dans toute l'étendue du Royaume l'Agriculture florissante. Il

ne dépendra que du Gouvernement de les faire réussir, sans même qu'il lui en coûte rien. L'auteur judicieux observe que notre Agriculture n'est qu'entre les mains des gens de la campagne, qu'ils composent seuls en France le corps des Agriculteurs, que ce n'est qu'eux qu'il convient d'instruire. Il démontre d'une façon évidente que toutes nos terres en général, c'est-à-dire, tous nos corps de ferme ne rapportent ni la moitié, ni le tiers, ni même le quart de ce qu'on devroit en tirer. On y découvre que ces inconvéniens ne proviennent que des routines de nos Laboureurs, du défaut de prairies & de bestiaux, & qu'ils sont encore occasionnés par les charges & par les impôts. Ce tableau, selon M. *de la Salle*, pourra conduire à faire un cadastre qui soit juste & exact. Pour remédier à ces trois causes du dépérissement de notre Agriculture, l'auteur propose deux moyens qui lui paroissent simples. « La véritable méthode de l'Agriculture » est contenue dans les pratiques locales » de chaque canton, de chaque terroir. » On s'en sert comme du premier » moyen, le seul qu'on puisse proposer

» pour retirer nos Laboureurs de leurs » routines, & pour leur apprendre à bien » cultiver; elle remplit la première Partie de cet ouvrage qui est consacrée » au Laboureur. Comme il ne suffit pas » de retirer nos Laboureurs de leurs » routines pour donner une pleine prospérité à l'Agriculture, & comme il » s'agit encore qu'ils soient mis en état » de bien exécuter dans cette ancienne » methode l'opération de l'engrais qu'il » est question de toujours renouveller & » entretenir sur la totalité de leurs corps » de ferme, quelque considérables qu'ils » puissent être pour les maintenir en par» faite valeur, ne pouvant y parvenir » que par les prairies & les bestiaux; on » fait voir que dans tous les pays & can» tons où la Nature n'a point établi de » prairies, ou n'en a pas établi assez, on » peut y suppléer par des établissemens » de prairies artificielles, dont on n'a » pas manqué de fixer raisonnablement » la quantité pour ne pas faire tort aux » jachères & à la pâture des bêtes blan» ches. Voilà donc le second moyen » qu'il faut employer. Or tous nos La» boureurs n'étant que fermiers & lo-

» cataires, & ces prairies artificielles ne » pouvant concerner que les propriétaires, attendu qu'il est généralement de » principe que tout ce qui peut contribuer à l'amélioration d'un fonds n'est » qu'à leur charge. On établit dans la » seconde Partie de cet ouvrage qu'ils » ne peuvent refuser leur concours avec » leurs fermiers pour faire ces sortes d'établissemens, & que ce concours, qui » est de nécessité absolue, établit une » vérité qui consiste *en ce qu'on ne parviendra jamais en France, ni ailleurs, à rétablir parfaitement l'Agriculture que par les propriétaires.* » Dans cette seconde Partie qui concerne *le Propriétaire*, on apprend à celui-ci tout ce qu'il convient qu'il fasse pour bien s'acquitter de ces sortes d'établissemens, comment il doit s'y prendre avec son fermier. On lui démontre que, sans se donner la peine de faire valoir par lui-même, ne s'agissant que de quelques déductions dont il tiendroit compte à son fermier dans un premier bail seulement, il peut parvenir à doubler & même tripler le revenu de son corps de ferme, suivant le plus ou le moins de

besoin qu'il aura d'être réparé.

On expose dans la troisième Partie, destinée au *Gouvernement*, ce qu'il convient qu'il fasse. Tout se réduit, » 1° A » faire distribuer & répandre dans tou- » tes les campagnes la *méthode* dont on » a fait la découverte dans les pratiques » locales pour instruire tous nos Labou- » reurs. Le Gouvernement doit d'autant » plus s'y déterminer que cette métho- » de contient la véritable explication » de leurs pratiques locales dont ils ont » toujours fait un si mauvais usage faute » d'instruction. 2° A donner un Arrêt » qui autorise les établissemens de prai- » ries artificielles, & qui ordonne mê- » me de les faire, pour les raisons qui » sont détaillées dans ce même *Ma-* » *nuel.* »

Au moyen de ces deux expédiens, M. *de la Salle* nous assûre que l'Agriculture se réparera infailliblement dans le Royaume; il en résultera que lorsque l'exportation se trouveroit établie sur des terres qui rapporteroient le double, & le triple de ce qu'on en tiroit, les richesses nous viendroient de toutes parts, & il n'y auroit même jamais à craindre aucune disette.

A l'exception de l'auteur des *prairies artificielles*, on réfute dans cet ouvrage tous les écrivains modernes qui ont traité de l'Agriculture. « On s'est attaché » plus particulièrement à combattre la » *Méthode de M. Thull*, parce qu'elle » renverse plus directement nos pratiques locales. »

Il faut observer dans ce *Manuel d'Agriculture* trois choses qui sont très-intéressantes. « 1° La découverte de la » *véritable Méthode* de l'Agriculture » dans chacune de nos pratiques locales. 2° La découverte de cette vérité » qui concerne tous les propriétaires de » corps de ferme. 3° La seule façon » dont il faut s'y prendre pour bien connoître toutes les sortes de terreins, à » l'effet de les cultiver, comme il convient. »

J'oubliois de vous dire qu'à la tête du Livre est une estampe représentant la *Nouvelle Méthode d'Agriculture* « sous » la figure d'une femme, faisant voir à » un Laboureur qui sème suivant l'*ancienne Méthode* un semoir à charrue, » pour lui faire entendre qu'il s'en trouveroit beaucoup mieux s'il en faisoit

» usage; mais *Triptoleme* qu'on apper-
» çoit derrière lui, & qui est représenté
» comme le génie de l'Agriculture, l'en
» détourne en lui disant : *Ne change point*
» *de soc*, c'est-à-dire, ne te laisse pas
» séduire par les inventions nouvelles
» de cette femme. *Triptolème*, qui étoit
» fils de *Céleus* Roi de Leuse & de *Mé-*
» *haline*, avoit appris de *Cérès* l'art de
» cultiver la terre. »

Des différentes façons dont les terres sont tenues par les gens de la campagne. Je ne puis vous offrir ces détails dont aucun ne doit être négligé des personnes qui s'intéressent à ce premier des Arts. L'estimation générale du produit actuel de nos terres dans l'intérieur du Royaume ne va tout au plus, année commune, qu'à cinq pour un. » On con-
» viendra qu'un arpent qui ne rapporte
» que cinq pour un dans son produit or-
» dinaire, peut rendre, année commu-
» ne, six, sept & même huit pour un,
» en lui donnant la culture qui lui con-
» vient, & que cent arpens qui sont
» mis en pleine valeur peuvent rappor-
» ter, au lieu de 500 septiers, jusqu'à six,
» sept, & même huit cens. »

Des véritables causes du délabrement de l'Agriculture. Des pratiques locales, & comment leur établissement renferme & contient la seule & véritable méthode de l'Agriculture. Il faut qu'un Laboureur ou un Propriétaire qui fait valoir par lui-même, dont l'intention seroit de vouloir s'instruire par l'examen de plusieurs pratiques locales, ait la curiosité de parcourir les terroirs circonvoisins, & même d'aller plus loin. Plus il s'éloignera, plus il s'appercevra des différences d'usages qui se trouvent entr'elles. Tous ces articles préliminaires appartiennent à l'*Introduction*.

L'auteur entre en matière. » L'Agri» culture est l'art de cultiver la terre. Etant » une science pratique, elle a nécessaire» ment ses opérations, quoiqu'elle ait » plusieurs parties; sçavoir, les terres » labourables, les prairies, les bois, la » vigne, le jardin. Il ne sera ici question » que des terres labourables qui en for» ment tellement la partie essentielle » & principale, que communément » dans sa signification on n'entend que » cet objet. Il s'agit donc, en ne consi» dérant l'Agriculture que du côté des

» terres labourables, d'en donner une » idée juste & exacte. On ne peut » mieux la concevoir qu'en la regardant » comme un Art qui est généralement » composé du labour, des engrais, des » jachères & de la semence. Cette idée » paroît d'autant plus juste que ce sont » toutes les pratiques locales elles-mê- » mes qui nous apprennent qu'on ne doit » pas la concevoir autrement. »

La méthode l'Agriculture doit consister, » 1° Dans l'examen des sortes de » qualités qui peuvent se rencontrer sur » le terrein qu'on a à cultiver. 2° Dans » l'expérience du Laboureur. 3° Dans la » connoissance des différentes façons » d'exécuter les opérations qu'on vient » de détailler relativement aux sortes » de qualités des terreins. » Ces objets sont discutés dans des Chapitres particuliers. Je suis fâché de ne pouvoir vous entretenir de tous ces détails si curieux. Je ne puis, en général, que les indiquer.

L'opération de l'*engrais* est la plus importante qu'on puisse admettre pour tous les terreins, pays & cantons où il ne se trouve pas assez de fond pour pouvoir être renouvellés par une nou-

velle terre, & elle eſt le plus grand principe de fertilité dont on puiſſe faire uſage. L'auteur le prouve. Il entre dans ce qui doit conſtituer l'*engrais*. » Ce » n'eſt donc point en trois & quatre » années, comme l'ont avancé quel» ques auteurs, qu'on peut s'enrichir » dans l'Agriculture. Suivant l'expoſé » qu'on vient de faire qui ne peut pas » être conteſté par les bons cultivateurs, » on voit qu'il ne faut pas moins de » 10 à 12 ans pour commencer à mettre » un corps de ferme en pleine valeur, » pour peu qu'il ſoit conſidérable. Ce» pendant on n'auroit pas plutôt mis en » train ce qu'il faut faire pour parvenir à » l'exécution du renouvellement de l'en» grais, que nos terres deviendroient » par degrés meilleures, & qu'on s'ap» percevroit d'un heureux changement » qui ne feroit qu'augmenter tous les » ans. Il en eſt des progrès qui ſe font » dans l'Agriculture, comme de ceux » qui ſe font dans le Commerce, qui exi» gent de la part d'un Commerçant bien » du temps, bien des peines, & une » bonne conduite. Ce n'eſt générale» ment qu'au bout de 10 ans qu'il voit

» la solidité des grains & profits qu'il a
» retirés de ses entreprises. »

Quoique M. *de la Salle* soit partisan des *prairies*, il ne veut pas qu'on donne dans l'excès des terres de ce genre. « Ce » seroit, dit il, une autre sorte d'Agro-» manie. » Voici comme il défend la cause du pigeon que l'on peint si nuisible aux campagnes. » Le pigeon est si utile » qu'il convient de le faire connoître » une bonne fois, pour qu'on ne soit » pas tenté de le détruire mal-à-propos. » Indépendamment qu'il est d'une très-» grande ressource dans les campagnes, » il n'est pas aussi destructeur & aussi » nuisible que bien des gens se le sont » imaginé. Quand un Laboureur a l'at-» tention de bien couvrir ses semences, » comme il doit le sçavoir, il n'y a rien » à craindre de ses pattes qui ne grattent » jamais. Si avant la moisson il fait tort » à quelque froment, il le répare bien » par l'excellent engrais qu'il procure ; » qui en fait venir beaucoup plus qu'il » n'en peut manger. Il ne faut pas avoir » un colombier bien considérable pour » être en état d'amender tous les ans » deux à trois arpens. Aussitôt que la

» moisson est ouverte, ce n'est plus au
» froment qu'il en veut, ni à l'avoine,
» ni aux lentilles; c'est principalement
» aux petites graines qui se détachent
» des mauvaises herbes qui ont mûri
» avec la moisson, & qui sont sciées
» & fauchées en même temps Cela est
» si vrai qu'on n'en voit que très - rare-
» ment sur les gerbes de froment ou sur
» les cochets d'avoine, de lentilles, &c,
» En mangeant & en détruisant toutes
» ces petites graines, les terres produi-
» sent beaucoup moins de mauvaises
» herbes l'année suivante; ce qui fait
» que les grains qu'on y ensemence prof-
» pèrent beaucoup mieux. Le véritable
» temps où le pigeon fait plus de dégât
» au froment, c'est un peu avant la mois-
» son, quand il commence à mûrir;
» pour lors il en abat les tiges avec ses
» aîles pour se jetter sur leurs épis aussi-
» tôt qu'ils sont couchés......... Que ne
» fait on plutôt des Ordonnances com-
» me dans le Brandebourg, & même
» ailleurs, contre les moineaux qui font
» bien plus de dégât sur les fromens, &
» dont on ne tire aucune utilité. Par ces
» Ordonnances les gens de la campa-

» gne sont tenus de représenter tous les
» ans une certaine quantité de têtes de
» moineaux. »

Comment on peut se procurer la meilleure qualité de froment. » Le Laboureur
» observera de mettre de côté tous les
» ans dans sa grange les meilleures ger-
» bes de sa récolte, c'est-à-dire, celles
» qui proviennent du canton de sa fer-
» me qui lui a paru le meilleur & le plus
» mûr. On le bat légèrement, en ne lui
» donnant que deux à trois coups de
» fléau pour n'en tirer que le grain le plus
» mûr, qui est toujours celui qui se dé-
» tache facilement de l'épi. Il observera
» encore de changer de semence tous les
» deux ou trois ans. Si dans l'étendue de
» son corps de ferme, il se trouve des
» cantons d'une qualité de terre oppo-
» sée, il en changera réciproquement
» les semences; ce qui ne laisse pas que
» de réussir; mais la meilleure façon d'en
» changer, c'est de se servir d'un froment
» qui provienne de quelques cantons
» éloignés. En général, tous les hommes
» aiment à changer d'air & de terrein,
» parce que la diversité leur plaît; aussi
» en résulte-t-il de très-grands avanta-

» ges......... Il n'y a point de Laboureur
» qui ne puisse exécuter cette opération,
» sans même qu'il lui en coûte rien ;
» parce qu'en vendant celui qu'il a re-
» cueilli, il achete au même prix un fro-
» ment d'un canton éloigné ; en tout
» il ne pourroit être que bien dédomma-
» gé du surplus qu'il pourroit ajoûter. »

De la bruine & de sa véritable cause.

Cette *bruine* est une maladie qui attaque les fromens ; elle en diminue beaucoup le prix & même la quantité, jusqu'à la réduire quelquefois à la moitié ; elle ne laisse toujours qu'une paille noire qui dégoûte les chevaux & les bestiaux. Les épis de froment qui en sont infectés sont remplis d'une poussière noire très-puante, au lieu de contenir une farine blanche. Il y a encore une autre maladie qui arrive moins souvent aux fromens, & qui cause encore bien du dégât ; on l'appelle *nielle*. « C'est une espèce de rouille qui » s'attache à leurs tiges, lorsqu'ils sont » prêts à mûrir, & qui a l'effet d'empê- » cher de grossir les grains qui sont con- » tenus dans l'épi ; de façon qu'ils s'y » desséchent, & qu'y restant très-me- » nus, ils ne contiennent presque point

» de farine. » Les causes de cet accident. Pour la *bruine* on peut y remédier. Quel est le remède? *Lotion* ou *lessive éprouvée pour fortifier le froment*; ce qui est arrivé à l'auteur des *Prairies artificielles*. Un ancien Laboureur lui a enseigné une opération dont l'exécution a été suivie d'un grand succès. En un mot, M. *de la Salle* entre dans tout ce qui peut former un excellent Laboureur. « Après avoir donné, nous dit il » dans la *Conclusion* de la première » Partie, la définition de cette grande » science, l'Agriculture, montré ses » opérations, discuté son vrai principe, » & la méthode qui en résulte, je suis » entré dans tous les détails nécessaires » & les seuls nécessaires. Ainsi le La» boureur est à portée aujourd'hui ou » de rectifier ses pratiques, ou d'appren» dre les vrais principes qui résident » dans sa pratique locale; j'ai dit tout » ce que l'on pouvoit dire; 1° De l'é» xamen des terreins; 2° De l'expé» rience, de la façon de l'acquérir & » de ses effets; 3° Enfin, des différen» tes façons d'exécuter les opérations » de l'Agriculture relativement à toutes

» les sortes de qualités de terreins. Heu-
» reux si les leçons que j'ai tracées ici,
» après avoir été utiles à moi-même,
» le peuvent être à tous les Laboureurs!
» Servir la patrie est l'ambition d'une
» belle ame!

Les deux dernières Parties du *Manuel pour le Propriétaire & pour le Gouvernement* sont traitées avec le même soin. Vous trouverez à la fin de l'ouvrage une *Observation* très-curieuse.
» Dans le temps que l'auteur des *Prai-*
» *ries artificielles* n'étoit encore que no-
» vice dans la pratique de l'Agriculture,
» il avoit commencé par faire une
» très-grande quantité de prairies, &
» par acheter beaucoup de bestiaux,
» voulant se presser de jouir & de met-
» tre son corps de ferme en pleine va-
» leur; mais ayant ressenti aussitôt le
» défaut de pailles, & s'étant lassé d'y
» suppléer en en achetant les premières
» années, il a été enfin obligé de réfor-
» mer ses prairies & ses bestiaux pour
» ensuite ne les augmenter qu'au fur & à
» mesure que le produit des pailles aug-
» menteroit dans son corps de ferme. »
Cet exemple, Monsieur, doit être

toujours devant les yeux des personnes qui veulent se hâter de jouir, défaut attaché à notre Nation, & qui est chez elle le principe de bien des fautes, & des malheurs qui ont suivi ces fautes.

Il me paroît, Monsieur, que le *Manuel d'Agriculture* est le secret même de cet Art. L'auteur est un Philosophe qui ne s'égare pas en systêmes spécieux & frivoles. Il rend justice au bon sens des Laboureurs; il démontre que dans tous les Arts, l'expérience est la plus sûre des connoissances. Au reste, c'est aux Sçavans dans cet Art à fixer le degré d'éloge que mérite M. *de la Salle*. J'y vois un sage sans enthousiasme, un Physicien sans orgueil & sans la folie de vouloir créer, & sur-tout un excellent citoyen.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Juillet 1764.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1764.

Fin de la Table des Matières.

